

VICTOR ROUANET

JOURNAL DE MARCHÉ
2 AOUT 1914 - 15 JUIN 1919

POSTFACE DE MARTINE ROUANET-NIELEBOCK

- Pour moi, la guerre est absurde. Et pas telle ou telle guerre. Toutes les guerres. Sans régime de faveur. Autrement dit, il n'y a pas de guerre juste, ou de guerre sacrée, ou de guerre pour la bonne cause. Une guerre, par définition, c'est absurde. ... Il n'y a pas que la guerre, d'ailleurs, ... il y a aussi l'assassinat, les condamnations à mort. Tuer un homme, c'est toujours absurde.

- Pourquoi?

- ... parce qu'il faut toujours recommencer. C'est pourquoi, il n'y a jamais de vainqueurs dans une guerre. Autrefois, je pensais que ceux qu'on pouvait à la rigueur appeler vainqueurs, c'étaient ceux qui, dans les deux camps, survivaient. Mais ce n'est même pas vrai. J'étais encore trop optimiste. Les survivants sont des vaincus, eux aussi.

- Quand même, on a été vainqueurs en 18.

- Tu vois bien que non, puisqu'il nous faut recommencer.

Robert Merle
Week-end à Zuidschote
1949

LA CAVALERIE FRANÇAISE EN 1914

Au moment de l'ouverture des hostilités, la cavalerie française comprenait:

13 régiments de cuirassiers - le 13ème n'était pas muni de cuirasses,

32 régiments de dragons,

21 régiments de chasseurs à cheval,

13 régiments de hussards;

en Afrique:

6 régiments de chasseurs d'Afrique

4 régiments de spahis.

Chaque régiment était à quatre escadrons de quatre pelotons.

Chaque peloton, sur pied de guerre, était à quatre escouades de huit hommes dont un brigadier, il y avait deux sous-officiers.

Le peloton comprenait donc 32 cavaliers, deux sous-officiers et un lieutenant ou sous-lieutenant.

L'escadron comptait 128 cavaliers, 12 sous-officiers, y compris les sous-officiers affectés aux services de l'escadron, 5 officiers.

Ce qui fait que le régiment présentait environ 600 officiers et hommes montés.

Le régiment était pourvu d'un train de combat et d'un train régimentaire avec les hommes, les chevaux et les chevaux nécessaires.

L'armement était composé du sabre droit pour les régiments de cuirassiers et de dragons, courbe pour les régiments de légère (chasseurs et hussards), de la carabine - sans baïonnette -, de la lance pour certains régiments des divisions de cavalerie.

Il existait, par régiment, un peloton de mitrailleuses de deux pièces sur voiturettes, servants à cheval.

Les régiments étaient groupés soit en divisions comprenant généralement deux régiments de cuirassiers, deux de dragons, deux de légère, avec un groupe d'artillerie montée, les divers services, soit comme régiment de corps d'armée. Chacune de ces grandes unités était dotée d'un régiment dit de Corps d'armée (le 21ème chasseurs était le régiment de Corps du 12ème Corps d'armée).

Le Corps utilisait ses cavaliers pour la couverture, les reconnaissances, les liaisons et comme appoint de feu, pouvant être envoyé relativement rapidement en un point critique.

A chaque division était affecté en sus un escadron, dit divisionnaire, que le général de division utilisait dans les mêmes conditions. Il était fourni par les escadrons de réservistes mobilisés après le départ des régiments actifs.

La tenue était pour les cuirassiers et les dragons, la tunique noire pour les officiers, bleu foncé pour la troupe, avec les cols et les parements de manches rouges pour les cuirassiers, blancs pour les dragons; pour les régiments de légère, bleu ciel pour les officiers, plus foncés pour la troupe, avec le col bleu pour les hussards, rouge pour les chasseurs.

Pour tous la culotte rouge, avec houseaux et éperons.

Après adoption du bleu horizon pour toute l'armée métropolitaine, durant la guerre, toute la cavalerie fut habillée de cette couleur, avec ornement de col distinctif de l'arme couleur bleu foncé, avec brisques rouges pour les cuirassiers, blanches pour les dragons, vertes pour les chasseurs, bleues pour les hussards.

Chaque régiment avait un étendard, portant les noms des batailles de l'Empire auxquelles il avait participé.

HISTORIQUE

Le 21ème REGIMENT de CHASSEURS à CHEVAL 1792 - 1814

Par décret de l'Assemblée Nationale du 9 septembre 1791, le 21ème régiment de CHASSEURS à CHEVAL fut formé à 4 escadrons, sous le nom de HUSSARDS BRACONNIERS.

Il fut définitivement formé sous le nom de 21ème chasseurs en date du 29 brumaire An II (19 nov. 1793).

Il commença à batailler avec l'armée du Nord durant l'année 1794.

Sur la fin de 1794, il se trouvait à DUNKERQUE, où le chef d'escadron MURAT, le futur roi de NAPLES, vint prendre le commandement d'un escadron.

Au commencement de l'An III, le régiment débuta glorieusement par une affaire brillante à POPERINGUE, durant laquelle le chasseur Vauquelin sauva la vie du chef d'escadron MURAT, qui, entouré par quatre ou cinq cavaliers autrichiens allait succomber. Vauquelin en sabra deux et le débarrassa de ses adversaires.

Le régiment rentre en France, la paix signée.

Il prit part à l'affaire du 13 vendémiaire et vint camper dans la plaine des Sablons.

1800 - Le régiment passa le col du Grand St Bernard avec l'armée de BONAPARTE et participa à la bataille de MARENGO. Plusieurs cavaliers reçurent des armes d'honneur.

1803 - Il fut envoyé à St OMER où il fait partie de l'armée des Côtes de l'Océan.

1805 - Guerre contre l'AUTRICHE. Le régiment est présent à ULM. Uni au 13ème chasseurs en 3ème brigade, il atteint les troupes de l'archiduc Ferdinand venu au secours d'ULM, lui enlève son artillerie et ses équipages et fait prisonniers 400 cavaliers autrichiens.

Le régiment se porte sur VIENNE où il entre le 13 novembre.

Le jour de la bataille d'AUSTERLITZ, le régiment est en observation sur la route d'OLMUTZ.

1806 - Le régiment participe à la campagne contre la PRUSSE. A la bataille de JENA, il enfonça deux carrés ennemis, fit 2.000 prisonniers et prit cinq pièces de canon.

Occupation de BERLIN, entrée en POLOGNE - Bataille de PULTUSK. Bataille d'OSTROLENKA.

Décembre 1808, le régiment arrive à BAYONNE, entrant en ESPAGNE.

Couverture du siège de SARAGOSSE - 1809.

Cantonnement à SALAMANQUE - Affaire de PUENTE DEL ARZOBISPO - TALAVERA de la REYNA.

1809 - Bataille d'OCAÑA, charge en fourrageurs sur une troupe de 6.000 Espagnols, culbutés et sabrés, prit quatre pièces de canon et cinq drapeaux.

Campagne d'Andalousie - Combat d'Andùjar, entrée à SEVILLE - marche sur BADAJOZ, combat cette ville - Combat du 2ème escadron à Constantina.

12 juillet 1810 combat de Berlanga - nombreuses missions à Estaramadre. 1811 - Siège de BADAROS, combats de Gestosa contre l'armée de secours anglo-espagnole. Diverses actions et colonnes mobiles au PORTUGAL.

1812 - Colonnes mobiles en ESTRAMADURA et en MANCHE - Retraite sur BADAJOZ, le 21ème constitue l'arrière-garde, souvent en brigade avec le 10ème hussards.

1813 - Défaite de VITTORIA - Retraite sur HENDAYE.

1814 - Combats sur la NIVE - Le 27 février combat d'ORTHEZ - Retraite sur TOULOUSE; combats de Maubourguet-Rabastens. Bataille de TOULOUSE, observation et combats sur les routes d'Agen, puis de Castres, 10 avril.

Retraite sur CASTELNAUDARY, fin des hostilités.

Le 21ème est dissous, il forme les CHASSEURS d'ANGOULEME.

Le 1er octobre 1888, le 21ème est créé dans l'état qu'il avait au moment de la guerre de 1914-1918. Il est de nouveau dissous à l'issue de cette campagne.

ANNEE 1914

Limoges, 29 juillet 1914

Mon cher Papa,

Peu à peu et sans affolement la mobilisation se prépare. N'allez pas vous affoler, ce ne sont ici que des mesures de précautions, révision des horaires de mobilisation, des effets, préparation des situations, etc...

Mon peloton part avec 6 réservistes de la dernière classe seulement et avec uniquement mes chevaux de l'active. J'amène 6 réservistes parce que je laisse ici les hommes malingres et retardataires, sans ça je pars demain si on veut avec mes 36 hommes et chevaux de l'active, vois le progrès fait...

L'esprit est excellent et les hommes ne demandent qu'à partir, inutile de dire que les officiers sont prêts. Quant aux chevaux, on ne leur a pas demandé leur avis, mais ils sont en bon état et bien entraînés par les dernières manœuvres.

Nous ne doutons pas que c'est le moment de faire payer à l'Allemagne toutes ses provocations et fanfaronnades. Puisqu'il faut que ça éclate un jour ou l'autre, tant vaut que ça soit maintenant où nous sommes dans les meilleures conditions...

Pour ma part, je suis excessivement content et ce sera une déception si on ne part pas cette fois.

Donc, prêt à partir au premier signal, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir vous embrasser encore une fois avant de partir, mais ça sera pour le retour.

Ne pourrais-tu pas m'envoyer, si c'est possible dans une boîte, valeur déclarée, de l'or, je te renverrai des billets, ici on n'en trouve pas, et en campagne les billets n'auraient pas grande valeur; si tu trouvais une dizaine de Louis, ils me seraient utiles, je te renverrai de suite des billets.

Limoges, 2 août, Dimanche

Mon cher Papa,

Nous avons reçu hier au soir l'ordre de mobilisation. Nous nous y attendions, tout était préparé et se passe dans le plus grand ordre, tout étant prévu.

Nous quittons ce soir Limoges pour aller cantonner dans les environs et céder la place aux réservistes qui forment les 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e escadrons. Nous embarquons mercredi matin à 2 heures pour une destination inconnue. Nous mettons 1 jour ½ pour arriver et vraisemblablement, dans huit jours, à l'heure où j'écris, il fera chaud.

J'ai arrangé mes affaires matérielles et tu peux dire à Tante et à Elisabeth que mes affaires morales seront en ordre également. N'allez pas vous désespérer, je prends ces précautions très froidement et avec le ferme espoir de revoir tout ce que j'ai ici et de vous embrasser tous et de quel cœur.

Je vous écrirai aussi souvent que je pourrai. Méfiez-vous des lettres égarées et des retards.

Victor, 21e chasseurs, 12e corps d'armée

5 août

Départ de Limoges

Après avoir passé deux jours à Panazol où l'escadron a pris de la cohésion et s'est complètement équipé, nous sommes partis cette nuit à 24 heures de Limoges, via Châteaudun, Bourges, Troyes.

L'embarquement s'est passé dans le plus grand ordre, et bien mieux que lors des derniers exercices.

Les hommes sont calmes, résolus, comme le dit le Chef du Gouvernement; ils ont le meilleur esprit et le plus grand entrain. Après avoir passé quarante-huit heures parqués dans des wagons à bestiaux, meurtris par les nuits froides et humides, ils sont gais et contents et chantent à tue-tête.

6 août
cher Papa,

GIVRY-EN-ARGONNE

Mon

Nous avons débarqué ce matin à 10 heures à une centaine de kilomètres de la frontière.

Le voyage a été long mais pas trop ennuyeux, parce que nous étions nombreux et tous de la plus joyeuse humeur, et que nous étions très bien installés dans des wagons de 1ère classe. J'ai dormi la moitié du temps.

Tout le long du trajet nous avons été émerveillés de l'entrain et de l'élan des troupes; actifs et réservistes étaient radieux et échangeaient entre eux les réparties et les lazzis martiaux.

Je suis détaché en ce moment avec mon peloton, - mission de confiance - pendant quelques jours, c'est très agréable, et je suis enchanté, je suis aux premières loges.

Je me porte admirablement. Elastique a encore eu un petit accident dans le train, j'espère que ça ne sera rien. Basile va bien.

J'espère avoir de vos nouvelles. Je n'ai rien reçu depuis la lettre de Papa datée du 30 juillet.

Mes meilleurs baisers pour vous tous.

„Victor,,

Conformez-vous pour mon adresse aux indications affichées aux Mairies ou envoyez: 21ème chasseurs, 12ème Corps, Limoges

7 août

Débarqués ce matin à Daucourt près de Ste Menehould (Marne) - voir carte 200.000 N° 17, Châlons -, j'ai été envoyé avec mon peloton pour un ou deux jours auprès du quartier général du corps d'armée. Je forme l'escorte. Je suis admirablement dans le petit village construit en planches de Givry-en-Argonne. La population est accueillante et pleine d'espoir.

8 août

J'ai été chargé par le C.A. d'une reconnaissance de viabilité de routes vers Passavant, les Islettes, j'ai pris, bien que loin de l'ennemi, les précautions nécessaires et ma reconnaissance s'est bien effectuée.

Le soir, de bonnes nouvelles sont arrivées: „Les Allemands chassés de Belgique, et repoussés devant Liège“. Tout le monde est heureux et tous, nous avons le plus grand espoir.

J'ai admirablement mangé dans le petit Hôtel de l'Espérance, le premier hôtel où je mange depuis l'ouverture de la campagne. C'est bon signe. Mes braves hôtesse me couchent de leur mieux, et ce sont de bonnes journées que j'aurai passées à Givry, au milieu de mes luttes perpétuelles avec les intendants pour l'approvisionnement de mon peloton.

9 août

Je reçois l'ordre de me mettre à la disposition de la 24ème Division d'Infanterie, en qualité de cavalerie divisionnaire. Je suis adjoint à la brigade d'avant-garde.

J'apprends avant de partir le succès de nos troupes, et c'est en plein bois, avant l'arrivée à Charmontois, que je fais part à mes hommes de l'entrée de notre armée à Mulhouse, de la défaite des Allemands devant Liège et de la bataille probable de Dieuze. Un long cri de „Vive la France“ a clôturé ma petite proclamation, cri faible au milieu d'une armée, mais vibrant et vaillant de 34 cœurs prêts à la Revanche et au Sacrifice.

Nous faisons route sur Passavant, je me suis tant bien que mal installé dans la Tuilerie; moi-même, je suis logé chez une bonne demoiselle, dans un bon lit et des draps bien blancs. Je goûte le dernier repos que peut-être je prendrai de longtemps.

J'ai fait ce matin une autre reconnaissance de route. J'ai aperçu un chevreuil. Les forêts de l'Argonne sont très belles, touffues et impénétrables en dehors de quelques passages. Les villages de cette région sont gais, mais paraissent pauvres, les maisons sont construites en planches et en pisé par peur de la guerre.

Je conduis ce soir mes hommes au monument des Mobiles élevé à l'endroit où, en 1870, 40 soldats français prisonniers de guerre ont été fusillés par les Allemands. Je fais ainsi connaître à mes chasseurs l'ennemi qu'ils ont à combattre et les Pères qu'ils ont à venger.

11 août

Le corps d'armée se porte vers le Nord. Mon peloton cantonne à Avocourt (Meuse). Le corps d'armée est en réserve derrière le corps colonial et le 17ème corps qui ont été débarqués sur la frontière.

12 août AVOCOURT

J'ai fait hier matin l'avant-garde de la division. C'était plutôt une séance d'instruction. Tout s'est bien passé par une chaleur lourde et très pénible qui a fait beaucoup souffrir les fantassins.

Parti de bonne heure, je suis tombé dans le grand village d'Avocourt à 10km en avant de la division. Je suis très en l'air, toutefois, je ne crois pas qu'il y ait encore du danger. Je suis absolument seul avec mon peloton en avant du corps d'armée et sans contact avec aucun camarade.

Arrivé, je m'occupe tout de suite de l'approvisionnement. Le maire me met du baume dans l'âme en me disant qu'il n'y a dans le village ni pain, ni viande, ni avoine, et je dois vivre sur le pays. Heureusement qu'après avoir cherché un peu, j'ai tout trouvé, moins la viande, que j'ai dû remplacer par du lapin.

Le soir, j'ai pris quelques précautions, écuries barricadées, surveillance, attention, et ma foi, j'ai dormi d'un sommeil léger. La nuit s'est écoulée sans incident et à quatre heures du matin, tout le monde était prêt à partir. Mais par mesure d'ordre, j'ai fait quelques patrouilles qui n'apportent d'ailleurs aucun renseignement, et je me réinstalle à Avocourt.

Une agréable surprise m'y attendait: c'est d'abord le passage à bride abattue de quelques chasseurs et d'un sous-officier. Je me demandais inquiet ce que cela voulait dire, quand débouche dans le village le 3ème escadron.

Quel plaisir de revoir ses amis quand, dans de semblables circonstances, on en est séparé... J'ai vu le commandant Chevalier, le capitaine de Jonchay, Tandonnet, Ancel, Gauthier, de Lannurien. Je suis content, je les ai priés de m'envoyer de la viande.

Je suis en liaison avec des postes d'infanterie qui occupent la région de Hesse.

J'ai parcouru les journaux ces jours derniers. Tout va bien, nous entrons à Altkirch, Colmar, Mulhouse, la Belgique tient, l'armée française se rassemble, les Anglais débarquent. Nous serons victorieux. Mes hommes ont un esprit épatant.

Les populations de la région craignent énormément la guerre.

- Au moins les Prussiens ne viendront pas, cette fois? interrogent-elles.

- Ne craignez rien, ils ne pourront pas, et puis, ils devront nous passer sur le corps...

13 août

J'ai reçu ce matin trois lettres, elles m'ont fait le plus grand plaisir. Je n'avais rien reçu depuis Limoges. Je suis heureux, et pourtant je me plains presque de les avoir reçues. Je n'avais pas vu une seule larme de ma famille, ces lettres m'ont fait songer et un peu amolli. Pour les hommes ce doit être pire, il y en a que des lettres doivent complètement bouleverser, et, à mon avis, il vaudrait mieux qu'un militaire en campagne ne reçoive rien de chez lui. La lettre courageuse et admirable de Tante renferme tant de désespoir caché que c'est à vous fendre l'âme.

Et puis, cette situation prolongée à Avocourt, ces bruits, heureusement pas confirmés de l'évacuation de Mulhouse, la demi-oisiveté d'ici, tout cela déprime. Par bonheur, les hommes n'ont pas l'air touchés, et je suis trop jaloux de leur moral pour leur laisser deviner mon très léger trouble aujourd'hui; mais il est temps de marcher en avant. Toutefois, je me dis que tout doit aller bien; le corps d'armée est prêt, et on nous laisse ici, on nous fait faire des marches insignifiantes, c'est donc que tout va pour le mieux et que l'on n'a pas besoin de nous.

Nous avons ce matin tué un mouton sur lequel nous pensons vivre pendant deux jours.

Jeudi, treize août 1914

Ma chère Lise,

Je reçois aujourd'hui seulement ta lettre du 3 août. Tu ne saurais croire combien ta lettre m'a fait plaisir, depuis 12 jours que je suis isolé, et ce n'est pas encore fini.

Ici, tout va bien jusqu'ici, j'ai fait tuer ce matin un mouton que j'avais acheté et nous avons ainsi de la viande pour deux jours. Par exemple on ne trouve pas un grain de sucre dans le pays, ni un morceau de viande de boucherie. Tout ce qui est épicerie est épuisé, et il faut que je vive sur le pays.

Jusqu'ici, mes hommes et mes chevaux n'ont manqué de rien et il faudrait bien qu'il n'y eut rien pour que je meure de faim.

L'esprit de mes hommes est excellent, ils ne demandent qu'à marcher, tout le monde a donc espoir, tout ira bien. Je n'ai pas un homme malade, ni un cheval, et je me porte moi-même comme je ne me suis jamais porté, il est vrai que nous n'avons encore subi aucune privation et que nous ne sommes ni fatigués ni mouillés.

Nous n'avons pas encore été engagés et n'avons pas encore entendu le canon. On se croirait aux manœuvres, il me tarde d'être au feu, que l'on voie au moins quelques Allemands.

Mes lettres t'ont rassurée au point de vue conscience. Je suis en règle. J'ai des médailles qui m'ont été données par une vieille demoiselle de Panazol et une croix que j'ai achetée. Tous mes hommes en ont aussi.

Elastique et Basile vont très bien.

Je t'ai expliqué que je ne puis te dire où je suis, c'est défendu à cause de l'espionnage.

Victor

15 août

Partis tout à coup pour Romagne-sous-Montfaucon où j'ai passé une désagréable journée; premier contact avec la paille.

16 août LUZY-SUR-MEUSE

Nous avons fait ce matin une petite étape qui nous a menés à Luzy-sur-Meuse, à quelques kilomètres au nord de Stenay. J'ai vu pour la première fois cette célèbre rivière qui a assisté à tant de luttes héroïques, à tant de faits d'armes glorieux. Puisse le Dieu des Batailles m'en faire voir d'avantageuses pour la France.

Je suis allé ce matin dans la petite église du village. Femmes plongées dans la prière, soldats recueillis, ferveur, courage, confiance. Le cœur des Français est extrêmement croyant; les sentiments d'enfance reviennent. Pour ma part, j'ai été un peu attendri au souvenir des journées semblables passées dans notre petite

église aussi modeste que celle-ci. Ma prière, je l'avoue, était moins fervente, mais Dieu m'en tiendra compte tout de même.

Nous approchons du feu, nous sentons l'orage prêt à gronder, tout le monde devient plus recueilli, plus réfléchi, on reste davantage dans son for intérieur, mais on n'en est pas moins résolu et confiant. On a le meilleur espoir.

Aperçu ce matin des avions allemands, j'ai tiré sur eux, mais sans résultat, les premières cartouches de la campagne.

(voir carte 200.000 de Mézières)

17 août BLAGNY

Nous avons cantonné hier sur les bords de la Meuse, près du pont de Martincourt à Luzy. Installés fort bien, et, les distributions faites, nous avons reçu l'ordre de ne pas occuper nos cantonnements pour nous porter plus loin. Grand émoi, la compagnie du 108ème d'infanterie avec laquelle j'étais, m'avait invité à déjeuner. Nous mangeons à la hâte. Nous entendons un roulement très lointain, des coups sourds et prolongés, „le canon“. Petite émotion, mais aussi joie intense. Nous l'entendons assez distinctement et parfois nous le confondons avec le bruit de l'orage qui gronde et éclate en ce moment.

De l'autre côté de la Meuse, nous voyons l'infanterie gravir les pentes de Martincourt, des batteries escalader des raidillons. Nous déjeunons debout, face à la Meuse, et nous nous attendons à recevoir une décharge de mitrailleuse ou de shrapnels.

Enfin, vers 12 heures, l'ordre nous est donné de nous porter en avant. Mes hommes sont joyeux, je le suis moi-même énormément. Notre itinéraire nous porte droit au nord et par Inor, où nous traversons la Meuse, et Malandry, je fais avec mon peloton l'avant-garde de la division. Nous pensons aller à l'ennemi et prenons toutes nos dispositions en conséquence. Hélas, il n'en était rien, et après une marche assez longue sous l'orage, nous cantonnons à Blagny, sur la Chiers, gardés par des avant-postes que le colonel Descoings et moi allons placer.

18 août

Aujourd'hui, repos à Blagny. les nouvelles sont bonnes. Nous apprenons que l'ennemi n'est pas arrivé à Florenville, j'écris à la maison.

19 août

Nous sommes toujours stationnaires, on commence à s'ennuyer. Heureusement que, pour ma part et malgré la défense du général, je suis allé voir ce qui se passe à Florenville en Belgique. J'ai franchi la frontière belge et je me suis engagé dans les bois, l'œil ouvert et l'oreille au guet. Rien de désagréable ne m'est arrivé. Florenville et Jamoigne étaient occupées par deux divisions de cavalerie qui ont bousculé hier soir une division allemande. L'affaire a été chaude, les Allemands sont donc tout près de nous. Notre corps d'armée prend place sur la frontière entre le 17ème corps et le corps colonial. J'ai appris hier qu'un homme du régiment a été tué, qu'un autre a été blessé. Je salue nos premières Victimes de la Guerre.

20 août

Le colonel Descoings m'ayant donné carte blanche, j'en profite pour faire une reconnaissance sur Jamoigne. Parti de bonne heure avec quatre cavaliers seulement, je traverse la frontière belge au petit village de Villers, situé sur une hauteur dominant la vallée du ruisseau frontière.

Descendu au fond de cette vallée au pont frontière, je trouve deux chemins traversant des bois épais de deux ou trois kilomètres. A gauche, la voûte de verdure qui s'enfonce vers Florenville, à droite sur la route de Pin Izel longeant d'abord le ruisseau, puis s'enfonçant dans la forêt. Je mets un éclaireur en pointe dans la direction de Florenville que j'ai choisie, prends mon revolver à la main et fais mettre le sabre hors du fourreau.

A droite, à gauche, la route est dominée par des hauteurs boisées, de-ci de-là des sentiers piétinés par des cavaliers et des fantassins. Je prends le trot sur les côtés gazonnés, l'œil attentif, m'attendant à voir surgir d'un moment à l'autre un casque à pointe ou briller un fusil.

Tout à coup un bruit de fer sur la route, nous serrons de plus fort la poignée de nos sabres et continuons à avancer. Bientôt, nous nous trouvons en présence d'une patrouille, de chasseurs éclaireurs d'infanterie au retour de Florenville. Tout y est tranquille, me dit-on, une division de cavaliers y a séjourné la nuit dernière et est partie au jour pour Neufchâteau. Je continue ma route, interroge un brave homme et me dirige sur le petit village de Pin.

J'y suis reçu par les bons Belges qui, terrifiés, se hasardent cependant à la vue des culottes rouges à mettre le nez hors de leurs caves. Ils me racontent que les Allemands étaient là hier, qu'ils ont emmené et fusillé deux jeunes gens, pillé toutes les maisons et qu'ils se sont retirés à l'approche de nos cavaliers.

Je continue mon chemin vers Jamoigne, à l'embranchement du chemin d'Izel, une cabaretière me fait voir sa boutique pillée, les vitres brisées, sa cave vidée. Je rencontre plus loin la mère de l'une des innocentes victimes d'hier, un enfant de seize ans qui, surpris dans le clocher, a été pris et fusillé. La pauvre mère me montre l'endroit où son fils est tombé.

Plus loin, au bord et à gauche de la route, un bois de sapins contient les traces d'un récent bivouac allemand. De la hauteur où je me trouve, j'aperçois la queue de la division de cavalerie, s'engageant dans la direction de Neufchâteau. Je note tout cela et me porte un peu plus loin, en vue du gros village de Jamoigne. J'aperçois son clocher, ses maisons coquettes et, à gauche sur la route, un château nouvellement construit, sur lequel flotte un drapeau de la Croix Rouge. Une automobile venant de Jamoigne arrive à ma hauteur, elle contient le curé de Pin, emmené par les Allemands et relâché ce matin même, il ne sait pourquoi, à 10 kilomètres au-delà de ce village. Inutile d'aller plus loin, je n'ai pas d'ordres, je risque d'être enlevé, je parcours l'horizon avec ma jumelle, n'observe rien d'inquiétant et, après être passé à Izel où j'interroge le curé, je retourne à Blagny.

Ah, cette impression de solitude en pays ennemi avec à dos une grande forêt travaillée par les Allemands, se savoir seul là-dedans et avoir la responsabilité de quatre existences, la belle émotion.

21 août

L'ordre m'est arrivé ce matin de me rendre avec mon peloton au Tremblais. Je suis là à l'avant-garde de la division prête à se porter en avant demain. J'ai eu la bonne fortune de voir arriver ce soir au Tremblais, pour y cantonner aussi, tout mon régiment. Quelle joie, quel bonheur de voir enfin mes amis. Tout heureux, je dîne avec l'escadron et partage avec St Pierre le lit que j'ai déniché. Le régiment, parti hier dans la nuit, a attendu le soir dans les bois près de Florenville, et s'est porté ensuite sur cette ville. Le 4ème escadron a assisté au combat livré à Pin Izel par le 100ème de ligne. Ils sont harassés.

22 août

Marche sur Florenville et St Médard. Bataille de Névraumont.
Succès du 12ème corps enrayé par l'échec du 17ème corps et du corps colonial.
Etape de nuit après la bataille vers le pont de Suxy.
Marche à travers la forêt d'Herbeumont.
Arrivée à Suxy à deux heures du matin.

JOURNAL SPECIAL PREMIERE BATAILLE

Le 22 août au matin, le 12ème corps cantonné dans la région de Tremblais, Blagny, Linay reçoit l'ordre de se porter en avant vers Florenville. Les cantonnements du soir sont indiqués: Recogne, Libramont.

Le 21ème chasseurs avait passé la nuit au Tremblais. Ce jour-là, j'avais été relevé de mes ennuyeuses fonctions de peloton divisionnaire et j'avais eu le très grand plaisir de retrouver mon régiment et mon cher 2ème escadron.

Nous partons vers 5 heures du matin dans la direction de Florenville, où doit avoir lieu notre encastrement dans la colonne. A Florenville, nous nous plaçons derrière l'avant-garde après la Cie du Génie. Après avoir dépassé le petit village de Lacuisine, gentiment placé au bord de la Semoy, nous entrons dans la forêt d'Herbeumont.

Cette magnifique forêt, nous en avons l'impression profonde, avait été préparée de longue main par les Allemands, rendue incirculable par des fils de fer, des abattis d'arbres et durant tous ces jours derniers traversée et fouillée en tous sens par des patrouilles ennemies.

Nous nous engageons sur la magnifique route de Florenville à St Médard, sous une futaie magnifique, devisant sur les dangers courus par les patrouilles qui avaient ces jours derniers traversé la forêt (mon camarade St Pierre tombé deux jours avant dans une embuscade avait essuyé les coups de fusil de cyclistes allemands embusqués dans la forêt, il avait perdu un homme, le pauvre Baudot, avait eu un autre de ses camarades blessé et ne s'est lui-même retiré indemne que par le plus grand des miracles).

Vers le milieu de la forêt, on m'envoie en liaison avec notre flanc-garde de gauche à deux kilomètres. Me voilà parti avec ma pointe, mes hommes à droite et à gauche de la route, prêt à toute éventualité, craignant d'être fusillé à bout portant. Pas du tout, j'arrive sur les bords de l'étang d'Epieux, magnifique panorama, coin délicieux où l'on aurait plaisir à excursionner dans d'autres circonstances. Un brave Belge me dit qu'une patrouille allemande est passée par

là hier soir, qu'il n'a rien vu aujourd'hui. D'autre part, la flank-garde de gauche, avec laquelle je fais liaison et qui suit la voie ferrée, arrive. Je cause un moment avec le capitaine commandant de la compagnie et m'en retourne, non sans avoir jeté en arrière un dernier regard sur le magnifique panorama de l'étang, dans l'eau limpide de laquelle se reflètent les sapins qui l'entourent, le rose du soleil levant et le bleu clair d'un ciel magnifique.

Je rejoins la colonne. St Pierre nous explique comment son pauvre Baudot a été tué, il nous montre l'endroit où étaient cachés les cyclistes allemands et les 600m que son peloton a eu à parcourir sous les balles, en ligne droite sur la route, sans que ses cavaliers puissent se jeter à droite ou à gauche.

La marche se poursuit, puis un long arrêt, nous approchons de la sortie des bois, la tête en débouche.

L'escadron est envoyé en reconnaissance sur Martilly à la sortie de la forêt. Il est onze heures environ. Profitant des défilements et des bois, nous arrivons à un point dominant le village de Martilly où St Pierre lance ses hommes en fourrageurs. Avec précaution, mais aussi avec entrain, nos claires tuniques bleues s'approchent du village, l'entourent, y pénètrent. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous les voyons disparaître. Nous les suivons, prêts à les appuyer. La nouvelle arrive que le village est libre. Nous y descendons rapidement et sommes reçus par les Belges qui nous offrent du pain et du lait. Nous faisons boire nos chevaux et continuons sur St Médard, poussés par le régiment. Arrêt dans ce village. Une brave femme nous distribue des gâteaux, du lait, du tabac. Les Belges sont accueillants, quel dommage que nous n'ayons passé qu'une journée parmi eux.

Cependant nos fantassins traversent la Vierre, à l'est de Gribomont et, déployés, remontent les pentes au nord du ruisseau. Quelques coups de fusils éclatent. Le régiment continue sur Gribomont et se gare dans le chemin qui va de ce village à Martilly. Là, nous nous arrêtons, mettons pied à terre, et voyons se déployer devant nous l'attaque de Névroumont par le 108ème d'infanterie qui forme l'avant-garde de la division. Les compagnies se déploient, avancent. Peu de coups de fusils. Pas encore de canon. Quelques balles passent en sifflant près de nous, ce sont les premières.

Bientôt, l'infanterie, continuant son déploiement, couronne les hauteurs en face de nous, le feu augmente, les blessés commencent à descendre. De notre chemin de Martilly, nous sommes séparés de l'infanterie par un ruisseau fangeux. Celle-ci le traverse, sans cesse, par petits paquets, et remonte la pente opposée où l'on aperçoit Névroumont et disparaît au fur et à mesure sur la hauteur. L'ardeur de ces troupes est admirable, elles se glissent en files étroites, évoluent, se dispersent en tirailleurs avec une précision merveilleuse comme à la manœuvre.

Derrière nous, des hauteurs de Martilly, notre artillerie canonne Névroumont, appuyant l'attaque; les obus passent au-dessus de nos têtes. L'artillerie allemande demeure silencieuse ou presque. Nous l'entendons très peu devant nous durant toute la journée.

Comme des invités, captivés par le beau spectacle de cette infanterie montant si gaillardement à l'assaut, le cœur attentif mais à l'aise, nous regardons tout en mangeant notre repas froid. Il peut être une heure après midi, quelques balles perdues ricochent auprès de nous et nous forcent à avancer un peu dans le chemin, jusqu'à un angle mort, et là, en colonne de pelotons, au repos, nous donnons l'avoine. Pas une patrouille d'exploration ou de liaison envoyée. Nous restons en place.

Pendant ce temps, continuant leur marche triomphante, les fantassins du 108ème se sont lancés sur Néвраumont sans tirer un coup de fusil; ils se sont précipités en avant à la baïonnette, escaladant les réseaux de fil de fer, sont arrivés jusqu'au village, chassant les Allemands des haies et des jardins environnants, les poussant dans les rues et les chassant bientôt hors du village.

Les braves, les héros, les fous, combien sont tombés dans cette attaque magnifique que le canon avait si peu préparée et que la mousqueterie n'appuya pas? Rien ne les arrête, l'ennemi est bousculé, ils le poussent, appuyés maintenant par les autres régiments de la division.

Vers 3 heures, le colonel nous fait monter à cheval pour poursuivre le mouvement en avant de l'infanterie. Nous traversons le ruisseau sur le pont de Néвраumont où de nouveau nous mettons pied à terre. De là, nous apercevons à notre gauche Biourge et Rossart, petits villages perdus dans les arbres; de petites fractions d'infanterie s'engagent. Nous pensons que ce sont des troupes de l'aile droite du 17ème corps, notre voisin de gauche et, heureux, sûrs du succès de la journée, nous formons mille projets, nous félicitant de notre facile victoire. En une lettre débordante, je m'empresse d'envoyer aux miens l'assurance de cette belle journée. (Lettre qui n'est jamais arrivée).

Vers 5 heures, nous nous portons au sud de Néвраumont, près du chemin qui descend à Gribomont. Là, nous voyons défiler des blessés livides, des morts que l'on porte sur des brancards. Parmi ceux-ci, le fils du colonel Aurousseau du 108ème, sergent à son régiment, que j'avais vu quelques jours avant à sa table.

Vers 5 heures et demie, nous remontons à cheval; de mauvaises nouvelles, auxquelles nous ne voulons pas croire d'abord, nous arrivent: le 17ème corps n'aurait pas progressé comme il aurait dû, il aurait échoué devant Bertrix, les coloniaux seraient tombés à Neufchâteau sur des positions très fortes et auraient été obligés de reculer.

Le régiment est envoyé à Orgeo pour se replier avec le 17ème corps et boucher le trou qui existe entre ce dernier et le 12ème. Un peu dépités, nous prenons le chemin d'Orgeo où nous arrivons au coucher du soleil.

A Orgeo, personne, pas un seul Français. Nous poussons plus loin, un officier est envoyé jusqu'à Bertrix en flammes et couvert d'obus, personne encore, si ce n'est une section enfermée dans une ferme à moitié brûlée. Le désespoir nous prend alors, l'angoisse aussi de voir le trou énorme existant entre les deux corps d'armée, ce trou dont nous pensons voir surgir d'un moment à l'autre des milliers d'Allemands.

Nous n'avons rien à manger, les Belges d'Orgeo nous donnent des tartines de pain beurrées, du lait, des confitures. Ce fut notre seul dîner. Cependant, le colonel prend des dispositions pour boucher le trou. Mon peloton est chargé de défendre la sortie nord d'Orgeo.

A 150m des dernières maisons du village, une crête s'élève, bouchant mon champ de tir. Aller là-haut n'est pas possible, avec mon seul peloton, je ne puis pas tenir toute cette crête, mais je peux défendre la rue d'entrée. Je fais placer mes hommes derrière un mur, à l'aide d'une herse et d'une charrette je barricade l'entrée de la rue et, mal placé pour me défendre, j'attends.

J'ai envoyé mon sous-officier et mon trompette à cheval sur la crête avec ordre de me prévenir de l'arrivée des Prussiens. Ils vont être là d'un moment à l'autre. En arrière et à notre gauche, le canon et la fusillade se font entendre, sans doute nous sommes tournés, nous allons être enlevés. Toutefois je fais la meilleure figure possible et mes hommes, qui ne se doutent pas un seul instant de la situation critique dans laquelle nous nous trouvons, mangent des tartines que les

Belges leur donnent. Je reste ainsi une heure environ. Quelle heure d'angoisses. Puis je reçois l'ordre de me replier, une section d'infanterie vient prendre notre place. Bonne chance, mon ami, amusez-vous bien.

Je rejoins le régiment qui part, paraît-il, pour le cantonnement. Il est huit heures environ. Nous suivons une route rocailleuse à flanc du coteau; à tous moments, nous nous arrêtons, coupés par des files de blessés. Les nouvelles les plus mauvaises circulent; le 17ème corps n'a pu déboucher des bois et a été rejeté dans la forêt, découvrant ainsi tout le flanc du 12ème corps qui s'est avancé jusqu'à Grand-Voir, le corps colonial a été refoulé et nous entendons son canon franchement à l'est.

Pris des deux côtés, nous n'allons pas en sortir. Quelle douleur, quel anéantissement. Le nez dans nos cravates, nous suivons les fantômes noirs qui nous précèdent sans échanger un mot, sans oser ouvrir la bouche, les yeux pleins de larmes. Ah, la belle matinée où, tous confiants, nous abordions Martilly où nous admirions le déploiement du 108ème. Où êtes-vous, heures d'ivresse et de Victoire?

Cependant, rien n'est perdu, l'on va se rattraper sur la lisière de la forêt, nous continuons tristement notre chemin par Roumont et Névroumont. Là, long arrêt. L'état-major du corps d'armée y cantonne. Le colonel est allé prendre des ordres. Nous sommes arrêtés dans un chemin creux. Au-dessus de nous, on prépare un campement d'artillerie. Silence sinistre, le canon s'est tu complètement, mais nous sentons que l'ennemi fourmille autour de nous.

Nous partons enfin, nous allons garder avec l'escadron un pont sur la Semoy. Je n'en demande pas plus long. Devant nous, à l'est, à notre gauche, au nord, derrière nous et même à notre droite, des lueurs rouges. Elles grandissent, empourprent bientôt le noir d'encre du ciel de larges taches claires, sur elles se détachent en tremblant les fantômes de grands arbres. Ces lueurs sinistres qui tantôt disparaissent, tantôt grandissent, nous impressionnent étrangement.

Dans les arbres, près de nous comme loin de nous, des lumières apparaissent puis disparaissent, semblables à des feux follets, elles courent entre les arbres; il en surgit de tous les côtés. Qu'est-ce que cela? Les Allemands, guidés par leurs espions, ne chercheraient-ils pas à incendier la forêt que nous devons traverser et ainsi à couper notre retraite?

Le canon se fait parfois entendre de nouveau devant nous à l'est, parfois des coups de fusils déchirent l'air. Nous continuons notre marche silencieuse. La nuit est froide, les hommes épuisés dorment sur leurs selles, les chevaux trébuchent. Nous arrivons à Straimont, le 4ème escadron a pour mission de tenir le pont, nous, nous devons continuer sur Suxy. pour cela, il faut traverser la forêt pendant 6 ou 7 kilomètres. La forêt est, paraît-il, sillonnée par les patrouilles allemandes.

- Tenez-vous sur vos gardes, nous disent les paysans.

Nous en réquisitionnons un pour nous servir de guide, nous repartons et entrons bientôt sous bois. Le capitaine, hanté par l'idée que la forêt est occupée, poussé aussi par Calary, décide de mettre un peloton pied à terre, qui précédera la colonne et évitera ainsi de nous faire fusiller inutilement. Calary se propose pour prendre le commandement de ce peloton.

Il est 10 heures, je mets pied à terre et, le revolver au poing, je me place à côté du guide. D'ailleurs je ne suis pas fâché de me dégourdir les jambes. Alors commence une marche en forêt dont le souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont exécutée.

A chaque instant la patrouille s'arrête pour écouter les éclaireurs, fouille les abords de la route, les buissons. Quand elle s'arrête, l'escadron s'arrête, puis les éclaireurs se glissent en avant et l'escadron reprend sa marche. Ici, c'est un tournant de route suspect, là c'est une ligne d'arbres qu'il faut explorer; sous ces arbres immenses et par cette nuit sans lune, l'obscurité est profonde.

Comptant recevoir une décharge d'un moment à l'autre, nous allons; les chevaux font un bruit d'enfer sur cette route pierreuse, on les voudrait silencieux. Les éclaireurs avancent, une ligne de jalonnes nous relie à l'avant-garde. L'œil fixé sur le guide, attentif à ses moindres gestes, cherchant dans l'obscurité à saisir l'expression de son visage, prêt à l'abattre au premier geste suspect, je vais à pied, cherchant à lutter contre le sommeil qui m'envahit. Tout à coup, on s'arrête; près de nous, là, à droite de la route, un bruit sinistre se fait entendre. Les éclaireurs se tapissent dans le fossé, l'escadron s'arrête, immobile, invisible. Ce cri, c'est l'aboiement d'un chien qu'on étrangle, le jappement de la mort, il traîne entre les branches, résonne dans le vallon, répercuté par l'écho.

C'est un signal, sans doute, une embuscade est près de là, on signale notre arrivée. Je me rapproche du guide, il ne bronche pas, le cri continue pendant quelques instants, puis cesse. Nous restons toujours immobiles.

- C'est le cri d'un chevreuil, me dit le guide.

Je n'ai qu'une demi-confiance, tout, d'ailleurs, nous porte à être méfiants. La marche est reprise avec plus de précautions encore. Nous débouchons dans une éclaircie, longue reconnaissance. Je tombe de sommeil et de fatigue. Maintenant, c'est une côte. Nouvel arrêt: au sommet sur la hauteur, se détachant sur le ciel noir, une silhouette paraît. Est-ce l'ennemi? Nous nous rapprochons, l'escadron est resté en bas. Une deuxième silhouette, puis trois. C'est sûrement un poste, ami ou ennemi.

En ce moment, sommeil, fatigue, tout est oublié et disparaît. On ouvre les yeux. „Halte là“, c'est un poste français. C'est le convoi de ravitaillement d'une division qui est parqué là dans une des immenses allées de la forêt et dont le poste a été au moins aussi impressionné que nous.

On se trouve à un carrefour, nous devons prendre à gauche. Encore trois kilomètres à faire en forêt. On change les hommes d'avant-garde, Bernard en prend le commandement, je passe le guide à Oudinot, notre adjudant, je grimpe sur Basile et ne tarde pas à m'endormir au balancement du brave animal chargé de veiller sur moi.

Un arrêt brusque me réveille entre les oreilles de mon cheval, on est arrivé. Devant nous une ferme. La route continue, descendant dans une vallée, on y devine un pont, un village, c'est Suxy. L'escadron entre dans une prairie à gauche - Bivouac - Les chevaux, non dessellés bien entendu, sont attachés par escouade à l'anneau italien, on désigne les gardes d'écurie (dérision).

Le capitaine me charge de mettre sur le pont un poste formé de 8 hommes et un brigadier. C'est de Pins qui est désigné. Je l'amène sur le pont, situé à 300 mètres. Nous installons une barricade avec une charrette et des fils de fer, je lui recommande de bien veiller et m'en retourne vers la ferme.

Il est deux heures du matin, les hommes sont étendus n'importe où sur le gazon de la prairie, dans les ruisseaux; une meule de paille est là, on n'a pas pris la peine de la défaire: on n'a rien à manger, on dort. Le capitaine exténué est couché dans une grange, personne n'a pensé à ce qu'on ferait en cas d'attaque. Nous sommes trop fatigués pour avoir l'esprit libre. Une porte est ouverte, il y a de la lumière, j'entre dans une salle de ferme. Les habitants viennent de se lever, un homme, une femme encore jeune et un curé belge au petit chapeau poilu et à la

courte soutane (dans ce pays, les curés passent pour être presque tous des espions).

Sa présence là ne me dit rien de bon. Que fait-il près de ce pont en pleine nuit? Il me raconte qu'il est réfugié près de sa sœur. Je le mets sous la surveillance des sous-officiers et, après avoir jeté mes regards dans la direction du pont, je vais dans la grange. Je monte sur un tas de foin, je marche sur deux ou trois dormeurs qui poussent des grognements et trouve enfin une place où je puis m'accroupir, la tête sur un ventre, les pieds sur une poitrine, et, sans seulement me dégrafer, ni ôter mon shako ni mon sabre, je m'endors profondément.

23 août

Défense du pont de Suxy
Retraite sur Margut

Le jour était déjà levé depuis un certain temps quand la jugulaire de mon shako fendant mon menton me réveilla. Je me trouvais couché sur le dos, la poitrine oppressée par les courroies de revolver et de jumelle, les reins brisés par cette dernière sur laquelle j'étais placé, le front barré par le cuir de la coiffure, je ne puis me dresser que difficilement. Autour de moi, des hommes étendus inertes. Dans un coin, le capitaine, le nez dans le plafond, Bernard sur le côté, enveloppé dans sa couverture, des chasseurs dans tous les sens.

Je reste un moment immobile à me demander où je suis. Puis le sentiment de la situation réelle se fait jour dans mon esprit: nous gardons un pont sur une position pas reconnue, sans être fixés sur ce que nous ferions en cas d'attaque. Je me dresse, j'enjambe deux ou trois corps immobiles et descends par l'échelle. Devant moi une rivière, la Vierre, avec le petit village de Suxy et son pont; au-delà, des collines, dominant la rivière, sont couronnées de forêts, desquelles diverses routes débouchent, se dirigeant vers nous. Je fouille avec ma jumelle le mystère de ces routes. Que vont-elles nous amener? Elles arrivent au nord-est de la direction dangereuse, celle de l'ennemi. Je fouille la lisière des bois, les crêtes - rien. Soupir de soulagement. Je réprime un frisson en voyant notre bivouac dans une prairie en plein découvert, sous le feu du moindre canon posté sur les hauteurs en face, à portée de fusils de la moindre patrouille de Uhlans; une section se portant dans le village aurait bientôt fait de détruire notre barricade et de nous tomber dessus à la baïonnette.

Et dire que nous avons passé la nuit ainsi. Je vais vite réveiller le capitaine, lui explique la situation, lui signale le danger. Nous convenons que nous ne pouvons pas tenir là et que nous devons nous porter plus en arrière, en un point d'où nous aurons un champ de tir plongeant sur le pont et où nous serons moins exposés au feu de l'artillerie.

Pendant que les sous-officiers réveillent les hommes, je vais inspecter le pont, où de Pins a passé une bien mauvaise nuit et où le malheureux a eu l'idée de faire du feu pour se faire mieux repérer. J'inspecte le bivouac où les gardes d'écurie, tombant de sommeil, ont laissé s'enchevêtrer les anneaux italiens et où les chevaux, cherchant à manger à la meule de paille ou à brouter l'herbe de la prairie, se sont mis dans le plus grand désordre. Enfin au bout de quelques instants, tout rentre dans l'ordre, l'escadron est prêt. Nous remontons la côte, et au bout de 500 mètres, nous trouvons une lisière de bois, d'où les tirailleurs seront

très bien placés pour tirer. Les chevaux sont placés dans l'intérieur du bois à quelque distance.

Je prends le commandement des tirailleurs, je les installe, je calcule les distances, indique les points importants et me sens soulagé.

Maintenant le jour est complètement levé, il est huit heures, le canon se fait entendre, assez loin en avant de nous et à notre droite, c'est à dire vers notre direction de retraite. L'angoisse nous reprend, nous redoutons que le corps colonial soit refoulé et que les Allemands, passant par Jamoigne et Izel, n'empêchent la retraite du 12ème corps, tout entier encore au nord de la forêt d'Herbeumont. D'ailleurs, la retraite peut être changée en déroute si notre pont est forcé, ce qui permettrait à l'ennemi de déboucher sur le flanc des colonnes en retraite. Et qui y a-t-il pour garder le pont? Un escadron. Le sacrifice est fait, nous tiendrons tous ici jusqu'au dernier.

Cependant, voici du renfort. Le régiment tout entier arrive avec le colonel de Montjoue. Il a pour mission de garder le pont, mais sans un fantassin, sans un canon. Pourtant, comme rien ne débouche devant nous, que les quatre escadrons sont prêts à la lutte et les mitrailleuses placées, je m'étend derrière mes tirailleurs et dîne... en dormant.

Toujours rien à manger, bien entendu; je me réveille, il est une heure, j'aurais juré qu'il en était cinq. Maintenant, le canon tonne tout à fait à notre droite, sur Jamoigne. Que va-t-il se passer? Serons-nous cernés dans cette forêt sans pouvoir en sortir? Nous sommes toujours immobiles. Le capitaine va trouver le colonel, il a ordre de rester là. On envoie reconnaître où en est la retraite. Les divisions se retirent vers Florenville, mais leur écoulement est loin d'être fini, aucun renseignement sur ce qui se passe à notre droite (nous faisons face à l'est).

Toutefois, vers quatre heures, le colonel donne le signal du départ. Enfin! Quelle chance que nous n'ayons pas été attaqués, sinon le régiment était anéanti ou bien il aurait dû abandonner sa position.

Nous voici de nouveau dans la forêt, chevauchant sous des arbres magnifiques. Nous arrivons à l'embranchement de la route de Straimont à Chiny, beau carrefour aux larges allées, orné d'une fontaine où trois grâces de marbre jettent une eau limpide. La grande allée qui nous ramène vers le sud est creusée d'ornières sur trois rangs; on a dû presser à cet endroit la marche de l'artillerie et des convois. Nous ne laissons rien derrière nous, de temps à autre, le cadavre d'un pauvre blessé qui a rendu là son dernier soupir, quelques effets de campement.

Nous arrivons à Chiny, après avoir descendu la vallée très encaissée et entourée de bois, et remontons la pente très abrupte du côté sud. Des fantassins sont en train de fortifier cette hauteur et de la rendre imprenable. Dans Chiny, peu de choses, une compagnie d'arrière-garde qui va stationner là la nuit pour défendre le passage. Nous continuons vers le sud. Arrivés sur le plateau, nous entendons tout à coup le bruit d'un combat terrible. Estompés par l'éloignement, l'épaisseur de la forêt, la profondeur de la vallée, ces bruits n'étaient pas parvenus jusqu'à nous, mais d'ici, du plateau de Chiny, nous entendons vers Jamoigne et Izel une fusillade et une canonnade nourries.

Sur la route de Chiny à Lacuisine, il y a maintenant un encombrement épouvantable, convois, fourgons, ambulances, artillerie, régiments de ligne couverts de poussière, traînards de tous les régiments, blessés, les uns boitant appuyés sur des bâtons, les autres la tête bandée ou le bras en écharpe; ici de pauvres bougres, ne pouvant pas aller plus loin, se sont assis sur le bord de la route, l'œil terne, avalant la poussière; là, une voiture de munitions dont une roue

est brisée encombre la moitié du chemin. Le conducteur dételle son cheval en sacrant.

Le régiment s'arrête, ne pouvant aller plus loin. Je profite de cet arrêt pour faire boire Basile qui, comme moi, n'a rien dans le ventre depuis deux jours. Il boit pendant cinq minutes, trempant son nez dans l'eau claire, l'œil élargi par le plaisir, il couche les oreilles menaçantes vers un camarade qui vient lui dérober une partie de son eau, on dirait qu'il va tarir la source.

- Mon lieutenant, avez-vous soif?

C'est mon brave Pradeau qui me tend un bidon de bière. D'où l'a-t-il sorti? Je bois avec autant d'avidité que Basile.

- Avez-vous du pain? demandons-nous à un boulanger.

- Plus une miette depuis longtemps.

On trouve enfin le moyen de se faufiler entre les files serrées des voitures, on dépasse les lignards au fort Zelan, mais plus nous approchons de Florenville, où s'engouffrent tous les convois et où se réunissent les deux routes suivies par le corps d'armée, plus la confusion est grande, plus il devient difficile d'avancer.

5 heures, le jour baisse, nous sommes à la queue de la colonne, ne sachant rien de ce qui se passe devant nous, et vers Jamoigne la lutte continue acharnée. Les marsouins vont-ils tenir jusqu'à l'écoulement complet de cette masse d'hommes, de chevaux, de voitures à travers ce couloir étroit de Florenville? Parfois, il nous semble que le canon se rapproche d'Izel. Ce serait la fin pour nous, le 12ème corps serait pris.

Vers 5 heures ½, nous apercevons devant nous des cavaliers, ils obliquent à gauche sur le vaste plateau qui se trouve à l'est de la route à hauteur de Lacuisine. Le régiment se forme en masse et, quand tout le monde est là, nous partons au grand trot vers le sud. Le soleil rouge sang derrière nous éclaire ce beau spectacle; un grand plateau limité par des forêts, à gauche Jamoigne brûlant, au loin les hauteurs de Pin-Izel sur lesquelles éclatent des shrapnels, ainsi que la fusillade, et notre régiment défilant au grand trot, ses pelotons alignés comme à la manœuvre à Limoges. Je suis à ma place de bataille, les mollets serrés contre les flancs creux, mais nerveux de Basile, les hommes derrière, l'œil fixé sur moi, sont immobiles sur leurs montures, droits sur leurs étriers, silencieux, le regard limpide.

Je me retourne vers eux, ils sourient enchantés. Le grand trot se prolonge, nous nous rapprochons de Pin. Pas de doute, nous allons charger, nous allons bousculer les longues lignes d'infanterie ennemie, qui pressent les marsouins, ou nous jeter sur leur cavalerie qui veut nous barrer la route. On avance toujours, le cœur bondit, une joie, une immense joie sauvage nous pénètre.

S'employer enfin, galoper à l'ennemi comme les cuirassiers fameux, couvrir la retraite par une charge, c'est fou, mais tant mieux s'il en a été décidé ainsi. Qu'on les bouscule enfin, ces Allemands maudits, qu'on lâche sur eux nos 500 Courages, qu'on les voie, qu'on se mesure avec leur fameuse cavalerie. Mon sabre joue bien dans le fourreau, mes étriers sont chaussés à fond, Basile répond bien à l'éperon et trente sourires me suivent. Chacun doit y aller. Hélas, cette minute inoubliable est vite passée; nous n'allons pas à l'ennemi, nous doublons seulement les colonnes pour arriver plus vite à Florenville et augmenter la confusion qui y règne. Ne pouvant pas passer, nous nous formons en masse sur la place et attendons. Le flot s'écoule sans discontinuer, il en passe toujours, fantassins harassés, tringlots frappant leurs chevaux, artilleurs, etc...

Il y a des arrêts, des à-coups, puis on se précipite au trot pour ne pas perdre sa place. Une division de cavalerie vient encore s'encastrier là-dedans, cuirassiers

de Tours, dragons de l'ouest, on leur interdit le passage, ils prennent à travers champs. Un officier d'état-major nous assigne enfin notre place et nous défilons lentement entre une file de voitures et une ligne de fantassins.

Je passe à la hauteur du 2ème bataillon du 100ème de ligne avec lequel j'ai fait mes dernières manœuvres à la Courtine.

- Le commandant Gras serait-il blessé?

- Non, me répond le capitaine Penin, il est là.

Et je vais saluer le commandant, très content de revoir cet excellent homme. Ses officiers ont été épargnés, seul son mitrailleur a été tué, Deville, le gendre du commandant de Castellane qui, lui aussi, a été tué; le pauvre garçon avait perdu sa femme peu avant le commencement de la guerre. Un autre lieutenant est blessé.

- Au revoir, mon commandant.

- Bonne chance.

Je serre la main du capitaine d'Orviller, Doo, „un brave“, me dit en secret un sergent-major que je connais, et je rejoins le régiment qui, péniblement avance sur Margut. C'est toujours le même encombrement jusqu'à ce village, où nous arrivons à 9 heures du soir.

Attacher les chevaux à une grille, percevoir les distributions qui, par hasard, sont là, avaler gloutonnement notre dîner, seul repas depuis l'avant-veille, faire manger nos hommes et soigner nos bêtes, tout cela n'est pas long.

St Pierre, détaché deux jours avant au quartier général du corps d'armée, arrive avec 50 prisonniers. Ils sont là, couchés par terre, par ordre, de peur qu'ils ne se sauvent. Nous les regardons avec curiosité et rancune. On les confie à des gendarmes, ils s'éloignent.

Quelle bonne nuit sur le misérable matelas que j'ai déniché.

24 août

Défense des hauteurs de la Chiers

Bataille de Carignan

Reconnaissance sur Pure et Messincourt

Mouvement tournant par Tintange

Canonnade du régiment à Osnes

Bivouac à Mouzon

Le jour à peine levé, nous repartons. Le régiment s'établit dans un ravin aux environs de Mogues avec des postes en avant, couvrant une retraite des éléments qui tous ont pu sans incident atteindre hier la Semoy durant la nuit. Vers 10 heures ½, nous déjeunons d'un beaf froid, d'un morceau de pain et nous remontons à cheval. Près du ruisseau d'Auflance, nous donnons l'avoine, puis continuons notre route sur Charbeaux, Linay, Blagny.

Je revois avec désespoir des pauvres villages où, triomphant, j'arrivais huit jours avant, poussant de hardies reconnaissances sous l'œil anxieux des paysans. Je revois la bonne maison qui m'avait abrité à Linay. Le village est vide, les habitants se sont enfuis pour la plupart. Quelle tristesse. Sur le bois des Pins, fort piton qui surplombe Linay, le canon tonne violemment; sur la route c'est un va-et-vient de canons, de caissons, d'ambulances, une grosse action est engagée vers Carignan. Le régiment s'y dirige dans un nuage de poussière. Dans Carignan, arrêt. Des batteries d'artillerie traversent à vive allure le village et vont s'établir

sur les crêtes au nord. Une violente canonnade s'entend de ce côté. Peu d'infanterie dans le village, des reconnaissances sont envoyées: St Pierre sur Tintange, Bernard sur Sachy, je suis dirigé sur Osnes, Pure et Messincourt.

Je pars avec une escouade. Arrivé au bord du ruisseau d'Osnes, je trouve le terrain encombré de fils de fer, je ne puis pourtant pas arriver massé sur le village, d'autant plus que Tandonnet, que j'aperçois sur un piton, à côté, m'envoie dire que les Allemands approchent d'Osnes. J'aborde cependant le village en longeant le ruisseau. Mon brigadier Mesnier prétend avoir vu à droite une patrouille allemande qui s'est repliée à notre approche. Je le lance dessus avec trois hommes et traverse le village pour voir ce qu'il y a de l'autre côté. J'aperçois près de moi, à 200 mètres, des cavaliers ennemis, précédant une avant-garde d'infanterie descendant vers le village. J'envoie le renseignement, tire quelques coups de fusil sur les cavaliers et me replie.

Arrivé au pont du ruisseau d'Osnes, je rencontre Bailly-Masson qui me dit:

- Je suis chargé de venir occuper ce pont avec quelques hommes que j'ai ramassés par-ci par-là, en attendant que l'infanterie puisse arriver.

Je me joins immédiatement à lui, occupe moi-même le pont, tandis qu'il reste de l'autre côté du ruisseau, et, bien dissimulés, nous attendons. Tandonnet se replie.

- Ils arrivent, nous dit-il.

En effet les cavaliers allemands débouchent du village et se dirigent vers nous. Un feu de salve les reçoit; ils font immédiatement demi-tour au galop. Notre infanterie n'arrive pas. Les Allemands ont atteint le village, leurs fantassins débouchent des maisons, nous les y rejetons par une nouvelle salve. Que va-t-il se passer? Ils vont ouvrir le feu sur nous et notre mise à cheval va être pénible. Voici enfin nos fantassins qui arrivent, lents comme des tortues, nous semble-t-il. Ils occupent nos positions et, sous une pluie de balles allemandes, nous remontons à cheval et rejoignons le régiment.

Il est 4 heures $\frac{1}{2}$, le soleil baisse, nous faisons boire nos chevaux dans la Chiers, lorsqu'un aéro allemand nous survole et laisse tomber sur nous quelques bombes, sans résultat d'ailleurs. Nos troupes tiennent bien à Osnes. De la montagne des Pins à Carignan, notre artillerie fait rage. Des renforts arrivent.

Tout à coup, le régiment part au grand trot vers le sud. Dans la poussière et le bruit des sabots et des sabres, sous le soleil couchant qui nous aveugle, les kilomètres se succèdent aux kilomètres. Comme une trombe, nous traversons Euilly, puis remontons au nord vers Tintange. Nous voici dans le village vide, abandonné. On s'arrête.

Nous allons, paraît-il, augmenter l'envergure d'un mouvement tournant en tombant sur le flanc droit ennemi. Une lueur de joie. Nous traversons un pont sur la Chiers, miné et occupé par quelques sapeurs, qui le feront sauter au dernier moment, nous traversons la grande route de Carignan et nous nous formons en masse, direction Osnes. Nous avons fait un bien grand détour pour aboutir bien près de notre point de départ.

Le soleil est couché, l'obscurité, sans être complète, est déjà grande. L'escadron est à gauche de la formation dans un champ sur lequel sont encore les gerbes. Je suis à ma place de bataille. Calary en tête se détache et, au galop, grimpe au sommet de la crête que nous montons au pas et un peu à gauche. Tout à coup, nous entendons:

- Halte, halte!

- Mon colonel, on crie halte, s'écrie Calary.

Le colonel est loin, il n'entend pas, nous continuons. Mais un sifflement, un éclat, nouveau sifflement, nouvel éclat. Les obus tombent et éclatent tout près et tout autour de nous. Au galop, et chaque escadron pour son propre compte, nous faisons demi-tour, dans un léger désordre, bien entendu. Les shrapnels éclatent à 10m au-dessus de nos têtes, un cavalier roule devant moi, j'ai à peine le temps de le voir, Elastique m'emporte au galop.

Un cavalier de mon peloton perdant la tête arrive à ma hauteur. Je me souviens très bien lui avoir fait une observation et, depuis ce moment, pas un de mes hommes ne m'a dépassé.

Nous voici maintenant sur la grande route, toujours poursuivis par la mitraille qui crépite autour de nous. J'aperçois St Pierre au galop, couché sur l'encolure de sa jument. Au galop, tout le régiment suit la route, et toujours la musique de ces maudits obus, la lumière aveuglante de la gerbe et le bruit plaintif des éclats qui tournoient. Combien va-t-il en rester sur le carreau? Tout à coup, on s'arrête. Les derniers rangs bondissent par-dessus les premiers, déjà arrêtés. Des cris:

- En avant, nous sommes sous les obus!

On se bouscule, on avance un peu, et tout le monde est enfin arrêté derrière les maisons du petit village de Wé. On se compte, on fait l'appel, heureusement, il ne manque personne, sauf quelques retardataires qui arrivent peu à peu. Seul Lannes est introuvable. Grande émotion, serait-il tombé? Le voici enfin. Le régiment n'a perdu ni un homme ni un cheval. Nous sommes tous extasiés sur ce miracle.

Le régiment va bivouaquer à Mouzon (nuit sur l'herbe mouillée au bord de la Meuse).

25 août

Défense des hauteurs de Mouzon.

Reconnaissance sur Linay-Charbeaux.

Réveil pénible après une nuit froide au bivouac. Hier, les chevaux n'ont pas bu. Les distributions ont eu lieu à dix heures du soir et les hommes ont eu de la peine à se procurer du bois pour faire cuire leurs aliments. Les officiers, nous avons pu fort heureusement trouver une ferme où nous avons fait notre cuisine et avons dormi jusqu'à six heures. Aussi, le colonel tempête ce matin, disant que les officiers doivent coucher au bivouac et être là à tout instant. Il nous envoie, Calary, St Pierre et moi, en reconnaissance „pour remonter le moral de l'état-major“, nous dit-il „et le forcer à faire quelque chose“.

Il nous recommande de passer au corps d'armée pour prendre des instructions.

Je suis envoyé sur Linay-Charbeaux au-delà de la Chiers, tandis que St Pierre est envoyé sur Blagny et Calary sur Carignan.

Je pars avec dix hommes, monte au petit village de Vaux et m'engage dans les bois profonds aux chemins tortueux qui dominent la Chiers. De là, je connais le pays, je verrai au loin et apercevrai tout ce qui descendra sur la Chiers des hauteurs opposées. Je m'établis au point choisi et, après avoir lancé sur Sailly et sur Linay-Charbeaux deux petites patrouilles, je me mets à observer le terrain en face de moi. Mes patrouilles reviennent sans rien signaler, et c'est le soir seulement que quelques éléments ennemis franchissent la Chiers dont on a négligé de faire sauter les ponts. J'avertis le général Roques lui-même, qui prend les

dispositions nécessaires pour parer à cette attaque. Le soir, je rejoins le régiment au bivouac près de Mouzon, non loin de celui d'hier et tout près de notre ferme.

26 août

Retraite sur Les Cendrières près La Besace.

Nous avons ce matin levé le bivouac très tard, le sol est couvert de gelée blanche, il fait froid. Toutefois le soleil vient bientôt nous réchauffer. Nos chevaux, exténués par les marches forcées de ces jours derniers et par les nuits passées en plein air, sont à bout. Aussi nous envoie-t-on nous reposer un jour à la ferme des Cendrières près la Besace. Nous nous installons et préparons nos repas dans un intérieur sordide de paysan. Je n'ai jamais rien vu d'aussi repoussant.

27 août

Repos.

28 août

Bataille de La Besace.

Le régiment se porte de bonne heure vers La Besace-Flaba. Je suis envoyé en liaison auprès du général Descoings (encore colonel) qui vient de prendre le commandement de la 24ème division à laquelle notre régiment a été rattaché pour la journée.

La 24ème division doit dans la matinée attaquer en direction de Mouzon pour chasser les Allemands de la tête de pont qu'ils ont établie dans cette région sur la rive gauche de la Meuse.

Le poste de commandement était d'abord à Flaba, où le colonel donnait ses ordres de mouvement dans un petit village près des lignes ennemies.

Tout à coup, une grêle d'obus s'abat sur le village. Les toits volent en miettes, les vitres sont brisées, les murs défoncés, les éclats d'obus et les morceaux de cailloux sifflent dans tous les sens. Abrisés approximativement derrière un pan de mur, nous laissons passer l'orage.

Cependant le commandement est impossible en ce point, le colonel se transporte dans un pli de terrain, un peu en arrière. Il y a là une route encombrée de sections de munitions d'infanterie et d'artillerie, puis une petite prairie de 25m de large, un remblai haut de 2 à 3m surmonté d'un petit bois de sapins.

Nous sommes là, donnant et attendant des ordres. Des shrapnels sifflent sur nos têtes et s'enfoncent dans le bois en face de nous.

Bouchet et moi sommes si fatigués que nous nous endormons, c'est peu croyable, mais c'est vrai, sous cette mitraille.

Tout à coup, le bruit augmente, les sifflements deviennent plus caractéristiques, des branches d'arbres tombent autour de nous, des gerbes de poussière soulevées par la chute des obus, qui, maintenant, explosent en bonne partie, un peu en avant et à notre gauche. On aperçoit très bien la lueur du coup, puis le bruit de l'explosion, ensuite le sifflement des éclats et des balles. Nous sommes criblés. Le 1er escadron du régiment, qui se trouve pied à terre dans la prairie, se glisse le long du bois pour se mettre à l'abri. J'aperçois très bien de

Pins et une partie de son peloton bousculés comme par une très forte poussée, un homme tombe. - J'ai su plus tard qu'un obus était passé entre de Pins et cet homme, et avait brisé dans le dos de ce dernier la carabine, sans lui faire de mal.

L'escadron, toujours à pied, se gare en courant, mes chevaux suivent, le mien s'échappe et part.

L'état-major (E.M.), collé au remblai, continue à fonctionner, je reste avec lui comme je le dois.

Je cause avec le colonel, chef du service médical. Tout à coup, un obus éclate près de nous avec un bruit épouvantable.

- Je suis blessé, j'ai le bras cassé, s'écrie le colonel.

Je le descends de cheval, le couche sur l'herbe, défais sa tunique et, à notre grande stupéfaction, nous constatons qu'il n'a qu'une légère contusion.

Les obus allemands sont de mauvaise qualité, beaucoup n'explorent pas, ceux qui explosent sont parfois inoffensifs. Bailli-Masson en a reçu un dans les jambes qui lui a fait comme un grand coup de bâton, ça n'a même pas déchiré sa botte. Cependant, au point de vue moral, c'est considérable, et cette canonnade vous laisse une impression inoubliable.

Pour ma part, je n'ai pas eu la moindre peur, même pas un serrement de cœur.

Cependant la situation est intenable, il faut partir. Un caisson est brisé, un cheval éventré, quelques hommes tombent. Il faut s'éloigner, se serait s'exposer inutilement au danger en restant là. L'E.M. s'en va et je n'ai pas de cheval, comment dois-je faire pour me tirer de là? J'en aperçois un sans cavalier, sauter dessus fut l'affaire d'un instant, et je me sauve au galop, toujours accompagné par la grosse caisse des shrapnels et de leurs sifflements. (*Ce cheval appartenait au 9ème chasseurs.*)

J'ai le bonheur d'apercevoir à un kilomètre de là un brigadier de mon peloton, qui sous l'ouragan avait attrapé Basile et me le ramenait. Dire si je l'ai remercié est inutile.

Vers 5 heures du soir, la bataille est considérée comme perdue, des fuyards passent en désordre sur la route conduisant à Stonne. Nos troupes reculent de La Besace; quelques hommes se rassemblent autour des drapeaux, des régiments toujours debout au milieu d'une pluie de fer. En arrière de La Besace, on a creusé des tranchées. Je reçois l'ordre d'y placer tout ce que je pourrai ramasser de fuyards. Me voilà, priant, suppliant, arrêtant avec le poitrail de mon cheval, menaçant de mon revolver et de mon sabre, des gens qui n'en veulent plus. Lorsque j'en ai placé quelques-uns et que je vais en chercher d'autres, je ne trouve plus personne au retour. C'est décourageant, tant de lassitude, tant d'abattement font pitié. Cependant, avec quelques hommes, je reste en place pendant une heure, et vers 6 heures, laissant le commandement de ceux que j'ai pu maintenir dans les tranchées à un sergent, je vais rejoindre le colonel Descoings qui, la figure sinistre, un sourire navré sur les lèvres, indique le chemin de la retraite à des soldats harassés et marchant dans le plus grand désordre. Quelques compagnies de trente hommes, quelques régiments de 100 hommes, groupés autour du drapeau, défilent à travers champs. Toujours admirables, les artilleurs, en position en arrière de La Besace, tirent sans discontinuer.

Vers 9 heures, je rejoins le régiment aux Petites Armoises, nous dînons et couchons dans un château qui se trouve à la sortie du village.

29 août

Le régiment protège la retraite dans la direction de Tannay.

Je passe toute l'après-midi en extrême pointe d'arrière-garde avec mon peloton, sur la hauteur de l'est de Tannay, surveillant les débouchés du bois de Mont-Dieu. L'ennemi, fatigué par la terrible lutte d'hier, ne poursuit pas.

Nous nous retirons le soir à Belleville-sur-Bar.

30 août

Repos le matin. Après-midi, on nous fait remonter à cheval. Retraite sur Belley (4 km nord de Vouziers) où nous cantonnons (carte Châlons 200.000).

31 août

Attaque de l'armée sur Le Chesne-Briuelles. *Carte Maubeuge.*

Liaison avec le corps central.

L'armée fait enfin front à l'ennemi; de bonne heure, nous quittons Belley pour nous porter sur la route du Chesne vers les Alleux. Nous nous arrêtons un moment près d'un château, où nous puisons à volonté champagnes et bouteilles de fine. L'après-midi, nous nous mettons au repos dans un bois sur la hauteur au nord de Les Quatre Champs. Devant nous, le 17ème corps tient le Chesne, le 12ème tient le bois de Day, clef de la position, qui est furieusement attaqué par les Allemands.

Vers le soir, le colonel m'envoie aux nouvelles en liaison avec le corps colonial de Châtillon-sur-Bar. Là, la situation est stationnaire, on attend pour prononcer l'attaque générale que le 9ème corps à droite attaque lui-même. Mais le 9ème corps n'attaque pas et le jour baisse. Du poste de commandement du commandant colonial, le magnifique panorama se développe à nos pieds. En avant des bois, sur une crête, une ligne noire d'infanterie, que l'on devine abritée derrière les avoines, derrière elle, des réserves et des sections de ravitaillement parcourent les routes. En arrière, l'artillerie tonne sans cesse, des batteries se déplacent, d'autres se mettent en position et, tout là-bas au loin, sous l'éclatement des shrapnels français, des lignes grises que l'on voit à peine à la lunette grouillent, pullulent, se mouvant invisiblement.

Nous allons cantonner ce soir à Vouziers, mauvaise nuit sur le sol pavé du corps de garde d'un régiment de cuirassiers.

1^{er} septembre

Vouziers, Carbon.

Reconnaissance sur les Alleux et Voncq.

Au matin, je reçois l'ordre de me porter, avec St Pierre, en reconnaissance, lui sur Voncq, moi sur les Alleux. Nous faisons route ensemble jusqu'à Terron et de là, il envoie sur Voncq, tandis que je détache moi-même le maréchal des logis Yvon et ses hommes sur les Alleux. Je me place avec mon gros à la sortie du bois

où bravement Yvon s'est engagé, prêt à le soutenir, à soutenir St Pierre, et aussi dans le but de surveiller moi-même la direction des Quatre Champs. De très loin sans doute, l'artillerie lourde allemande bombarde Voncq, ses gros obus passent en sifflant devant nous. C'est là la première fois que j'entends le bruit soyeux des gros projectiles traversant l'atmosphère; on les suivrait presque des yeux, débouchant de derrière la colline, traversant bois et plateaux et allant s'écraser à grand bruit dans Voncq, sur les maisons, sur le pont, sur l'Aisne. Yvon rentre enfin. Il est allé jusqu'aux Alleux et tout près du château où nous étions hier. Au retour, avec mon trompette Tréfont et le cavalier Jaladier, il trouve son chemin barré par une patrouille allemande. Son revolver à la main, son sabre sous la cuisse, il la charge, renverse un cavalier qui croule et auquel, en passant, il loge une balle en plein front, mon trompette blesse un autre cavalier, finalement ils dispersent la patrouille ennemie, qui fuit dans les bois. Je les félicite comme ils le méritent et je me retire par le pont de Vrizedy, derrière l'Aisne. Il était temps, car l'infanterie allemande couronnait déjà les hauteurs au nord de Voncq.

De l'autre côté de la rivière, je trouve St Pierre fort angoissé de ne pas me voir arriver, et nous rejoignons tous deux vers 6 heures le régiment au moulin de Carbon, au sud de Vouziers, vers St Morel.

Nous étions installés depuis un moment et avions à peine acheté au château des délicieux vins du Rhin et de l'Hermitage, que l'ordre arrive de partir au plus vite. Nous sellons en ronchonnant et nous nous remettons en route.

2 septembre

En quittant le moulin de Carbon, nous sommes allés bivouaquer hier soir à Aure, des hommes ont couché dehors, et nous, dans une mauvaise grange en plein vent. La nuit a été froide et il a fallu allumer des feux pour nous déraidir et réchauffer.

Départ du bivouac à 8 heures, toujours la retraite!

Nous sommes exténués, les hommes, les chevaux n'en peuvent plus, pourtant on envoie le régiment en flanc-garde, vers la ferme de Médéa. Le 3ème escadron forme l'avant-garde; en colonne par deux, nous nous engageons dans un défilé du bois; ça presse, nous allons au grand trot dans la boue et les ornières. Après une marche de 5km dans ce terrain crayeux et semé de bois de sapins, nous nous arrêtons; on observe la sortie des bois.

Mais voici que, sur la tête de colonne déjà hors des fourrés, tombe une rafale d'obus; demi-tour, demi-tour. Les escadrons font demi-tour tant bien que mal, s'enchevêtrent, se bousculent, les pelotons se confondent, la tête devenue la queue se précipite sur ceux qui l'empêchent de se défiler, les obus la couvrent, le médecin et le vétérinaire, suivis de la voiture d'ambulance, passent en trombe près de moi, et tout cela se précipite vers le défilé par lequel nous venons de déboucher, au milieu du plus beau désordre. Cependant par un miracle incroyable, toute cette colonne s'écoule indemne, poursuivie d'ailleurs par le flot de la poussière qu'elle soulève et par les obus qui ne cessent d'éclater sur nos têtes. En arrière enfin, dans un pli de terrain, on s'arrête, on se reforme, on se compte. Il ne manque ni un homme, ni un cheval, mais pas de nouvelles du 3ème escadron qui formait l'avant-garde! Il s'est sauvé en avant au moment de la canonnade, mais personne ne sait où il est. Nous craignons beaucoup pour lui, car de grosses masses de cavalerie ennemie sont signalées dans les environs.

5 heures du soir, le 3ème escadron vient d'arriver; il a été poursuivi par les obus, mais il n'a pas éprouvé de pertes. Un homme nous montre une balle de shrapnel figée dans son soulier sans l'avoir traversée.

Nous terminons la journée dans les bois de la Champagne Pouilleuse, suivis de très près par la cavalerie allemande et ses canons.

Les routes sont encombrées de convois d'émigrants avec leurs voitures, de fantassins débandés; c'est désolant, on ne peut pas faire front, ni arrêter l'ennemi.

3 septembre

Jonchery-sur-Suippe

Vers 7 heures du soir, Roth nous a apporté l'ordre d'aller cantonner à la ferme de Jonchery-sur-Suippe.

Cette nuit, des cyclistes allemands sont signalés tout autour de nous, aussi mettons-nous nos chevaux dans l'intérieur de la ferme et nous entourons-nous de sentinelles et d'avant-postes. Mais nous sommes tellement fatigués que malgré le danger nous nous endormons d'un sommeil de plomb. Le bruit court que le 9ème chasseurs a été surpris au bivouac et décimé. C'est certainement une honte pour un régiment de cavalerie, mais nous sentons que nous sommes las à tel point que le même accident peut nous arriver d'un moment à l'autre.

Nous quittons la ferme de bonne heure, nous laissons Suippes à notre gauche et nous nous dirigeons vers Bussy-le-Château. Suippes est encombré de troupes de convois, d'artillerie. Le convoi du régiment vient de s'y engager.

Sur la grande route de Suippes à Châlons, les colonnes en retraite se pressent, mais elles sont dans le plus grand ordre. Un train remonte encore vers Suippes. Tout à coup, les obus se mettent à tomber sur la ville, pas nombreux, heureusement, mais nos convois vont être pris ou mitraillés. Angoisse, tristesse, et, dans la poussière crayeuse de la Champagne, la retraite continue, lamentable, par une lourde chaleur de septembre.

Nous passons une partie de la journée dans un bois à l'est de Bussy-le-Château; sur la route, les convois, les colonnes se succèdent, puis plus rien. Tout est passé, rien n'est demeuré aux mains des Allemands. Nous allons, à la nuit, continuer sur l'Epine à l'est de Châlons.

4 septembre

Un sommeil réparateur nous reposait des fatigues de ces journées terribles, lorsque, vers 4 heures, je suis envoyé avec Bernard en reconnaissance sur Cuperly-Bouy. Ce sont encore 25 kilomètres qu'il faut s'appuyer. Je grimpe sur Elastique, prends avec moi 6 lapins de mon peloton, et me voilà parti avec Bernard. Avant d'arriver à La Cheppe, nous sommes repérés par une batterie allemande et suivis pendant plus de 500m par les obus. Nous prenons naturellement le galop et arrivons à La Cheppe près d'une batterie française au repos.

- Vous avez de la veine, on vous a pris pour des Boches et on a failli vous tirer dessus.

Et en effet, une pièce venait d'être braquée contre nous. Jolie perspective d'être canonnés des deux côtés à la fois.

Nous continuons notre route, il fait une chaleur épouvantable. La route est jonchée d'isolés de tous les corps, battant en retraite pour leur propre compte. Ce n'est pas beau à voir. Certains sont fortement pris de boisson, plusieurs, ivre-morts, gisent dans les fossés sans que nous puissions les faire lever. Quelle tristesse. Pauvre France. Quelles proies pour les Allemands.

Arrivés à Cuperly, nous nous séparons. Bernard reconnaît le village, je continue sur Bouy. J'aperçois quelques cavaliers, pied à terre dans un petit bois de sapins. Qui sont-ils? Amis ou ennemis? Je descends de cheval et regarde avec ma lorgnette. Je me sais entouré d'ennemis et je ne distingue pas! Je ne puis cependant rester là, je dois accomplir ma mission; je risque d'être enlevé. Cependant j'avertis mes hommes du danger, nous mettons sabre à la main et, payant d'audace, nous piquons droit au galop sur les cavaliers. Soulagement. Ce sont des dragons français. Je continue jusqu'à Bouy. Le 9ème corps bat en retraite et abandonne le village.

Muni des renseignements nécessaires, je vais rejoindre Bernard à Cuperly. Mais là, nous recevons une telle grêle de gros obus, que nous sommes obligés de déguerpir au galop en fourrageurs, tandis que l'infanterie du 12ème corps quitte la vallée de la Vesle par St Hilaire au Temple, Dampierre et St Etienne pour se replier sur Châlons.

Par un superbe coucher de soleil, nous rejoignons le régiment à l'Epine, dont la merveilleuse basilique gothique émerge sur un ciel pourpre. Je suis rompu de fatigue. Aussi, avec quel plaisir vais-je me jeter sur la paille! *Prangey*

5 septembre

Mon repos n'a pas été long. Vers onze heures du soir, arrive l'ordre de partir sur le champ. Les chevaux sellés, on est demeuré environ une heure devant la basilique. Nous partons enfin; les hommes et moi-même sommes à moitié endormis. Nos braves chevaux nous portent vaillamment malgré leur extrême fatigue.

Rien n'est plus terrible que le sommeil qui surprend à cheval; on ne peut pas lutter contre lui. On a beau résister, se raidir, causer, rien n'y fait, on succombe malgré soi; les chevaux dorment aussi en marchant et, parfois, cavalier et monture croulent dans un fossé ou s'affalent sur un tas de pierres.

Moitié somnolents, transis par le froid sec d'une belle nuit, nous traversons Courtisols, puis nous parcourons de longues routes blanches avec côtes et descentes et bois de sapins, nous traversons d'autres villages, nous ne savons pas où nous allons. Combien de chemin avons-nous fait ainsi? Je ne sais. Toutefois, la nuit s'effaçait et on y voyait un peu mieux, quand le colonel nous fait escalader une rampe assez forte, traversant un bois de sapins, et nous met au repos à la lisière du bois. Les premières lueurs du jour éclairent un plateau que l'on devine entouré d'arbres. Les hommes, à peine descendus du cheval, s'étendent n'importe où et s'endorment. Depuis un moment, je souffre de douleurs du ventre, cependant je m'étends sur une botte de paille et m'endors. Combien de temps ai-je ainsi dormi du sommeil de la brute? Je ne pourrai jamais le dire. Les chauds rayons du soleil frappant sur ma tête m'éveillent. Il est grand jour, mais je n'ai pas le courage de regarder s'il est sept heures, midi ou trois heures du soir, j'abrite ma tête brûlante et je me rendors immédiatement.

Vers midi, le colonel donne le signal du départ; nous rassemblons nos effets épars et montons tant bien que mal à cheval, les joues creuses, les yeux

enfonceés, l'esprit vague, abrutis par cette sieste sur la terre; par le froid, d'abord, puis par la chaleur. Nous faisons peine à voir, nous n'osons pas nous regarder.

Un petit poste d'infanterie fait la soupe près de nous. Son gros est dans un village sis au fond d'une vallée que nous traversons, et, à notre passage, les fantassins préparaient le café. Nous remontions l'autre côté du coteau, quand nous entendons une fusillade terrible, partant de l'endroit d'où nous venons. Nous avons su le soir que les fantassins se sont laissés surprendre et ont été fusillés d'importance. Le colonel n'a pas bronché, il aurait pu, ce me semble, faire agir nos mitrailleuses, nos carabines, et secourir ainsi les malheureux fantassins. Il n'a rien fait. Pourquoi?

Et toujours en retraite. Nous reculons sans faire front un seul instant. Les routes se remplissent de traînards, les régiments d'infanterie n'ont presque plus d'officiers; c'est lamentable.

Nous couchons ce soir à Prangey.

8 septembre

Pendant trois jours, j'ai souffert de façon atroce de coliques et dysenterie et étais faible au point de ne pas pouvoir monter à cheval. On m'a ainsi traîné en ambulance sur les routes, je n'ai même pas eu le courage de savoir où j'étais. Hier, à Lignon, j'étais tout de même mieux et je suis monté à cheval ce matin. Nous reculons toujours, abatement complet.^{Rem.}

9 septembre

St Chéron. Nous sommes au repos depuis deux jours.

Devant nous, vers Courdemanges, la bataille fait rage; on dispute le passage aux Allemands, peut-être pour reculer encore après.

10 septembre

St Chéron. Ce soir, Calary et moi sommes montés sur une colline pour voir une attaque d'infanterie française. Elle ne devait pas être bien brillante, car nos troupes reculaient sans cesse. Hélas, c'est toujours la défaite.

11 septembre

Nous voici à St Chéron depuis trois jours. La bataille continue. Heureusement que les nouvelles qui nous arrivent sont bonnes. Notre front a progressé. Les coloniaux, qui sont à notre droite depuis le commencement de la campagne, viennent d'envoyer des éléments à notre gauche, c'est donc qu'ils n'ont pas grand chose devant eux. D'autre part à gauche, le 17ème corps s'est emparé de Sompuis.

La nouvelle arrive toute fraîche, répandue par l'E.M., qu'un élément d'armée, celui du général Foch, vient de remporter un gros succès sur les

^{Rem.} Les parties de texte en italique proviennent de la version manuscrite du Journal.

Allemands et de les faire reculer fortement dans la région de St Gond et de La Fère. Comprenez notre joie. Enfin on se porte en avant! Mais ne vendons pas la peau de l'ours, nous avons affaire à une rude bête, à laquelle nous n'avons pas encore tordu le cou. Cependant, un succès encourage d'une manière extraordinaire. Nous prenons quelques jours de repos pendant la grande bataille à laquelle nous ne pouvons pas prendre part.

Hier, l'escadron était de service et a assuré la liaison entre le 17ème et le 12ème corps. Nous n'avons rien vu d'intéressant, quelques blessés, des pièces lourdes de campagne détériorées et que l'on amenait en réparation, et enfin, sur le soir, nous avons été salués par une salve d'obusiers lourds allemands. Un avion allemand nous avait repérés, et peu après, les gros obus tombaient près de nous.

Cette nuit, un instant d'émotion! Nous dormions profondément, quand nous avons été réveillés par quatre détonations formidables; chacun de nous a cru qu'un obus tombait à côté de lui. Nous avons pensé que le village allait subir un bombardement de nuit; en un instant, tout le monde a été dehors. Pensez donc, s'il avait fallu seller sous les bombes. Nous, les officiers de l'escadron, qui étions ensemble dans la même grange, nous n'avons pas bougé, pourtant nos cœurs battaient. Puis rien, nous avons repris notre sommeil, et ce matin, nous avons vu que l'ennemi avait tiré sur les feux du bivouac placés à quelques centaines de mètres du village.

Aujourd'hui repos. Nous avons reçu des chevaux pour remplacer ceux tués, blessés ou disparus. Les escadrons ont choisi leur lot avec un calme parfait, malgré le grondement du canon tout autour de nous. Nous avons fait un excellent choix. Maintenant nous faisons la sieste, mais les détonations se succèdent sans discontinuer; nous devons avoir devant nous une batterie française de grosses pièces. On dit que, cette nuit, il est arrivé de gros obusiers de 105; ils envoient à 14km des projectiles de 40 kilos.

Nous somnolons sur un tas de foin, les hommes travaillent, astiquent dans la cour, tout à coup, une poule s'envole à grand bruit d'ailes et à grands cris:

- Qu'est-ce que c'est, halte là! dit froidement un chasseur, qui est en train de fourbir son sabre, et nous de rire; on rit de peu, en campagne.

11 septembre

St Chéron. Nous sommes bien tranquilles, ce matin; on doit rester ici. Nous déjeunons tranquillement et savourons notre café au lait, lorsqu'éclatent les cris:

- A cheval de suite, à cheval!

Cela ne nous empêche pas de terminer notre déjeuner, mais les hommes s'empressent, renversent la soupe commencée et sellent rapidement, et lorsque tout est prêt, on nous dit de rester dans les écuries et seulement de nous tenir prêts à partir. Voilà comment on fatigue inutilement les hommes et on blesse les chevaux, qui sont fatalement mal sellés.

Quoi qu'il en soit, les nouvelles continuent à être bonnes; le 17ème corps, aidé par le 21ème arrivé nouvellement, a bousculé l'ennemi et la poursuite commence. Quelle joie si c'est vrai! Mais on a donné tant de faux tuyaux. En tous cas, on n'a pas entendu un seul instant les grosses marmites allemandes comme hier. Les auraient-ils fait filer?

11 heures. Nous venons de causer avec un capitaine d'infanterie coloniale qui nous a dit que, dans le combat livré en Belgique, le 21ème régiment de son arme avait été réduit à 13 officiers sur 68.

Bonnes nouvelles. La poursuite commence.

11 septembre

Près de Maison-en-Champagne, 5km à l'ouest de Vitry-le-François.

Quelle joie, quel bonheur! Depuis le début de la campagne nous n'avons rien vu de pareil. Nous nous sommes portés en avant et avons traversé le champ de bataille d'hier. Quelle chose triste et désolante! Ici, les positions de l'artillerie abritées derrière des crêtes capitonnées de terre et de branchages, des affûts démontés, une grosse pièce dont les roues ont été démontées; là, l'emplacement des avant-trains, des chevaux éventrés, jetés pêle-mêle dans des attitudes extraordinaires et qui déjà sentent. Puis les tranchées de l'infanterie. Là, des hommes ont vécu, se sont battus, sont morts et, pendant quatre jours, ont fait face à l'ennemi.

Nous avançons. Nous avons devant nous un coteau couvert de petits carrés de vignes, nous y trouvons le premier cadavre que nous voyons; c'est un Allemand, son visage est bruni comme celui d'un mulâtre, il a été asphyxié par les déflagrations des gaz de nos obus à mélinite, il est sale et couvert de boue.

Dans les vignes, des casques, des fusils, des baïonnettes, un tas de cartouchières. Chacun emporte un souvenir. Partout des trous creusés par les obus, des chevaux tués. Au milieu de la route, encore un Allemand, une voiture l'a écrasé, on voit par son pantalon ouvert un pansement à sa cuisse. Il est blanc et imberbe, j'ouvre le peloton pour ne pas marcher dessus. Non loin, une ferme, où une trentaine de blessés ont été abandonnés par les Allemands; ils souffrent, ils n'ont rien mangé depuis cinq jours. C'est lamentable et affreux. Je donne à l'un d'eux mon repas froid.

Ce sont maintenant les positions de l'artillerie ennemie. Nos obus lourds ont fait des trous énormes. Il y a aussi là des canons brisés, des caissons éventrés et, ce qui prouve la rapidité de la retraite, des quantités d'obus non tirés placés par trois dans des paniers en osier.

Maintenant nous faisons notre service de poursuite, appuyés par du canon, nous dominons la Marne, que nous allons traverser.

A la nuit, l'ordre nous est donné de nous installer pour la nuit dans le quartier de cavalerie de Vitry-le-François, situé sur la rive gauche de la Marne. L'ennemi occupe toujours la ville, nous ne sommes séparés de lui que par la rivière. Nous établissons donc des postes et des barricades sur le pont et ne dormons que d'un œil sur le pavé d'une écurie d'escadron.

12 septembre

Les premières heures du jour nous trouvent debout, nous étirant après une nuit sur la dure. Nous partons de bonne heure et traversons sans résistance Vitry-le-François, évacué par les Allemands le matin même. Nous faisons quelques prisonniers et trouvons des approvisionnements boches très importants. Les habitants sont tout étonnés de nous voir arriver. En passant sur le grand pont de la Marne, nous nous apercevons qu'il existait au bout du quartier de cavalerie

une passerelle que nul n'avait songé à garder et par où nous aurions bien pu être attaqués par surprise. Nous apprenons que l'E.M. avait donné l'ordre à l'artillerie de bombarder pendant la nuit le quartier de cavalerie qu'il croyait occupé par des Allemands. Heureusement, l'ordre s'est perdu en route... Nous l'avons décidément échappé belle, cette nuit!

Nous continuons toujours notre poursuite vers le nord, formant toujours l'avant-garde du corps d'armée.

4km sud - Somme-Yèvre.

Nous avons continué aujourd'hui nos pérégrinations à travers les horreurs accumulées par les Allemands. Ce sont tout d'abord leurs bivouacs abandonnés, où l'on trouve tout ce que l'on veut. Depuis des automobiles abandonnées faute d'essence jusqu'à des voitures, des bicyclettes, des matelas en masse, chaises, tables, édredons, réveils, chevaux en vie.

Voici maintenant un spectacle attristant: nous traversons le petit village de Vitry-en-Perthois que les Allemands ont occupé pendant quelques jours et consciencieusement pillé avant de l'abandonner. Les maisons ont été cambriolées, le contenu des armoires est répandu sur le sol, un tas d'objets disparates sont entassés pêle-mêle. Tout a été brisé, vitres, glaces, pendules; un café présente un aspect lamentable: les tables de marbre sont cassées, les glaces en débris, les candélabres à terre. Les habitants pleurent sur leurs ruines. Dans une grange, nous trouvons le cadavre d'un fantassin français, un prisonnier, sans doute, qu'ils ont assassiné.

Voici un autre village, Lisse, gentiment niché dans une vallée. Ici, tout est calme, l'aspect du terrain ne dénote pas la lutte. On ne s'est pas battu là, et pourtant le village n'est qu'un monceau de ruines fumantes, d'où seuls émergent les quatre murs de l'église.

12 septembre

Arrivés vers 13 heures à la lisière d'un bois de sapins, au nord de Lisse. Nous mettons pied à terre dans le bois. Le 1er escadron, qui est d'avant-garde, envoie immédiatement des petits postes en avant de nous. Nous débridons, nous donnons l'avoine, pas d'eau pour faire boire nos chevaux. Les pauvres bêtes, amaigries par tant de kilomètres et tant de privations, enfoncent goulûment leur nez dans la musette; certains encore, c'est surtout par habitude, couchent les oreilles et lancent des coups de pieds dans le vide en grignotant les grains secs qui craquent entre leurs dents. La plupart, l'œil vague, savourent la graine bienfaitrice. Le muscle saillant de leur mâchoire se gonfle et s'aplatit tour à tour, leur gorge se dilate au passage de la bouchée bien triturée. La plupart reposent sur trois pieds, un pied de derrière ployé sous eux. Ils changent de pied de temps à autre; cette position fait pencher de côté le paquetage. Le sabre, après lequel pendent le casque, la bride, la carabine, est replié sous leur ventre et leur hanche maigre pointe pitoyable vers le ciel. Je regarde un instant les bonnes bêtes, mangeant sans se presser leur avoine; certains appuient sur le sol la musette à mesure qu'elle se vide et que leurs lèvres ne peuvent plus atteindre le contenu, un autre l'appuie sur le paquetage du voisin, la secoue de bas en haut pour faire tomber dans sa bouche les derniers grains qui s'y trouvent encore. Beaucoup de ceux-ci tombent à terre. Maintenant, l'avoine est finie. Elastique a beau secouer sa musette et gratter du pied, il ne reste plus un grain à glaner dans les coins, le repas est terminé. Suivant son caractère, chaque cheval a une mimique différente. La

grosse Cérès, accroupie sur ses trois pattes, ferme l'œil et s'endort, la musette vide au bec. Cet espiègle d'Esquirol joue avec son inutile ornement nasal, frotte sa tête contre son genou, pour retirer de sur ses oreilles la ficelle qui tient la musette, se racle contre son voisin, gratte du pied avec colère, jusqu'à ce que son cavalier Babet se soit aperçu de cette comédie. Il se précipite alors sur le gazon court qui couvre le sol et le tond avec avidité. Cet autre, la musette appliquée par terre, en prend la toile entre les dents, comme pour la déchirer et extraire les grains qu'elle aurait pu conserver dans ses tissus. Basile, lui encense de la tête jusqu'à ce qu'il ait fait voler la musette à dix pas. Les hommes, pendant ce temps, ont retiré leur „biff“ froid de leurs sacoches, leur pain, qui traîne pêle-mêle avec leurs brosse, leur graisse d'armes ou la dragonne prise au dernier uhlan tué, et, assis en rond devant leurs chevaux, mâchonnent goulûment le morceau dur comme du cuir. Si on ne leur disait pas de retirer les musettes, aucun d'eux ne le ferait. Le maréchal des logis Salles passe toutefois dans les rangs et fait retirer les musettes. Leur quartier de prairie rongé, les chevaux, qui sont maintenant en désordre et plus du tout alignés comme à l'arrivée, vaincus par la fatigue, s'endorment sur place, à côté de leurs cavaliers qui, allongés au milieu des pattes de leurs montures, dorment à poings fermés sur le sol. Le temps est brumeux, une pluie légère tombe de temps en temps, n'interrompant pas le sommeil de mes hommes. Les heures passent. Après avoir mangé avec le commandant Lavergnolle et les officiers de l'escadron un morceau de pain et partagé une conserve, je vais faire un tour d'horizon. En avant de la clairière vers le nord, un espaceensemencé à peu près découvert s'étend sur un millier de mètres en avant de nous, puis disparaît dans un pli de terrain et reparaît ensuite plus loin avec un bouquet d'arbres, une route et quelques maisons; sur notre gauche, des bois. A droite, une coulée qui vient de Lisse et dérobe à notre vue ce qui nous avoisine. Les éclaireurs parcourent cette coulée. Pourquoi n'avance-t-on pas? Pourquoi rester ainsi immobiles? Nous n'en savons rien. Le colonel impénétrable écrit dans un cercle d'officiers. Je m'étends moi-même sous un petit sapin et me mets à écrire quelques notes sur la journée.

J'étais absorbé dans ce travail, quand un bruit de galop me fait relever en sursaut, et j'aperçois un peloton du régiment qui décolle au galop dans la direction du nord. Je le perds bientôt de vue dans un pli de terrain. Un deuxième peloton du régiment décolle de la même façon à droite. Je m'informe: nos éclaireurs ont aperçu des cavaliers ennemis et le colonel envoie des reconnaissances. Je me remets à écrire. Au bout d'un moment, nous voyons revenir au galop vers nous trois ou quatre cavaliers. Ils s'arrêtent devant le colonel et font descendre de cheval un sous-officier de chasseurs allemand qu'ils viennent de faire prisonnier. Il a l'uniforme „graugrün“ de campagne, les grandes bottes jaunes et le casque en acier à pointe. Il faisait partie d'une reconnaissance et était porteur d'un billet que nous lisons et qui signale la présence d'un bataillon à nous près d'ici et celle de notre régiment de cavalerie. Il dit en plus que toute sa division se trouve près d'ici, il ne veut pas dire où. On l'amène, il est tout de suite entouré de nos hommes qui contemplent son équipement, ses bottes, qui font cercle autour de lui, lui causent. L'attroupement s'augmente, grossit, jusqu'à ce que nous l'ayons dispersé en envoyant tous nos badauds à leurs chevaux. Le soir vient toutefois, il pleut de temps à autre. On commence à sentir le froid. Puis, la présence de cette division de cavalerie nous tient malgré nous en éveil. Nous avons fait brider nos chevaux, chaque homme a vérifié son équipement, et nous attendons. 17 heures arrivent. Le colonel ne bronche pas, il tire sur sa pipe des bouffées égales. Il a endossé son paletot noir et tantôt cause dans un groupe d'officiers, tantôt se promène sur la lisière du bois, les mains derrière le dos. Je me remets à mes

écritures, mais la pluie, qui cette fois tombe pour de bon, m'empêche de continuer. Vers 18 heures, un ordre bref, mais qui avec une rapidité foudroyante se propage:

- A cheval!

Les pelotons se reforment, et la longue colonne de pelotons tournique maintenant dans de maigres bois de sapins, évoluant dans les éclaircies, contournant les clôtures à lapins. Nous marchons au pas, l'alignement est vague, je ne l'exige pas, chaque cheval tenant de lui-même sa place au rang. Je suis 3ème peloton et suis, sans me demander où l'on va, le peloton de St Pierre qui est devant moi, qui suit lui-même le peloton de tête, lequel ne quitte pas d'un pouce la trace du capitaine Lavergnolle et de Calary, que leurs chevaux entraînent à la suite de l'escadron qui est devant eux. Nous avons nettement rétrogradé vers le sud. Le colonel, en recevant le renseignement d'une division de cavalerie ennemie, s'est vu entouré de sollicitations: mon colonel, sommes-nous bien ici, nous sommes seuls, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux se replier un peu? Aimant la contradiction comme il l'aime, il a tout de suite dit non, mais maintenant que personne plus ne le sollicite, il se replie un peu. La colonne s'arrête après une demi-heure de marche et nous mettons pied à terre. La pluie commence à tomber plus abondamment. Pelotonné dans mon manteau, appuyé contre Basile, car on ne peut pas s'asseoir, j'attends comme tout le monde. La nuit tombe peu à peu, et c'est à la nuit noire que, comme des ombres, nous remontons silencieux sur nos braves bêtes, qui secouent leurs crinières pleines d'eau. Nous rompons la colonne et la marche dans la nuit reprend. Bois, clairières, chemins en pente ou en plaine passent; silencieux, le régiment suit son colonel comme un seul homme, dans l'ombre de l'inconnu. Arrêt brusque, les chevaux s'arrêtent le nez sur le cul du cheval qui est devant eux; le fantôme noir qu'ils portent reste immobile sous le ruissellement de la pluie.

Nous attendons ainsi, une demi-heure passe. On ne trouve pas le temps long, pelotonné dans son manteau, chacun somnole ou rêve; immobiles en selle, la tête seule penchée d'un côté ou de l'autre, la main posée sur le pommeau, on pense au ventre creux qui sonne l'heure du repas, on voit de fumants potages, des ragoûts à la délicate odeur, des rôtis saignants, un vin pétillant ou un chaud bourgogne. Que mangera-t-on ce soir? Les sacoches sont vides, et si vous croyez que les fourgons vont venir nous dénicher dans ce pays perdu. On songe à du linge blanc et propre sentant la lessive, à de bons effets secs, à des souliers étanches, et l'on ruisselle, on sent les gouttes d'eau tomber sur ses bottes une à une, ou vous descendre dans le cou; on sent ses genoux et le pli des coudes humides, c'est par là que les vêtements commencent à être transpercés. On songe à un bon lit, trouvera-t-on seulement un toit? On est sûrement à l'entrée d'un village, on doit faire le cantonnement. Si ce village est aussi bien brûlé que ceux que nous venons de traverser! Une heure passe. L'eau tombe toujours, je sens le froid du linge mouillé sur mes bras et sur mes cuisses. Je m'accoude sur mes sacoches, le long de l'encolure ruisselante de Basile qui dort sous la pluie. De temps à autre, la clarté d'une lanterne apparaît, rouge dans le noir. Pas un mot, mes chasseurs dorment, mes chevaux aussi.

- Pied à terre!

Un sursaut nous saisit, chacun se réveille, lourdement, sous les manteaux transformés par la pluie en chapes de plomb, les chasseurs passent leurs lourdes bottes par dessus la croupe de leurs chevaux, qui relèvent un peu la tête. Je mets pied à terre dans une mare de boue gluante et liquide. Allons, va-t-on avancer? Tout à coup, une grande clarté se fait devant nous. Une flamme jaillit très haut, la

silhouette noire de maisons apparaît sur cette lumière, on distingue les gouttes de pluie, menues et serrées, qui tombent sans relâche. D'un bond, la flamme s'élanche, dévore un toit de chaume. Au même instant la colonne s'ébranle, nous passons indifférents auprès du brasier d'où sortent des hommes emportant leurs équipements et leurs armes. Nous pénétrons dans une rue, illuminée par les reflets rouges de l'incendie. Le chef m'indique le cantonnement de mon peloton. Cette grange. Une porte basse, puis à côté une plus grande, des hangars, des granges, de la paille répandue en grande quantité sur le sol. Les chevaux y enfoncent jusqu'aux genoux. Ils n'attendent pas d'être débridés, ils allongent gloutonnement leur nez vers cette bonne paille jaune, tandis qu'avec mille difficultés les brigadiers rassemblent et casent leurs escouades, que les hommes enlèvent leur carabine et leur lourd manteau et se mettent en devoir de desseller. Mon peloton à grand peine casé à l'abri et les chevaux soignés, je tâte ma sacoche, pour voir s'il y reste encore quelque croûte de pain et quelque vieux morceau de chocolat, et j'allais constater l'absence de ces précieuses matières, lorsqu'un cycliste vient me prévenir qu'on m'attend pour dîner. Je lui demande d'abord s'il se fiche de moi:

- Est-ce que j'ai une tête à dîner ce soir?

- Mais mon lieutenant...

C'est pourtant vrai, ma parole, je trouve le capitaine et tous les camarades installés devant un grand feu, Calary pelle des pommes de terre, St Pierre surveille jalousement une jatte de lait, Bernard, seul, dans un coin, rédige son journal de marche. On m'invective:

- Eh là, vous croyez qu'on va vous faire dîner sans que vous ayez travaillé? Paresseux qui flemmarde pendant que les autres travaillent. Tiens, pelez donc les patates!

On colle des pommes de terre devant moi, et me voilà tout ébahi en train de peler, tandis que Calary, dont c'est la spécialité, coupe les pommes-paille qui rient bientôt dans la poêle. Une soupe au lait, une boîte de singe et des pommes frites, pour un estomac qui comptait bien se coucher à jeun! Mais mon ravissement n'a plus de bornes quand Bernard me déclare:

- Vous savez, nous couchons ensemble, le capitaine et St Pierre couchent ici. Notre lit est dans la maison à côté. (*Couché à Wadimont*)

Je croyais encore qu'il voulait se payer ma tête, jusqu'au moment où je me suis allongé dans un bon lit bien propre et bien doux, où j'ai dormi jusqu'au matin, pendant que la brave maîtresse de céans faisait sécher mes effets, en maudissant les Allemands qui venaient, le matin même, de vider les lieux. Le lit est bon, en temps normal, et on s'y étend toujours avec plaisir, mais combien il est meilleur lorsqu'on a couché sur la paille depuis un mois, que l'on est mouillé et que l'on ne s'attendait pas à en avoir un.

13 septembre

Le fidèle Pradeau est venu me réveiller ce matin:

- Mon lieutenant, on vous cherche de tous côtés, ainsi que monsieur Bernard, le capitaine ne sait pas où vous êtes. M. de St Pierre vient de partir en reconnaissance.

- Mais quelle heure est-il donc?

- Sept heures.

Et en effet, la clarté du jour levé déjà depuis longtemps entre par le volet que pousse Pradeau. J'étais hier tellement fatigué, que j'aurais dormi deux jours

sans m'arrêter. Je me sors du bon lit hospitalier, et en un tour de main, je suis prêt. On vient me relancer encore:

- Le colonel vous demande.

J'ai à peine le temps de me passer un peu d'eau sur le nez, et me voilà devant le capitaine, qui grogne parce qu'il ne savait pas où je couchais et parce qu'il avait fallu du temps avant de m'avoir. Il me donne en même temps des ordres au sujet d'une reconnaissance que je dois faire sur la Croix-en-Champagne et Somme-Tourbe. St Pierre est déjà parti, je vais aller avec Bernard jusqu'à la Croix-en-Champagne, là, il ira lui-même sur.... et moi sur Somme-Tourbe. L'escadron formera repli à la Croix-en-Champagne.

- Faites seller, partez de suite.

Ma mission est de reconnaître l'occupation de la voie ferrée et du village de Somme-Tourbe, l'ennemi est signalé à proximité. Je rencontre Bernard, plus en retard encore que moi, qui grogne contre tout le monde, furieux d'avoir été tiré d'un si bon lit. Les ordres sont donnés, mes 12 hommes s'apprêtent, rapidement nous voici à cheval. Mais au fait, où suis-je donc ici? Je viens de passer la nuit dans ce village sans savoir comme il se nomme. Mais pour me diriger, il faut bien que je sache d'où je pars. Nous sommes à Wadimont. Parfait, j'arrange ma carte, et en avant.

Nos chevaux avancent gaiement, une nuit à l'abri et une ventrée de paille les a ragailardis. Elastique allonge le pas en tête auprès de la jument de Bernard silencieux. Nous passons la barricade qui gardait cette nuit l'entrée du village. Une auto est sur le bord de la route, auprès d'elle, deux cadavres allemands. On nous explique que cette auto est venue hier soir donner contre notre barrage, ces Allemands croyaient ce village occupé par les leurs. Nos hommes les ont tués. C'est une auto postale. Nous continuons. L'air frais et le vent extrêmement violent qui souffle du nord m'a complètement réveillé. J'ai étudié l'itinéraire à suivre, car Bernard persiste dans son sommeil et ne veut rien savoir pour guider. La route que nous suivons est large et belle, nous arrivons au petit village de Herpont. Les abords de ce village ont vu hier un engagement de cavalerie, nous rencontrons des cadavres de plusieurs chevaux de cuirassiers français. Nous continuons. Il faut maintenant prendre à travers la lande un chemin à un trait, assez vague, qui nous conduira à la Croix-en-Champagne, après avoir traversé la grand-route de Châlons à Ste Menehould. Ma carte à la main, j'aiguille mes éclaireurs, car nous sommes dans un terrain parsemé de boqueteaux de sapins et nous avons une bande de bois considérable à traverser; tout est piège ici, il faut ouvrir l'oeil. Puis ce vent très violent est gênant, il fouette le visage, fait battre les yeux, on est obligé de se cramponner à la crinière des chevaux, puis, pas moyen de lire la carte. Enfin, impression encore plus désagréable, on n'entend rien. Non seulement le vent enlève vos paroles, mais encore aucun bruit n'arrive jusqu'à nous. Si nous recevons un coup de fusil de droite ou de gauche, nous ne l'entendrons pas arriver, et rien n'est plus désagréable.

Bernard suit en grommelant, le cou dans le col de son manteau, la pipe à la bouche. Nous rencontrons une estafette de cuirassiers, un trompette à la crinière rouge, son cheval est écumant. Il nous dit que sa patrouille vient de se heurter près d'ici à un groupe de cavaliers ennemis et qu'il rapporte un renseignement à son régiment. Je lui indique son chemin. Nous reprenons notre marche, ouvrant l'œil plus que jamais. Nous sommes maintenant sous un bois de pins qui a deux kilomètres de largeur. Nos éclaireurs fouillent prudemment le sentier que nous suivons, ils ont le doigt sur la gâchette et l'œil ouvert, je vous l'assure. Je complète moi-même leur observation en m'écarquillant les yeux de droite et de

gauche, car c'est là le point dangereux; dans ce sacré bois de petits pins rabougris et tordus dans tous les sens, les flanqueurs ne peuvent pas circuler, et l'on a perpétuellement la menace d'une décharge de coups de fusil. Les cyclistes boches se cachent ainsi avec leurs vélos et tirent à bout portant au passage sur nos patrouilles. Pour comble de malheur, le sentier se brouille, se perd dans une clairière. Le brigadier Bouquillard, qui est en pointe, s'arrête, vient me demander la direction à prendre. J'hésite moi-même, je consulte ma boussole et, au jugé, j'estime que la direction de la Croix-en-Champagne est celle-ci; je l'indique à Bouquillard, un peu au hasard, je l'avoue. Nous devons, à la sortie de ce bois, couper une grande route, pour prendre le chemin qui conduit à la Croix. J'arrive sans encombre sur cette route. J'en explore les environs, une ferme, le Neuf-Belloy, est là, elle ne renferme que des meubles brisés, tiroirs éventrés, restes de repas, bouteilles cassées. Les Boches sont passés par là, et depuis peu, car le feu est encore allumé. Cette maison, portée sur la carte, me sert à me situer, et je trouve facilement le petit chemin de la Croix qui s'enfonce dans les bois. C'est ici, au croisement de la grand'route et du chemin, que l'escadron doit former repli des reconnaissances. Les renseignements que j'enverrai devront être apportés ici. J'indique le point à mes hommes, désigne les estafettes, en leur recommandant de bien se repérer sur le chemin que nous allons suivre à partir de ce point. Je laisse souffler mes chevaux et leur fais brouter un peu d'herbe, j'étudie ma carte avec le maréchal des logis Yvon, que je mets en pointe avec une nouvelle escouade. Il est dix heures, le ventre sonne l'heure du déjeuner, car nous sommes partis ce matin sans avoir rien mis sous la dent. Pas le plus petit bout de pain, plus rien.

- Bah! dis-je à Bernard, quand on est en reconnaissance, on trouve toujours à manger, ne désespérons pas!

- Mon ami, je crève de faim.

- A cheval!

Les chevaux ont encore le nez dans l'herbe fraîche, l'encolure abaissée; les cavaliers mettent le pied à l'étrier et se mettent en selle sans qu'aucun d'eux perde pour cela une bouchée. Les pauvres bêtes ont faim aussi et, en plus, elles sont fatiguées. Nous avons déjà fait une douzaine de kilomètres. La journée et la soirée d'hier, durant lesquelles ils sont restés sellés quinze à seize heures, ont été très pénibles; la nuit courte, la nourriture légère, tout cela éprouve fort nos pauvres chevaux. On est obligé de tirer sur la bride pour leur faire lever la tête de sur l'herbe grasse et de les éperonner pour reformer la colonne.

Nous reprenons notre marche et, à travers bois, arrivons bientôt en vue de la Croix-en-Champagne. Le village est situé sur une petite croupe, aucun cheminement pour y arriver. Laissant alors le gros de mon monde sous bois, je déploie ma pointe en fourrageurs et, au galop, nous nous approchons du village, que nous atteignons chacun par un point différent. Rendez-vous de l'autre côté. Le village exploré, le reste du peloton s'approchera. Les maisons se rapprochent, sous le galop d'Elastique; que nous réservent ces fenêtres closes, ces murs nus, cette rue vide que j'aperçois? Les tirailleurs ennemis sont-ils embusqués derrière cette haie, une mitrailleuse va-t-elle ouvrir le feu du haut de cette fenêtre, tandis qu'un fil de fer traître nous barrera le chemin? Moment d'angoisse saisissant, le cœur semble accroché. Cependant, je sens sous moi mon vigoureux cheval, je caresse son encolure, je sens entre mes jambes son flanc calme qui bat normalement. Avec un tel compagnon, on se sent en sécurité, on se sent fort, rapide, on ne doute de rien. Mes chasseurs, éparpillés sur la route, ont mis le sabre à la main. Ils ouvrent l'œil, regardent de droite et de gauche, attentifs, résolus, ils poussent vers le village, insouciant du danger qui nous entoure. Avec de tels

hommes, on va partout. Le revolver à la main, le sabre au poignet retenu par la dragonne, je suis le bas-côté du chemin qui entre dans le village. Rien n'a bougé. Mes chasseurs abordent déjà les haies, disparaissent derrière les maisons, contournent des jardins. Me voici dans la grand'rue. Je mets Elastique au trot. Mon revolver est prêt, de tous mes yeux, je fouille les maisons aux portes et aux fenêtres arrachées, les cours où les bestiaux morts gisent au milieu des instruments aratoires en morceaux. Le village n'est pas brûlé, mais il a été pillé par les Boches. Pas un habitant.

Mes chasseurs apparaissent sur la rue, puis disparaissent encore, faisant leur métier de patrouilleurs, visitant tous les coins. Mais, ce sont bien des Boches? Deux cavaliers m'amènent quatre ou cinq fantassins allemands, désarmés. Ils se disent Alsaciens Lorrains, ils ont voulu se rendre. Il n'en est pas moins vrai que mes hommes les ont trouvés embusqués dans une grange. Ce sont peut-être ces hommes que les Allemands laissent dans les villages longtemps après le passage des colonnes pour tirer sur nos reconnaissances.

- Mettez-les toujours dans une salle d'école, gardez-les, dis-je à mes deux chasseurs.

Pendant ce temps, la visite du village se continue. Les cavaliers viennent me rendre compte. Le village est vide. Je fais alors prévenir Bernard, et le gros de notre troupe nous rejoint. Nous mettons des sentinelles autour du village et nous mettons en devoir de trouver à manger. Nos cinq Boches ont chacun une boule pain noir. Nous le leur faisons verser, ainsi que tous leurs vivres de réserve. Nous trouvons une assez grande quantité de pain de guerre allemand; je partage ce festin entre mes hommes, heureux non seulement de manger, mais de manger du pain boche. Au lieu de rassasier immédiatement leur faim, comme toute brute allemande l'aurait fait, mes incorrigibles bavards se mettent à discuter et apprécier les biscuits des Allemands, à les comparer aux nôtres, à se moquer du pain noir et cendrex que je viens de leur distribuer; ils plaisantent, rient, et on ne se douterait certainement pas que le léger repas qu'ils font là, ils l'attendaient avec une telle impatience. En circulant dans le village, j'aperçois des cadavres de chevaux, sur lesquels de grosses mouches voltigent déjà. J'entre dans une maison et quelle n'est pas ma stupéfaction en voyant une bonne tête de vieille effarée qui me regarde et se précipite vers moi:

- Les Français!

Et un vieux de remonter de sa cave, de me serrer les mains.

- Comment, mais les Allemands sont donc vaincus,... ils battent en retraite. Enfin nos soldats... Oh! Monsieur, si vous saviez..., ils ont volé..., pillé..., violé les femmes...

Et la bonne vieille et le petit vieux de pleurer de joie.

- Ils ne reviendront pas, au moins! Si vous saviez, ils m'ont tout pris, je n'ai plus rien.

- Mais pouvez-vous me donner quelque chose à manger?

- Je n'ai même pas un morceau de pain, ni un verre de vin. Cependant attendez...

Elle part dans sa cave et remonte bientôt portant un bol de lait.

- Buvez ça, c'est tout ce qui me reste; pour nous, nous nous arrangerons bien.

Avec délice, j'avale mon bol de lait. Tout à coup, un coup de fusil retentit, puis deux; un galop de cheval s'approche. Je bondis dans la rue.

- Mon lieutenant, me dit Leyris, un de nos guetteurs, nous venons de voir une patrouille de Uhlans qui entrait dans le bois, nous avons tiré dessus.

- Très bien, qu'est-elle devenue?
- Elle s'est éclipsée entre les pins, nous ne la voyons plus.
- Parfait, continuez à observer.

J'interroge mes gens. Où sont les Allemands, que sont-ils devenus? De quel régiment sont-ils, par où sont-ils partis, depuis quand ont-ils quitté le village? A toutes mes questions, ces braves gens, pâles encore de peur, ne peuvent me répondre que peu de choses. Ils sont restés terrés dans leur cave, plus morts que vifs, pendant tout le séjour des Allemands dans le village. Les Allemands ont quitté le village il y a une heure et demie à peine, il y avait des fantassins, des cavaliers, et ils sont partis vers Somme-Tourbe et vers Je ne puis en tirer plus.

- Etaient-ils nombreux?
- Oui, très nombreux.“
- Combien environ?
- Oh, mon bon monsieur, je ne sais pas, je n'ai pas vu.

Je serre la main à ces braves gens et je rejoins mes hommes.

Je continue sur Somme-Tourbe. Voici un peloton allemand qui nous voit et fait demi-tour. Impossible de les jamais aborder à l'arme blanche, dès qu'ils nous voient, ils filent; j'active leur fuite par quelques coups de carabine. J'agis de même pour un deuxième peloton rencontré plus loin et qui se sauve derrière la voie ferrée qui est en avant du village. Je le vois gravir les crêtes opposées et disparaître. Je pénètre dans le village avec précaution, il est libre, mais brûlé et pillé par les Barbares. Je m'arrête un moment pour préparer le renseignement que je vais envoyer; pendant ce temps, notre infanterie arrive et occupe la voie ferrée. Tout à coup, „boum, boum“, l'artillerie allemande nous canonne. Je disperse mes hommes et vais chercher un abri, toujours poursuivi par une grêle d'obus. Mes hommes, affolés par le tir ennemi, laissent filer leurs chevaux, quelques-uns me dépassent. Pour arrêter la débandade, je crie „Halte“ de toutes mes forces et arrête mes hommes sous les shrapnels. Je les aligne, puis reprends doucement la marche au galop. Mes hommes prendront ainsi l'habitude de conserver leur rang même dans les moments les plus critiques. Je sens une claque au bras, puis plus rien! Une balle de shrapnel m'a touché, et ce n'est pas plus grave que cela. L'artillerie allemande a de mauvais obus, bien entendu il y en a qui tuent, mais le plus grand nombre sont sans effet. Il n'en est pas de même des nôtres.

J'écris ceci non loin de Valmy d'illustre mémoire. Nous sommes tout près du fameux champ de bataille; espérons que cela nous portera bonheur. L'ennemi fuit toujours vers le nord et nos artilleurs appuient rudement sa retraite.

14 septembre

Partis à 9 heures 30 du cantonnement *de la ferme des Mesneux*.

Nous formons l'avant-garde du corps d'armée qui se porte sur Virginy. A notre gauche, le 17ème corps est engagé vers Wargemoulin-Minaucourt. Son canon tonne depuis le matin, il a même été entendu pendant la nuit. A droite, les coloniaux progressent vers Berzieux, Ville-sur-Tourbe et l'on voit des colonnes jusqu'au pied de l'Argonne. L'ennemi voudrait peut-être défendre la Tourbe, nous saurons cela demain.

Journée de bonds successifs et aussi d'averses successives. Le mouvement en avant est ralenti. Les bruits les plus extraordinaires circulent. On aurait pris des canons, des mitrailleuses, des convois. On ne sait rien de sûr. Continuons et espérons, tout va bien.

Et toujours la trace des Barbares: Virginy brûle.

15 septembre

Encore un coup dur! Nous avons attendu hier soir notre cantonnement dans un champ et sur les routes jusqu'à 10 heures. Puis nous nous sommes péniblement installés dans le petit village de Hans où, au milieu de la saleté et de l'infection, nous avons préparé sans fourgon un repas décousu, puis, à 2 heures du matin, brisés de fatigue, nous nous sommes étendus sur du foin. Les hommes n'ont pas préparé la soupe, et ce matin à 7 heures, nous sommes repartis, les yeux bouffis de sommeil pour assurer la liaison. Marchant dans une boue gluante, nous reposant dans l'eau de bosquet en bosquet. Heureusement, les nouvelles sont excellentes. Nous poursuivons de plus en plus, malgré la défense désespérée de l'ennemi qui tient sur la Bionne. Le bruit court que les Allemands sont embouteillés dans l'Aisne et qu'ils protègent à mort un passage difficile. Tout cela fait oublier toutes les fatigues et privations. Les Allemands se vengent en incendiant les villages, quatre brûlaient hier soir, l'horizon était encerclé de feux. C'était lugubre.

5 heures du soir. Enfin un cantonnement à une heure convenable: Courtémont, gentil petit village dont les gens qui étaient aisés sont ruinés par le passage des Prussiens. Nous nous reposons et préparons un repas convenable avec nos conserves.

Nous avons failli attendre longtemps avant d'entrer dans le cantonnement. En arrivant ici, le colonel aperçoit un groupe de troupes aux environs du village; il s'arrête, et le voilà qui se met à écrire un compte-rendu au corps d'armée, disant que les obus éclatent près du village et que de gros rassemblement de troupes coloniales sont aux environs, qu'il ne peut donc pas cantonner à Courtémont. Nous voilà encore condamnés à attendre pendant des heures dans les champs. Heureusement, je regarde, et de m'écrier:

- Mais c'est de la cavalerie!

- C'est de l'artillerie coloniale! affirme-t-il.

Il s'entête, moi aussi. Finalement, on envoie aux renseignements. C'étaient nos chevaux de main arrivés avant nous.

Nous apprenons que les coloniaux sont immobilisés, cloués devant la Tourbe; d'autre part, le 17ème corps a l'air d'avoir progressé beaucoup. Que se passe-t-il?

16 septembre

Tuyaux du matin. Les Russes ont dépassé Berlin, les premiers éléments allemands sont en Belgique. L'ennemi tient fort au sud la voie ferrée passant par Sommepy, Challerange. Il a besoin de cette voie ferrée pour approvisionner ses troupes de l'ouest. Il paraît aussi qu'il embarque son matériel à Sommepy, aussi a-t-il fait un barrage important à Souain-Perthes, sur la Tourbe et la Bionne. Sur ce barrage, notre armée paraît être arrêtée depuis trois jours, elle ne progresse que très lentement.

Les Allemands font des travaux de campagne admirables. Chacune de leurs positions, souvent abandonnées sans combat, est une merveille de sape, nous

en rencontrons un grand nombre; sur ces positions, ils se terrent comme des lapins.

On nous a amenés aujourd'hui, ainsi qu'une division du corps, à la gauche de l'armée, vers Sommepy. Nos fantassins ont pris hier Souain, ils attaquent aujourd'hui à Perthes-les-Hurlus. Espérons que l'attaque réussira, mais certainement nous y laisserons du monde, l'ennemi a fait de ces positions de véritables forteresses et il sera dur de l'en chasser.

18 septembre

Encore une nuit rude: nous nous étions installés avant-hier soir dans la ferme de La Salle près de St-Jean-sur-Tourbe et y jouissions d'une journée de repos, quand, vers trois heures du soir, l'ordre arrive de partir immédiatement pour aller cantonner à Suippes. Nous versons une soupe aux choux presque prête et montons à cheval par un temps affreux. Il pleut à torrent et fait un vent terrible. Glacés par cette pluie qui traverse nos deux manteaux, nous faisons en quatre heures mortelles les douze kilomètres qui nous séparent de notre gîte, et quand nous arrivons enfin, transis et gelés, que trouvons-nous? Un château brûlé ne contenant aucun appartement où nous abriter. Nous attachons nos chevaux dans les allées du parc, où ils grelottent, les hommes se réunissent autour de grands feux, ils touchent leur distribution et préparent leur repas. Quant à nous, nous nous installons dans une mauvaise baraque trouée par les obus, nous y faisons du feu et dînons piteusement en pensant à mille délices. Notre repas était à peine terminé, à 3 h $\frac{3}{4}$ du départ. Nous éveillons nos hommes abîmés de sommeil, de fatigue et de froid, et, sous la pluie, nous partons pour nous arrêter pendant cinq heures dans un bois, d'où nous ne repartons qu'à midi. Nous traversons le camp de Châlons et l'école de tir que je ne connaissais pas. C'est un merveilleux pays de cheval.

Je ne sais rien de la situation, si ce n'est que nous passons à l'armée du général Foch. On dit que les Russes seraient près de Berlin et que les Anglais auraient débarqué 80.000 hommes à Ostende. Si cela pouvait être vrai!

19 septembre

Nous sommes bien installés dans la ferme hippique de Suippes. Nous y avons appris ce matin la retraite de l'ennemi devant le 9ème corps dans la direction de Brème. Devant nous, l'ennemi est immobile. On a envoyé des reconnaissances sur St Souplet, Auberive pour savoir s'il se retirait. Il n'a pas bougé. Evidemment, il se cramponne; sur l'Argonne et à Sommepy, il a des tranchées inexpugnables. Sans cela ce serait pour lui la déroute et l'encerclément.

Il fait encore mauvais temps. Froid, pluie. Nos malheureux chevaux (sellés?)^{Rem.} depuis trois jours sont pitoyables à voir, maigres, blessés. Ils marchent tout de même. Le 1er escadron et nous sommes installés dans les appartements de la ferme. Nous y sommes très bien, moins le lit qui est un peu dur. Nous faisons la guerre d'une façon très agréable, mais, par contre, nous nous livrons à toutes sortes d'hypothèses sur la haute tactique, sur des événements que nous ignorons mais supposons et sur les conséquences de la guerre. Encore un

^{Rem.} Le mot manque dans le texte.

roman: les obusiers allemands seraient embarqués. Les Turcs se rangeraient du côté allemand, etc..., etc....

20 septembre

Passé dans la ferme une journée tranquille. Mais ne va-t-on pas venir nous déranger? Le mouvement en avant amorcé ce matin s'est arrêté après un parcours de deux kilomètres vers le nord. Nous sommes stationnaires, il faudra un gros effort pour déloger les Allemands de leurs positions. Je crois d'ailleurs que seul un mouvement tactique pourra en venir à bout.

C'est aujourd'hui dimanche. Nous n'avons pas eu de messe, mais je suis de cœur avec toi, ma sœur, pendant tes prières dans la vieille église d'Argelliers, prière que tu destines certainement à nous tous, ici, sur la ligne de feu et en danger. Je joins mes prières aux vôtres, pour le succès de nos armes, la grandeur de notre chère France et la paix dans l'avenir.

21 septembre

Toujours à la ferme de Suippes. La bataille est engagée, mais nous n'y participons pas. Ici, nous nous ennuyons et mangeons très mal. On ne trouve plus rien à se mettre sous la dent, plus de moutons à acheter ou à réquisitionner. Heureusement que nous avons été approvisionnés en conserves par Châlons. Notre grande occupation est de dresser des plans de bataille, d'estimer la durée de la guerre et de jouer aux cartes.

22 septembre

Toujours à la ferme de Suippes. L'immobilité me pèse, j'ai promené mes chevaux en couverture. Le temps est froid, il pleut par moments. Rien de neuf.

23 septembre

Toujours stationnaires. Mais, oh rêve! Le temps paraît vouloir se mettre au beau.

Nous avons été réveillés ce matin à la vue d'un radieux soleil qui nous réchauffe et nous sèche; nos pauvres chevaux en avaient bien besoin.

Le front est extrêmement calme. Pas un coup de canon. Que se passe-t-il? Ne cherchons pas à expliquer comme trop souvent nous voulons le faire.

Ici, c'est la vie de garnison qui commence, on fait des provisions en masse à Châlons, on achète toutes espèces de choses, on s'ingénie à trouver quelque chose dont on puisse avoir besoin. On s'invite, on va déjeuner ou dîner en ville!... Nous avons aussi des invités, mais nous ne varions guère nos menus, réduits au bœuf administratif, au mouton de réquisition et aux conserves. Cela vaut tout de même mieux que les tranchées.

24 septembre

Notre ami Calary, nommé capitaine au début de la campagne, mais qui avait continué à faire son service à l'escadron, vient de prendre le commandement du 6ème escadron. Nous sommes désolés de perdre un aussi bon camarade et lui souhaitons bonne chance dans son nouvel escadron. D'ailleurs, il n'est pas loin de nous, nous pourrions le voir souvent. La vie de garnison continue. J'ai dîné hier au 3ème escadron. Par contre, le commandant Chevalier est venu déjeuner avec nous ce matin.

On manifeste de l'agitation sur le front; une attaque est annoncée pour aujourd'hui. Mais il est 4 heures, et rien ne s'est encore produit.

Le général Roques, commandant le 12ème corps, est venu établir à la ferme son poste de commandement.

L'ennemi reculerait à gauche....? Temps magnifique. Reçu des nouvelles de la maison. Les vendanges sont commencées, mais un foudre n'est pas plein! Comment vont-ils s'arranger? Quelle chance de savoir sa famille en sécurité, loin des combats et de l'incendie de l'émigration et de la misère!

26 septembre

Ferme de Suippes. Toujours là.

D'après un télégramme intercepté, les Allemands devaient prononcer aujourd'hui une attaque générale sur tout le front. En effet, des coups de canon ont résonné dès l'aurore et les gros crapouillots sont venus éclater pas très loin de nous. Dans l'après-midi, ils attaqueraient St Hilaire, occupé par la division Descoings. J'espère qu'on les y aura bien reçus; en tous cas, à 5 heures, le canon est très loin et ne s'est pas rapproché!

Je suis allé avec Bernard faire une promenade au-delà de Suippes. Un combat a eu lieu autour de cette localité. Nous apercevons d'abord une maison dont un mur a été fortement ébréché par un obus, un autre criblé de balles, celle-ci a son toit percé. Nous voyons enfin le château où nous avons couché la fameuse nuit, il est incendié et en ruines. Plus loin, des tombes. Puis, au bord la Suippes, un paysage enchanteur dont le calme contraste étrangement avec ces visions violentes de guerre. Enfin Suippes, à moitié brûlée et peuplée d'ambulances.

27 septembre

Ferme de Suippes. Nous avons reçu hier des renforts; nous avons remplacé par des chevaux frais ceux tués ou disparus; nous avons reçu des hommes pour compléter notre effectif. Ces hommes sont un poème. L'un d'eux est Alsacien de Mulhouse; avec 50 de ses camarades, il a passé la frontière à la déclaration de guerre. 17 ont été tués. Lui a échoué à Limoges il ne sait pas trop comment. Bien que fantassin, il s'est engagé dans les chasseurs et, après un mois et demi de classes, le voilà avec nous, prêt à prendre la revanche des coups de schlague et des coups de bottes prussiens qu'il a largement reçus. Un deuxième, il est dans mon peloton, est Strasbourgeois; il a fait son service dans les Hussards verts à Krefeld: il était palefrenier à la Souterraine près de Limoges, chez M. Rousseau, marchand de chevaux, lorsque la guerre a commencé. C'est un petit bonhomme qui paraît énergique et qui donnera un beau coup de sabre. Cet autre est encore plus curieux:

c'est un Tunisien, noir comme un Arabe, et qui, ancien Spahi, s'est engagé pour la durée de la guerre. Il fait la guerre en arabe, tutoie tout le monde et ne veut plus se séparer, ni de son sabre, ni de sa carabine, ni de son cheval, qu'il appelle Tounis. Si cela continue, nous aurons bientôt un escadron épatant.

Il paraît qu'à notre gauche la garde prussienne a subi un grave échec devant la division marocaine. Elle a voulu tenter un coup de main dans la nuit, mais elle a été reçue par nos fusils et nos canons qui lui ont fait une jolie salade. Sur le front, d'autres attaques allemandes ont échoué. On nous dit aussi qu'une forte attaque a été dirigée contre St Mihiel. Notre E.M. ne se frappe pas. Tout va bien.

28 septembre

Ferme de Suippes. Grand feu d'artifice cette nuit. Une canonnade effroyable éclatait non loin de nous, les crapouillots, de leur voix grave, crevaient tout près, les vitres tremblaient. Nous sommes sortis, et un magnifique spectacle s'est offert à nos yeux: l'horizon des collines qui nous encerclent était tout illuminé par instants, puis tout retombait dans l'obscurité pour s'illuminer de nouveau; tel un orage éloigné qui irradie de ses éclairs la plaine endormie, faisant tout à coup se détacher la silhouette noire des arbres éloignés. C'étaient nos canons qui faisaient rage. Ensuite l'éclatement des obus allemands, qui arrivent en bolides scintillants, puis éclatent en mille étincelles rougeâtres et éclairent un moment les objets qu'ils couvraient. Anxieux, nous nous demandions ce qui allait résulter de cette affaire et nous sommes restés un bon moment silencieux. Les éclatements toujours aussi serrés ont continué, et comme aucun ordre ne nous arrivait, c'est à leur doux murmure que j'ai repris mon sommeil interrompu.

Au milieu de la nuit, alerte: il arrive une auto demandant le colonel... Ça y est, nous allons partir. Nous sommes persuadés que c'est l'ordre de départ qui arrive, et, recroquevillés dans nos couvertures de cheval, nous attendons. Il n'en est rien. Nous reprenons notre sommeil... d'un œil.

Ce matin, nous ne savons rien de ce qui s'est passé. La canonnade reprend très violente, que s'est-il produit? J'espère et je crois que les nôtres ont repoussé les attaques ennemies. L'E.M. n'est pas là, on ne peut rien savoir, mais pour qu'on nous ait laissés ici, il faut que tout aille bien. Bon espoir.

29 septembre

J'ai cru pendant toute la journée d'hier que c'était dimanche. Alerte nouvelle cette nuit à la ferme de Suippes: vers une heure du matin, nous avons été réveillés par une fusillade intense et très rapprochée. Le capitaine s'éveille, se dresse:

- Vite, debout, appelez les hommes. 2ème escadron, sellez.

Nous nous levons, enfilons rapidement nos culottes, bouclons nos cantines, les hommes descendent, vont seller. Le capitaine croise le brigadier Carrière:

- Carrière, je vous en prie, portez vite ma cantine aux fourgons.

Pendant ce temps, je fais préparer et embarquer notre cantine à vivres, nos caisses de provisions, préparer nos repas froids, puis je vais aux écuries, où nos chevaux sont prêts. Je vais ensuite sur la lisière de la ferme. Pas de canon ou presque pas; mais tout près une fusillade intense continue. De temps en temps, un

projecteur tourne, et nous apercevons sa lueur, puis de temps à autre, un obus éclairant allemand apparaît comme un gros projectile qui éclaterait dans le ciel puis s'éteindrait; des éclairs, de vagues lueurs, puis la fusillade diminue et s'éteint. Encore quelques coups de canon sur notre gauche (vers Reims la canonnade continue très fort), puis silence complet devant nous. Que se passe-t-il? Bientôt, le téléphone nous apprend que c'est une méprise, des sapeurs faisant des tranchées au-devant de nous ont été aperçus par les sentinelles allemandes, qui ont tiré, et le feu s'est propagé sur toute la ligne des tranchées.

Nous nous recouchons, heureux de pouvoir terminer notre nuit tranquillement.

Ce matin, il fait très beau malgré quelques nuages. Calme complet sur la ligne. Nous sommes entièrement confiants. Drôle de guerre, cependant, où les adversaires sont nez à nez à 200 mètres les uns des autres, terrés dans des tranchées depuis douze jours, où l'on se prend et reprend des villages, tels que St Hilaire, Souain, Perthes-les-Hurlus ou près de Vitry le trop célèbre Courdemanges; où l'on se traîne en rampant la nuit vers un adversaire invisible qui vous foudroie, où la mort arrive de 20 kilomètres, où le fantassin qui meurt n'a jamais vu celui qui l'a tué, où le cavalier reste inactif et ne peut opérer qu'isolément le reste du temps.

J'ai fait hier avec Bernard une promenade jusqu'à Mourmelon-le-Grand. Nous avons aussi traversé le camp de Châlons, immense plaine à peine ondulée, parsemée de bois et de bosquets, présentant des glacis immenses. Les Allemands et nous-mêmes avons labouré le camp de tranchées. Que de terre remuée! Tranchées de tirailleurs, tranchées individuelles ou pour deux, pour mitrailleuses (surtout chez les Allemands) véritables œuvres d'art de force et d'invisibilité. Forteresses pour canons entourées de branchages et invisibles même du ciel.

Auprès de ces ouvrages, on trouve des huttes peu confortables, des cadavres. Là, des hommes civilisés ont vécu, pensé, lutté, pleuré peut-être! Autour de ces campements, mille résidus: boîtes de singe, tissus, étoffes, brodequins usés, harnachements, cartouches, etc... Le camp est jonché de chevaux morts victimes de la fatigue, des balles ou des obus. Ils infectent: heureusement qu'il fait froid, avec la chaleur, ce serait la peste à bref délai.

30 septembre

Ferme de Suippes. On a envoyé hier soir deux escadrons reconnaître les bois de St Hilaire entre Suippes et Châlons. Il y avait, paraît-il, des éléments ennemis. Immédiatement, le lieutenant-colonel en a conclu que c'était l'avant-garde du 14ème corps allemand qui, par St Mihiel, remontait derrière nous, d'autres ont pensé qu'une division de cavalerie ennemie s'était glissée entre nos lignes.

Les escadrons ont fouillé les bois sans rien trouver. C'était, paraît-il, des prisonniers allemands conduits par des gendarmes, ou bien une compagnie de territoriaux, faisant l'exercice dans les bois, aperçus par un paysan affolé... Comique.

Ce matin, nouvelle comédie. Une fusillade lointaine éclate; le capitaine affolé se voit surpris, il enfile sa culotte, s'apprête et, pour un peu, il aurait fait seller. La fusillade s'adressait à Bernard qui revenait de Châlons. Nous avons ri.

La nouvelle du débarquement de deux corps russes à Dunkerque nous arrive. Qu'y a-t-il de vrai? En tous cas, la mission de notre armée est de maintenir

sur leurs positions les Allemands qui auraient des dispositions à filer. Nos chevaux sont sellés ce matin, prêts à être bridés pour nous élancer dans le cas où l'ennemi se retirerait.

1^{er} octobre

Matinée délicieuse. Ciel admirable. Soleil radieux et chaud. Comme on est heureux d'admirer le beau temps en cette saison. J'ai fait avec de Fauzières une ravissante promenade à cheval dans les landes du camp, où le galop d'Elastique est si souple, si berceur.

Tuyaux: La 23^{ème} division qui était à Reims revient sur le front. Le 21^{ème} corps file vers le nord en chemin de fer. Nous avons vu en effet des éléments allant s'embarquer. Nous courons à la bataille de St Quentin prédite par Mademoiselle de Thèbes.

2^e octobre

Nous avons quitté notre ferme de Suippes pour nous porter plus au sud-est, à Dampierre-au-Temple où nous avons établi nos quartiers. Nous sommes partis à 8 heures par un brouillard intense; pour raccourcir, nous avons traversé le camp de Châlons et, naturellement, dans cette plaine immense semée de boqueteaux et par ce brouillard, nous nous sommes égarés. Deux heures de retard. Nous nous sommes établis ici comme si nous devions y rester six mois. Nous avons placé des poêles, arrangé les cheminées, nettoyé les appartements, installé notre dortoir, etc....

Je suis allé ce soir à Châlons, où j'ai eu deux jouissances délicieuses, la première, de prendre un bain. Ah, quel plaisir de se déshabiller complètement, ce qui ne m'était pas arrivé depuis notre dernier lit à Courtémont, le 15 septembre! Se plonger dans l'eau tiède, s'y savonner, gratter, rouler, dégrasser, s'y purifier enfin de la crasse de deux mois de campagne, de deux mois de paille. Oh, un bain! Quel bonheur dans ce cas qui est celui de nous tous. Puis, j'ai vu une ville, avec des tramways, avec des civils, hommes portant cannes, femmes portant chapeaux, des femmes, surtout, autrement qu'en cheveux, crasseuses et apeurées; j'ai coudoyé des marchands, des débitants devant leurs boutiques mises au pillage (on s'arrache la moindre chose). Je suis entré dans un café où j'ai bu de l'excellente bière bien fraîche. J'ai vu des rues sans boue, pavées, des trottoirs, des égouts, des églises, dont une du Moyen Age, très curieuse, etc... J'ai vu enfin une ville à vie presque normale. Que cela m'a été agréable. Je suis revenu très tard avec notre jeune camarade Noiret, St Cyrien venu à l'escadron pour remplacer Calary.

3^e octobre

„Pelé de froid, cette nuit“, comme dit Bernard, dans une chambre humide à carreaux cassés. Ce soir, il faudra aviser. N'était cela, on ne se croirait pas en guerre.

Une bonne du colonel ce matin: entendant le grondement lointain du canon, il s'écrie:

- Que foutent-ils donc avec leur canon?

Belle matinée froide d'octobre.

8 octobre

Ce que nous faisons ici est tellement peu intéressant que je n'écris plus, cela n'en vaut pas la peine. Nous nous soignons et engraissons d'une façon honteuse. Mes tuniques craquent.

Nous avons installé notre cuisine d'une façon épatante, nippé notre maître d'hôtel d'un gilet rouge, acheté des serviettes, des assiettes, nous faisons fine champagne, liqueurs, vins à tous les repas, nous chassons lièvres et perdreaux à cheval avec des cartouches de revolver que j'ai dénichées lors d'un de mes voyages à Châlons.

Beau ciel d'octobre, je te salue. Tu nous donnes ces jours-ci de magnifiques journées, tu nous vivifies, nous charmes; tu nous procures un souvenir exquis de l'été fini, de la chaleur qui disparaît. Laisse-moi te humer encore, profiter de tes rayons bienfaisants, t'absorber autant que je le pourrai, faire provision de tes calories, car, en même temps, que tu nous rappelles l'été, tu nous dis que l'hiver est proche, tu respandis, mais dans un air frais, presque froid. Tu présides maintenant à l'automne bientôt jaune et tu grilles les feuilles qui vont tomber. Beau soleil, souviens-toi plus tard, lorsqu'arriveront les mauvais jours, qu'il y a des gens qui lutteront, vivront, coucheront dehors; aie pitié de leurs misères et viens le plus souvent possible les réchauffer, les reconforter. Beau soleil d'octobre, je te salue!

J'ai vu hier à Châlons une chose merveilleuse. Les vitraux de l'église Notre-Dame. Ils sont du XVe siècle et d'une richesse de couleurs, d'une conservation miraculeuse; les rouges, les gemmes, les bleus surtout vivent, brillent, éclatent, mais le plus beau est formé par le portail du fond surmonté de la rosace, fine, dentelée, assortie de saphirs et de rubis qu'un soleil couchant faisait flamber comme un incendie.

Ce matin, expédition contre la ferme St Louis, présumée repaire d'espions. Quelle triste tanière, tapie au fond des bois, entourée de taillis et de sapins sur deux kilomètres. La ferme elle-même est entourée de hauts murs percés d'une petite porte. L'hôtesse a mauvaise mine, la maison est borgne, mais nous n'avons rien découvert.

Hier, j'ai envoyé à Châlons mon sous-officier pour acheter des tricots, chaussettes et caleçons chauds. J'ai pris l'argent nécessaire en partie sur le boni de l'ordinaire. C'est une façon que j'ai trouvée excellente d'employer les 180 francs que nous avons au peloton.

Bonnes nouvelles. Victoire russe d'Augustowo. Ça va bien à gauche, nous nous laissons vivre.

11 octobre

J'ai eu le très grand plaisir d'avoir hier la visite du colonel Alquier; il est à Châlons et, faisant en auto une tournée dans les environs, il est venu me voir. Demain, j'irai déjeuner avec lui à Châlons.

12 octobre

Belle matinée, mais première gelée blanche. L'hiver arrive. Déception: je pensais aller à Châlons. L'ordre arrive au régiment de se rendre à la ferme de Suippes. C'est-il ennuyeux! C'est la guerre.

3 heures, ferme de Suippes. Une grosse attaque du corps d'armée et de la 60ème division de réserve se produit. On voudrait s'emparer des tranchées allemandes qui nous permettraient de tenir la voie ferrée de Sommepey. Notre artillerie bat les tranchées qui ont été soigneusement repérées et contrebat l'artillerie ennemie. Une grosse canonnade se produit en ce moment. Nous voyons éclater les obus: les shrapnels avec leur fusée blanche, les percutants avec les énormes gerbes de fumée et de terre qui ont au moins 100 mètres de haut. L'ennemi résiste.

5 heures. Le canon a cessé de tonner. Nous avons, paraît-il réussi à entrer dans quelques tranchées allemandes.

Le soleil se couche dans un ravissant pourpre sur le camp de Châlons. Il se baigne dans des nuées montantes qu'il ensanglante, il teint en rouge les arbres lointains et en mauve les murs de la ferme près de nous. Plus il décline, plus l'horizon s'empourpre, puis il devient violacé. Dans l'air, de légers flocons formés par les obus évoluent. Il fait déjà froid.

8 heures. L'attaque a paraît-il échoué. La 60ème division de réserve a pris deux tranchées, qu'elle a été obligée d'abandonner, la 23ème division n'a pas pu déboucher, elle a été repoussée avec des pertes sérieuses. Nous sommes toujours à la ferme. Il fait froid. Le commandant Hocquetis et moi nous chauffons à un énorme tronc d'arbre incandescent.

15 octobre

Dampierre-au-Temple. Nous voici revenus ici, où nous sommes inactifs. Pluie; le temps gris a succédé au beau temps. Nous attendons, toujours confiants. Aujourd'hui, nous avons reçu des chevaux, nous en avons à l'excès. Les ressources de la France sont immenses en chevaux de cavalerie, et bien qu'au début de la guerre nous craignons d'en manquer! Moi-même qui ai fait le recensement, je ne pensais pas qu'on pourrait en fournir autant.

Hier soir à 9 heures, grand bruit d'artillerie, grande illumination du côté de Souain. Le canon faisait rage, la lueur des projectiles venait jusqu'à nous. Le bruit court que nous avons pris 500 mètres de tranchées barbelées, et que nous avons été arrêtés par une deuxième ligne de tranchées précédée d'un réseau de 600 mètres de profondeur.

Les énormes pertes subies lundi se résument pour le 107ème à 29 hommes. On nous avait annoncé 600 tués. „Divisez par 10, prenez le tiers“, disons-nous en pareil cas.

Vous ne sauriez croire la chance que nous avons d'avoir nos propriétés dans le Midi. Ici, dans les pays occupés par l'ennemi, c'est une désolation. Les récoltes, blé, avoine, n'ont pour la plupart pu être rentrées. Les gerbes sont dans les champs, et tout ce qui n'a pas servi à faire des bivouacs germe déjà sur place et est complètement perdu. Les foin rentrés ont servi à nourrir les chevaux de l'armée. Les betteraves sont piétinées ou arrachées, les pommes de terre, carottes, choux et autres légumes, déterrés. Les plus favorisés des villages ont été pillés, les armoires ouvertes, le linge dispersé et déchiré, la literie traînée dans les champs

pour se coucher (les Allemands ont cette habitude), et les bivouacs abandonnés contiennent presque tout ce qui a été volé aux maisons avoisinantes, un véritable marché de bric à brac; l'argenterie, les bijoux ont été volés. Quand ces pauvres habitants rentrent chez eux, comme il en rentre ici tous les jours, ils ne trouvent plus rien... que les ordures des Boches, déposées partout, quand nous n'avons pas eu le temps de les faire enlever par les prisonniers.

Et ceux-là sont encore des heureux: un village sur trois, et dans les autres, une partie a été brûlée de fond en comble, plus une maison debout. Le canon ou la rage du Teuton vaincu ont tout renversé. C'est un spectacle désolant que ces gens en pleurs au milieu de leurs ruines. Le long des murailles branlantes et fumantes, ils tendent des toiles tant bien que mal et vivent de nos aumônes, ou bien ils s'en retournent en pleurant ce qui fut leur bien. Je te jure que lorsque nous rentrerons en Allemagne leurs villages flamberont aussi, et les soirs de batailles, l'horizon sera rouge aussi, comme les horizons de Champagne pendant leur fuite de la Marne.

Nos fantassins dans les tranchées ont la vie peu agréable, surtout avec le mauvais temps qu'il fait ici. Cependant ils ne perdent pas une occasion d'avancer, ils ont progressé l'autre nuit de 600m vers Souain; c'est énorme dans cette maudite guerre de siège. Les tranchées sont parfois à 100m les une des autres et protégées par des barrages en fil de fer qui atteignent parfois 100m et quelquefois 600 de profondeur, comme celui qui a arrêté le bond de nos fantassins l'autre nuit.

Que veux-tu que nous, cavalerie de corps, fassions? Nous ne pouvons pas charger là-dessus, et le général remarquable qu'est le général Roques a raison de nous laisser au repos. Nos chevaux se sont reposés, guéris, et nous sommes prêts à faire du bon travail dans la poursuite.

Nous recevons des hommes, des chevaux, nous sommes au complet, l'infanterie a ses cadres et ses effectifs complétés; les réservistes ont appris à faire la guerre, ils sont excellents. Tout va bien, bon espoir, nous les aurons, et alors je t'assure qu'ils nous sentiront passer.

Les officiers de l'escadron, nous sommes installés ici dans un petit café. Le capitaine occupe l'unique lit, sans draps ni matelas, que les Allemands ont laissé. Les lieutenants, nous avons fait mettre dans une salle une bonne couche de paille, arrêtée au fond par nos cantines, avons fait confectionner avec de la toile, achetée à Châlons, un sac à viande, ce qui nous permet de nous déshabiller; j'ai acheté une pièce de molleton qui constitue une bonne couverture, cela ajouté aux deux couvertures de mes chevaux me fait un pieu supportable. D'ailleurs, tout est affaire d'habitude, depuis le 21 août j'ai couché deux fois dans un lit. Nous y avons aussi la cuisine, où nous mangeons ragoût le matin, biff le soir, et, le lendemain, biff le matin et ragoût le soir; et ainsi de suite; en plus, du jambon, que nous faisons porter de Châlons, des boîtes de conserve... Puis, lorsqu'on a déniché un plat, on ne mange que ça pendant huit jours. Nous avons acheté un livre de cuisine (nos cuisiniers sont les prévôts d'armes de l'escadron) et nous y avons déniché la daube; et alors, depuis huit jours, nous mangeons tout à la daube, bœuf, mouton, choux farcis et même un lièvre que Bernard a attrapé à la course. Il y a une semaine, c'était la sauce au madère, maintenant la bouteille est finie!

Il me tarde fort de reprendre notre vie de bohémiens, avec ses misères, mais aussi ses joies, ses émotions, ses dangers, ses souvenirs ineffaçables; on ne saurait croire le plaisir du départ pour une reconnaissance périlleuse, l'angoisse de l'isolement en pays ennemi, la fierté, le bonheur du renseignement surpris, l'attrait des balles qui sifflent, des obus qui éclatent autour du galop d'Elastique, l'orgueil du résultat exposé au général, le retour lorsqu'on vous croit perdu, l'émotion aussi

de voir rentrer le camarade que l'on savait en péril. Tout cela nous manque, et nous avons hâte de le retrouver dans notre prochaine marche en avant, car la victoire ne fait aucun doute.

17 octobre

Je suis allé ce soir reproduire les ruines de St Etienne-le-Temple, joli petit village au bord de la Vesle, où j'étais passé le 24 septembre en revenant de ma reconnaissance sur Bouy. Le soir même de ce jour, les Allemands entrèrent dans le village, ils parquèrent les habitants dans une prairie, ils dirent ensuite que le feu serait limité à telles et telles parties du village, puis ils mirent le feu à coup de carabines. Les granges contenaient la récolte péniblement amassée par les femmes, les maisons étaient riantes, les jardins pleins de fleurs et bien entretenus. Les Barbares chassèrent des étables les bêtes qui s'y trouvaient, puis mirent le feu aux deux tiers du village, n'épargnant que le logement nécessaire à leurs troupes.

- Le premier coup, me dit une brave et courageuse femme, dont la maison est reproduite sur mon croquis, c'est quand on nous a enlevé nos chevaux. Chacun les embrassait, nous les aimions tant. Mais quand nous sommes revenus et que nous avons vu le village brûlé, ça a été bien pis. Il ne reste ici que les vieillards et les vieux chevaux. Si seulement nos hommes rentraient. Ils sont dans les tranchées.

Cette femme héroïque n'a pas versé une larme devant les ruines de sa maison et le souvenir de son homme au feu.

- C'est effrayant, me dit-on, le soir, à la nuit, la lueur passe par tous ces trous.

C'est à vous fendre l'âme. Pauvres gens! Pauvre petit village de St Etienne. Vengeance !

DEUXIEME CAMPAGNE DE BELGIQUE

23 octobre

Nogent, 11h 30. Nous avons quitté hier à 5 heures Dampierre-au-Temple, pour nous embarquer à minuit à Valmy. Nous avons fait la nuit une étape de 35 kilomètres sur les excellentes routes de la Champagne. L'obscurité n'était pas très profonde, malgré le brouillard et l'absence de lune. Un projecteur, qui de temps en temps jetait sa clarté, nous a fortement intrigués. Que cherchait-il? Où était-il? L'embarquement s'est très bien effectué et, à 2 heures, confortablement installés dans des wagons de première classe, nous avons dîné. Puis sommeil profond. Nous nous réveillons à Vitry, sans avoir vu malheureusement nos champs de bataille de ??-Raoul.

Passés à Brienne, Troyes. Le paysage est ravissant ici, surtout dans la vallée de la Seine, les teintes d'automne sont splendides, c'est un ravissement continu.

Nogent. Je fais hâtivement une lettre pour Elisabeth que je confie à une demoiselle de la Croix Rouge. Dans toutes les gares, de charmantes jeunes filles nous offrent du lait, du café, des confitures, des saucissons.

Moret. Je remarque sur les coteaux et dans les bas-fonds de tout petits enclos entourés de hauts murs et de treillis. Raisins de Fontainebleau. Les

hommes sont contents, ils ne chantent pas encore, comme à l'aller du premier voyage, mais ils plaisantent et répondent aux saluts des gens que l'on rencontre, pas gais, ceux-là, les femmes surtout, qui ont l'air triste, résigné. Les mains ne s'agitent plus de la même façon, les bonjours ne sont plus aussi délirants. On devine les deuils et la misère.

Quelle merveille que la vallée de la Seine que nous suivons actuellement! Le paysage est ravissant et de plus en plus beau; ces couleurs automnales sont de toute beauté, je suis dans le ravissement.

24 octobre

Réveil près de Gamaches non loin d'Abbeville.

St Pierre a l'idée de se raser; par esprit d'imitation, le capitaine et moi, nous nous rasons également. Bref, nous nous rasons et débarbouillons tous trois avec un quart de litre d'eau.

Nous côtoyons des trains contenant de la cavalerie anglaise. Vu d'abord un officier très chic dans un uniforme gris-vert, puis nous voyons des trucs portant de drôles de petits fourgons avec siège à ressort, puis des trains de cavaliers.

14h 20. Passés à Boulogne. Vu la colonne de Napoléon.

14h 30. Nous traversons en ce moment d'immenses plaines avant d'arriver à Calais; le ciel est nuageux, on n'aperçoit pas l'horizon. Des Belges gardent la voie, d'autres font l'exercice dans la campagne.

25 octobre

St Venant. Après un bon voyage, nous avons débarqué dans la petite ville de Merville. Notre première impression en arrivant dans le Nord n'a pas été des plus agréables, brouillard intense, boue, temps doux mais noir. Le débarquement effectué, nous avons pris vers minuit la route de St Venant. Après avoir traversé quelques rues d'une ville assez agréable d'apparence, nous avons pris le chemin de berge d'un canal dont je ne puis indiquer le nom, n'ayant pas de carte. C'est d'abord, dans une nuit brumeuse mais claire, un port avec ses péniches amarrées, dormant sur l'eau calme en masses sombres, que font briller de temps à autre les rares étoiles jaunes de l'éclairage. Ici, se découpant nettement dans la clarté d'un bec de gaz, une maison au toit tombant presque sur le sol, suivie d'une berge à pic, au pied de laquelle brille l'eau transparente et calme. Nous suivons le chemin de halage large et admirablement entretenu. Il est bordé de très hauts peupliers et de hêtres dont l'alignement est impeccable. De loin en loin, une ferme ou une maison au bord du chemin, la dérivation d'un autre canal ou d'un canalet d'irrigation, des ponts de bois, des vannes. La nuit est calme et bonne.

Le chemin toutefois nous paraît long; on nous dit que, quand nous rencontrerions des pavés, nous serions à 200m de la ville, et nous attendons les pavés. Dans ce chemin étroit, nous croisons des automobiles, de temps en temps, nous voyons les éclairs du canon.

Voici enfin les pavés et, comme il était convenu avec Bernard qui fait le logement, nous nous arrêtons à l'entrée d'une rue pavée aux hautes maisons bien blanchies et présentant un certain caractère. Je m'avance seul dans cette rue; après avoir traversé un pont de bois, il me semble apercevoir dans le brouillard un hôtel

assez bien et dans le fond, un clocher d'église, le tout estompé et falot. La nuit est silencieuse.

Sur une place plus loin, des autos; on nous dit qu'elles forment le convoi de quatre divisions de cavalerie, nous faisons partie de la première. Nous attendons une demi-heure environ, puis Bernard vient nous chercher. Nous déambulons dans les rues aux belles maisons, traversons des canaux, rencontrons des autobus arrêtés et arrivons à l'autre extrémité de la ville, où le cantonnement a été préparé. Là, le malheur veut que nous rencontrions le colonel avec le premier escadron qui, débarqué après nous, arrive par une autre route; il veut faire le cantonnement, nous retournons tous à la mairie, furieux du retard qu'il nous impose, les hommes demeurant sur la route, la bride au bras. A la mairie, le capitaine de l'E.M. de la première division nous fournit les renseignements utiles, mais le colonel lanterne, nous faisons la manille dans un coin, puis je m'endors. Je suis réveillé en sursaut, on va enfin occuper le cantonnement préparé par Bernard.

St Pierre et moi installons nos chevaux dans une ferme où nous nous chauffons et demandons du lait, nous somnolons, allons ensuite à la messe, puis je vais me coucher dans une chambre admirablement propre. La propreté est d'ailleurs la caractéristique des maisons du pays. Le rez-de-chaussée est percé de portes donnant accès dans un couloir carrelé, dont chaque brique brille, que l'on entretient minutieusement et que, tous les matins, on lave à grande eau; les fenêtres avec vasistas, donnant une grande clarté, sont tendues de rideaux blancs immaculés, chacune a son pot de fleurs, géraniums fleuris en cette saison. Souvent, un canal passe devant la porte, à laquelle on accède par un ponceau. Les gens, très propres, sont très avenants. Type du pays: grands, blonds, femmes communes et grosses. La campagne est coupée de canaux, couverte de foin, de pâturages, où paissent des moutons et des vaches, et partout on remarque de très beaux arbres, peupliers, saules, platanes, ormeaux.

Il fait très beau temps aujourd'hui; le soleil brille, mais l'horizon est brumeux et, sur le soir, des nuages légers et gris se lèvent et répandent sur la campagne leur ouate paisible et silencieuse.

Quel bonheur d'avoir un lit! Depuis un mois et demi j'en étais privé.

26 octobre

Houtkerque

Partis ce matin de St Venant, où nous espérions bien passer encore une journée. Nous sommes arrivés à Houtkerque après une étape de 35 kilomètres. Nous avons d'abord traversé Hazebrouck, dont j'ai admiré en passant le beau clocher. J'ai croisé dans la rue l'abbé Lemire, je l'ai très bien reconnu, il était accompagné de deux jeunes gens; il m'a salué, comme il saluait, d'ailleurs, tous les officiers qu'il rencontrait. En sortant d'Hazebrouck, où nous avons vu de très nombreux soldats anglais, l'un de ceux-ci s'approche de moi et me fait un salut impeccable; je lui rends son salut avec mes remerciements.

Vu le mont Cassel, traversé Steenovorde, au beau clocher, et arrivé enfin à Houtkerque. Nous sommes cantonnés dans les maisons. J'occupe deux fermes au lieu-dit „Les quatre extrémités“, à une heure de la frontière belge. Les gens parlent à peine français. J'ai déjeuné avec Noiret dans un estaminet où une jolie jeune fille sert; contre toute attente, nous avons eu avec elle une conversation intéressante, moitié en français, moitié en flamand. Cette jeune fille n'est jamais allée à plus de dix kilomètres de l'endroit où elle est née, elle n'a jamais vu ni

soldats, ni étrangers, et pourtant elle cause, elle nous raconte ce qu'elle fait, ce que l'on récolte dans le pays, tout cela sans rougir et avec un culot énorme. On croirait avoir affaire à une gourgandine, pas du tout. Sa mère ne parle que le flamand et ne comprend pas un mot de ce que nous lui disons.

Hier soir, en allant dîner, j'avais devant moi un chasseur et un soldat anglais bras dessus, bras dessous, ils étaient un peu éméchés; ils marchaient sans pouvoir converser, bien entendu, puis le Français:

- Frères nous Belges aussi.

- Oh, yes, répond l'Anglais, et Russes aussi camarades?

- Oh yes.

- Et l'Allemand?

- Oh...! s'écrient-ils tous les deux.

Un temps d'arrêt.

- Cigarette, dit le Français, et ils rentrent tous deux dans un estaminet.

28 octobre

Près de Zuidschote près d'Ypern. Nous voilà dans les tranchées. Les divisions de cavalerie, ces fameuses divisions, ces descendants des cuirassiers de Milhau et de Kellermann, ces dragons et ces chasseurs de La Salle sont enterrés dans des trous comme des taupes. Leurs chevaux, ces fils de ceux qui suivirent Ney et Murat, sont parqués dans des prairies, sous la garde de quelques hommes, tandis que leurs cavaliers font le coup de feu derrière des créneaux au lieu de galoper à l'assaut de Semenovskoye et du mont St Jean. Nous gardons les forteresses de la guerre moderne, sans seulement avoir pu participer à un nouveau tournoi de Ville-sur-Yon.

J'écris ceci dans les tranchées en avant d'Ypern. Voici comment s'est passé la chose. Un matin, à Houtkerque, l'ordre nous a été donné de nous porter à Woesten pour nous mettre provisoirement à la disposition de la 5ème division de cavalerie. Nous avons passé la frontière belge, traversé Poperinge, où nous avons vu une auto mitrailleuse belge, et après avoir dépassé Woesten, nous sommes arrêtés dans une boulangerie, et c'est là que la bonne nouvelle nous est arrivée, que nous allions remplacer des fantassins dans les tranchées. Dire la tête que nous avons tous faite... c'est indescriptible. Cependant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous sommes allés nous installer dans une prairie, et le colonel est allé reconnaître les tranchées que nous devons garder le lendemain.

Après une assez bonne nuit passée dans une ferme, nous sommes arrivés ce matin à pied au bord du canal de l'Yser, que nous avons traversé sur une passerelle, et nous avons atteint des tranchées gardées par des territoriaux et qui forment une barrière infranchissable. Nous arrivons aux tranchées de première ligne: abrités derrière une petite maison, nous attendons la reconnaissance du capitaine. Nous nous portons ensuite à nos tranchées en passant près d'une autre ferme, où se trouve la réserve et qui est mitraillée par les grosses marmites qui tombent dessus sans discontinuer. La réserve sera bien!

Nous prenons la place des territoriaux, et je passe la consigne aux sous-officiers. Nous sommes en potence, faisant tête de pont. A un signal, chaque escouade se précipite, et en un instant, la relève est faite. Pendant ce temps, les obus tombent sur la ferme. *Les hommes sont assez impressionnés, mais ça passera.* Pas de tranchées allemandes devant nous, me dit-on, mais à notre droite, face aux tranchées du 5ème chasseurs. Je m'y rends et aperçois en effet à 5 ou

600m de distance des levées de terre. On voit distinctement des hommes qui se lèvent puis disparaissent. Je case mes hommes et je m'installe. La tranchée que j'occupe avec mon ordonnance est confortable; elle a 2m 50 de long, 1m de large et 1m 70 de profondeur. Elle porte trois créneaux, le fond est bourré de paille, et on a creusé sur les côtés des encastelures pour déposer des objets tels que jumelles, gants, etc.. Je suis assis sur une chaise et attends les événements. Ceux-ci sont le passage des obus qui s'acharnent sur la ferme près de nous, c'est une balle qui arrive en sifflant ou une balle que l'on envoie, les lazzi de quelque chasseur, les excentricités des vaches qui paissent devant nous, et les heures coulent, toutes semblables. Nous ne sommes là, paraît-il, que jusqu'à quatre heures.

15 heures. Rien de nouveau. Je vais de temps en temps faire un tour hors de la tranchée, je ne peux pas rester dans ces trous.

29^{octobre}

7h du matin. Niché dans le grenier de la maison près des tranchées, je suis une attaque de l'infanterie qui cherche à progresser devant nous. La nuit a été belle et froide, et nous nous sommes gelés dans notre étable à cochons. Ce matin, l'ordre de l'attaque est arrivé et j'ai été placé ici comme soutien éventuel. Le soleil éclaire de toute sa splendeur le champ de bataille. Au loin devant moi, un grand rideau d'arbres en dentelles perdus dans une brume grise; là sont les Allemands. En avant, trois tranchées, que l'on reconnaît à la terre fraîchement remuée; un peu à gauche, une ferme occupée par nous et derrière laquelle notre infanterie se masse; sur le prolongement de cette ferme, des tranchées françaises occupées par le 5ème chasseurs et, perpendiculairement à elles, les tranchées que nous occupons.

Notre infanterie part de la ferme où elle s'est massée et gagne les tranchées, où elle se groupe de nouveau.

De mon observatoire, on voit admirablement tout cela, grâce à des créneaux qui ont été percés dans le mur. Cependant, les balles, par rafales, s'écrasent contre ce dernier, les obus qui tombent autour font trembler la maison. Malheur s'il en tombe un dessus. A ce moment, une balle passe par un trou d'obus et nous couvre de terre.

30^{octobre}

Ferme près de Woesten. La relève s'est très bien effectuée hier. Nous sommes rentrés à notre cantonnement assez péniblement, car il est bien à 5km des tranchées. Le soir, l'ordre nous est arrivé de nous tenir prêts à changer de cantonnement. Ennui, puis espoir de ne plus faire tranchée; mais l'ordre arrive de rester ici. Ce matin, par une belle matinée froide, je me suis „épaillé“ après une bonne nuit sur la paille. Nous recevons l'ordre de renvoyer nos convois et de nous tenir prêts à partir.

1h. 500m en avant de Zuidschote. Au moment de déjeuner, l'ordre nous est arrivé de partir immédiatement à pied pour soutenir la 3ème brigade de dragons. Nous partons. Après une marche d'une heure environ, nous arrivons en arrière du canal près des dernières maisons de Zuidschote, et nous occupons des tranchées à droite de la route. Ici, des crapouillots ont dû tomber, car un gros arbre

a été fauché aux trois quarts, et un gros trou existe dans une rue à droite. Derrière nous, l'église est trouée par les obus. Devant nous, une ligne d'arbres et un groupe de maisons: c'est la berge du canal. Les obus passent sans discontinuer au-dessus de nos têtes, la fusillade est intense et on entend crépiter les mitrailleuses. Nous attendons dans nos trous. Un peu après, on nous fait changer de tranchées. Celle que nous occupons en ce moment est admirable: elle n'a que la hauteur d'un homme à genou seulement, mais elle est complètement toiturée et communique par un couloir souterrain de 150m de long.

Au moment où je venais de quitter la précédente tranchée, un obus est venu tomber exactement sur l'emplacement où je m'étais installé pour crayonner l'église de Zuidschote. Merci mon Dieu de m'avoir protégé encore cette fois.

Je suis ici confortablement installé sur un traversin de paille. Le canon cogne sans cesse, nous sommes en repli et, devant nous, les chasseurs d'Afrique et les dragons tiennent le canal et le pont.

31 octobre

Face à Woesten. Après une journée tranquille à la ferme et une visite à l'église propre et bien tenue de Woesten, l'ordre nous est venu de nous tenir prêts à partir pour l'arrière. Nous sommes relevés des tranchées, quelle chance!

Il fait une très belle soirée d'automne, le temps est frais, le soleil vient de se coucher. On aperçoit à l'horizon son trou pourpre surmonté de stries bleu grises. Le ciel n'a pas ici le bleu profond de nos ciels méridionaux, mais un bleu plus gris, plus délicat.

Le clocher de Woesten, son moulin à vent, émergent en bleu foncé, tranchant sur le marron de la maison du premier plan, le tout légèrement estompé. Quelle joie dans la nature: et dire que le canon tonne sans cesse derrière nous!

1^{er} novembre

Après avoir cantonné à dix heures du soir dans une ferme en arrière de Woesten, l'ordre arrive ce matin de partir précipitamment pour nous porter à Zuidschote. Nous partons en affolés, trot et galop sur la route pavée et, naturellement, en arrivant à Zuidschote, nous restons stationnaires pendant trois heures. Vers midi, on nous met dans les tranchées de troisième ou quatrième ligne, en repli autour du village, au cas où une attaque que l'on se propose de prononcer viendrait à échouer.

Les heures passent, lentes. Ici, tout est calme; à notre droite, le canon fait rage.

2h 45. Tout à coup, notre artillerie ouvre le feu avec une intensité effroyable; les batteries qui se trouvent au nord et au sud de Zuidschote tonnent à leur tour. Par milliers les obus passent en grinçant sur nos têtes, ils ont un bruit de ferraille comme les wagonnets des trains aériens dans les exploitations minières. Les Allemands ne répondent pas, sans doute que nos batteries n'ont pas été repérées. En effet, nous apercevons bientôt un avion allemand qui vient planer sur nos lignes et lance sa bombe lumineuse sur l'une de nos batteries. Il est bien poursuivi par nos obus, mais il s'échappe. Je serais bien surpris si le point repéré n'était pas bientôt couvert d'obus allemands. Mais non. Peu à peu, tout se tait.

2 novembre

Malgré tout, j'ai passé dans ma tranchée une bonne journée. On nous y a installés hier soir à 7h. J'occupe un redan en arrière du canal de l'Yser. Ma cabine est confortable, j'ai pu m'y coucher de tout mon long sans avoir froid et sans recevoir les averses de la nuit. Durant celle-ci, vive fusillade qui a duré une heure environ, puis plus rien.

Ce matin, magnifique lever de soleil et coucher de lune. Sur l'horizon jaune orange rayé de stries bleu très foncé, la très fine silhouette des arbres, aux trois quarts dépourvus de leurs feuilles, se découpe en noir. Sous le ciel verdâtre, les petits nuages avaient une coloration mauve délicieuse. Derrière nous, la lune se couchait.

En avant du pont de Steenstraate, à 2h 30 du soir: Après notre nuit dans les tranchées, on nous a postés en réserve ici. L'infanterie et le 2ème demi-régiment prononcent une attaque en avant de Bikschote contre les tranchées allemandes. Le commandant Hocquetis nous a mis dans les tranchées. Nous avons été d'abord copieusement arrosés d'obus, ils tombaient autour de nos tranchées avec un bruit formidable, mais ils faisaient plus de bruit que de mal.

Le 4ème escadron est, paraît-il, à 100m des tranchées ennemies, couché à plat ventre dans les betteraves, et ne peut pas avancer. Il a déjà subi des pertes, il y a aussi des blessés. Jour de découragement à l'escadron. Vraiment, nous, cavaliers formés à la charge et aux reconnaissances, nous faire terrer dans des trous comme des renards, puis nous faire attaquer l'ennemi à pied sans baïonnettes! Nos malheureux chevaux, à cinq ou six kilomètres loin derrière nous, sellés depuis 48 heures, sans soins aucun! Après avoir follement dépensé leur infanterie, ils vont maintenant démolir leur cavalerie (ceux de leurs régiments qui ont encore des chevaux). Enfin, puisqu'il le faut, nous ferons du mieux tout ce qui est utile au salut de la France, mais vrai, ce n'est pas avec plaisir.

Pas moyen de faire rester nos hommes dans les tranchées. Ils sont toujours dehors, on a beau leur dire de se cacher, rien à faire. Les cavaliers français veulent voir; ils ne veulent pas se terrer comme des pleutres, *comme font ces maudits Alboches*.

L'artillerie recommence sa danse, les mitrailleuses crépitent, le son sec de la balle, pareil à celui que fait un bâton sec que l'on brise, et son sifflement viennent jusqu'à nous. Nous avons déjeuné dans une maison criblée d'obus, et nous sommes restés là tranquillement assis, tandis que les obus tombaient. Les hommes jouaient aux cartes. Le capitaine et moi avons bien ri ce matin en parcourant le cahier d'histoire d'un écolier belge, trouvé dans la tranchée. Comme tout l'en-seignement des enfants, c'est fait en dépit du bon sens: aucun ordre, aucune idée générale, des mots et des faits, grotesques pour la plupart, comme ce bout de page que je joins à mes notes. Je n'ai jamais vu le capitaine rire d'aussi bon cœur, et pourtant les obus pleuvaient autour de nous.

Je viens d'écrire à Elisabeth une lettre un peu décousue, j'espère qu'ils ne vont pas en déduire que je manque de cœur en ce moment! Si je savais cela ou si je croyais leur faire de la peine, je la déchirerais sur le champ. Mais je veux qu'ils connaissent mon état d'âme. Aucun découragement, bien entendu, l'ennui seulement d'être obligé de faire un tel métier.

Sur Ypern, la canonnade est continue ce matin. J'espère que les Anglais vont bien se comporter et maintenir leur avance. Des bruits très rassurants ont couru hier: une victoire russe près de Cracovie, le roi de Saxe ne veut pas donner

sa Landsturm pour être expédiée en Belgique. C'est donc qu'il craindrait l'envahissement de ses Etats et une marche en avant sur Ostende. Tout finira bien, mais ce sera dur.

Nous regardions tout à l'heure éclater les shrapnels et nous disions que c'est fort beau et intéressant, que certains Américains paieraient fort cher pour pouvoir assister à ce spectacle. Pour ma part, je suis excessivement satisfait d'avoir assisté à de si grandes et terribles choses et d'avoir amassé, si j'en reviens, des souvenirs si beaux et si tragiques.

C'est aujourd'hui le jour des morts: que de mères, que de femmes et de sœurs doivent pleurer! Glorieux ceux qui tombent pour la France. Je voudrais, si je suis tué, que ma famille porte le deuil de guerre. Crêpe noir avec drapeaux en croix.

2 novembre

Ma chère Elisabeth, ne t'étonne pas d'avoir rarement de mes nouvelles, nous sommes ici en pleine action et nous voyons très rarement le vagemestre. J'ai passé cette nuit aux tranchées par le froid et la pluie, et aujourd'hui nous prononçons une attaque, nous, cavaliers, avec très peu d'infanterie. C'est un métier vraiment pas en rapport avec notre équipement et notre façon de combattre. Autant j'aurais été heureux de me faire tuer pour la Patrie en plein air, sur mon brave Elastique, en chargeant ou en reconnaissance, autant il est stupide de recevoir un obus au fond d'un trou où l'on est terré, ou une balle en rampant dans les betteraves. On est couvert de boue, dégoûtant, les genoux usés et on traîne cinq kilos à chaque pied. Non, aucun de nous ne fait ce métier avec plaisir. Pourtant, puisqu'il le faut, nous le faisons de tout notre cœur pour la France, mais vrai, nous espérons mieux. L'attaque jusqu'ici n'a pu se produire, nous sommes à cent mètres des tranchées allemandes, sans pouvoir déboucher, on est couché par les balles à la moindre tentative d'avancer. Nous avons déjà subi quelques pertes. Nous avons aussi été copieusement arrosés d'obus, mais c'est plus impressionnant que meurtrier. Notre canon donne fort en ce moment, peut-être va-t-on essayer de nous porter en avant. Sur notre droite le canon gronde sans discontinuer, c'est en avant d'Ypres, les Anglais attaquent et grâce à nous ont progressé ces jours derniers. C'est là que l'action sera décisive. D'autre part on apprend que les approvisionnements manquent aux Allemands, ils manifestent en tous cas quelque lassitude, peut-être sera-ce bientôt le décrochage des positions qu'ils occupent ici. En tous cas leur artillerie donne ici relativement peu, peut-être manquent-ils de munitions, ce n'est plus la consommation effroyable de munitions d'autrefois. Nous tirons beaucoup plus qu'eux. Et toujours les balles qui passent en sifflant aux oreilles, elles chantent comme lorsqu'on siffle entre les dents, quand on est tout près comme ici. Quand on est plus loin elles claquent comme des coups de fouet. Il y a ici enfoncée dans une tranchée et occupant le milieu de la route une mitrailleuse allemande qui coûtera cher à conquérir. Les blessés défilent toujours. Mais bon courage, tout ira bien. Je vous embrasse tous comme je vous aime de tout cœur. Victor

3 novembre

Noiret m'a relevé hier des tranchées, je me repose aujourd'hui. Il fait un temps idéal, chaud, beau soleil; c'est inouï pour la saison. J'ai fait ce matin une promenade à cheval vers Woesten et Elverdinge. On rencontre sur les routes des quantités de Belges jeunes et vigoureux qui seraient bien mieux sur la ligne de feu qu'à traîner sur les routes.

L'empereur d'Allemagne est devant nous, à ce qu'il paraît, à Tielt, espérons qu'il va y avoir une action décisive, qu'on en finisse. La Turquie a déclaré la guerre à la Russie. Son sort sera réglé avec celui de l'Allemagne. C'est une bonne affaire, car la Roumanie et la Grèce vont probablement elles aussi entrer dans la danse. Bon espoir, tout va bien, n'était ce sacré métier de fantassins que nous sommes obligés de faire.

4 novembre

Vers 5 heures du soir, Bernard arrive au bivouac des chevaux. Je dois aller le relever dans les tranchées. Après avoir mangé un morceau, je prends mon manteau et les autres objets indispensables pour passer la nuit à la belle étoile et je me dirige sur Zuidschote. Le temps est beau, le soleil se couche derrière une ligne d'arbres pourpres.

Les obus éclatent de-ci de-là sur Zuidschote, sur Luzerne, sur le canal. Je traverse Zuidschote déserte et prends la grande route. Les obus se font plus drus, tombent avec plus d'intensité. J'arrive à Luzerne. Quelques hommes dans la rue déchargent des cuisines roulantes qui, à grand péril, sont arrivées jusque là pour porter aux hommes des tranchées leur repas du soir. Il est déjà nuit noire. En ce moment, le feu d'artillerie atteint son maximum d'intensité. Devant moi, sur Steenstraate, à droite et à gauche, sur le canal, près de moi; je ne sais par quel miracle j'y échappe. Ne sachant pas l'endroit exact où se trouve mon escadron, je me dirige vers une ferme, où se trouve le poste de commandement. Elle est littéralement criblée d'obus; ils ne tombent pas tous dessus, naturellement, mais on l'a si bien repérée que c'est miracle qu'elle tienne encore debout. J'entre, je trouve dans la salle du rez-de-chaussée le lieutenant-colonel de l'Hamelinay qui, aujourd'hui, commande le secteur. Une bougie éclaire son visage amaigri, creusé par les veilles, les angoisses; cet homme courageux est pâle, sa main porte à son oreille un récepteur de téléphone, il écoute. Autour de lui, trois ou quatre hommes immobiles, chasseurs à pied, à cheval, fantassins, un dragon: ce sont ses agents de liaison.

Je reste immobile, frappé par ce masque pâle et préoccupé, cet œil anxieux, cette main desséchée, qui presse contre l'oreille le récepteur qui renseigne sur la situation si critique en ce moment. Il lève la tête:

- Que venez-vous encore m'annoncer, vous?

- Rien, mon colonel, je viens relever Bernard dans les tranchées et vous prie de vouloir bien me dire où se trouve en ce moment mon escadron.

- Votre escadron... Votre escadron... Je ne sais pas où il est; allez au Steenstraate, on vous renseignera. Le commandant Hocquetis y a un agent de liaison.

Je me retire après avoir salué et me dirige vers le pont, qui est à 300 ou 400 mètres de là. De la ferme au pont, une grande prairie en plein découvert, les obus y tombent comme grêle, plusieurs me bousculent de leur souffle affreux, d'autres me couvrent de terre et de boue.

Je prends le pas de gymnastique et, essoufflé, suant, un peu émotionné aussi, je l'avoue, je me trouve enfin derrière les premières maisons du petit hameau qui avoisine le pont. Ces maisons, canonnées furieusement depuis une semaine, ne sont plus que des écumoières, les murs croulent dans la rue, les toitures effondrées entraînent tout avec elles, les vitres n'existent plus, les fenêtres et les portes arrachées pendent lamentablement. Ce n'est pas tout, de derrière les maisons, il faut me porter sur la route et chercher l'agent de liaison. Or la route, balayée d'enfilade par la mitraille allemande, est impraticable! Enfin, tant bien que mal, en rasant les maisons et après plusieurs tâtonnements, je m'avance et trouve un chasseur qui me dit:

- L'escadron vient de se porter en avant, vers les tranchées de première ligne.

Un autre me dit:

- Il est allé vers l'écluse pour garder ce point sérieusement menacé.

Qui croire? Aller aux premières lignes au risque de me faire fusiller, et s'ils n'y sont pas? Aller à l'écluse en suivant le canal balayé par l'artillerie, et s'ils sont ailleurs? Ces réflexions, là, au milieu de la mitraille qui tombe autour de moi, sont angoissantes.

J'avise enfin un mitrailleur qui m'affirme que l'escadron est à l'écluse. Je vais m'y rendre. Je sors donc de l'abri des maisons, où des chasseurs à pied font leur cuisine, insensibles au bruit affreux et au feu d'enfer qui les environnent.

A peine sorti de derrière les maisons, je suis littéralement balayé par une salve de quatre coups de canon tirés ensemble et qui repèrent une section de mitrailleurs, celle de Lannes, établie tout près.

Je continue, nouvelle salve qui passe en sifflant autour de moi. J'en aperçois les éclats tout près, leur souffle me gifle au passage et leur éclatement me fait vaciller. Je reviens à mon abri, décidé à attendre l'apaisement de cet ouragan de fer. Je rentre dans une espèce de souterrain plein de chasseurs à pied, quelques-uns sont blessés. Ces hommes causent des mauvais moments présents ou passés, ils rient des effets impuissants de la mitraille allemande. De temps en temps, deux d'entre eux vont contre le mur en face, soigner la soupe qui bout dans les gamelles; ils font cela sans hâte, habitués à ce tapage, à ce feu intense, ils tournent leur bouillon ou remuent leurs haricots avec un flegme admirable. Et les 77 et les grosses marmites tombent sans discontinuer, les balles se figent avec un bruit mat au mur qui nous protège.

- Mon lieutenant, me dit l'un d'eux, ne vous tenez pas trop près de la porte, une balle l'a traversée tout à l'heure.

J'engage la conversation avec eux, ils sont du Midi. Ce sont de braves gens. Ils ont fortement „trinqué“ dans l'Est; ils sont réduits, leurs camarades sont en première ligne, là-bas, du côté de Bikschote; eux sont les cuisiniers. Ils vont tout à l'heure, quand l'orage aura passé, porter la soupe à leurs escouades. Les autres sont des infirmiers.

Je profite de la situation forcée pour faire le tour de ce fameux village de Steenstraate qui protège le pont du même nom, en arrière de Bikschote. Ce pont est furieusement attaqué par les Allemands; c'est une des routes de Dunkerque. Le pont tournant est jeté sur le canal de l'Yser; en arrière du pont à moitié tourné, une barricade faite avec des tonneaux remplis de terre, derrière lesquels sont tapis des territoriaux. A droite et à gauche du pont, les maisons qui surplombent le canal sont crénelées, les murs sont garnis de matelas. Il est curieux de voir ces malheureux intérieurs saccagés. Les meubles sont épars au milieu des pièces, tables, chaises, lits, étagères, la vaisselle cassée jonchent le sol; les rideaux

pendent lamentablement, des pans de murs sont éboulés au milieu des appartements, couvrant le plancher de débris. Les murs sont percés de créneaux. Au pied de ces créneaux, des papiers qui ont contenu des cartouches, des culots vides, des reliefs de repas. Et au milieu de tout cela, le Christ de la cheminée, les chandeliers, les assiettes anciennes, qui parent toujours l'âtre belge, restent en place; un portrait sourit dans son cadre, et parfois un chat vient se frotter à mes jambes.

Je traverse en courant la route, j'entre dans une grande maison de maître. Là est une ambulance de première ligne que dirige le docteur Demerliac du régiment; il me prie d'entrer. Un sous-officier de chasseurs à pied est étendu à terre baignant dans son sang, la mâchoire arrachée; il est évanoui. Un infirmier lui fait un pansement rapide. Un homme de l'escadron entre, soutenu par un camarade; il a un éclat d'obus dans le pied, c'est peu grave. Mais voici, étendu sur un fauteuil, un brigadier du 4ème escadron. Il a un mouchoir sur la tête d'où coule goutte à goutte du sang. Quand son tour est arrivé, le docteur enlève le mouchoir. Quelque chose de noirâtre pend hors de l'orbite; c'est l'œil, m'explique Demerliac. La balle est entrée près de l'extrémité extérieure du sourcil, a arraché l'œil et est ressortie près de la base du nez. L'œil est perdu, et le docteur craint plus grave encore. Ainsi arrangé, ce cavalier est revenu des tranchées soutenant un camarade blessé à la cuisse.

A peine lui a-t-on fait son pansement que le malheureux qui, jusque là m'avait raconté très posément son affaire et m'avait dit qu'il ne souffrait pas, se met à pousser des cris affreux et à vouloir arracher son pansement... je quitte ce spectacle pénible. Très aimablement, le docteur me reconduit, devisant de choses et d'autres, et me raconte qu'il a eu lui aussi plusieurs fois la visite des crapouillots.

Je reviens à mes chasseurs à pied; le feu d'artillerie n'a pas diminué, et pourtant, on m'attend là-bas. Mes hommes sont sans chef dans la tranchée. C'est très joli de faire l'amateur dans cet endroit incomparable, mais ce n'est pas ma place. Je reprends mes effets, et me voilà parti le long du canal vers l'écluse. Comment n'ai-je pas été abîmé cent fois, je ne le sais pas: ce que j'ai entendu éclater d'obus, siffler de balles pendant les 1.500 mètres qui séparent l'écluse du pont est incalculable. Je suivais les tranchées qui bordent le canal; elles sont très bien repérées et subissent ainsi un feu d'artillerie incessant.

J'arrive enfin à l'écluse où je trouve le commandant Hocquetis et le capitaine.

- Ah, c'est bien de venir prendre son poste au moment du danger, mais c'est fou; vous auriez dû attendre la fin de la canonnade.

- Tout cela est très joli, mais qu'aurais-je dit à mes hommes s'ils avaient eu à marcher et que je n'eusse pas été là?

Je trouve mon peloton établi dans les tranchées. Le bruit court que nos tranchées de première ligne ont été prises, et nous sommes devant notre canal sans personne au-devant de nous.

La nuit a été peu agréable. Bien que convenablement installé au fond de ma tranchée, je ne me repose que d'un sommeil léger. Le brouillard surtout m'inquiète, grâce à lui, on peut se faufiler sans être vu jusque sur la berge du canal; aussi vais-je visiter souvent mes vedettes. Et les balles passent sans discontinuer au-dessus de nous.

Que les nuits sont longues dans ces conditions, que le jour tarde à venir. Le voici enfin, vilain, blafard.

Le premier escadron vient nous rejoindre. Boueux, sales, crottés, ils ont passé la nuit dans les tranchées de première ligne, ont supporté l'attaque d'hier soir. Ils sont fatigués mais ravis; ils se sont bien amusés.

Me voici de nouveau dans ma tranchée, on tiraille en avant de nous. Nous attendons, les heures sont longues et pourtant les jours passent vite. Déjà le 4 novembre.

5 novembre

J'ai passé la nuit d'hier dans mon trou avec Noiret. Pendant le bombardement, nous avons lu des vers d'amour d'Aubanel (*livre trouvé dans la tranchée.*) Quelle langue merveilleuse que le Provençal. Courbés sur le sol, nous entendions une canonnade formidable sur Ypern. C'est là le point décisif.

Vers cinq heures, l'avis nous est arrivé que les Allemands avaient reçu des renforts et devaient prononcer le soir même une attaque furieuse. L'ordre est donné de tenir dans les tranchées jusqu'au dernier. Les tranchées en avant du canal sont averties qu'en cas de danger le pont de Steenstraate sauterait, les passerelles seraient tournées, et que l'on tirerait sur les troupes de toute nationalité qui chercheraient à passer le canal. Nous aménageons nos tranchées, préparons nos cartouches. Je donne les derniers ordres à mon peloton en me coulant hors de la tranchée, lorsqu'un obus me couche en deux sur la vedette. Cela promet.

Je vais rejoindre le capitaine dans sa casemate; en cours de route, un shrapnel éclate à dix mètres et me colle dans la boue. Nous voici avec le capitaine blottis dans notre trou, alors qu'un bombardement effrayant tombe sur nous. Les gros obus éclatent sur Luzerne, et surtout sur le pont sans discontinuer, la fusillade, les mitrailleuses crachent. Je me rends vite à mon peloton pour prendre le commandement. Il pleut, une boue gluante m'empêche d'avancer. J'arrive enfin. Les hommes sont épatants, ils plaisantent, rient, se livrent à des boutades à chaque obus qui passe. Cela dure une heure, puis tout se calme. Quelques coups de fusil seulement de temps à autre. Plusieurs attaques se sont produites dans le courant de la nuit, elles ont été infructueuses.

Ce matin, au petit jour, je suis tout à coup réveillé par un bruit épouvantable. Les obus tombent autour de nous, devant, derrière, près, loin, certains passent sur nos têtes, les grosses marmites tombent, s'enfonçant dans le sol en faisant tout trembler à la ronde. Les shrapnels arrivent par rafales, les explosifs tombent par six sur nos tranchées; ce sont, dans la nuit qui disparaît, des sifflements, des hurlements, des déchirements affreux, des éclatements rauques, des sifflements aigus et prolongés. Par deux, par quatre, par six, les obus arrivent. C'est un bruit d'enfer, poudre, plomb, tout marche. La fusillade et le moulin à café des mitrailleuses sont de la partie, et pendant une heure, le bord de notre canal est un véritable enfer. Blottis dans nos trous, nous attendons que l'orage passe. Peu à peu, tout se calme, c'est la paix relative; seul le sifflement des balles alterne avec les plaisanteries des hommes.

Hier soir, une salve de 105 est tombée sur le bivouac de l'escadron, a tué plusieurs hommes, blessé mon pauvre ordonnance Pradeau, tué un cheval de mon peloton, et blessé plusieurs autres. Nous qui pensions qu'ils étaient en sûreté à Zuidschote!

5 heures du soir. J'étais ce matin dans la casemate du capitaine, quand nous avons été arrosés par les obus de 105. Ils tombaient autour de nous avec des éclats énormes. Ils impressionnent lorsqu'ils tombent tout près. Avec le capitaine,

le commandant et Noiret, nous nous sommes blottis contre la paroi de la casemate, nous faisant tout petits et attendant la minute fatale. A chaque sifflement, on croit que c'est le bon. On voit le toit s'effondrer et les habitants de la casemate réduits en bouillie. En voici un qui tombe contre le talus qui nous abrite, tout tremble. Celui-ci, un shrapnel, éclate sur nous; ses débris nous couvrent sans mal, celui-là tombe à côté. Voici le commandant des chasseurs d'Afrique, de Lavaucoupet, qui vient se réfugier chez nous. Sa casemate a été défoncée, les chasseurs grièvement blessés et lui-même à moitié asphyxié. Avec flegme, il attend la fin de la tempête. Que les minutes sont longues. Enfin, cela s'apaise et ce n'est bientôt plus que le pétard ridicule du 77.

Ce soir, je suis relevé. Quel bonheur. J'ai un lit, quelle joie!

6 novembre

Herzeele

J'ai été relevé hier soir des tranchées et j'ai passé une bonne nuit dans un lit que nous avons partagé avec St Pierre. Comme j'ai bien dormi, malgré le peu de commodité des draps de lit dans ce pays. Ils sont tout juste de la largeur du lit, en sorte qu'on ne peut pas se remployer.

Ce matin, temps brumeux et tiède. L'escadron est relevé des tranchées, mais doit se mettre à la disposition de je ne sais qui. Quel sale métier, les hommes sont esquintés, ils couchent dehors depuis six jours. Nos chevaux dépérissent.

Drame aérien. Un de nos ballons d'observation se balance au-dessus de Woesten. Arrive au loin un avion allemand. Le ballon descend aussi vite qu'il peut. Arrivera-t-il assez bas pour échapper au Taube? Une volée de balles accueille le Taube qui, voyant le ballon trop bas, vire de bord, poursuivi par la fusillade et nos obus. Ce sont à présent les canons allemands qui cherchent à atteindre le ballon, ils en sont trop loin, heureusement.

Mais l'ordre du départ nous arrive: après l'affolement d'usage pour un départ précipité, on s'arrête exténué dans un pré. C'est normal.

4 heures. Belle soirée de novembre. Après une belle journée tiède, le soleil se couche dans une mer de nuages rutilants. L'horizon du clocher de Woesten s'ouate en bleu foncé, les premiers plans font encre de chine. Nous attendons toujours dans notre pré. Nouvelles contradictoires. On n'y comprend plus rien. Attendons *sans réfléchir à rien*.

7 novembre

Houtzele. Par un brouillard à couper au couteau, j'ai fait hier le cantonnement non loin de Woesten sur la route d'Oostvleteren. Nous sommes arrivés dans une ferme immonde peuplée d'émigrés. Nous avons installé nos chevaux dans une prairie et, après un frugal repas, nous nous sommes couchés après la visite des lieux, discussion et...dans une étable à porcs. A peine installés, sacs à viande déployés, cantines ouvertes, on s'est aperçu que ça sentait bien mauvais. Le plafond était très bas et des cochons, nos voisins, faisaient vacarme. Le capitaine avait une drôle de tête dans cette écurie. Bernard rouspétait, affirmant que l'on était aussi mal que possible. St Pierre disait qu'on aurait dû le suivre ailleurs. Je me suis empressé d'affirmer que je me trouvais très bien, ce qui a

attiré sur moi toutes les malédictions du groupe. J'ai insisté, on a failli me chasser. Je me suis follement amusé.

Ce matin, comme il est normal, on a donné l'ordre d'être prêts à 7h pour ne partir qu'à 8, faire 500 mètres d'étape et bivouaquer dans un pré toute la journée. Heureusement qu'il fait beau. Cela vaut d'ailleurs mieux que la tranchée. Alors qu'au 12ème corps, nous aurions tous crié à l'infamie pour un tel usage de la cavalerie, nous nous estimons ici très heureux de notre sort. Naturellement, on va aller cantonner à la nuit!

8 novembre

J'ai fait le logement à 11 heures du soir. Le régiment s'est trompé et est arrivé à 1h du matin. Passé une bonne nuit sur la route d'Herzeele à Vinnezeele. Ce matin, je me suis levé à 8 heures $\frac{1}{4}$ et l'on m'a appris que l'on partait de suite; pour où? Nous sommes fatigués et rouspétons parce qu'on ne nous a pas prévenus de notre départ.

4 heures du soir. Retour d'une promenade à Houtzeele. Magnifique et paisible soirée. Le calme le plus complet règne chez la population endimanchée, composée de femmes et d'enfants. La paix est maîtresse malgré le bruit lointain du canon. Nous avons admiré le beau clocher en briques et pierres, les trois nefs égales et le remarquable intérieur d'église en bois sculpté, le tout propre et luxueux. Nous avons dévalisé le bureau de tabac et acheté pour nos pelotons bonbons et pipes.

Vu aujourd'hui une chose assez curieuse. Une baratte (il y en a des quantités dans le pays) mise en mouvement par un chien. Le chien est là-dedans, comme un écureuil dans son tourniquet, et fait œuvre utile. Remarqué qu'auprès de chaque église il y a un grand calvaire adossé à l'une des nefs. Le cimetière est toujours près de l'église.

9 novembre

2km N-O de Reningelst.

Partis ce matin alors que nous pensions nous reposer: j'étais confortablement installé ce matin dans mon lit, à 7h 20, quand, fortuitement, j'entends crier:

- On monte à cheval. Prêts à 7h 30.

J'ouvre les yeux, bondis en ronchonnant dans mes chaussettes, enfile au galop ma culotte et, en un clin d'œil, tombe dans la ferme occupée par mon peloton. Adieu, projets de repos, de bon déjeuner et de promenade au mont Cassel, qui se dresse là-bas, gris et dentelé derrière le clocher effilé du village.

Je trouve mes hommes désolés, regardant la marmite où bout la soupe et que le cuisinier s'apprête à renverser, faute de temps pour la manger. J'arrête ce geste idiot et donne l'ordre qu'aucun cheval ne soit sellé avant que la soupe n'ait été ingurgitée, mais qu'on se presse. Je vais moi-même déjeuner confortablement et, un moment après, vais attendre mon peloton sur la route. Passe le général de brigade:

- Votre régiment n'est pas encore prêt, il faut se presser, les dragons ont déjà sellé.

Cela dit d'un ton peu aimable. Je me mets au garde-à-vous et laisse passer l'orage.

Mon peloton arrive, je prends ma place et l'escadron se rend au point de rassemblement, qui n'est pas fixé, mais que le capitaine devine à la direction que prend le général de brigade. Nous arrivons tout premiers. Le colonel en profite pour nous engueuler, nous qu'il a sous la main. Ce sont les premiers arrivés qui toujours attrapent l'orage à la place de ceux qui sont derrière.

Vite, on part, l'escadron est seul présent en tête de la brigade, les dragons viennent après. Des autres escadrons, pas de nouvelles!

Nous traversons Herzelee, encombré par un immense parc de bétail, conduit par des territoriaux à grands coups de triques, et nous nous précipitons sur la route d'Houtkerque. Les temps de trot sont courts et finissent toujours par une bousculade des éléments de queue sur ceux qui les précèdent.

Houtkerque. La colonne, à son passage dans le boyau étroit du village, déjà encombré de camions et de voitures, reçoit en flanc une colonne de cuirassiers. On en profite pour prendre le trot, bientôt suivi d'un arrêt brusque sur le cul des voisins. Un convoi d'automobiles barre la route.

Il faut attendre; des fillettes bondes, des garçonnets cheveux filasse, des vieillards ridés, la pipe à la bouche, nous regardent passer, les unes en rougissant, les autres en criant, les derniers en nous saluant très courtoisement. Enfin, la route est libre, nous abandonnons le milieu du pavé pour prendre les bas-côtés ravinés, où les chevaux enfoncent jusqu'au boulet. Des cavaliers démontés pourvus de bicyclettes nous suivent péniblement sur ce terrain inégal. Ils ont des tenues aussi variées que bizarres; celui-ci porte une capote, une culotte de velours et des bandes molletières vertes, celui-là a un pantalon de douanier; l'un est en képi, l'autre en calot, un dernier porte un bonnet anglais à deux cornes. Tout cela suit, tombe parfois, arrêtant les autres, remonte. Ils ont des fusils et des baïonnettes.

Et la course au trot continue. Toute la cavalerie française trotte sur les routes de Belgique. A tous moments surgissent des cavaliers isolés de tous les régiments, maréchaux attardés à poser un fer, gens à coliques, etc... Des autos nous croisent; officiers d'E.M. carrés dans des limousines rapides et confortables, autos du service d'avion, tracteurs puissants remorquant plusieurs véhicules, autobus parisiens dépaysés sur ces routes lointaines et défoncées, etc... Le tout grince, crie, corne, jure et avance péniblement sur la route devenue affreuse.

Nous arrivons à Poperinge. Ici, c'est un vacarme d'enfer. Des autos de toutes nationalités s'enchevêtrent avec des caissons de ravitaillement d'artillerie, une batterie qui surgit en sens inverse; dans ce désordre, une auto au fanion rouge et blanc corne en vain pour obtenir le passage. Naturellement, la tête du régiment s'arrête pile: le 2ème rang tombe sur le 1er, le 3ème sur le 2ème, ainsi de suite. Le 2ème escadron déborde sur le 1er, et les voitures d'ambulance, lancées à pleine course, font caramboler les mitrailleuses, qui tombent sur les tendons des chevaux du timon.

Enfin, au prix de mille difficultés, la tête du régiment s'infiltré entre les files de voitures, les remonte une à une doucement en serpentant et en faisant dix pas par minute. Le régiment suit; les hommes distraits perdent leurs intervalles, ils rattrapent au trot, entraînant ceux qui les suivent, puis s'arrêtent sur les jarrets des chevaux de devant, leur font des atteintes. Leurs propriétaires crient, les sous-officiers donnent des noms d'oiseaux... La tête du régiment, glissant sur les pavés, montant sur les trottoirs, parvient cependant en terrain libre. Enfin! Et, pour regagner le temps perdu, le colonel prend le trot, sans penser que la queue est encore enchevêtrée dans le labyrinthe, d'où lui-même a eu tant de peine à sortir. C'est alors pour les malheureux escadrons qui suivent une course effrénée entre les roues, les chevaux d'attelage, les autos, les fourragères, les canons, etc... Dans

les virages, sur les pavés, on vole, sur les trottoirs les chevaux glissent, s'abattent, les passants se sauvent, les femmes crient, les officiers jurent, et cette cavalcade effrénée continue jusqu'au moment où le colonel, réfléchissant, s'arrête tout à coup et reçoit tout son régiment dans le derrière.

Enfin, on arrive au lieu de rassemblement. Le général indique au colonel une place pour masser son régiment, le colonel comprend mal, puis reconnaissant son erreur, il est obligé de nous déplacer.

Il est dix heures.

- Pied à terre. Donnez avoine, (inexistante, d'ailleurs, car toutes les musettes étant trouées, elle s'est répandue sur le sol en cours de route), mangez le repas froid (bout de bidoche, préparée à grand-peine pendant la nuit ou au petit jour).

On délègue Noiret à la recherche d'une ferme où l'on veuille bien nous préparer quelque chose à manger; pendant qu'il cherche, on maugrée contre le colonel qui a le tort de ne pas avoir un œil derrière lui. On parcourt un journal acheté au passage à Poperinge. On commente les nouvelles: Tout va toujours admirablement bien dans les journaux, nous avons progressé, front partout conservé, attaques allemandes repoussées etc...

Nous nous installons pour déjeuner dans une ferme pleine d'émigrés qui parlent un sabir incompréhensible et nous regardent, curieux. Puis, comme notre agent de liaison n'est pas encore venu nous porter aucun ordre, nous nous mettons à jouer à la manille jusqu'à ce que nous n'y voyions plus. Il est 4 heures, la nuit arrive, le brouillard commence à estomper les lointains. Nous revenons à nos chevaux. Les hommes, malgré le froid et l'humidité, dorment sur l'herbe mouillée. Ils ont si peu dormi cette nuit!

Enfin, vers 5 heures, l'ordre de cantonnement arrive. Nous revenons en arrière; une retraite de 25 kilomètres seulement! On nous case à peu près à l'endroit où nous étions. Il faut de suite envoyer chercher un logement et refaire en sens inverse le trajet effectué le matin, avec les mêmes incidents, les mêmes bousculades, le tout décuplé à cause de l'obscurité et du brouillard. Au passage des autos, des phares nous aveuglent, puis c'est la nuit noire, où l'on tombe dans les caniveaux, les fossés, sur les tas de cailloux, et où l'on en est réduit à marcher sur les pavés.

Arrivés vers 9 heures au cantonnement. Le logement n'est pas encore réparti; les fourriers cherchent les fermes, enveloppées de brume et que l'on n'aperçoit que lorsqu'on est dedans. Les pelotons s'installent; il est 10 heures. On desselle rapidement, sans soigner les dos, bien entendu, et on se hâte de préparer le repas du soir. Vers minuit, on est couché, sauf les cuisiniers, qui préparent le repas froid du lendemain.

Et tous les jours il en est ainsi. Après cela, on vient nous dire:

- Comment, vous vous plaignez? Vous n'avez pas eu de pertes, on vous a laissés en réserve, vous n'avez presque pas vu le feu, vos chevaux sont nu-pieds, à quoi donc employez-vous les longues heures de repos que nous vous avons laissées? Vos hommes ont des vêtements sales, des culottes trouées, pensez-vous qu'on va leur envoyer leurs nourrices?

Quand c'étaient les fantassins du 12ème corps qui disaient cela, c'était supportable, mais maintenant que ce sont des cavaliers, cela dépasse l'imagination.

2ème corps de Cavalerie

5ème D. C.

E.M.

Ordre:

„Officiers gradés et cavaliers de la 5ème division et troupes de toutes armes qui lui étaient adjointes, vous venez depuis plus de quinze jours d’être engagés dans une lutte sans répit.

Dans une guerre de tranchées très pénible, chaque jour vous avez attaqué l’ennemi ou éprouvé de violentes attaques qui se poursuivaient toute la nuit.

Votre seul repos a été de passer des premières tranchées aux deuxièmes, sous un feu extrêmement violent, ininterrompu de jour et de nuit.

Certains d’entre vous sont restés en première ligne pendant trois ou quatre jours sans sommeil, luttant ainsi jusqu’à l’extrême limite de leurs forces. Beaucoup ont arrosé de leur sang le terrain gagné par votre indomptable énergie et qu’avec l’aide de Dieu vous avez conservé. Vous pouvez être fiers de ces jours passés où vous avez fait votre devoir de Français, et tout votre devoir.“

Fait au Q.G. le 7 novembre 1914

Le Général commandant la 5ème division:

Allenou

Les nouvelles sont excellentes: devant nous, on a l’impression que l’ennemi se retire. Le 20ème corps a pris hier deux kilomètres de tranchées, l’artillerie allemande n’a pas donné. On escompte un déclenchement. Des embarquements sont signalés. Pour où? Probablement pour opérer une poussée sur Roye Lassigny. Tout va bien. Peut-être serons-nous bientôt lancés à la poursuite.

Remarqué dans le pays, à l’entrée de beaucoup de maisons, dans les carrefours, de petites boites vitrées et ornées contenant une statuette de la Vierge. Quand on fait un vœu, on dépose auprès une petite croix en remerciement. Les petites chapelles à la Sainte Vierge ou au Sacré-Cœur avec des dédicaces en flamand dans les maisons, les tableaux pieux, les crucifix abondent. Les gens sont très pieux, presque superstitieux.

10 novembre

Revenus coucher en France, après une journée de drogue. Nos incursions en Belgique sont courtes. On a à peine le temps de faire provision de tabac, et pour cela, on inflige 50 kilomètres à nos montures.

Ce matin, nous sommes repartis à 7 heures pour la même direction et le même travail qu’hier. Cela va probablement durer jusqu’à ce que les Allemands soient décrochés. Charmant!

Première matinée de froid humide et piquant.

11 novembre

Roesbrugge.

Pendant que je me lamentais hier sur les inconvénients de faire partie d'une division de cavalerie et de faire inutilement 50 kilomètres par jour, un événement heureux se préparait. L'escadron a une chance inouïe, elle le poursuit depuis le commencement de la campagne. Malheur quand elle l'abandonnera.

Hier, après avoir dépassé de quelques kilomètres le village de Watou, je vois la tête de colonne de l'escadron abandonner la route et se diriger dans une prairie à gauche. Intrigué, je m'avance vers le capitaine et lui demande ce qu'il en est.

- L'escadron, me dit-il, est chargé d'une mission de confiance; il est détaché comme escorte du quartier général du détachement d'armée de Belgique.
D'Urbal

Fiers de cette mission, nous faisons astiquer et brosser nos hommes, nous déjeunons tranquillement dans une ferme, nous demandant à quoi nous allons servir. Les uns prétendent que c'est pour accompagner le général sur la ligne de feu, les autres pour garder le quartier général.

Nous partons et arrivons bientôt à l'entrée de la petite ville de Roesbrugge; de fort loin, nous avons aperçu son clocher très haut et pointu. Nous mettons pied à terre dans une rue étroite, et je me mets à croquer le clocher pendant que le capitaine va prendre les ordres. Il revient bientôt, enchanté, clignant de l'œil; il a rencontré un vieil ami à lui, le commandant Bournazel, officier d'ordonnance du général d'Urbal, commandant le détachement d'armée, et il nous annonce que nous venons remplacer ici un escadron de goumiers qui formait l'escorte du quartier général. Nous devons assurer un service de police, et cela peut durer quinze jours, un mois, on ne sait.

Vite, nous installons nos hommes, nos chevaux, et nous logeons nous-mêmes. Je suis installé dans une épicerie estaminet, j'ai une chambre, petite, mais suffisante, un bon lit, une table, quoi de plus?

Avec Noiret, nous allons visiter l'installation des goumiers; leur bivouac est établi dans un champ. Leurs petits chevaux arabes, presque tous blancs, sont en bon état; ils sont entravés par une patte et jouent avec de grosses musettes en cuir qu'ils portent gentiment au nez. Un brigadier nous accompagne dans notre tournée, il parle bien le français. C'est un beau type d'Arabe, le nez légèrement aquilin, l'œil vif, le teint basané, la barbe noire. Il nous montre le curieux harnachement arabe, très léger par lui-même, mais surchargé par une quantité d'objets que les goumiers emportent toujours avec eux.

Les goumiers sont de drôles de gens: beaux hommes pour la plupart, au visage quelquefois agréable, ils sont frileusement enroulés dans un grand manteau burnous bleu à capuchon qui recouvre un costume de velours gris vert très propre et tout neuf. Ils portent un turban blanc ceint de marron. Il y en a de tous les âges, depuis 16 jusqu'à 63 ans. L'officier indigène qui a levé un des pelotons est chevalier de la légion d'honneur, caïd et affligé de trois ou quatre millions. On lui a donné trois galons. Ils ont été levés tout récemment. Ce sont des militaires d'occasion, braves, mais qui ont besoin d'être guidés par des gradés faits à leurs coutumes. Ils sont paresseux en diable. Exemple: hier, un goumier avait à porter une selle nue d'un bout de campement à l'autre; il détache son cheval, met la selle dessus et la porte ainsi, par paresse de la mettre sur le dos. J'ai assisté ce matin à leur départ, je suis même monté sur un de leurs petits chevaux. On est très mal sur cette selle aux hautes palettes et aux étriers carrés. Leur départ est excessivement amusant. Leurs petits chevaux caracolent, bondissent et se cabrent, vite muselés, d'ailleurs, par le terrible mors arabe. Ils n'ont pas d'ordre, vont en „goum“, c'est le

cas de le dire, toutefois ils peuvent rendre des services, entre autres celui de terrifier les Allemands.

Le colonel de Jouchez, frère du capitaine de notre régiment, a levé et commandé une dizaine d'escadrons de goumiers. Deux de ces escadrons ont été décimés au feu, deux ont été faits prisonniers sous Lille. Le fils du colonel, un gamin de 16 ans, commandait un peloton dans l'un des escadrons qui ont été faits prisonniers. Mais il a réussi à s'échapper.

La journée s'est admirablement passée.

12 novembre

Avec Noiret, nous avons ce matin visité un moulin à vent. Nous nous sommes hissés par l'escalier vermoulu par cent hivers jusqu'à la première plateforme. De là, une échelle nous a conduits à la seconde. J'ai été surpris de trouver dans la cage de bois d'énormes engrenages en bois, un arbre de bois très gros, mû par les ailes et donnant le mouvement à tout un système de rouages aussi primitifs que solides.

Le vieux meunier à barbe en éventail nous indique le fonctionnement de son moulin. Le frein est constitué par une latte de bois flexible qui s'applique sur la grande roue de l'arbre et qui arrête le mouvement des ailes lorsqu'on fait pression sur elle par un système ingénieux. Nous avons vu courir les grandes ailes, à moitié voilées seulement à cause de la violence du vent, et vu couler la farine. Le vieux moulin, il date de 1811, était secoué comme l'est un navire par la tempête et, vu le vent qu'il faisait, il serait arrivé un accident si l'on n'avait pas diminué la voilure.

Meunier, tu dors, ton moulin, ton moulin va trop vite,

Meunier, tu dors, ton moulin, ton moulin va trop fort.

On comprend que le meunier doive veiller à la vitesse de ses ailes.

Vu ce matin, traversant Roesbrugge et revenant des tranchées, Pujol du 9ème chasseurs. Il paraissait assez penaud, il avait eu des pertes cette nuit. Le fait est que par le vent et le froid qu'il fait, il ne devait pas faire bon dans les tranchées. Prions Dieu de nous conserver ici le plus longtemps possible. Pujol m'a dit que Teissère était blessé à la cuisse.

14 novembre

Notre séjour continue ici toujours aussi agréable. Notre hôtesse, une mercière ma foi pas désagréable, nous soigne de son mieux. Nous mangeons à l'allemande: déjeuner copieux, repas de midi léger. Nous buvons de la bière, remplaçons le pain qui manque par des pommes de terre, et l'on est tout surpris que nous demandions du café après les repas.

J'ai remarqué que l'on se sert uniquement dans ce pays de petites charrettes à trois roues à forme de tombereau. On y attelle des chevaux magnifiques avec un palonnier en fer et des chaînes. On conduit ces chevaux avec une seule rêne.

Il fait toujours un temps effroyable, il pleut par rafales. J'ai essayé de faire cet après-midi une promenade à cheval, le vent fouettait la pluie au visage, c'était tout ce qu'il y a de plus désagréable. Par un temps pareil, les tranchées ne doivent pas être habitables.

On rencontre des soldats belges dans tous les coins: guides en amarante, chasseurs à culottes grises et vareuses noires à cols rouges, lanciers à cols jaunes, fantassins en noir avec le shako en toile cirée, tout cela individuellement, en débandade.

15 novembre

Hier, confortablement installé dans une limousine, j'ai fait le voyage de Dunkerque. Quelle chance d'être à l'E.M.. J'ai d'abord traversé Bergues, vieille ville entourée de remparts à la Vauban, dominée par un haut donjon renaissance, aux rues étroites, sinueuses, traversée dans tous les sens par des canaux. On a fait autour des fortifications de campagne qui, ajoutées à la position de la ville elle-même, rendent la position très forte. C'est pour couvrir Dunkerque.

De Bergues à Dunkerque, une belle route pavée bordée d'arbres suit le canal de Dunkerque à l'Yser.

Je suis descendu sur la place Jean-Bart, encombrée de marchands, mais large et qui doit être très belle en temps ordinaire. J'ai visité la cathédrale St Eloi à la belle façade, au haut clocher séparé d'elle par une rue, et remarquable par les beaux vitraux représentant la vie de St Eloi.

Les rues de Dunkerque, surtout la place Jean-Bart et la rue de l'hôtel de ville, construction récente, mais considérable, présentent en ce moment une animation extraordinaire. On y trouve des militaires de tous les pays alliés et dans les costumes les plus disparates et les plus curieux. Soldats belges aux couleurs voyantes, en petites calottes à glands ou en képis, en passe-montagne, officiers à grands képis chamarrés ou à immenses bonnets à poils; Anglais impeccables, flanqués parfois de toute leur famille; Français de mille costumes différents: officiers rejoignant leur corps ou venus aux approvisionnements, automobilistes de tous les corps voisins, jeunes soldats, vieux soldats etc... tout cela au milieu de civils. C'est un méli-mélo extraordinaire. On se presse, on se bouscule sur les trottoirs, on se précipite dans les magasins où l'on s'arrache les quelques objets qui s'y trouvent encore. Les rues sont sillonnées d'autos, de camions, de voitures, de convois, de batteries d'artillerie... J'ai essayé en vain d'arriver à l'entrée du port gardé par de gros canons de côte. Je n'ai pu atteindre que les bassins, les uns peuplés de barques de pêche, les autres contenant de gros vapeurs en train de déposer mille choses diverses.

J'ai rencontré un chef d'escadron du 10ème hussards avec qui j'ai déjeuné. Il m'a raconté que son régiment avait chargé et culbuté des escadrons de cuirassiers de la garde. Quelle chance ils ont eue d'avoir pu charger! Nous n'en pouvons pas dire autant.

16 novembre

Ce matin, la neige a fait sa première apparition. Il fait froid. Nous sommes allés à la messe pendant laquelle le curé a fait un très beau discours...en Flamand. L'église était bondée. Il a parlé de la fête du roi Albert. En bon allié, je salue le vaillant peuple à qui nous devons tant, et je souhaite heureuse fête et bonheur à son valeureux souverain que nous vengerons.

Vu passer ce matin 55 Allemands faits prisonniers à Bikschote, qui est à nous, paraît-il. Ils sont maigres et très fatigués.

17 novembre

Rien de nouveau. Je suis allé ce matin avec Noiret jusqu'à Hondschoote. Nous y avons vu le monument commémoratif de la victoire française et y avons admiré un bel hôtel de ville flamand, délicate pièce d'architecture aux toits en escaliers surmontés de hautes cheminées, aux larges fenêtres finement sculptées, aux portes ornées d'écussons. L'architecture flamande est fort belle. Malheureusement, nous n'en avons vu que peu d'exemples. l'hôtel de ville de Poperinge est aussi très beau; je tâcherai d'aller le voir un de ces jours.

18 novembre

Le froid s'accroît. Très belle journée, mais forte gelée ce matin. Le canal est couvert d'une large couche de glace. Je suis allé ce matin à Grombeke, il faisait froid; ce soir, bonne promenade jusqu'à Hondschoote.

Nous avons croisé un régiment de territoriaux revenant des tranchées où, nous a dit le colonel, ils se sont très bien comportés. Ces vieux poilus usés, crottés, à la barbe hirsute, aux faces amaigries, aux pipes recourbées rencontrés dans les champs d'Hondschoote m'ont rappelé les vieux de 93 qui ont suivi les mêmes routes et se sont battus aux mêmes endroits. C'est aujourd'hui le même enthousiasme. Ces vieux-là, maintenant qu'ils sont aguerris et bien encadrés, marchent comme des jeunes; je voudrais les voir en sabots et précédés d'un tambour de douze ans!

20 novembre

Hier soir, il a neigé. Cette nuit, une forte gelée a glacé tout cela, et maintenant le givre couvre les arbres, la glace tombe en stalactites des toits, la terre est gercée. C'est très beau à voir, mais non pour les malheureux qui couchent dans les tranchées.

Quel plaisir d'être ici, douille et bien chauds. Pourvu que ça dure! Mais non, ça ne peut pas durer, nous serons bientôt relevés. Profitons en attendant.

22 novembre

J'ai fait aujourd'hui en compagnie du capitaine et de Lachambardie, officier d'approvisionnement du quartier général, un agréable voyage à Dunkerque. Nous avons visité les énormes magasins à vivres de la ville, les très nombreux fours de campagne installés depuis trois semaines dans un grand hall et qui donnent actuellement 300.000 rations de pain par jour. Nous avons visité un bateau hôpital, d'ailleurs froid et peu confortable, et un petit contretorpilleur, ancien modèle, il est vrai, mais intéressant à cause de son poste de T.S.F. et du poste de commandement d'où le commandant dirige la marche de son bateau.

Bien dîné au restaurant Charles.

23 novembre

Déjeuné chez le „Cousin“. Vu avec plaisir les camarades du 8ème escadron.

26 novembre

Toujours à Roesbrugge. On parle de nous faire relever. Au fond, l'oisiveté dans laquelle nous vivons se fait lourde, maintenant. Il est vrai que le lit est si bon! Nos hôtesse Maria Bryon-Delamote et sa belle-sœur Madeleine... si aimables, si avenantes! Leur cuisine est, quoique belge, si saine, si réconfortante, leurs yeux... et puis enfin, il faut bien un escadron de garde au quartier général!

Bruits d'une grande victoire russe au centre de leur ligne que les Allemands cherchent à percer. Ils sont entrés en Prusse orientale. Mais tout cela est bien long. Sur notre front, il se prépare aussi un gros coup. Les Allemands auraient reçu, paraît-il, des renforts. Il nous arrive tous les jours du monde, réservistes, jeunes soldats territoriaux de toutes armes. Ça va, on les décrochera, et alors...

28 novembre

Hier, mauvaise nouvelle: nous devons après-demain rejoindre le régiment pour être probablement embarqué avec lui. Ennui passager, naturellement. Quitter son toit hospitalier, son petit lit flamand, sa cuisine belge, nos hôtesse si aimables. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on va retrouver la vie errante, peut-être les tranchées, en tous cas, les promenades de bosquet en bosquet sous les shrapnels et les percutants.

Ce matin arrive une prolongation de séjour. Nous ne savons pas pour combien de temps, mais qu'importe. On vit au jour le jour à la guerre.

30 novembre

Nous te quittons donc définitivement demain, gentil petit village de Roesbrugge. Quel souvenir tu seras dans notre campagne. Gens accueillants, aimables Belges, vous qui m'avez cédé votre modeste chambre, vous, Marie et Madeleine qui, par votre amabilité, vos soins, votre gaieté, et aussi vos petits plats exquis à la belge, avez laissé sur nous une impression qui ne s'effacera pas! Vous tous, je vous salue et vous dis un adieu reconnaissant. Nous avons si bien pris ici nos habitudes. La vie, bien que monotone, était si douce dans cette petite ville paisible! Douce oasis au milieu de la tempête, je te salue avec une vive émotion. Quel serrement de cœur! Quitter tant d'amitiés et de gens si aimables.

Ce soir Noiret pleurait en partant faire le logement. Une larme a glissé de ses yeux. Demain, lorsque nous partirons, nous ferons comme lui, et c'est le cœur gros que nous te quitterons, oh calme séjour! Nous nous souviendrons des noms que vous nous donniez: M. le capitaine Corset, le gai, le sérieux, le fils; moi qui n'en avais pas, je me sens jaloux. Mais ainsi le veut la guerre; après des jours heureux, l'avenir nous réserve peut-être de mauvais jours.

1^{er} décembre

Comme je m'y attendais, le départ de Roesbrugge a été impressionnant. L'escadron du 25^{ème} dragons qui est venu nous relever est arrivé à dix heures pendant notre dernier déjeuner rue de Bergues. L'adjudant est allé passer la consigne, et, après le déjeuner, nous avons fait nos adieux à nos charmantes hôtesse. Elles pleuraient, nous étions très émus. Tant qu'elles ont pu nous voir, elles ont agité leurs mouchoirs et fait des gestes d'adieu.

Nous sommes partis à midi et avons rejoint le régiment aux environs de Zermezele. Je suis logé avec le 3^{ème} escadron, mes chevaux sont sous un hangar et j'ai un bon lit chez un vieux brave homme.

2 décembre

Excursion à Cassel. Intéressant, mais rien de remarquable.

3 décembre

Nous embarquons ce soir à 7 heures à Cassel. Je vais déjeuner ce matin à la ferme du capitaine envahie par des spahis marocains. L'embarquement se fait pour le mieux et, après avoir dîné, nous prenons nos dispositions pour dormir aussi bien que possible.

4 décembre

Voyage par Longeau, Creil, Meaux, Paris ceinture, Epernay, Châlons. Ces 24 heures en chemin de fer paraissent courtes, on n'a pas le temps de lire.

5 décembre

Nous rejoignons le 12^{ème} C.A. en CHAMPAGNE

Nous avons débarqué hier soir à Châlons à 7 heures et, de suite, nous nous sommes acheminés vers Vraux. La nuit était claire, mais il faisait un vent du diable avec quelques averses qui nous fouettaient le visage. Arrivés à dix heures, nous nous sommes installés et j'ai très bien dormi chez une brave veuve qui m'a conté les misères que lui avaient fait subir les Allemands. Je suis bien logé et ne demande qu'à rester quelques jours ici. Nous ne savons pas encore quel est le sort qui nous attend.

6 décembre

Je suis allé ce matin à la messe. Le clocher de l'église de Vraux a été canonné par les Boches et de grosses brèches, des trous énormes existent sur les côtés de ce clocher. De solides piliers ont résisté aux obus et ont évité la ruine totale de l'édifice, toutefois, le plafond du chœur est sérieusement lézardé. Tout

autour de l'église, les maisons et les granges ont souffert plus ou moins. Cet après-midi, promenade à cheval; rien de saillant: on entend le canon très loin.

7 décembre

Nous avons eu ce matin à déjeuner Calary et Thiébault. Calary, toujours le même, s'amuse avec son jeune sous-lieutenant comme il faisait avec moi.

9 décembre

Je suis allé hier déjeuner à Bouy avec le 6^{ème} escadron commandé par Calary. Après, nous sommes allés avec St Pierre à la recherche de son frère à Mourmelon-le-Petit. Bien entendu, nous ne l'avons pas trouvé, mais au retour, nous avons reçu une rincée de premier ordre. Rien d'intéressant, le temps est maussade, le sol couvert d'une boue gluante. On s'ennuie à mourir.

5 heures du soir - Pour passer le temps, nous sommes allés voir les ponts que le génie construit pour remplacer ceux que les Allemands ont détruits dans leur retraite. Nous avons eu la chance d'arriver au moment du passage de deux péniches aménagées en hôpitaux. On a merveilleusement tiré parti de ces bateaux. Une charmante dame de la Croix Rouge nous a fait les honneurs du bâtiment. La cale a été peinte en blanc au Ripolin, les couchettes toutes très propres, sont bien alignées, de grands poêles chauffent les salles. Il existe des salles d'opérations, rien ne manque. C'est bien mieux que les bateaux hôpitaux visités à Dunkerque.

10 décembre

Nous avons organisé un petit parcours d'obstacles dans un bois de sapins.

11 décembre

Inauguration bien réussie. Tout le monde a passé. Le commandant a fait du bois. Nous réparerons les obstacles.

Le régiment est cantonné d'abord à Vraux, puis à Livry-sur-Vésir. Il passe l'hiver à faire le service des tranchées concurremment avec les territoriaux en face des positions allemandes d'Auberive et de Vaudesincourt.

23 décembre

Partis à deux heures du matin, nous avons rejoint avec deux pelotons le 2^{ème} bataillon du 135^{ème} territorial, commandant Bourillet. La réunion a eu lieu

à Mourmelon-le-Grand. Je me suis présenté au commandant qui a affecté le peloton Noiret à la 6ème compagnie et le mien à la 8ème.

Nous voilà partis pédestrement; nous sommes complètement transformés en fantassins. Nous traversons ainsi champs et bois de sapins, clairières et chemins; le temps est pluvieux, on enfonce parfois jusqu'à la cheville dans une boue gluante. Je fais, tout en marchant, connaissance avec mes nouveaux camarades, tous du Gers. La compagnie est commandée par le capitaine Séguelas, les deux lieutenants s'appellent Salavy et Clarac. Les territoriaux ont bonne mine, les barbes sont grises, les cheveux blancs.

La nuit est noire, on tombe parfois dans des trous d'obus pleins d'eau, sur des troncs d'arbres brisés. Nous arrivons ainsi dans un petit bois dans lequel nous apercevons de petites huttes surmontées de colonnes de fumée. C'est le poste de commandement du chef de bataillon. Les portes s'ouvrent et on aperçoit des lumières dans les gourbis.

L'état-major s'y introduit et nous continuons, après avoir laissé dans les tranchées qui avoisinent le poste la compagnie de réserve, qui va travailler pour la première ligne des pieux, des piquets, des chevaux de frise et autres objets nécessaires à la fortification. En passant, on me fait voir le bois des cuisines, où se trouvent des casemates, d'où partiront les distributions chaudes.

Nous voici maintenant sur la voie romaine, bordée de grandes tranchées, nous la traversons et nous introduisons bientôt dans un boyau large de 50cm et à hauteur d'homme. Nous sommes sans doute en vue de l'ennemi, mais dans la nuit, on ne se rend compte de rien. Nous cheminons ainsi à la queue leu leu; le boyau forme des coudes en saillants pour éviter les tirs d'enfilade. Le fond est couvert d'une boue blanche et gluante, le sol de la Champagne étant crayeux. Nous marchons ainsi pendant 1.500m environ et nous arrivons enfin aux tranchées.

Nous continuons maintenant le long des créneaux où sont placés des fusils. La tranchée est coupée, elle aussi, de IOM en IOM, de redans en retrait. Les créneaux se succèdent, les redans aussi, à des carrefours succèdent d'autres carrefours; le capitaine, sans hésitation, se dirige dans ce réseau.

Les hommes que nous venons remplacer, collés, sacs au dos, dans les refuges, attendent le moment de s'en aller. Nous parcourons ainsi 5 à 600m, quand, arrivé derrière un petit bois, je m'introduis, à la suite du capitaine, dans une caverne souterraine à laquelle on accède par un escalier fermé par une porte en bois et un rideau. Nous nous trouvons dans une petite salle souterraine large de deux mètres, longue de six; en face de l'escalier, une cheminée où flambe une grosse bûche devant des chenets faits de deux baïonnettes boches enfoncées aux trois quarts dans le sol. A droite et à gauche, deux lits de camp garnis de paille; au centre, une table. Le plafond est formé d'une double rangée de rondins recouverts d'une épaisse couche de terre. C'est la casemate des officiers, dont le capitaine que nous venons relever me fait les honneurs. C'est là que nous allons vivre pendant trois jours

Pendant ce temps, la compagnie défile et va prendre les positions affectées; les vieux les connaissent bien, ils sont là depuis 62 jours.

Nous faisons, après déjeuner, le tour de nos propriétés; nous voyons les lignes de tranchées s'étendant à droite et à gauche du poste, dénommées suivant le nom de l'officier qui commande le secteur: boulevard Salavy et boulevard Clarac.

Les tranchées sont plus hautes qu'un homme debout; elles sont aussi étroites que possible, afin que les obus aient plus de difficultés à y tomber; de loin en loin, des boyaux conduisent à des abris souterrains, à des WC et, en avant des

tranchées, à des postes creusés pour les sentinelles en arrière du réseau de fils de fer barbelés, des chevaux de frise et autres obstacles.

La moitié de l'effectif est aux créneaux; la nuit est froide. Les hommes battent la semelle, enveloppés dans des couvertures, des toiles de tente et la tête couverte de passe-montagnes. L'autre moitié de l'effectif se chauffe et se repose dans les gourbis.

Nous allons maintenant visiter le poste d'écoutes. Nous nous engageons dans un boyau en zigzag et, au bout de 250m, nous arrivons à un poste de liaison, et 250m plus loin, au poste d'écoutes avancé. Il y a là une demi-section avec un gourbi. A pas de loup, nous allons visiter les sentinelles qui sont à 50m en avant. Il y en a trois, protégées par des abattis et des fils barbelés.

Je reste un moment avec elles; elles m'expliquent que les sentinelles allemandes sont tout près, à 50m, et, en effet, on entend bientôt tousser. On entend des bruits de voix à 150m au jugé.

- Eh, mon lieutenant, me dit l'homme en me montrant un point noir à 20m, je ne sais pas ce que c'est, mais ça n'y était pas quand je suis arrivé. Mais je le tiens en joue, et s'il bouge...

J'ai toutes les peines du monde à persuader mon brave que c'est une tête de sapin, il ne veut rien savoir et tient toujours son boche en joue.

La nuit se passe tranquillement sur notre lit de camp: une planche avec un peu de paille dessus, aussi ai-je les côtes en long en me réveillant le matin. A ce moment, on nous apporte du chocolat, on allume du feu, nous nous débarbouillons avec un quart d'eau, car il n'y a pas d'eau à 10km à la ronde; on l'apporte à coups de tonneaux. Et par un beau soleil et une froide matinée, nous mettons le nez dehors.

Devant nous, un bois parallèle à nos tranchées s'interrompt à mi-côte. Au pied du bois, le ruban blanc des tranchées et boyaux allemands; des créneaux noirs nous regardent. Sur la gauche, la colline s'abaisse, des tranchées grimpent la crête et se perdent derrière. Sur la crête suivante, les tranchées reparaissent encore sur la lisière du bois. Devant toutes les tranchées se trouve un énorme réseau de fils de fer barbelés et entrecroisés et attachés à des piquets atteignant parfois 50m. Plus loin, derrière ce premier réseau, apparaissent les fameuses hauteurs de Morionvilliers, qui arrêtent depuis si longtemps la marche de nos troupes. C'est là qu'est placée l'artillerie. A gauche, encore des collines, des bois. on m'explique que les tranchées que l'on voit entremêlées sont partie aux Allemands, partie au 108ème qui progresse lentement. Tout ce terrain où grouille tant de monde ressemble à un vrai désert. A droite, la plaine s'élargit, les tranchées s'éloignent les unes des autres vers Auberive et les rives ensanglantées de la Suippe.

Entre les deux camps, des cadavres allemands qui pourrissent depuis deux mois. Nos hommes, au risque de se faire tuer, sont allés la nuit ramasser les cadavres français; les Boches n'en ont pas fait autant.

C'est là que s'est arrêté le recul allemand après la bataille de la Marne.

La matinée se passe à visiter les abris pour mitrailleuses, les travaux d'approche. Des dizaines de kilomètres de boyaux, de tranchées sont creusés. Les hommes armés de pioches et de pelles sont sales et boueux, mais ils ont l'air guerrier et leurs armes sont reluisantes. Je visite le village nègre du 326ème de réserve, nos voisins, rien n'y manque.

Les trous d'obus sont nombreux, les Allemands inquiètent les travailleurs, beaucoup de leurs obus n'éclatent pas et restent bêtement sur le sol, tournés vers ceux qui les ont lancés.

Nous rentrons pour déjeuner et attendons le soir, où je vais participer à la pose de chevaux de frise, qui vont protéger les tranchées en construction.

Par un merveilleux clair de lune, nous allons avec l'adjudant placer et attacher nos nouveaux chevaux, au risque de recevoir une fusillade endiablée. Nous sommes silencieux sur le sol glacé qui craque sous nos pas. C'est la nuit de Noël, une nuit de forte gelée, avec des millions d'étoiles.

Le capitaine réunit les sous-officiers, et l'eau de vie de troupe brûle bientôt en un brûlot joyeux que nous buvons aux cris de „vive la France“. Pas un coup de fusil devant nous, mais à droite, vers Perthes-lès-Hurlus, le 17ème Corps s'engage très fort, on entend le canon et la fusillade.

La matinée est calme. Je m'amuse à viser les casques à pointe que je crois apercevoir dans les créneaux. Je crois bien en avoir descendu un. Comme au tir, un camarade, jumelle en main, est à côté et juge des coups.

Nos travaux avancent, aussi notre activité nous vaut-elle une canonnade qui nous est servie de 5 à 7.

26 décembre

Au soir, nous assistons à une petite réjouissance: nous avons signalé à l'artillerie un poste de mitrailleuses allemandes que nous avons cru découvrir. Vers 3 heures, une dégelée d'obus tombe sur la tranchée allemande à l'endroit indiqué. La terre saute, les créneaux disparaissent, et nous apercevons, sautant vers leur tranchée, cinq Allemands sur lesquels nous ouvrons le feu. Il en reste un sur le carreau.

Nous sommes relevés ce soir et retournons à notre cantonnement.

ANNEE 1915

Nous passons janvier, février et mars dans le secteur calme de Champagne, nous rendant périodiquement aux tranchées, étayant les régiments territoriaux.

10 janvier

Nous devons changer de secteur.

Vers 9 heures du soir, la relève arrive. Je passe la consigne et rassemble mes hommes à l'entrée du boyau. La pluie, le vent font rage; la nuit est obscure, à ne pas voir à deux pas devant soi. Nous attendons là une demi-heure. Nos hommes n'ont pas mangé de la journée, on doit leur donner leur ration en arrivant au nouveau poste, car on ne peut faire de cuisine que la nuit.

Enroulé dans mon manteau et ma pèlerine, j'attends, tâchant de distraire mes hommes et de plaisanter sous la rafale. Le détachement est enfin réuni, et

nous partons sous la bourrasque. Je dois servir de guide jusqu'à la voie romaine distante de 1.500m; je longe un bois que j'ai reconnu, tantôt tombant dans un trou d'obus, tantôt buttant contre une souche d'arbre; une fois, c'est une tranchée dans laquelle je manque de tomber, une autre, un fossé que je n'ai pas vu; là, un réseau de fils de fer dans lequel je m'embrouille. J'arrive enfin à la voie romaine, devenue la grande route nationale de Reims à Ste Menehould.

Le capitaine, qui est allé reconnaître l'itinéraire, prend alors la direction, mais bientôt il se perd, bafouille, nous ne savons plus où nous sommes. Il s'agit de trouver le P.C. du nouveau bataillon auquel nous sommes affectés. Nous sommes au milieu d'un ensemble de gourbis souterrains, tapis au fond des bois. Allez trouver dans un terrain inconnu, sans aucun point de repère, par nuit noire et au milieu d'une quantité de bois de sapins tous pareils, le point que l'on cherche.

Tout à coup, le capitaine s'arrête:

- Halte là! Relève du 21ème chasseurs. Ne tirez pas! France! Ne tirez pas, nous sommes du 21ème chasseurs! Il va tirer, le bougre!

Nous, sous l'averse, ne bougeons pas. Connaissant l'affolement des territoriaux, nous craignons de recevoir une balle.

Pas de réponse. Le capitaine s'avance avec précaution.

- M..., c'est un arbre,

Malgré la rafale, nous nous tordons, mais cela ne nous indique pas notre chemin.

Nous continuons et avons la chance de trouver un territorial en faction devant une poudrière. Nous l'interviewons.

- J'ai ma consigne, je ne puis vous accompagner.

- Mais pourtant, dit le capitaine, il faut que j'arrive au poste de commandement du 132ème territorial, il faut que vous me conduisiez.

- Et puis d'abord, qui êtes-vous?

Et voilà notre territorial qui croise la baïonnette et s'esquive derrière les arbres.

Le capitaine, furieux, le poursuit; tout à coup, il tombe dans un trou au fond duquel il patauge sans pouvoir sortir. Le comique continue.

Nous découvrons enfin un petit poste que nous réveillons à coups de bottes. On nous donne un guide qui, dans la boue jusqu'au genou, nous amène enfin au bord d'un bois dans lequel le capitaine s'enfonce. Nous attendons, les pieds dans l'eau, la tête sous la pluie et le vent; on parle longuement. Une demi-heure passe, le capitaine revient, suivi de deux bonshommes; l'un donne une boule de pain pour six, l'autre un biff froid. Bien entendu, succulent repas largement arrosé par l'eau de pluie.

Nous enfonçons dans la boue, et c'est à grand peine que nous retirons nos godillots pleins d'eau des trous où nous nous sommes immobilisés; le dos rond, nous continuons vers les tranchées sous la conduite de fantassins du secteur.

Enfin, à minuit passé, nous arrivons au fond des tranchées et nos chasseurs s'accroupissent dans la boue des gourbis.

Quant à moi, je m'étends à côté du lieutenant qui commande la section, sur un petit tas de paille complètement mouillé, je m'enroule dans mon manteau transpercé, étends sur moi mon caoutchouc et m'endors transis au bruit des gouttes d'eau tombant sans discontinuer sur moi.

Nous sommes dans notre nouveau secteur, voisins du fameux village d'Auberive, clef de la voie ferrée de Vouziers à Reims. Vaudesincourt, troué comme une écumoire, est plus loin sur les hauteurs. Entre les Allemands et nous,

se trouvent des bois de pins dans lesquels, la nuit, les avant-postes des deux parties voisinent.

Un calme parfait, un silence absolu, à peine interrompu de temps en temps par le grésilleme nt d'un gros obus qui passe:

- L'omnibus pour Auberive, crient les hommes.

Les heures sont longues à passer, et notre maigre feu de charbon de bois est impuissant à combattre l'humidité.

12 janvier

Livry-sur-Vesle. Nous avons eu ce matin une cérémonie émouvante. Le capitaine Laverniolle a été décoré de la Légion d'Honneur. Le régiment, ou plutôt ce qu'il en reste, a été réuni, et j'ai eu enfin le bonheur de commander mon peloton à cheval, ce qui est plus agréable que de le traîner à pied, derrière soi, dans la boue et les bois de sapins.

Choisi pour cette fête une clairière entourée de sapins.

Le soleil, bien rare, s'est mis en tenue de parade et éclaire la montagne de Reims ainsi que les petits villages bleu clair nichés dans les vignes marron. Dans le lointain à droite, les hauteurs noires et menaçantes de Morionvilliers, occupées par l'artillerie allemande, d'où en ce moment partent des coups de canon dont on aperçoit les éclatements blanc neigeux pas très loin de nous.

Nous arrivons sur le terrain, les chasseurs, heureux d'être dans leur élément, sont astiqués, shakos et sabres brillant joyeusement. Nos petits chevaux reposés caracolent, et une galopade effrénée, suivie d'un déploiement très réussi, nous amène en bataille devant le colonel qui décore notre brave capitaine au bruit lointain de la salve d'honneur... tirée par les Allemands.

Nous avons ensuite fait un exercice de charge, hélas loin des Boches que nous aurions tant désiré voir devant nous.

22 janvier

Aux tranchées près d'Auberive En allant déjeuner avec le lieutenant Lamic, qui commande la compagnie, j'apprends qu'un territorial, un espèce de trimardeur, a déserté cette nuit. Etant sentinelle avec un de ses camarades, il a prétexté une promenade dans les environs pour se réchauffer les pieds et s'est esquivé dans la nuit.

On a fouillé les fils de fer sans le trouver. Comme le jour était près de se lever, on a placé des guetteurs pour surveiller son arrivée dans les lignes boches; ils ne l'ont pas vu arriver.

Nous avons donc pensé qu'il était peut-être caché dans les bois qui sont entre les lignes et qu'il y avait des chances de le trouver en allant y voir.

Les bois en question sont séparés de nos lignes par un glacis descendant sur 8 à 900m en pleine vue des tranchées allemandes. C'est là la difficulté.

Le sergent Lamic désigne le sergent du déserteur et deux de ses camarades, je fournis trois chasseurs et j'offre de diriger la petite expédition.

J'endosse la capote de mon ordonnance, prends sa carabine et sa baïonnette, et nous nous mettons en route, en enjambant la tranchée et le réseau, et fonçons vers les bois.

Je dirige le sergent sur le bois à droite et prends ceux de gauche. Nous atteignons la lisière, quand a commencé la chanson bien connue des frelons boches, qui nous ont aperçus. Les coups sont isolés.

Nous nous tapissons un moment derrière les sapins; je laisse à l'entrée du bois un territorial qui tremble comme une feuille et m'engage sous les arbres, non sans précautions, car on ne s'est jamais aventuré dans ces bois, qui peuvent être occupés par des postes allemands.

Du haut de la tranchée, le public nous suit des yeux, attentif à tous nos mouvements. Nous disparaissions sous les arbres.

Je fais une centaine de mètres, cherchant le fugitif, mais j'aperçois mon sergent qui, avec ses hommes, fait demi-tour. Me voilà bien planté: personne à droite. Cependant je continue ma tournée, j'aperçois une casquette d'officier allemand trouée d'une balle. Pas de tranchée dans le bois, pas de trace de passage. Je fais ainsi 3 à 400m et arrive à un abattis situé à 500m environ des Allemands. Je continue ma battue, toujours sans succès. Les balles commencent à tomber autour de nous, il faut retourner.

A ce moment, un obus passe en sifflant au-dessus de nous. Je regarde: il tombe en avant de nos tranchées. Les Boches ont repéré le retour des territoriaux et ils tirent dessus. Les obus se succèdent maintenant sans interruption en shrapnels et en percutants. Cependant, ils ont pu atteindre les abris des sentinelles et y trouver un abri approximatif.

Mais maintenant que le tir est réglé, je vais avoir un agréable retour! J'arrive à la lisière du bois, et nous voilà devant les 800m à parcourir à découvert. Les obus tombent toujours là-haut devant les tranchées. Un moment d'émotion:

- Toi, tu vas prendre par ici, le long de ces meules de paille, toi, à travers les gerbes, l'un après l'autre, par bonds, vous aplatisant après chaque bond.

Nous partons courbés en deux, les balles commencent et s'égarer autour de nous. C'est dur de monter une côte au pas de gymnastique, plié en deux; malgré tout, on est obligé de s'arrêter, et les balles sifflent aux oreilles.

Voici un petit chemin derrière lequel je trouverais un abri relatif, mais pour y arriver, il faut parcourir encore 200m très dangereux. Je prends le parti de les parcourir en rampant et, en effet, traînant ma carabine, me traînant sur les mains et les genoux, poursuivi par les balles, je rampe jusqu'à mon petit chemin, où je reprends mon souffle.

Ce n'est pas tout: il faut maintenant traverser la crête qui précède la tranchée et qui est battue par l'artillerie. Je vois à 100m devant moi les fumées noires des explosifs et les flocons blancs des shrapnels.

Nous nous élançons par bonds, les marmites tombent: me voici à 50m des trous des sentinelles, je vais m'y abriter et respirer. M'y voici, mais les territoriaux que je pensais arrivés depuis longtemps sont tapis au fond du trou. Je m'installe, car le feu continue. Devant moi à présent, le réseau de fils de fer barbelés. Impossible de le passer vite et en se dissimulant. J'arrive toutefois, ainsi que mes hommes, sain et sauf à la tranchée et les territoriaux suivent. Nous voici au complet.

Pas de déserteur, mais des renseignements utiles: les bois ne sont pas occupés, même pas des postes, pas de trace de circulation dans les bois et, très important, j'ai pu déterminer exactement l'emplacement des pièces qui nous ont tiré dessus; elles sont dans la tranchée même. Je les ai signalées à l'artillerie qui va les démolir.

Le commandant du bataillon m'a félicité, de même mon lieutenant-colonel qui est venu ce soir.

Dans la tranchée, il y a eu deux blessés légers et un gourbi a été démoli.

23 janvier

J'ai vu hier le lieutenant-colonel qui était venu aux tranchées. On lui a raconté ma reconnaissance d'hier. Il m'a félicité. Je vais faire un rapport.

Belle nuit très froide. Il gèle fort. Vers 5 heures, je suis allé faire ma ronde. Devant ma porte l'homme de quart fredonne „Auprès de ma blonde“.

A peine rentré, des bordées d'obus s'abattent par trois sur mon abri, qui est criblé. C'est un bruit de ferraille, des sifflements, des éclatements. J'envoie mon brave Duteil aux nouvelles: rien de nouveau, sauf une carabine cassée. Un obus a butté dans le couloir de l'abri. Les batteries de Morionvilliers prennent nos tranchées en enfilade, ce qui fait que le séjour n'est pas très agréable.

25 janvier

Livry-sur-Vesle. Je suis très content, j'ai été cité à l'ordre du jour du régiment et à celui de la division pour ma reconnaissance de l'autre jour. Je suis de plus proposé pour une citation à l'ordre de l'armée.

Les camarades m'ont fait une ovation à mon retour des tranchées. Les hommes qui m'accompagnaient sont cités à l'ordre du régiment.

Toujours la même situation, on s'organise ici dans les tranchées comme si on devait y rester toute la vie.

Décision du 21ème chasseurs du 24 janvier 1915: Ordre

„Sur la demande du lieutenant-colonel Lasserre, commandant le sous-secteur gauche du secteur D, le colonel cite à l'ordre du régiment M. le lieutenant Rouanet et les cavaliers Jaladier et Favart pour la crânerie et l'entrain dont ils ont fait preuve en effectuant avec un sergent au 132ème, en plein jour et sous un feu violent, près des tranchées ennemies, une patrouille qui a signalé de façon précise l'emplacement d'une demi-batterie d'artillerie allemande qu'on n'avait pas pu situer jusqu'ici.

M. M. le lieutenant Rouanet est en outre proposé par le lieutenant-colonel Lasserre pour une citation à l'ordre de l'armée.“

Livry-sur-Vesle, le 24 janvier 1915 Le colonel de Montjoue.

Extrait du rapport de la 91ème division territoriale du 24 janvier 1915:

„Félicitations. Une patrouille commandée par le lieutenant Rouanet, du 21ème chasseurs, s'est portée en plein jour à 500m en avant des tranchées de première ligne ennemies et a pu revenir saine et sauve, bien que fusillée et canonnée par l'ennemi, rapportant d'utiles renseignements.

Le général commandant la division porte cet acte d'audace et d'habileté à la connaissance des troupes et félicite particulièrement le lieutenant Rouanet.“

16 février

J'ai eu ce matin une longue conférence avec le grand patron, le général Descoings, commandant le corps d'armée, qui m'avait convoqué. Il m'a interrogé

au sujet du secteur où sont nos tranchées et m'a chargé d'une série de reconnaissances.

Il y a devant nous, vers Vaudesincourt, une série de tranchées très nettement visibles, puis, à droite, un village, Auberive, entouré de tranchées. Le général veut que je reconnaisse s'il y a une interruption entre ces dernières et les premières. Il s'agit d'aller voir, entre Auberive et Vaudesincourt d'une part, et d'autre part vers le bois qui est à gauche. Tout cela n'est pas commode à exécuter sous les balles et la mitraille allemande.

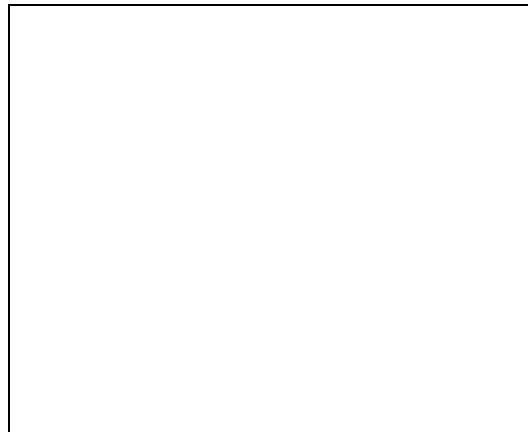
- Vous vous rendrez compte, me dit-il, des lignes de tranchées, des endroits où elles sont placées, des défenses accessoires qu'elles comportent. Puis, il y a des ravitaillements qui vont de Vaudesincourt à Auberive, des relèves; je voudrais que vous preniez un fil téléphonique de 1.500 à 1.800m, que vous alliez près d'Auberive, et que vous téléphoniez quand les ravitaillements passeront sur la route.

Cette plaine est remplie de postes allemands et de sentinelles. Dans la nuit, on se perd dans tous ces bois, on tombe sous les projecteurs, qui dévoilent votre présence.

Enfin, je ferai ce que je pourrai. J'ai répondu au général:

- J'irai, mon général, mais si je ne suis pas tué, je serai pris.

Il a compris la difficulté de l'opération. Je serai prudent.



17 février

Les quatre corps d'armée massés entre Souain et l'Argonne ont pris chacun un secteur. Ce sont les 2ème, 4ème, 17ème et un corps colonial. Cependant nous ne sommes pas encore à la grande trouée qui nous ouvrira le chemin de la Meuse.

Quand on pense que les Allemands n'ont pas pu percer sur Ypres avec de grosses masses, les canons, leur mépris de la mort et de la vie des hommes, qu'ils ont échoué devant des tranchées sans défenses accessoires occupées par quelques cavaliers, on frémit à l'idée que nous avons à aborder des fortifications formidables.

Les communiqués doivent étonner le public: et quoi, on n'avance pas plus vite? Les communiqués devraient donner à côté de l'annonce du gain d'une tranchée le nombre d'hommes qu'a coûté sa conquête. Il est vrai que le public serait effrayé.

On nous fait construire des gourbis autour du cantonnement, afin de pouvoir nous abriter en cas de bombardement. Je crois que ce n'était pas très utile, car les obus allemands ne peuvent guère arriver jusqu'ici.

Je sais bien que si les bombes arrivaient, je resterais tranquillement dans mon lit.

C'est tout de même ennuyeux de penser que l'on peut être écrasé par un obus partant de 12 kilomètres.

19 février

J'étais hier soir en train de prendre mon café, quand Calary arrive et me dit que le général me demande de faire de suite une reconnaissance. Je saute sur Basile et, un moment après, je suis aux tranchées. Je prends deux braves garçons de mon peloton et nous voilà partis.

Nous traversons les fils de fer et nous voici dans la plaine, entre les Boches et nos tranchées.

Nous n'avons pas fait 200m, que les obus commencent à tomber sur nous. Je fais tapir mes hommes pendant un moment, puis nous continuons notre route par bonds, toujours poursuivis par les obus chaque fois que nous nous portons en avant.

Nous arrivons enfin à des gerbes de paille à côté desquelles il y a encore des cadavres allemands; nous nous cachons derrière et je regarde à la jumelle ce que j'ai à voir. A ce moment, une dégelée d'obus nous encadre, et chaque fois que je veux hasarder un œil dehors, c'est une nouvelle salve. Heureusement, ce sont des percutants, ils font de grands trous, nous recouvrant de terre, mais c'est tout, tant qu'ils ne vous tombent pas dessus. S'ils avaient envoyé des shrapnels, nous y serions sûrement passés.

Malgré ce, je prends tous les renseignements que je puis.

Maintenant, il s'agit de revenir. Heureusement arrive une averse terrible qui brouille tout l'horizon, et grâce à cela, nous pouvons retourner aux tranchées sans aucun mal.

Je suis allé immédiatement rendre compte au général de corps d'armée, qui m'a accueilli:

- Mon pauvre ami, je ne vous avais pas demandé d'aller aussi loin, je suis navré. Ces chasseurs sont épatants. Vous direz à votre colonel de porter à l'ordre du jour vos deux hommes; j'irai les voir dans les tranchées. Vous allez dîner avec moi, je vous ferai reconduire en auto, etc...

Il était tard, en effet.

22 février

Tranchées sud d'Auberive. Voici le jour, le brigadier de quart vient me rendre compte de sa faction: rien de nouveau. Il fait rentrer les sentinelles avancées et ne laisse qu'un seul homme par peloton dans les tranchées. Il est sept heures et grand jour, mais que faire? Je me roule à nouveau dans ma peau de bique et me retourne vers le mur. Mon lit est dur: une planche surélevée légèrement par quatre rondins, un peu de paille à moitié pourrie, durcie, semblable à du fumier. Aussi, le matin, les hanches et les épaules sont douloureuses. Au-dessus de ma tête, une toile de tente recueille l'eau qui s'écoule à travers les

rondins formant le plafond de la pièce. Une excavation, près de moi, creusée dans la terre, renferme 5.000 cartouches; c'est la réserve de munitions de l'escadron. Une cheminée, où toute la nuit du bois de sapin et du charbon de bois ont brûlé, fume en permanence et remplit ma petite grotte d'une fumée âcre et épaisse. On s'y fait. Un fauteuil, une planche sur des bâtons, pas de table. En somme j'ai un très mauvais gourbi, aussi ai-je entrepris depuis mon arrivée ici la construction d'un nouvel abri. Je profite du brouillard pour faire apporter des rondins de bois.

L'eau est très rare. Elle est apportée de 12km. Je n'en utilise qu'un quart pour me débarbouiller. Mon ordonnance fait le „jus“ sur le „réchaud du soldat“. Nouvelle invention.

Dehors gelée blanche, temps froid. Le capitaine de la compagnie territoriale est un avoué de Montauban, Me Laroche. Un sergent de sa compagnie est un ancien sous-préfet de St Pons.

24 février

Ce matin, gelée blanche; beau temps, bien qu'un peu brumeux. Grand meeting d'aviation. Un Allemand passe au-dessus de nos lignes, sans que l'artillerie tire sur lui, au grand désappointement des territoriaux. Plusieurs Voisin et Farman arrivent ensuite, salués par les obus allemands. C'est toujours un spectacle palpitant que cette lutte de la vitesse et de la hauteur contre l'adresse et la précision de l'artillerie. Cette dernière tire en général en arrière de l'avion, cependant, elle s'en approche souvent de très près. Le flocon blanc apparaît avec un éclair, grossit, s'élève dans l'espace, puis s'effiloche, alors qu'un autre nuage apparaît à son tour. La retombée des éclats est dangereuse pour les gens qui sont dans les parages. Ce matin, un obus non éclaté tiré sur un avion est venu tomber près de mon abri.

J'ai longtemps scruté les tranchées allemandes, cherchant à pénétrer leur mystère. Je me suis même trop montré au-dessus de la tranchée; l'avertissement n'a pas tardé à m'arriver: une salve éclate près de moi, bruit strident des éclats tourbillonnant en l'air. Plusieurs salves suivent, un obus éclate dans les fils de fer devant moi. Je rengaine ma jumelle pour un moment.

Je dois faire cette nuit une reconnaissance assez périlleuse. Je dois me trouver au point du jour à un endroit d'où j'aperçoive une partie cachée des tranchées allemandes. Ce n'est pas du tout commode d'atteindre cet endroit, entre les lignes.

25 février

L'homme de veille vient me réveiller à 4h. Je me lève et suis bientôt prêt: capote, peau de bique, car il fait très froid, jumelle et revolver, quelques cartouches en vrac, un crayon et du papier. Les hommes qui doivent m'accompagner sont prêts; j'en prends six, dont l'Alsacien Taudant, Jaladier et mon ordonnance Laurière. Les carabines sont prêtes, les baïonnettes brillent dans la nuit.

En avant; nous passons les fils de fer en enjambant les piquets, nous accrochant aux barbelés, culbutant dans les trous d'obus. Ce n'est pas du tout comme de franchir les réseaux; pensez quand, en plus de ces difficultés, les tirailleurs ennemis vous fusillent à bout portant.

Nous voici dans la plaine; en silence, nous descendons vers le bois où j'ai décidé d'aller. Sept silhouettes noires et silencieuses s'avancent. Nous approchons du bois: je laisse mes hommes abrités derrière les gerbes et lance en avant deux éclaireurs pour fouiller la lisière du bois avant d'y engager tout mon monde. Les éclaireurs avancent; je les vois s'aplatir, ramper dans le fourré, puis disparaître. Les Allemands nous ont-ils devancés, ont-ils un poste dans ce bois? La main crispée sur le pommeau du revolver, l'œil ouvert doublement, cherchant à percer la nuit, nous attendons.

Enfin, l'un des éclaireurs arrive, comme un souffle, il me glisse à l'oreille:

- Mon lieutenant, nous sommes arrivés à la lisière. Il y a un trou de sentinelle, avec en arrière une tranchée et un abri.

- Y a-t-il quelqu'un dedans?

- Nous n'avons pas vu.

- Il faut aller voir.

Je m'enfonce avec eux vers le point suspect. Nous fouillons le bois. Celui que j'ai choisi est étroit, deux rangées d'arbres seulement. J'établis ma petite troupe derrière une clairière, des hommes en vedettes, et nous attendons le jour.

Le vent est violent, on gèle sur place. Une vedette s'approche:

- Mon lieutenant, dans le bois, il y a des ombres.

Je vois en effet des points noirs qui me paraissent être des Boches. Le bois est occupé, je m'y attendais.

Le jour commence à poindre. Je repère un grand sapin dans la partie la plus élevée du bois et je l'escalade. Me voici sur mon perchoir. J'attends; le froid est intense, le vent violent. On commence à distinguer les arbres du bois des Boches en face. Immobile, derrière les aiguilles du sapin, j'attends d'y voir clair. Peut-être une salve va-t-elle me faire dégringoler comme un vulgaire corbeau.

Maintenant il fait grand jour, c'est le moment d'observer. Je braque ma jumelle, je fouille Vaudesincourt et les tranchées qui l'environnent, j'aperçois tout ce que dans ma précédente reconnaissance je n'avais pas pu voir, je me rends compte de tous les détails. Les Boches sont calmes; de temps en temps, un obus passe près de moi et tombe dans la tranchée allemande.

Après avoir bien examiné tout ce que j'ai à voir, je descends de mon perchoir avec mille précautions, et c'est avec un certain plaisir que je me trouve caché dans les broussailles, rédigeant notes et croquis. Je renvoie mes hommes un à un; je pars le dernier et regagne nos tranchées sans dommage.

J'ai passé ma soirée à faire des croquis et des plans, à rédiger mes observations, faire le croquis perspectif que je fournirai au général. *Ouf! Encore une fois je leur ai échappé.*

27 février

J'ai été prié par le lieutenant-colonel qui m'a demandé des détails sur ma reconnaissance pour la citer dans le journal de marche du régiment.

J'ai eu aussi le plaisir de lire ma deuxième citation à l'ordre du régiment, celle du 19 février:

„Le colonel cite à l'ordre du régiment le lieutenant Rouanet et les chasseurs Sauvage et Mounier qui ont accompli, sur l'ordre du général commandant le corps d'armée, une reconnaissance en plein jour sur les tranchées ennemies et qui, pour remplir leur mission, sont restés une

demi-heure dans un terrain tout à fait découvert exposé au feu d'une batterie ennemie."

3 mars

Visite à Jean Cathala et à Georges Borderie. Le père de Jean arrive justement à ce moment, avec M. Vidal et le colonel vétérinaire Alquier, tous d'Argel-liers. Une bouffée d'air du pays. J'ai des nouvelles des miens et il rapportent des miennes à l'arrière.

Il y a, ces jours-ci, de gros mouvements de troupes par ici; il est arrivé plusieurs corps d'armée, de l'artillerie lourde en masse: 155 et 120 longs. Tout le 16ème corps est là.

En rentrant, j'apprends deux mauvaises nouvelles: l'attaque dans la région est différée; l'on prendrait des officiers d'active de la cavalerie pour les mettre dans l'infanterie.

Le capitaine Lavergniolle vient de passer chef d'escadron.

J'ai vu hier un train de 200 prisonniers, tous jeunes gens de 17 à 18 ans, très propres, bien astiqués, pas même la boue des tranchées. La conclusion est facile: nous progressons ici, mais avec des pertes considérables; ces jours-ci, le 2ème corps a perdu 36 officiers et 6.000 hommes. La trouée se fera, mais ce sera dur. On escompte le succès: les divisions de cavalerie qui se trouvent dans les environs sont prêtes à s'ébranler dès que la trouée sera faite.

5 mars

Je suis allé ce matin déjeuner avec les camarades du 5ème escadron à Bouy, où j'ai été admirablement reçu par le capitaine de la Taille et les officiers de l'escadron.

J'ai appris que l'attaque qui devait se produire sur Perthes est décommandée; elle était motivée, paraît-il, par des raisons diplomatiques, mais les succès sur le Niémen des Russes et le bombardement des Dardanelles ont suffi. On ne sacrifie pas les hommes qui auraient succombé durant l'attaque; on attend. D'ailleurs, le temps est très défavorable, il s'est mis à la pluie.

La grande discussion continue pour savoir quels sont ceux d'entre nous qui seront envoyés dans l'infanterie. Le commandant Lavergniolle fait des efforts désespérés pour se tirer de ce mauvais pas. Réussira-t-il? Raymond paraît résigné, Lannurien lutte avec Bernard. Pour les lieutenants, on désignera sûrement des sous-officiers qui seront promus.

Ce soir, nous apprenons qu'un trompette de l'escadron et un homme ont été, le premier, tué, le second, blessé, en plaçant de fils de fer devant les tranchées que nous venons de construire. *On nous annonce ça à la pension. Leur officier à tous deux, Bernard est là:*

- Ce n'est pas une grande perte.

Froid, bien entendu. Comment peut-on avoir une telle mentalité!

7 mars

Les journaux nous apprennent que M. Venizelos, ministre de la Grèce, a donné sa démission en raison du refus du roi de déclarer la guerre à la Turquie. Nous avons eu un moment d'abattement, car l'entrée en scène de la Grèce aurait pu hâter la solution; mais nous nous sommes vite repris.

Bonne nouvelle: prise du bois Sabot où la 50ème division de réserve avait échoué. C'est un beau succès. Je pars ce soir pour les tranchées; il pleut depuis ce matin, la relève sera dure, heureusement qu'à la réserve, on est à peu près bien organisé.

8 mars

Arrivés hier soir par vent du nord froid. *Nous nous installons, le capitaine Lannes et moi, dans le somptueux gourbi de la réserve et y passons une bonne nuit.* Ce matin, la neige fait son apparition. Du côté de Perthes, la canonnade est intense. Notre front est calme.

9 mars

Cette nuit, les obus allemands tirés pour gêner les travailleurs, ont fait quelques victimes parmi les territoriaux. Deux hommes ont été tués, plusieurs ont été blessés. Dans la nuit, les Allemands tirent sur les points où se font des travaux, le hasard fait le reste. La canonnade a duré toute la nuit et toute la matinée sur Perthes. Son intensité nous rappelle celle que nous entendions sur Ypres.

9h du soir. Nous avons enterré ce soir les territoriaux tués durant la nuit. La compagnie toute entière était présente avec délégations des autres compagnies et des chasseurs. On les a placés dans un petit cimetière situé tout au fond du bois de pins. Des sanglots se mêlaient au bruit du canon.

Un chasseur a encore été blessé ce soir, il a reçu 5 balles de shrapnels dans les jambes. Je viens d'assister à son pansement, il ne souffrait pas trop. *Ces nouvelles tranchées, ces travaux nous coûtent déjà pas mal de victimes, espérons que nous en resterons là.*

12 mars

Tranchées devant Auberive. Ce soir nous avons subi un bombardement assez sérieux. Mon camarade de Pins, qui se trouvait hors de la tranchée, dans la zone dangereuse, a été blessé par une balle de shrapnel qui lui a traversé la cuisse et s'est arrêtée sur l'os.

Nous travaillons en avant de la tranchée de première ligne, ce qui nous vaut des salves. Nous avons eu deux hommes tués et plusieurs blessés.

J'ai été cité hier à l'ordre du corps d'armée pour les diverses reconnaissances.

„Ordre général N° 200

Le général commandant le 12ème corps d'armée adresse ses félicitations aux officiers dont les noms suivent:

Lieutenant Rouanet du 21ème chasseurs

a exécuté avec intelligence et hardiesse plusieurs reconnaissances périlleuses et a rapporté des renseignements précis sur la situation et les organisations défensives de l'ennemi.

Au quartier général le 9 mars 1915

Le général commandant le 12ème CA, Descoings"

16^{mars}

St Pierre, qui avait fait une demande pour entrer dans l'aviation, a reçu hier satisfaction. Il est parti ce matin pour l'école d'observation du Bourget.

Mon camarade Villars du 19ème dragons a disparu au début de la guerre. Encore un brave garçon perdu.

L'attaque commencée ces derniers temps est arrêtée à cause, je crois, des pertes très élevées qu'on éprouvait.

21^{mars}

Tranchées devant Auberive.

Calme absolu par ici. Plus un coup de canon. L'attaque sur Perthes est arrêtée.

23^{mars}

Cantonnement de Livry-sur-Vesle

24^{mars}

Nous avons appris à notre grande joie la prise de Przemysl par les Russes. Nous avons été relevés ce soir par le 14ème hussards. Nous quittons demain Livry.

25^{mars}

Nous sommes partis ce matin de Livry à 9h ½ ; nous avons fait nos adieux à ce petit village où nous avons passé trois mois. Nous sommes heureux toutefois de changer d'air. Nous passons par Bouy, Louvergny, Vadenay, la Cheppe. C'est l'itinéraire que j'ai parcouru en sens inverse le 3 septembre pendant ma reconnaissance sur Bouy. Que de souvenirs: ici, des traînants, ivres parfois, marchaient sur le bord de la route, je leur indiquais le chemin à suivre; là, près du camp d'Attila, rencontre avec les artilleurs qui nous prenaient pour des Boches et étaient près de nous tirer dessus; voici la plaine qu'avec Bernard nous avons traversée sous les obus.

Nous nous arrêtons sur la route de la Cheppe à la grande Romaine et attendons sous bois, puis allons sur le bord de la route de Bussy-le-Château à Courtisols et prenons place à la gauche de l'artillerie. Nous participons à une revue passée par le généralissime Joffre. Le temps est sombre et brumeux.

- Sabre à la main!

La sonnerie aux champs retentit. Voici le généralissime; une averse froide battue par le vent fouette notre dos. Nous courbons l'échine sous l'eau qui, de la nuque, nous ruisselle dans le cou. Les musiques reprennent de proche en proche, leur son se rapproche de nous. Les artilleurs présentent le sabre, bientôt, nous le présentons aussi, raides comme des piquets.

A pied, le général Joffre passe sur notre front. Il marche difficilement dans la boue. Il passe, assez vif malgré son embonpoint, son visage n'a pas grande expression. Il est suivi du général de Langle, mince et chic, et du général Descoings, grand, pâle, très ému.

Puis vient la suite du généralissime, officiers d'état-major à brassards blancs, deux Anglais dans des imperméables kaki, deux Belges très galonnés, deux Serbes à la casquette fendue, un Nippon aussi jaune que son petit uniforme et, fermant la marche, dépassant tous les autres de la tête, énorme sous sa veste poilue, un Cosaque se balance sur ses grandes jambes, faisant de grands gestes à un officier français.

Le cortège disparaît et remonte en auto. Nous mettons pied à terre pour laisser passer les fantassins. Devant nous défile un régiment du 21ème corps, le 170ème, qui arrive de Mesnil-lès-Hurlus. Les hommes sont harassés, sales, pleins de boue; des traînards suivent, maugréant contre les officiers qui essaient de les faire serrer. Ils reviennent de l'attaque. *Ils viennent de prendre un fortin, mais y ont laissé beaucoup de monde. Ils font peine à voir, c'est déprimant.*

Nous arrivons à Lépine à 5h du soir, assez tôt pour admirer la magnifique basilique dédiée à la Vierge.

SEJOUR AU SUD DE LA POCHE DE ST MIHIEL

26^{mars}

Le temps est magnifique ce matin. Par un beau soleil qui teintait de rose la basilique et la rendait plus belle encore, nous quittons Lépine et, traversant Ste Mennie, faubourg de Châlons, nous allons cantonner à Paghy.

Nous apprenons que le corps d'armée va bientôt embarquer, nous devons, paraît-il, aller en Alsace.

29^{mars}

Nous embarquons ce soir à Châlons à 11h. Où allons-nous? Toutes les hypothèses se croisent: Constantinople, Dijon, armée de réserve, l'Alsace, Nancy, tout y passe.

Débarqués à Liverdun.

2^{avril}

Nous sommes partis ce matin *en ronchonnant* pour Gondreville, petit village près de Toul, où nous sommes très bien installés.

4^{avril}

Hier, je suis arrivé à Toul, une ville forte peu agréable qui doit être une garnison détestable. La cathédrale est belle. Le jour de Pâques a été pluvieux et triste. La petite église de Gondreville était pleine de soldats.

5^{avril}

Lundi de Pâques, Liverdun. Ce matin, l'ordre de quitter Gondreville est arrivé subitement. Nous nous sommes postés à Rosières-en-Haye, où nous avons passé la journée dans un champ boueux.

L'infanterie prononçait une attaque, nous étions en renfort. L'attaque n'a que partiellement réussi. *Ce qu'on s'est embêté toute la journée!*

8^{avril}

Nous sommes rentrés hier soir à Liverdun par une nuit affreusement noire et la pluie. Elastique a été odieux, il trottinait et galopait tout le temps, bondissant d'un côté à l'autre de la route; je ne sais pas comment je ne suis pas allé dix fois dans le fossé!

11^{avril}

Dimanche. Hier et aujourd'hui nous n'avons pas quitté Liverdun. Auraient-ils compris à l'état-major que c'est inutile de nous faire passer inutilement la journée dehors? On dirait qu'ils y viennent à cette idée.

J'apprends la mort de mon pauvre ami Henri. Comme je le regrette. Quel bon camarade. Vive la France malgré tout. Je l'envie.

J'ai fait monter ce soir par deux fois à Elastique les 125 marches du grand escalier de Liverdun. Ça s'est bien passé.

18^{avril}

Liverdun. Nous n'avons rien fait qui vaille la peine d'être raconté durant toute la semaine qui vient de s'écouler. Promenades délicieuses en forêt de Haye, visite à Nancy, ville superbe. Coup d'œil sur la Lorraine annexée du bois Chapitre, *voilà tout ce que j'ai fait. Puisque cette guerre tourne ainsi, autant vaut la subir dans un lieu confortable et agréable. Nous ne demandons qu'à rester longtemps ici.*

26^{avril}

Pour la première fois de ma vie, je suis monté hier en avion et je suis transporté de joie. Noiret, qui connaît des camarades observateurs au parc de Toul, a fait une demande pour être observateur. Il est allé à Toul voir le capitaine

d'Abrantès, que je connais aussi, qui commande l'escadrille. J'avais accompagné Noiret.

Il nous propose une promenade en avion, ce que nous acceptons avec joie.

Mon pilote, après un départ très réussi, s'est élevé à 800m, et alors, ça a été une extase. Sous nos pieds, la terre fuyait à toute vitesse, routes, maisons, villages passaient; les tranchées et les batteries de la défense de Toul se dessinaient géométriquement sur le sol, les hommes et les choses paraissaient tout petits.

Deux impressions: d'abord celle d'un ascenseur descendant un peu vite lorsque l'avion tombe dans un trou d'air; puis, pendant un virage au rayon très court, au-dessus de Liverdun, lorsque la terre paraît s'écraser d'un côté en tournant: elle est dans la direction de l'aile au lieu d'être en dessous de l'appareil.

A part cela, un délice, pas de vertige, nulle impression désagréable. J'ai bien envie de demander à être observateur.

J'ai bien envie de demander à être observateur, ici nous avons la vie on ne peut plus heureuse, mais vraiment on s'ennuie rudement.

Ne rien avoir à faire de la journée. Le temps est très beau, le pays toujours magnifique. Mais quel ennui, les journées sont longues.

29^{mai}

Liverdun. Ce matin, j'ai eu la désagréable surprise d'apprendre que le colonel me propose pour officier d'état-major. Le capitaine Lannes et de Lombarès sont également proposés.

Lannes surtout est furieux. Il avait enfin le commandement d'un escadron. Lombarès est très ennuyé. Je ne suis pas content non plus, j'aurais préféré rester à la tête de mon brave peloton de chasseurs.

30^{mai}

J'apprends que Lannes et moi passons à l'E.M. de la 46ème brigade d'infanterie. Cela me rabaisse au rang de sous-chef d'E.M.! *Je n'en suis que médiocrement flatté.* Chacun me plaint ou fait semblant de me plaindre. Lannes est de plus en plus furieux. Ma foi, j'en prends mon parti puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Puis je me console en pensant que je vais me trouver avec Lannes, qui est un excellent camarade, et que j'amène mon ordonnance et mes chevaux.

Je suis tout de même désemparé par ce changement d'existence. Que puis-je faire dans un E.M.? Je ne suis nullement préparé à ce rôle, et puis j'ai énormément de peine à quitter mes cavaliers et mes camarades. Et si le général n'est pas agréable? Se trouver toute la journée en tête à tête avec lui n'est pas très engageant. Je prépare mon départ.

31^{mai}

Dernier voyage à Nancy avec le capitaine Lannes. *Après une longue promenade avec Noiret,* je me rends à dîner chez le colonel qui nous fait ses

adieux. Lannes est furieux. Mais à quoi bon gémir, suivons notre destinée, c'est peut-être pour notre bien que nous quittons le régiment.

1^{er} juin

Partis ce matin à 7h de Liverdun. Le capitaine Tandonnet et Noiret nous ont escortés. *J'arbore mon casque, nouvellement arrivé.* Il fait très chaud, nous avons une assez longue route à parcourir. Nous passons par Domèvre et Manonville, où je trouve la 23^{ème} division qui doit nous indiquer l'endroit où nous devons nous rendre.

Nous sommes reçus par le chef d'E.M., le commandant Séguin, qui nous dirige sur Noviant-aux-Prés. Lombarès est dirigé sur Maney, où se trouve la 45^{ème} brigade.

Arrivés à Noviant, nous sommes reçus par les deux capitaines que nous venons remplacer et qui, pas plus que nous, ne sont heureux d'aller prendre le commandement d'une compagnie. Le capitaine Beaumont est versé au 138^{ème}, l'autre, le capitaine Auger, rejoint demain le 107^{ème}. *C'est un concert de lamentations, d'imprécations, chacun est furieux d'être délogé de son poste.*

Paraît le colonel Streicher, notre nouveau patron. La présentation est froide et polie. Le déjeuner passe agréablement, le colonel paraît être de relations agréables. Après le déjeuner, nous nous mettons au courant du service qui, d'ailleurs, n'a pas l'air très compliqué, mais ennuyeux à cause de la présence indispensable.

Je couche ce soir dans l'unique chambre d'un hôtel pillé, dans laquelle il n'y a qu'un matelas sur un lit boiteux.

OFFICIER D'ETAT-MAJOR A LA 46^{EME} BRIGADE D'INFANTERIE
12^{EME} C.A.

2^e juin

Le village n'a pas encore été canonné, mais la gare a été détruite, ce qui prouve que, s'ils le voulaient, les Allemands détruiraient le patelin. J'ai été réveillé par le bruit du canon.

Calme sur le front après les attaques du mois dernier.

3^e juin

Noviant. *Je suis allé ce matin me promener en forêt de la Reine, jusqu'à l'étang. Ça ne sont pas nos belles forêts de Haye et de l'Avant-garde. Ah, le beau temps de Liverdun.*

Tous les soirs, je fais le compte-rendu de la journée. Tous les jours, il y a des pertes dans le secteur, nos tranchées sont parfois à 50m de celles des Allemands, surtout au Bois de Mort-Mare et devant Remenoville. C'est une fusillade et une lutte à la grenade continue. *Le 300^{ème} surtout, devant Remenoville, a tous les jours des pertes.*

Nous avons ce soir une aubade de la musique du 107e. Demain, une cérémonie moins drôle, la dégradation de deux hommes du 107ème. Le capitaine Auger part ce soir, je vais prendre sa place.

4 juin

Rien de neuf ici. Une nouvelle bien ennuyeuse: la reprise de Przemysl par les Boches. Ces bougres-là ont la dent dure et leurs offensives réussissent merveilleusement.

Le général de division nouvellement arrivé dîne avec nous ce soir. C'est le général Bonfait. Il n'a pas très bonne presse.

Le temps est orageux. Je voulais aller ce soir à Bernécourt, mais des obus tombant sur le village quand j'y arrivais m'ont fait penser qu'il était inutile d'y aller puisque je n'avais rien à y faire.

5 juin

Le dîner hier soir a été très agréable et excellent. Le général Bonfait paraît assez infatué de lui, parlant haut, rond et sanguin. Je crois que ce n'est pas un mauvais homme.

6 juin

Dimanche 11h. Au moment de nous mettre à table, un coup de téléphone de l'artillerie lourde nous annonce que l'ennemi ayant ce matin bombardé Bernécourt, notre lourde a répondu en bombardant Luvezin. Or, lorsqu'on bombarde Luvezin, l'ennemi répond généralement en bombardant Noviant. C'est charmant, mais ça ne nous empêchera pas de déjeuner.

2h. Ça n'a pas raté, nous avons eu nos obus. Cinq ou six sont tombés sur le village, une maison a été éventrée, il n'y a pas eu d'accident.

Toute l'après-midi, on entend des détonations. Ce sont de vieux effets que l'on brûle, des détritrus qui contiennent des cartouches qui font explosion. C'est étonnant et inquiétant de voir la quantité de munitions que gaspillent les hommes. On trouve des cartouches partout; il vaudrait bien mieux les envoyer aux Boches.

9 juin

Nous quittons demain Noviant, où nous sommes remplacés par la 130ème brigade.

J'ai vu hier un spectacle magnifique. La journée avait été très orageuse. Vers le soir, l'orage s'est déclenché, orage de chaleur, presque sans pluie, mais c'était dans le ciel une magnifique cascade électrique. Nous sommes sortis et, dans la rue, était massé un bataillon de coloniale arrivé le matin qui allait à la relève. Ces hommes étaient massés en un troupeau compact, les uns appuyés sur leurs fusils, les autres courbés sous leurs charges. Certains, accroupis, somnolaient ou rêvaient, d'autres dormaient étendus sur le sol. Des chevaux, tête

basse, se souciant peu de l'orage, des voitures de mitrailleuses enchevêtrées, tout cela attendait immobile le signal du départ. A tout instant, un éclair venait verser pendant une seconde une clarté vive sur ces physionomies rudes aux barbes en broussaille, éclairant ces groupes sombres, faisant briller ces baïonnettes et ces fusils. Fugitive, la lueur s'éteignait, le noir et le vague envahissaient à nouveau le troupeau. Ce tableau guerrier, entrevu puis disparu immédiatement, formait un ensemble impressionnant. Une attaque se développait à ce même moment vers le Bois-le-Prêtre, et le bruit du canon se mêlait au bruit du tonnerre, l'éclair rouge des hommes à l'éclair blanc du ciel. Quelle vision! La pluie nous a forcés à rentrer, le bataillon partait à l'ennemi.

10^{juin}

Dommartin. Partis ce matin à 6h avec le capitaine Beaumont. Nous avons fait une étape de 35km qui a été dure pour les hommes, sortant des tranchées, obligés de marcher par une température chaude et lourde. Nous avons traversé la Woèvre, chaude et sans arbres, aux routes poussiéreuses. L'arrivée sous les remparts de Toul, gazonnés et ombragés, a été reposante.

Nous sommes admirablement installés à Dommartin, à deux pas de Toul.

21h. Le général Descoings, commandant le 12ème corps, a remis ce soir les Croix de Guerre aux gens cités à l'ordre de l'armée. Il a fait un beau speech bien tourné, mais un peu long. Il y a eu à cet effet une prise d'armes pour les deux bataillons du 138ème de Dommartin. Ces braves gens, après leur marche de ce matin, ont posé deux heures en plein soleil et défilé ensuite d'une façon impeccable; ils sont admirables.

12^{juin}

Il fait très chaud, le temps est orageux, déprimant, je suis dans un mauvais jour. Cela joint au mouvement rétrograde très accentué des Russes n'est pas fait pour donner du courage.

Je suis allé visiter les forts et les organisations défensives de Villey-le-Sec.

13^{juin}

Grand' messe aujourd'hui à notre petite église de Dommartin. Après la messe, le curé a dit un mot au sujet de la consécration de la France au Sacré-Cœur, et de tout cœur nous nous sommes tous associés à cette émouvante consécration. Puisse le Cœur Sacré nous venir en aide contre nos ennemis.

Il est curieux de voir le recueillement, la piété de tous nos hommes. Les fantassins sont bien moins pieux que nos chasseurs, mais toutefois beaucoup d'entre eux étaient présents et attentifs. La guerre va-t-elle rénover en nous les sentiments religieux?

14^{juin}

Dommartin. Avec le colonel Streicher, nous sommes allés visiter les divers cantonnements de la brigade: promenade délicieuse en auto à Chaudeney, au bord de la Moselle, à Dongermain et au faubourg St Evre.

Bruits de départ. *On embarquerait sous peu. Destination probable: Compiègne? Des bruits. Enfin faire quelque chose. Positivement, depuis novembre, je n'ai pas vu grand chose. Espoir.*

15^{juin}

L'ordre d'embarquement nous arrive ce matin. Nous partons demain soir. Aucun tuyau sur notre destination, bien entendu.

16^{juin}

Je suis allé ce matin à Foug assister à l'embarquement d'un élément de la brigade. J'ai eu une agréable conversation avec le colonel Royé, commandant le 107ème. Le 21ème est cantonné à Foug et s'appête à partir cette nuit. Nous partons ce soir à 8 heures.

Je rencontre beaucoup de gens:

- Vous qui êtes dans l'E.M. êtes dans les secrets des dieux... vous devez savoir...

Je ne sais rien de plus qu'eux, bien entendu.

18^{juin}

Molliens-au-Bois, 6km au nord d'Amiens.

Embarquement à Toul. La fraîcheur de la nuit nous a réveillés près de Vitry. Nous nous sommes dirigés sur Epernay, Château-Thierry et Noisy-le-Sec. Nous avons longé les fortifications de Paris, vu la Tour Eiffel et le Sacré-Cœur, à la grande joie de nos hommes et, par Creil, on nous a dirigés sur Amiens, où nous sommes arrivés à 5h du soir. *Dès le débarquement, j'ai remarqué l'analogie de cette partie de la Picardie avec la Flandre que je connais déjà: grandes ondulations découvertes, villages nombreux, maisons en torchis et toits en pente, paraissant propres et aux fenêtres garnies de rideaux blancs et de fleurs.*

Nous avons débarqué à Ailly-sur-Somme, petite gare près d'Amiens. Par St Sauveur et Poulainville, nous sommes arrivés à 9h à Molliens. Nous sommes logés au presbytère.

Que va-t-on faire de nous? C'est le mystère, bien entendu. Allons-nous attaquer sur Hébuteme ou à hauteur d'Amiens, à Arras ou à Souchez, nous n'en savons rien. Le corps colonial a, paraît-il, débarqué également par ici. Nous le saurons toujours assez tôt. On place des lignes téléphoniques. Cela prouverait-il qu'on nous maintiendra quelque temps dans la région?

EN CAMPAGNE EN ARTOIS - LE LABYRINTHE

19^{juin}

Molliens-au-Bois. Le général de division est venu hier soir et a eu un très long entretien avec le colonel Streicher et les colonels de la brigade. Il nous a dit que nous étions ici en réserve d'armées, à la disposition du général Foch, commandant le groupe d'armées.

Nous sommes au repos pour le moment, et au repos complet, avant les grandes choses que nous allons accomplir.

Il fait frais, presque froid, le village est gai et plein de verdure, la musique y joue tous les soirs. Elle répète en ce moment une de ces valse lentes qui firent fureur il y a deux ou trois ans: „Quand l'amour refleurit“. La mélodie en est amollissante et lascive, cependant, après et avant les furieux orages humains dont nous sommes témoins, on écoute avec plaisir, quoique avec surprise, ces airs d'autrefois qui font rêver à des choses agréables, à des souvenirs passés, mais bien lointains, à des rêves que l'on espère réaliser encore.

Puis toute cette verdure, ces beaux arbres et ces roses, surtout, qui encombre les jardins de chaque maison, des roses plus belles que celles que j'avais vues jusqu'ici, des roses énormes, des blanches, des rouges, des roses, des crème, des roses qui réjouissent et reposent l'œil, des roses qui embaument. Par centaines, elles s'étalent, faisant plier les rosiers, orgueilleuses d'être belles et admirées. On a envie de leur demander compte de leur élégance et de la teinte d'arrogance qu'elles étalent au milieu des événements du jour, mais on préfère les admirer et les humer, on leur pardonne facilement.

La vieille bonne du curé, chez qui nous logeons, en a mis deux seulement sur notre table, deux roses blanches aux reflets légèrement verts, mais elles sont si grosses, si épanouies, si volumineusement belles, si lumineuses qu'elles suffisent à emplir le vase et à égayer toute la table.

20^{juin}

Je suis allé ce matin à la messe dans la petite église de Molliens. Rien de particulier, si ce n'est les chantres. Dans le chœur se trouvent deux pupitres de bois, l'un à droite, l'autre à gauche, face à l'autel. Derrière ces deux pupitres et réunis à eux, deux escabeaux sans dossier. Deux très vieux hommes, parés d'une aube blanche sans manches, mais relevée très haut sur les épaules par l'empois et plissée de mille plis, s'y sont installés et, d'une voix nasillarde ont chanté des versets liturgiques que je ne connaissais pas.

Grand dîner chez le colonel. Le soir, comme d'ailleurs presque tous les soirs, la musique du 138^e nous donne un concert très suivi.

21^{juin}

Visite à Amiens. Très belle cathédrale.

22^{juin}

Nous avons assisté avec le général Bonfait à un exercice de prise de tranchée. Les fantassins se mettent enfin à faire des répétitions générales; ça a été long pour les décider à agir ainsi.

Il paraît que le général de Castelnou a pris le commandement du groupe d'armées et le général Pétain le commandement de l'armée. D'autre part, il paraît que les attaques sur Arras subissent un temps d'arrêt. On dit même qu'elles sont arrêtées à cause des pertes terribles qu'on y éprouve. 100.000 hommes, paraît-il, depuis le début de l'action sur Arras. Ça m'étonnerait car il arrive constamment de l'artillerie lourde à n'en plus finir: énormes obusiers de 270 aperçus lundi, 155 et 120 et nouveaux 105.

23 juin

L'ordre nous est arrivé hier soir d'avoir à quitter le cantonnement de Molliens pour nous rendre à Coisy, où nous sommes très bien installés.

24 juin

Coisy. Le général de division est venu hier soir et a causé un gros moment avec nous. Il nous a dit que les attaques sur Arras étaient arrêtées, on y a perdu trop de monde, 50.000 hommes, paraît-il; j'avais entendu dire avant-hier 100.000. On ne le saura au juste que bien plus tard. On commence à comprendre qu'il est impossible de percer, que l'on a tort de sacrifier du monde et l'on va, paraît-il, se tenir sur la défensive et continuer le blocus de l'Allemagne. Ça durera ainsi deux, trois ans, le temps qu'il faudra, mais il faut avoir patience et résignation.

Il est question d'organiser des relèves, d'envoyer reposer les troupes jusque même dans leurs dépôts et d'attendre ainsi. C'est joyeux.

Les Italiens eux aussi sont arrêtés. Attendons.

28 juin

J'ai dîné hier soir chez le général de division. Coup de fusil royal. Le général Bonfait était furieux.

Nous apprenons que le colonel Streicher est nommé général. Nous en sommes très contents. Hier, visite du général Pétain commandant l'armée. Il a fait espérer des permissions, mais je crois qu'il ne faut pas trop compter là-dessus.

Visite au 21ème chasseurs. C'est la première fois que j'ai pu revenir au régiment. Ce qu'il y a d'odieux dans mes fonctions, c'est l'esclavage où je suis, pas moyen de s'absenter un seul instant.

1 er juillet

On parle beaucoup de permissions. On donnerait deux jours pour aller sur les plages. Si seulement je pouvais aller à la maison, quel bonheur ce serait. Depuis un an, je n'ai vu personne des miens. Ces permissions donneraient un nouveau courage, une nouvelle dose de patience. C'est ce qu'on ne veut pas comprendre. Si la guerre avait été le coup de foudre que l'on escomptait, on n'en aurait pas eu besoin, mais comme elle sera très, très longue, on ne peut pas laisser ainsi les gens. Cette permission pour les plages est impossible pour moi.

Cependant, je leur ai écrit là-bas qu'on nous avait donné un espoir de permission; quelle déception pour eux et pour moi.

2 juillet

Le temps est pluvieux, tantôt orageux, tantôt brumeux. Les foins pourrissent dans les prés et il y a ici 3.000 hommes qui ne font rien; pourquoi ne pas les mettre, en dehors de leurs exercices, au travail des champs? Nous sommes toujours au repos à Coisy. Le pays n'est pas beau et très monotone, je commence à m'ennuyer fortement.

15 heures. On nous avise aujourd'hui que nous pouvons demander des permissions de 5 jours et 8 jours dans des cas spéciaux. Naturellement, cette bonne nouvelle nous a été à tous agréable. Revoir enfin les siens.

Cette question des permissions est assez controversée. Certains prétendent que c'est une mauvaise chose, certains hommes faibles se laisseront influencer par leur famille, resteront chez eux peut-être au lieu de rentrer ou, voyant l'état peu brillant de leurs affaires, seront découragés. D'autres, au contraire, en reviendront plus forts devant la misère, plus tenaces, puiseront chez eux une nouvelle dose de patience et de courage. Ce seront, je crois, les plus nombreux.

8 juillet

Les permissions sont enfin accordées, mais elles se réduisent à 4 jours.

Visite du chansonnier Botrel, qui a chanté pour les poilus du 107ème quelques-unes de ses chansons guerrières, vibrantes et bien françaises. Il a accompagné ses chansons d'une petite conférence morale des mieux tournées et des plus intéressantes et réconfortantes. C'est un bel homme, jeune encore, il s'est engagé pour la durée de la guerre au 41ème territorial, régiment breton. Il va ainsi de cantonnement en cantonnement, chanter pour la France de sa belle voix chaude et vibrante. Il a fait beaucoup d'impression sur les hommes, beaucoup de ses chansons dureront.

12 juillet

Je lis en ce moment Notre-Dame de Paris de Victor Hugo et j'en suis au moment où l'on introduit dans la chambre de la torture la pauvre et innocente Esméralda. Un frisson me passe dans la peau à cette idée que l'on puisse torturer des innocents et à l'idée que je me fais des supplices qu'elle va endurer. Je me figure surtout l'état d'esprit d'un pauvre diable que l'on conduit dans la chambre de la question. Cependant chaque fois que nous allons à l'ennemi ce sont des tortures, la mort en perspective, et on n'a pourtant pas ce frisson que j'éprouve en ce moment.

15 juillet

Le capitaine Lannes est parti en permission hier, dès le retour du général. Il m'a passé les redoutables fonctions de chef d'E.M. de la brigade; j'espère m'en sortir avec honneur.

18 juillet

Nous avons eu ce matin une messe dite, bien entendu, par un prêtre soldat. La musique du 107ème a joué pendant l'office. Que les temps ont changé, aurait-on eu l'idée de cela il y a un an. La nef était pleine de soldats.

20 juillet

Mouvement sur Brévillers. Nous ne savons pas ce qu'on va faire de nous. *Je ne comprends pas du tout ce mouvement. Nous pensions être embarqués à Amiens, cela nous dérouté. D'autant que mon départ en permission en sera retardé d'un jour.*

21 juillet

Nous sommes toujours à Brévillers et ne savons pas encore ce qu'on va faire de nous. Attendons-nous à partir. En attendant, ma permission est retardée, car comment aller demain à 3h ½ de l'après-midi prendre le train à Amiens?

6h du soir. L'ordre arrive au général d'aller demain avec le colonel Odry faire la reconnaissance d'un secteur du front. Le 138ème prendra ses tranchées après-demain.

22 juillet

Ce matin de bonne heure, nous sommes partis avec le général et le colonel Odry pour faire la reconnaissance du secteur que, prochainement, la brigade va occuper. Nous nous arrêtons un moment au corps d'armée, puis allons à Etrun, siège de la 20ème division que nous allons relever. Nous trouvons l'E.M. dans un beau château, malheureusement souvent bombardé, à tel point que tout le monde vit dans les caves, qui ont été aménagées.

Le général Antoine qui commande la division nous reçoit très aimablement et nous donne un guide qui doit nous conduire au P.C. du général Enoque, commandant de la brigade qui occupe actuellement les tranchées. J'ai déjà connu ce général dans le Nord, sur l'Yser, il commandait la brigade de cavalerie à laquelle était rattaché le 21ème chasseurs à Steenstraate. L'auto nous amène à Auzin-St-Aubin, petit village sur la route d'Arras; gros dégâts dans ce village. Nous prenons notre repas froid dans la maison d'école aux trois quarts détruite.

Il ne fut interrompu par l'arrivée d'aucun projectile. Nous nous acheminons ensuite à pied, derrière notre guide, vers le poste de commandement de la brigade.

Nous côtoyons des batteries d'énormes 155, qui tirent à ce moment avec un bruit assourdissant, et prenons un boyau large et bien tracé que nous suivons

pendant des kilomètres, regardant nos pieds et le dos de celui qui nous précède. Nous croisons un blessé que l'on porte sur une civière.

Après une heure de marche environ, nous arrivons devant le poste de commandement. Nous sommes reçus par le général Enoque, qui nous explique qu'il n'est au courant de rien, n'ayant pas été prévenu de notre arrivée, qu'il ne sait pas à qui il a affaire, et nous fait comprendre qu'il doute de la droiture de nos intentions.

Nous exhibons des papiers, on téléphone; tout s'arrange et, très heureux d'être relevés, le général et ses officiers d'E.M. nous donnent tous les renseignements que nous demandons.

Je prends un tas de notes de détail; le général va faire un tour jusqu'aux postes de commandement des colonels; je visite nos futurs immeubles et, le soir, nous rejoignons notre auto.

Pendant, je suis fort agité. Arriverai-je ce soir à Brévillers? Ne va-t-on pas, comme le général, me faire rester ici? Dans ce cas, ma permission, dont j'ai le titre dans ma poche, sera différée, un jour perdu. Je suis sur l'huile bouillante.

Nous rentrons à Brévillers, où j'ai le plaisir de voir le capitaine Lannes, rentré de permission, ce qui va me permettre de partir demain.

J'ai encore ce soir une conférence avec le général de division, à qui je donne tous les renseignements concernant le secteur.

23 juillet

Pensant pouvoir prendre le train de 6h à Amiens, je suis parti à cheval de très bonne heure et me suis installé à Doullens sur la route d'Amiens, attendant une auto de passage qui m'amènerait dans cette ville.

J'ai attendu; et, suivant le principe toujours vrai à la guerre, qu'on ne rencontre d'autos que pour être embêté par elles sur les routes, je ne suis arrivé à Amiens qu'à 7h, trop tard pour prendre le train qui m'aurait fait gagner une demi-journée. Je n'ai quitté Amiens qu'à trois heures de l'après-midi.

24 juillet

Le Vié. Arrivé au milieu des miens. Quelle joie!

31 juillet

Ouf! me voici à nouveau dans mon gourbi que j'ai quitté si joyeusement il y a huit jours. Quel voyage interminable! Je me suis résolu à rentrer par Abbeville et Frévent. Jusqu'à Abbeville, tout a bien marché, j'y suis arrivé à 12h. Je saute dans le train de Frévent, qui n'est parti que deux heures après. Je suis arrivé dans cette localité à 4h ½ seulement, et j'étais encore à 40km d'Arras. Je trouve une voiture d'ambulance allant à Avesnes-le-Comte, où je sais que se trouve le siège du corps d'armée, je profite de ce véhicule, mais il me dépose à Liancourt. On me prête un cheval de tringlot, avec lequel j'atteins Avesnes. Là, grâce à mes connaissances, je puis embarquer dans une auto allant porter des ordres à la division. Enfin, au P.C. de la division, le chef d'E.M. me prête une autre auto qui me porte à Anzin, d'où je gagne à pied le P.C. de la cote 92, où j'étais rendu à 7h

½. Accueil chaleureux du général et du capitaine. Je suis prêt à reprendre ma tâche.

La pensée revient bien souvent là-bas, vers ceux qui ont été si courageux à mon départ, ceux dont la séparation m'a été si pénible, ceux qui m'aiment bien et à qui je le rends. Mais France avant tout, courage et bonne humeur.

1^{er} août

Je prends peu à peu contact avec notre souterrain. Une pièce recouverte d'une voûte blindée sert de chambre au général. A côté et contre le talus, nous avons installé une espèce de véranda, où nous travaillons et mangeons. Quand le canon devient inquiétant, comme des rats, nous rentrons dans notre trou. Dans ce trou, deux couchettes en treillage recouvert d'une paille, un fauteuil, une table de café.

A côté, la salle des téléphonistes. Nous sommes reliés à toutes les subdivisions du secteur. Plus loin, le bureau des secrétaires avec leurs couchettes, l'abri du personnel.

La journée commence à 9h; on dort jusqu'à cette heure-là, parfois plus tard, quand, bien entendu, on n'a pas de course à faire dans les boyaux. Que faire? Le temps est si long. L'après-midi est consacrée à la paperasse, écriture, plans, croquis etc. La soirée, nous veillons très tard en cas d'alerte.

2^o août

Visite à Arras. Faubourg Sainte Catherine complètement détruit, cathédrale détruite également, dont les moellons ont coulé dans la rue qu'ils obstruent. De l'hôtel de ville et de son élégant beffroi, de son musée brûlés, je ne dirai rien. Quelle tristesse, quelle désolation.

3^o août

Nous sommes relevés et rentrons à Avesnes-le-Comte, où nous sommes magnifiquement installés chez M. Le Gentil. Nous allons goûter dans ce confortable intérieur neuf jours de repos.

Les camarades du 21^{ème} cantonnés tout près d'ici viennent en foule nous voir. Bons et sympathiques camarades.

8^o août

Les Allemands sont entrés à Varsovie. J'avoue que nous nous trouvons dans une crise. Les plus optimistes, dont je me flatte de faire partie, ont un moment d'angoisse. On voit la solution s'éloigner. *Et passer ainsi des jours et des jours dans ces climats humides et ce pays, dans ces tranchées et ces gourbis, vraiment, ça n'est pas engageant.*

9 août

Cérémonie au cours de laquelle la croix de la Légion d'Honneur a été remise au commandant Campagne et la croix de guerre à divers autres officiers. *Le commandant Campagne est un brave parmi les braves. Il a une magnifique citation, des faits de guerre splendides; il est sympathique à tous, les hommes l'adorent.*

12 août

Partis ce matin pour le P.C. de la cote 92. Le général reprend le commandement du secteur. Cette après-midi, je suis allé avec le général au P.C. du colonel Royé, situé à la cote 107. On voit de là le Labyrinthe, Thélus, Neuville-St-Vaast, le bois de la Folie.

14 août

Matinée animée. Nous étions encore couchés, le capitaine et moi, quand de fortes explosions ont fait trembler notre salle souterraine. Les Allemands nous adressaient quelques obus. Ils sont tombés tout près de chez nous.

Puis, ça a été un avion allemand que nos canons ont bombardé.

Vers neuf heures, nous causions au bord de nos abris, quand tout à coup un sifflement rapproché se fait entendre, suivi presque immédiatement d'une explosion formidable. Nos yeux se portent sur la batterie du 57ème qui est à cent mètres d'ici, l'obus vient de tomber sur elle. On aperçoit les débris volant en l'air, une fumée noire s'élève, qui met longtemps à se dissiper. Tout à l'heure encore, les artilleurs circulaient autour des pièces; ils doivent être anéantis. On se précipite vers le lieu de l'explosion, le capitaine crie:

- Rentrez dans les abris! Personne n'est-il touché?

Réponse: Personne. Tout le monde se précipite dans les trous, car un deuxième obus peut arriver d'un moment à l'autre.

18h. Nous recevons la visite de deux officiers anglais, le colonel Powel et le lieutenant Batcheler, tous deux du Génie. Ils viennent visiter une installation spéciale organisée dans notre secteur, qui nous permet de saisir les conversations téléphoniques allemandes. C'est très ingénieux.

16 août

Je suis allé avec le général faire une tournée intéressante dans la partie gauche du secteur. Partis à deux heures, nous sommes arrivés au poste du colonel Royé par le fastueux boulevard qu'est le boyau de Rode. Il est assez loin du front et très bien entretenu par les territoriaux.

Du poste 107, nous avons pris le boyau du Labyrinthe qui nous a conduits au Grand Collecteur, qui forme notre première ligne de résistance. Nous avons parcouru cette tranchée jusqu'à l'entonnoir 224, énorme cratère de 40m de diamètre, profond de 6m. Il est jonché d'effets d'équipement, de sacs à terre (l'un d'eux est formé d'une jambe de pantalon de femme). Cette énorme mine a fait

sauter une bonne partie de la tranchée allemande, nous donnant ainsi accès au Labyrinthe.

Après avoir visité cette ligne, qu'on est en train d'aménager, nous avons pris le dédale de boyaux et de tranchées qui forment le Labyrinthe: on ne voit qu'abris défoncés, tranchées bouleversées, barricades et barrages obstruant les boyaux et, hasardant, au risque d'une balle, un œil par-dessus le parapet, on aperçoit encore des cadavres sur le terrain en avant.

La tranchée a été reconstituée par des amoncellements de sacs à terre, seule façon de réparer ce que l'artillerie a démoli. Ils sont là par centaines de mille. Dans les tranchées, il y a des débris de toutes sortes qu'on n'a pas eu encore le temps d'enlever: débris d'armes, d'équipements, matériaux, fils de fer, planches etc. Dans le parapet, les hommes se sont individuellement creusé une niche, et c'est dans ces abris qu'ils se réfugient pour éviter la pluie ou le bombardement et se reposer.

A tout moment la terre est secouée par une explosion. Ce sont les gros obus allemands qui arrosent inlassablement le Labyrinthe. Dans la tranchée, on nous montre un endroit d'où, ces jours-ci, émergeait un crâne humain. *On a déterré le cadavre pour l'inhumer ailleurs; à tous moments, en creusant un boyau nouveau, on découvre des pieds ou une tête, on fait alors un détour pour l'éviter.* Ce sont les malheureux tués, Français ou Allemands, victimes des combats au mois de mai.

Nous pénétrons dans le P.C. du chef de bataillon. Il est creusé dans la tranchée, et pour cela on a dû, paraît-il, déterrer pas mal de cadavres, ce qui fait craindre pour sa solidité et fait dire au chef de bataillon qu'il sera un jour ou l'autre enterré dans un petit cimetière. C'est macabre, mais on rit tout de même.

Les hommes sont très calmes, ils dorment, lisent ou jouent aux cartes. Beaucoup confectionnent des bagues en aluminium. Pendant la nuit, ils travaillent sans discontinuer; tout est à faire.

En première ligne, on est parfois à 20m des Boches, on ne peut pas hasarder un œil, même à un créneau; il faut regarder à l'aide d'un périscope, dissimulé autant que possible et qui est souvent cassé. C'est une tirailerie continue, souvent dans le bleu, car on ne peut pas viser.

C'est là également que se trouvent les petits canons de tranchée, qui lancent à 100m d'énormes marmites pleines d'explosifs; on voit partir ces gros obus, on les suit des yeux et on les aperçoit s'écraser en ronflant sur la tranchée boche avec un bruit effrayant.

En première ligne, les hommes n'ont pas d'abris, ils sont toujours en éveil et passent presque sans dormir les 4 à 5 jours que dure leur séjour. Ils mangent à peine, ne se lavent pas et sont couverts de boue argileuse. C'est un service très pénible. Malgré cela, le moral est excellent.

La lutte la plus active se passe sous terre. Continuellement, les mineurs sont au travail, creusant galeries et contre-mines. Ils se trouvent parfois à 7 m sous terre nez à nez avec les Allemands. Ce sont alors des tiraileries dans les galeries.

A tout moment, c'est une mine ou un camouflet qui explose. Sous terre, on suit les travaux de l'ennemi par le bruit qu'il fait; il s'agit alors de passer en dessous de son travail et de faire exploser un camouflet qui bouleverse sa galerie et l'empêche de progresser. Ce travail est passionnant mais dangereux; les sapeurs sont souvent ensevelis dans leur mine. Pour le fantassin, il est aussi très déprimant de penser qu'il peut sauter sans préavis, d'un moment à l'autre.

Hier soir, fantasia aérienne. Nos lourds mais sûrs „coucous Farman“ encombraient le ciel en grand nombre; ils faisaient des réglages d'artillerie,

aidant, grâce à la TSF dont ils sont pourvus, à poser sûrement au loin les grosses dragées de nos 155 et de nos 220. Ils étaient parfois poursuivis par des obus allemands: un long sifflement suivi d'une explosion et d'un flocon de fumée blanche, marquant l'explosion du shrapnel. Les aéros s'en jouent et, gais et rapides, circulent parmi les boules blanches.

Tout à coup, du fond de l'horizon, à une vitesse vertigineuse, arrive un avion allemand agressif. Nos lourds oiseaux se replient dans une région plus basse où ils sont hors d'atteinte du Taube, qui cependant leur envoie des rafales de mitrailleuse. Assailli par notre artillerie, le Taube fait demi-tour, et nos Farman reprennent leurs observations.

L'autre jour, les Allemands ont pendant la nuit hissé un fanion à raies jaunes et rouges sur leurs tranchées. Que voulait dire ce fanion? En plein jour, un poilu du 107ème est sorti de la tranchée, s'est glissé jusqu'au fanion et l'a rapporté. Les Allemands ont dû être rudement secs quand ils ont constaté ce coup d'audace. Il y avait, fixé à la hampe du fanion, un billet des Allemands nous donnant rendez-vous à Paris et des coupures de journaux racontant la prise de Varsovie. S'ils croient influencer nos hommes avec leurs journaux!

17 août

Avec le général, nous sommes allés cet après-midi au P.C. du colonel du 108ème, sur la route de Béthune. Nous avons arrêté la délimitation des deux secteurs. C'est toujours chose très délicate. Nous sommes revenus en traversant tout le Labyrinthe, le vrai, l'affreux. En travaillant, on découvre tous les jours des cadavres. Il y a des résidus de toute sorte, des abris, des tranchées bouleversées par les explosions de mines. On y sent encore toute l'âpreté du combat.

Nous rentrons par le Grand Collecteur et le boyau de Madagascar. Il est 5 heures, c'est l'heure des 77. Tous les soirs en effet, des rafales de 77 éclatent sur les lignes; on entend une espèce de miaulement rageur, l'obus éclate avec un petit bruit ridicule auprès des éclatements majestueux des 155 et des 210. Cependant, ils sont souvent meurtriers. Nos 75, plus sérieux, non moins rageurs, ripostent.

20 août

Cette nuit, nous avons été réveillés par un coup de téléphone du 107ème disant qu'il était attaqué par les gaz et qu'il avait dû évacuer une partie des lignes avancées, qu'il avait disposé les réserves et qu'il s'attendait à une attaque de l'ennemi. Grand affolement; on téléphone à l'artillerie, qui tarde à entrer en action, on lance des fusées rouges, auxquelles elle ne fait pas attention. Une demi-heure après seulement, elle fait un tir de barrage.

Cependant, en première ligne, le calme se rétablit peu à peu; on reprend son sang-froid, munis de cagoules et de lunettes, les hommes retournent à leurs tranchées avancées et tout rentre dans l'ordre. Les Allemands ont dû lancer quelques grenades asphyxiantes qui ont affolé nos hommes.

L'adjudant téléphoniste du 107ème a été tué ce matin dans un boyau par un obus. Deux officiers ont été également ensevelis sous les décombres de leur abri.

21^{août}

Retour à Avesnes; quelques jours de repos.

22^{août}

Je revis les heures terribles passées il y a un an en Belgique. Nous voici aux anniversaires de ces heures affreuses de la retraite. Que d'espoirs anéantis en un jour!

23^{août}

Fait avec le général la reconnaissance de notre ligne de défense Ibis à hauteur d'Etrun. Nous avons passé toute la matinée dehors, par un beau temps. De loin, nous avons aperçu le spectacle du Labyrinthe. Le pays est ravagé, saccagé, brisé par les obus, plus un pan de mur debout, c'est la désolation, un vrai désert, habité pourtant par des milliers d'hommes invisibles.

24^{août}

Ce soir, vers six heures, nous regardions atterrir les avions qui sont près de nous, quand, après l'atterrissage de l'un d'eux, on crie: Une civière! On se précipite. Dans l'appareil, l'observateur est mort, son corps est criblé de balles. C'était un lieutenant d'artillerie. Le pilote avait une main fracassée et l'appareil était troué comme une écumoire.

Au-dessus d'Arras, l'appareil avait été attaqué par un avion allemand plus rapide. L'officier français était debout quand il a été touché et est tombé sur le pilote, qui l'a repoussé à sa place, comme il a pu, et, malgré sa main abîmée, il est rentré au parc.

Cette mort nous a beaucoup impressionnés. Les aviateurs en sont maintenant à se battre dans les airs. Qu'allons-nous ne pas voir au cours de cette guerre?

26^{août}

Je me suis fait donner par le général un ordre de mission pour monter en avion, afin de rendre compte de la visibilité des abris du secteur. Le chef d'E.M. du 12^{ème} corps a contresigné, et je suis allé auprès de l'escadrille Farman, la M.F. 22.

J'avais demandé au capitaine qui commande l'escadrille de me prendre en reconnaissance, mais il ne pouvait le faire sans une autorisation du corps d'armée. J'ai donc persuadé le général qu'il fallait à tout prix se rendre compte de la visibilité des abris.

Muni de mon autorisation, j'allais à l'escadrille et prenais place dans un coucou soufflant comme une toupie. Je m'installe derrière le lieutenant Debrun, on met l'hélice en marche, et l'aéro se précipite, roulant d'abord, puis s'élevant tout à coup. Il gagne peu à peu de la hauteur, plane, vire, monte en hélice. Les

maisons se rapetissent, les hommes deviennent fourmis et le sol fait l'effet d'un grand plan de couleur ouvert sous nos pieds. C'est un ravissement. Le temps est idéal, pas froid, mais dès qu'on met la tête hors du capot, le vent est violent.

Sur la carte, je suis les villages, les carrefours, les ruisseaux; des convois circulent, des bataillons défilent, tout petits, vus de si haut. Nous piquons sur les lignes. En chemin, nous croisons d'autres aéros et rencontrons un ballon d'observation. Nous voyons en avant de nous des éclatements de shrapnels tirés sur un camarade. Nous survolons Arras, je reconnais la cathédrale ruinée, l'hôtel de ville.

Nous voici au-dessus des lignes. J'aperçois distinctement les trous énormes d'obus, les tranchées entrecroisées. Le sol est labouré, bouleversé. Je me rends très bien compte de ce que je veux observer. Nous virons à droite. J'aperçois un flocon blanc; c'est un shrapnel que les Boches nous expédient; un autre, puis un autre encore.

Pendant, nous regardons tout autour de nous; l'aéro allemand est-il là? Les obus se rapprochent-ils? C'est un moment d'angoisse. Si le pilote était touché? Un Allemand est visible, il est très haut, poursuivi par nos obus. Il nous a vus et il pique sur nous. C'est alors une course folle, n'étant pas armé, n'ayant pas de mitrailleuse et étant inexpérimenté. Nous suivons des yeux les croix noires, elles deviennent menaçantes; l'Allemand est bien plus rapide que nous. Un coup de barre, nous virons légèrement à gauche et descendons. Nous nous mettons ainsi sous la protection des batteries contre-avion et le Boche, chassé par nos obus, s'enfuit.

A partir de ce moment, tout danger est écarté, c'est le bonheur pur de l'aéro. Descente en spirale, et doucement nous atteignons le sol où nous roulons un moment vers le hangar. Je suis un peu étourdi, mais ravi de ma promenade.

27 août

Les Anglais débarquent en grand nombre.

Que se passe-t-il? Conciliabules entre généraux, colonels, toujours secrets. J'apprends ce soir en grande confiance qu'une attaque générale des lignes allemandes est décidée pour le 3. *Une émotion énorme me saisit. C'est notre coup décisif. S'il est bien préparé, s'il réussit, ça sera la fin pour l'Allemagne; jamais les Boches ne pourront amener tout le matériel qu'ils ont transporté ici. S'il échoue, je ne sais pas ce qui se passera.*

A cette idée, un grand frisson traverse le corps. Cette ruée en masse est-elle assez bien préparée, avons-nous assez de matériel, de munitions? Les hommes sont-ils moralement prêts? Quand on sonde ce gouffre, on a le vertige.

28 août

Je suis allé ce matin déjeuner avec le 2ème escadron. Ils ignorent tout de l'attaque générale. Ça serait à faire croire que le secret est bien gardé, car il y a peu d'informations qui leur échappent. Dieu veuille qu'il en soit ainsi.

J'ai passé une nuit agitée. Si près de grands événements, d'événements aussi décisifs, aussi primordiaux, j'avoue que je me sens mal à l'aise. Bien humble exécutant, j'attends dans la confiance et la sérénité du devoir à accomplir.

J'ai bon espoir sans être très enthousiaste. Leurs défenses sont formidables, mais peut-être parviendrons-nous à les vaincre tout de même, ils ne sont pas aussi forts partout, en attaquant sur tout le front, peut-être trouverons-nous le défaut de la cuirasse.

30^{août}

Nous avons quitté ce matin en auto la ville d'Avesnes. Adieux touchants à Mme Le Gentil, notre hôtesse. Elle nous souhaite bon séjour aux tranchées *et de nous revoir dans 9 jours.*

Y reviendrons-nous? Si nos attaques réussissent, nous n'y reviendrons peut-être jamais. Que nous réserve l'avenir? Quel sera notre sort? Serons-nous même encore de ce monde dans 9 jours? Quel problème angoissant!

La canonnade est déjà intense par ici. Chaque batterie règle son tir *sur la partie du terrain qu'elle a à battre, les avions circulent, signalant les erreurs.* Les Allemands répondent. Le poste de commandement, entouré maintenant par des batteries, a reçu quelques obus.

31^{août}

Durant toute la matinée, nous avons été arrosés par des 210. La terre et nos abris tremblent. Les Allemands ont tapé fort sur la batterie voisine. Chaque minute, un obus arrive. *On l'entend venir de loin, il siffle, le sifflement s'accroît, il passe très vite et tout près de nos têtes et va s'écraser à quelques mètres avec un bruit formidable. Les éclats retombent tout autour de nous. On relève à l'instant un culot d'obus de 210, grand comme une assiette à dessert et épais de 5 centimètres, il est brûlant. On y distingue très bien sa fusée arrière en cuivre.* Les réglages de nos canons continuent. Les avions sillonnent le ciel.

4 heures du soir. Je reviens de visiter avec le général les nouveaux travaux du secteur de droite. Les Allemands continuent à nous arroser d'obus.

Je travaille en rentrant à mes cartes, mais ces Boches sont odieux, ils continuent le bombardement à coup de 210. Ils viennent de casser mon carreau, le beau carreau de ma fenêtre, chose rarissime ici et très appréciée.

1^{er} septembre

Le canon s'est calmé ce soir, mais la pluie a fait son apparition, le temps est gris et triste.

Je pense à eux là-bas. Le quai de la gare de Narbonne, si impatientement attendu, plein de monde. Elle est là, Elisabeth, elle me voit en passant, je n'aperçois pas Papa. Je saute du train, elle se précipite sur moi, et elle qui n'avait pas pleuré, verse maintenant des larmes de joie en me réembrassant encore. Puis c'est Papa, accouru. Quel bon revoir, quel bonheur qu'avant, dans un temps moins tragique, on ne soupçonnait pas. Ils sont là à m'attendre depuis deux jours, à tous les trains. Ils ont les yeux gonflés par la nuit passée, la fatigue.

Puis c'est la promenade bras dessus bras dessous dans les rues, ils sont fiers de m'accompagner, de me faire voir.

Maintenant, j'arrive au Vié, dans ce cher coin que je n'espérais plus revoir, c'est l'oncle, c'est tante que je serre contre moi. Leur émotion est forte aussi.

Et après c'est encore le quai de Narbonne, ils m'accompagnent, pas une larme, les paroles indifférentes où percent l'angoisse et la douleur. On ne trouve rien à se dire, uniquement des banalités qui en une autre circonstance paraîtraient saugrenues, tant chacun tient à cacher aux autres ce qu'il éprouve.

Le train part, dernière poignée de main, et en un long regard la chère vision disparaît; la reverrai-je jamais?

2 septembre

L'artillerie continue ses réglages.

Je suis très calme, de plus en plus calme, maintenant que s'approche peu à peu le grand moment. Sur le front, les patrouilles se succèdent afin de déterminer les emplacements exacts des défenses ennemies, leur valeur, l'emplacement des mitrailleuses, des fils de fer barbelés. Il paraît que sur le front français les Allemands ont huit mille mitrailleuses. Mais en y songeant, en se mettant face à face avec ces difficultés, ces pièges, l'ardeur se décuple, l'audace augmente, plus ils en auront accumulé, plus nous en détruirons et plus belle sera notre victoire. Tout pour vaincre, tout pour libérer notre cher territoire.

Les nouvelles notes concernant la cavalerie lui assignent un rôle important et glorieux; elle va avoir à s'employer et à se sacrifier; *quel dommage de ne pas y être! Cependant, puisqu'on m'a attribué le rôle que je joue ici, je le remplirai de mon mieux et de toute mon âme. Que l'on soit cavalier, fantassin ou officier d'E.M., qu'importe, pourvu qu'on soit utile et qu'on ait l'espoir absolu en la victoire.*

4 septembre

Nous avons eu hier une journée de pluie transformant en canaux les boyaux et les tranchées du Labyrinthe. Cette boue jaune et argileuse est glissante, elle colle aux pieds.

Je suis sorti hier pour faire une enquête au sujet d'un triste accident survenu dernièrement. Dans une des nouvelles sapes que nous faisons pour nous rapprocher de l'ennemi, des sapeurs travaillaient, couverts par deux veilleurs. L'un d'eux s'éloigne un moment. Au moment où il revient, ses camarades, le prenant pour un Boche, tirent dessus. Une panique s'ensuit et tous les travailleurs quittent la sape en refluant vers la tranchée. Le malheureux a été tué, et il s'est produit cette déplorable panique, causée par l'apparition d'un seul homme, qui prouve chez les hommes bien peu de sang-froid et de courage. Il est vrai que dans la nuit et à quelques mètres de l'ennemi, les choses prennent des dimensions fantastiques.

Je suis allé avec le général au village d'Ecurie, entièrement rasé par l'artillerie. Plus une maison debout.

5 septembre

La lutte de mines continue sur notre front, soit par sapes russes (sapes dans lesquelles on laisse une mince couche de terre pour les dissimuler), soit en sapes ouvertes. On avance ainsi vers l'ennemi. Celui-ci se défend, bien entendu. Hier, il a fait sauter un camouflet au point 17 qui a bouleversé notre tranchée sur 30m; il était dirigé contre une de nos mines, qui a été détruite. Par miracle, les mineurs étaient au repos, ce qui fait qu'il n'y a pas eu de victimes.

Les travaux d'approche continuent. On nous avait fixé leur achèvement pour le 3, mais il a été impossible d'y arriver. On continue fiévreusement. Hier, une torpille Boche tombant sur nos travailleurs en a tué huit à la fois. Vers le point 500, fameux entre tous, nous avons poussé la sape russe jusque sous le parapet allemand. Les sapeurs qui sont aux écoutes à l'extrémité de la sape entendent marcher sur leur tête.

L'artillerie continue ses réglages. On n'a pas encore fixé le jour de l'attaque. Nous espérons encore retourner à Avesnes mercredi.

6 septembre

Partis ce matin de très bonne heure, le général et moi avons fait une longue tournée et visité presque tout le secteur en commençant par le Labyrinthe. Les abords du point 500 sont effrayants, c'est un véritable chaos de tranchées, de sacs à terre, de détritiques de toute sorte, de fils de fer barbelés, de piquets. Nous sommes allés en première ligne. Là, à 20m de l'ennemi, on parle bas, on se courbe devant les créneaux, on a garde de se montrer. Tout de même, je risque un œil: devant moi, tout près, apparaissent les fils de fer des Allemands et leurs sacs à terre. A un moment, un sifflement se fait entendre venant du ciel, il s'approche, fond sur nous, un „crapouillot“, nous nous aplatissons contre le talus. Un éclatement terrible: un gros 50 k s'abat, démolissant le parapet. On a dû nous repérer. Nous circulons. Les nôtres ripostent, on entend les départs caractéristiques, on regarde en l'air et, très distinctement, on voit, se balançant avant de choisir son point de chute, la monumentale torpille qui s'abat sur les Allemands. Ici les balles sifflent en permanence.

Nous visitons les pointes de sapes *qui vont bientôt nous amener en face. Espoir!* Mais quel morceau à enlever que le village de Thélus, juché au sommet d'un glacis splendide sillonné de tranchées et de réseaux.

Nous revenons par le secteur du 138ème. Les hommes sont coiffés du casque Bourguignotte touché dernièrement. Cette coiffure n'est pas trop laide et on a l'impression qu'elle peut rendre service.

Je suis très enrhumé, le temps est déjà très froid, malgré les belles journées. il faudra penser bientôt aux lainages. Déjà!

7 septembre

J'ai assisté hier à un spectacle poignant et nouveau pour moi.

Dans la soirée, le Génie nous a prévenus qu'il allait faire sauter une mine au point 25, aux environs de la route de Lille. Je me suis précipité auprès du colonel du 138ème dans le secteur duquel l'incident devait avoir lieu. En arrivant, je rencontre la capitaine Bauge, commandant le Génie de la division, qui

m'explique qu'il a fait creuser différentes sapes qui ont une centaine de mètres de longueur sur 1m10 en carré de section. *Certaines d'entre elles ont été éventrées par les Allemands. Par bonheur, à ce moment-là, personne n'était dans le fond des galeries camouflées, ce qui fait qu'il n'y a pas eu de victimes. Cependant, cette préoccupation continuelle du mineur de se voir enfoui vivant au fond de son trou est angoissante et suppose chez ces gens-là un courage et une abnégation admirables.* En ce moment 6 mines sont prêtes.

Les fantassins avaient la consigne de faire de petites manifestations afin d'attirer le plus de monde possible dans les tranchées en face.

Vers 17h 30, nous nous dirigeons, le colonel Odry, le capitaine Grand, son adjoint et moi, vers les premières lignes. *C'est maintenant l'accalmie qui environne habituellement l'heure des repas. Les balles se croisent bien en sifflant, quelques obus éclatent bien et quelques grosses bombes se brisent bien à grand bruit, mais c'est tout de même la trêve tacite dite à la gamelle.* Nous voici en première ligne, dans l'abri du guetteur, munis d'un bouclier. Par la rainure on aperçoit la ligne allemande. *Aussi loin que vont les regards, on ne découvre aucune trace de présence humaine, pas un cri, pas un chant, pas la moindre circulation, les animaux ont déserté ces parages maudits, et il y a longtemps que le tonnerre des hommes a détruit la végétation qui y croissait. Rien qu'un désert de chaos et de ruine. Et cependant, de ces immensités dénudées, des coups de feu partent d'armes invisibles, pourtant des milliers d'êtres humains vivent dans ce Labyrinthe infernal, ils travaillent, ils réfléchissent, ils s'ingénient à se détruire et à se tuer, ils appliquent les progrès sans nombre que leurs pères ont fait faire à la science pour anéantir l'ennemi impalpable, qui est là, tout près, mais invisible.*

A côté de nous, se tient un sergent du Génie. Son uniforme est déchiré et il est maculé de boue. Il a dirigé l'installation de la mine. *Heureux du travail accompli, des longues heures obscures et souterraines qui l'ont amené sous le fortin ennemi et dont il va avoir la récompense, il nous explique toute la peine subie, toute l'activité, toute l'énergie déployée par ses sapeurs, dans ce travail périlleux et peu glorieux.* En cinq jours, les mineurs sont parvenus sous un abri allemand. Sa montre en main, il attend 18 heures; l'adjudant doit presser à ce moment sur le contact électrique qui doit déclencher la mine. Oh! celle-ci n'est pas forte: 300 kilos de poudre seulement. Qu'est ce que ce sera quand on déclenchera la grosse de 2.500 kilos!

Les minutes passent. *L'Allemand de l'autre côté doit tranquillement fumer sa pipe, caché derrière son créneau, sans se douter de ce qui va arriver.*

18 heures, rien! Pourvu que la mine n'ait pas raté, un contact mal établi... Le visage du petit sergent se crispe, il passe maintenant la tête au-dessus du parapet, au risque de se faire tuer.

Un ébranlement. La terre tremble, la tranchée paraît chavirer. En même temps, un bruit sourd peu perceptible se produit, mais, en l'air, jaillit une énorme gerbe noire.

La mine a sauté. Nous regardons par dessus le parapet, une gerbe épaisse s'élève à plus de 30m de hauteur sur une largeur de 10m. On aperçoit en l'air des matériaux, des madriers, sacs de terre, des pierres énormes, tout monte en l'air, puis retombe lourdement tout autour de nous.

- Zut, dit le sergent, je n'ai pas vu sauter de Boche!

Un trou béant s'ouvre maintenant à l'endroit où était la tranchée. Les sapeurs circulent en se frottant les mains et rigolent sous cape; nos fantassins restent hébétés, ceux surtout qui passent leur temps sur ce volcan, prêt à les engloutir à tout instant. *Nous courons au téléphone et prévenons l'artillerie de*

tirer sur le point chaviré de façon à ce que les Boches ne puissent pas venir constater les dégâts, relever leurs blessés, dégager les enfouis et refaire leur tranchée. Dans la nuit, également, nos 75 vont tirer sur ce point. Et, radieux, nous nous retirons pendant que rageusement les Allemands, par représailles, tirent sur nos lignes.

Une nouvelle mine sautera aujourd'hui, une autre demain. La tranchée allemande sera ainsi bouleversée sur mille mètres.

Voilà un tableau de guerre au XXème siècle.

9 septembre

De retour à Avesnes, où je ne pensais plus revenir.

Ce soir, grande conférence; le général de division vient donner les derniers ordres de détail pour l'attaque. Tout est admirablement prévu: pendant quatre jours, des masses de canons de tous calibres doivent arroser de projectiles toute l'organisation allemande. Après cela, nous nous porterons en avant et pensons arriver sans trop d'encombres à Thélus.

C'est un gros morceau à avaler. A la grâce de Dieu!

Quand, il y a dix ans, lisant passionnément les récits de guerres de Napoléon ou les romans qui s'y rapportent, je me transportais par l'esprit dans un grand état-major, je vivais ces heures de fièvre où l'on préparait la victoire, où l'on élaborait les plans d'attaques ou de batailles, au milieu de ces généraux, de ces officiers d'état-major, dans le secret complet; je voyais les grandes cartes étendues sur le sol ou sur la table d'une pauvre ferme, j'entendais les ordres donnés, je voyais l'expression de ceux qui les recevaient, leur air résolu et heureux ou sombre et découragé, je suivais les discussions, les plans de chacun, le général, lucide et sûr de lui, ses lieutenants, attentifs au moindre détail, et je pensais aussi au petit officier d'ordonnance, silencieux dans son coin, prenant des notes, écoutant, apprenant, le cœur plein d'espoir, l'âme en joie et rêvant au moment où, plus tard, il aurait lui-même la même science, la même responsabilité. Je me mettais dans la peau de ceux qui décidèrent d'Iéna ou de Wagram, de ces sublimes acteurs de l'épopée passée, et j'enviais leur sort, j'espérais qu'un jour il me serait donné aussi de participer à une conférence d'où doivent sortir la victoire et la gloire de la France.

12 septembre

Nous avons été ce matin tout étonnés d'apprendre que le général Joffre est à Avesnes. C'est un événement. Le grand chef.

Les généraux et chef de corps ont été convoqués et lui ont été présentés. Il leur a adressé un petit discours plein d'espoir et d'entrain. Il a déjeuné avec les généraux présents.

Le général Streicher est revenu enchanté:

- On pourra brûler des munitions tant qu'on voudra, l'artillerie démolira les tranchées, fils de fer et casemates; l'infanterie bondira et la cavalerie, par derrière, renversera tout ce qui restera debout.

Je ne sais pas si la victoire sera aussi facile et rapide qu'on l'espère.

Je remarque une chose: la visite de Joffre porte en général malheur à bien des gens. Après l'avoir vu, les heures de beaucoup sont comptées.

13 septembre

Je suis investi d'une mission de confiance: je monte les chevaux du général Descoings, commandant le corps d'armée, pour voir ce qu'ils valent.

Nous avons ce soir à dîner les aimables habitants de notre maison. Nous leur donnons un menu de temps de paix.

14 septembre

Déjà les signes précurseurs de l'automne.

Dans quelques jours nous y serons, et les affaires n'avancent guère, la date du grand mouvement paraît être retardée. Comme une campagne de mouvement dans les boues de l'arrière-saison ou dans le froid de l'hiver promet d'être atroce. Qu'on en finisse avec ces tranchées, c'est pourtant le vœu de tous, quoi qu'il doive nous arriver après. Hier, deux mineurs ont été ensevelis dans une galerie que les Allemands ont camouflée.

15 septembre

J'ai été réveillé ce matin par un coup de téléphone du général Descoings qui me demandait de reconnaître un emplacement de revue. Un grand chef doit venir ce soir. On chuchote le nom du général Foch.

5h du soir. C'était bien le général Foch. Il a vu 2 bataillons du 107ème. Très énergique, nerveux, il a parlé aux hommes, leur disant ce qu'on attend d'eux. C'est le grand élan, le grand coup d'où doit sortir le salut de la patrie et la libération du territoire.

Il produit une bonne impression, il est très jeune, très gaillard, plein de vie; il parle avec de grands gestes, *se remuant constamment et mordillant sa moustache grise, en rabattant constamment son képi sur les yeux.*

Toutes ces visites sont le prélude au grand orage. Le grondement du canon est violent, mais je crois que rien n'est commencé.

16 septembre

Revue du 107ème, au cours de laquelle, parmi d'autres, le général me remet la Croix de guerre à la suite des citations de l'hiver dernier.

17 septembre

Nous avons réintégré le P.C. de la cote 92.

Grands adieux à la famille Le Gentil; on s'est embrassé, les dames ont pleuré. Malgré qu'on cache l'imminence de l'attaque, il y a trop de poudre dans l'air pour qu'on ne le devine pas.

18^{septembre}

En revenant ce soir par cette route de Lille aux magnifiques arbres, mais hachée par la mitraille, continuellement arrosée de shrapnels et défoncée par des percutants, j'entendais dans les feuilles qui commencent à jaunir le gazouillis d'innombrables d'oiseaux; comme ils ont l'habitude de le faire, ils s'étaient réunis sur les beaux arbres et, à gorge déployée, ils caquetaient indéfiniment. Pauvres bestioles, elles n'ont pas, malgré le bruit et le feu, oublié ces perchoirs où elles se réunissaient par les beaux jours des étés passés, et elles viennent encore y tenir leurs conférences aériennes, insouciantes du danger, inattentives au bruit, elles semblent vouloir crier plus fort que la mitraille, jusqu'à ce qu'un obus, tombant trop près, les chasse en grande bande effarouchée.

19^{septembre}

Temps magnifique. Hier, nous nous sommes couchés très tard, ayant à faire des copies de l'ordre d'attaque, qui est secret. Nous travaillons beaucoup. Tout est préparé dans le moindre détail.

Le canon, depuis ce matin, fait rage, surtout les 75, sans discontinuer il tonne sur tout le front. Ce n'est pas encore le tir ininterrompu qui aura lieu prochainement, mais un avant-goût tout de même. Les Allemands répondent par quelques marmites sur Ste Catherine, ils ont également tiré très fort ce matin sur les premières lignes.

L'ordre est arrivé ce matin de ne laisser dans le secteur de la division que deux bataillons. Les autres bataillons seront reportés en arrière; ce mouvement doit s'effectuer pendant la nuit du 20 au 21. Allons, nous approchons, ce n'est pas trop tôt!

20^{septembre}

La canonnade redouble depuis ce matin. Les tirs d'efficacité n'ont pas encore commencé chez nous, mais ils ont commencé devant le 3^{ème} corps d'armée. Les Allemands répondent peu.

C'est la période de fièvre; les travaux, les transports de matériaux sont poussés en hâte. Les troupes d'attaques sont envoyées cette nuit au repos et seront maintenues hors du front pendant la période d'artillerie.

Le temps est toujours magnifique. Puisse-t-il durer!

Il y a peu de nervosité.

22^{septembre}

Alerte ce matin sur le 138^{ème} qui s'est cru attaqué.

Le général de division a donné l'ordre de faire sauter demain matin les mines préparées dans le secteur. Ces explosions doivent avoir lieu deux jours avant le fameux jour J, qui doit être fixé par le commandement. Ce sera donc pour bientôt.

Canonnade très violente sur les 9ème et 3ème corps. Notre artillerie lourde envoie un à un ses obus de 120 longs et courts, 155 longs et courts et les 250 et 370 qui doivent réduire en miettes les organisations allemandes. Y réussira-t-elle? Tout est là.

Un obus français vient de nous occasionner un grand malheur. Un officier d'artillerie réglait un tir sur les fils de fer allemands; pour mieux voir, il s'est avancé hors de l'abri, suivi par quelques curieux. Un obus trop court est tombé sur notre tranchée, tuant l'officier d'artillerie, un capitaine du 107ème, d'Engente, et un lieutenant, Bergeron, blessant le capitaine Bordies, tuant ou blessant un sergent et plusieurs hommes. Quelle imprudence. *On joue actuellement avec les obus et les balles, et on déplore les accidents quand ils sont arrivés!*

23 septembre

Ce matin, nous sommes allés, le général et moi, assister à un spectacle magnifique. Le génie devait faire partir six mines, dont une de 2.500 kg et l'autre de 1.800 kg d'explosifs. Nous nous sommes portés de bonne heure derrière la route de Lille, à l'observatoire d'Ecurie.

Notre artillerie arrosait la première ligne allemande, pour faire croire à une attaque. A un moment donné, elle a allongé le feu, comme pour permettre à l'infanterie de s'élancer. A six heures précises, une première explosion s'est produite, ravageant parapets et tranchées. Après cela, un grand silence. Des deuxième lignes ennemies portaient des fusées demandant le tir de barrage.

Tout à coup, la grande mine part, puis coup sur coup, deux autres. La terre tremble. Les Allemands, craignant une attaque après le départ de la première mine, ont dû venir garnir leur tranchée. Maintenant, le 75 fait rage sur les entonnoirs, dont nous apercevons très bien les lèvres. Sur 200m du front, tout est bouleversé: de créneaux, de parapets, de fils de fer, il n'est plus question.

C'est alors une lutte entre nos 75 et les 77 et 105 allemands. *Nous restons un moment en contemplation devant ce spectacle terrifiant, quand un obus arrivant tout près de nous nous rappelle à la réalité et nous force à nous terrorer.*

La canonnade est terrible, surtout au sud d'Arras.

3h après-midi. La canonnade continue toujours plus violente. Plusieurs incendies sont allumés dans Arras. Les Boches envoient des obus asphyxiants et lacrymogènes dont les effets se font sentir jusqu'ici.

5h. Quel vacarme! J'ai grand mal à la tête, provoqué par le bruit continu des départs et des éclatements.

24 septembre

Fièvre, travail intense, derniers préparatifs. Je suis pendu au téléphone toute la journée; combien de fois ai-je maudit cette invention... cependant si utile. La canonnade est ininterrompue, c'est un bruit continu, le sol est martelé par des millions d'explosions. L'ébranlement de l'atmosphère a provoqué hier un gros orage. Il a plu pendant toute la nuit, aussi les tranchées et les boyaux sont-ils transformés en canaux et le terrain en marécage. Voilà qui est bien désagréable et qui va nous nuire beaucoup demain.

Ce demain, attendu avec tant d'angoisse, de quoi sera-t-il fait? Qu'écrirai-je sur ces pages? Ecrirai-je seulement?

25 septembre

5h 30. Nous sommes partis ce matin à 3h ½ du poste 92. Le temps est très mauvais; il pleut, une petite bruine tombe sans discontinuer.

Nous avons suivi en silence ces boyaux si souvent parcourus. Je suis chargé comme un baudet; j'ai mes vivres et toutes mes affaires sur le dos. Ça ne m'était pas encore arrivé.

La nuit est claire, malgré tout. Nous croisons des bataillons du 107ème en monôme sombre et silencieux, se rendant à leur poste d'assaut. On glisse sur le sol raviné; les pieds chargés de kilos de boue sont lourds.

Nous arrivons au P.C. du 107ème; je prends la permanence au poste: trou de 6m de profondeur, près de l'observatoire. Il fait froid et humide.

Grand travail: établissement des liaisons par coureurs, par téléphone dont les lignes sont, bien entendu, fréquemment coupées. Le silence est presque complet, de loin en loin, un coup de canon.

Nos vagues d'assaut sont dans les parallèles de départ. Braves gens immobiles dans la boue, sous le bombardement effroyable, attendant d'aller à la mort. Ils attendent sous la pluie, trempés, dégouttants de boue, la main crispée sur le fusil qu'ils protègent. Quels battements de cœur, quelle angoisse.

La canonnade croît un peu.

7h 34. La canonnade a commencé. Elle est très violente. Les gros obus passent en rafales. On ne les voit pas éclater à cause de la fumée et du brouillard qui voilent l'horizon. D'énormes mines de 50 kg lancées par nos canons de tranchées explosent en laissant échapper de grands panaches de fumée, qui s'étalent et restent immobiles à cause de l'absence de vent. Les Allemands répondent peu; ils réservent sans doute leurs obus pour plus tard.

10h. L'heure fatidique arrive: 12h 25.

11h 55. Je viens de déjeuner avec le capitaine du génie, Bauge. Ça ne passe pas. Depuis un moment, les 75 ont pris à partie les tranchées allemandes avec des gaz asphyxiants; la canonnade est à son comble. Un temps lourd et calme maintient sur les hauteurs de Thélus et les bois environnants un nuage blanc qui cache ces points. Nous attendons l'heure.

12h. Nous apprenons le succès des Anglais et ceux de Champagne.

12h 17. Le cœur bat. Un peu de nervosité. Je n'ai jamais entendu un pareil bombardement.

12h 25. Partis! C'est superbe.

12h 55. Les vagues sont parties; nous les avons vues surgir au milieu d'un nuage de fumée et s'élancer en avant. Elles ont bientôt disparu dans un immense brouillard. A la jumelle, nous avons distingué les hommes appuyant sur la droite en courant. Maintenant, on ne voit plus rien. C'est l'attente dans toute son horreur. Nous ne voyons rien, nous ne savons rien. La fusillade est très nourrie. Les Allemands tirent peu, au moins d'après ce que nous entendons.

14h 10. Notre attaque s'est arrêtée après la prise de plusieurs tranchées. Nos hommes sont arrêtés en mauvaise posture, pris, paraît-il, sous le feu des mitrailleuses.

Les renseignements arrivent mal. Le général m'envoie sur le front de combat.

Nous venons de recevoir un petit bout de papier ainsi conçu: „Nous sommes arrêtés à environ 200m du départ; nous avons traversé deux boyaux ou

tranchées avancés et sommes en face de la route de Lille. L'ennemi tient la crête entre nous et cette route. Notre artillerie ne tire pas sur eux. Impossible de montrer le nez; le feu de l'artillerie est très précis. Impossible d'évaluer les pertes; il y a eu peu au départ, mais maintenant, à chaque minute, il y en a. Nous souffrons peu de leurs obus, qui passent au-dessus de nos têtes. Une mitrailleuse nous fusille au nord."

Que dire de ce renseignement écrit avec calme et clarté, dans la situation critique qu'occupait le capitaine qui l'a écrit ?

Voilà notre vague arrêtée. Pour pouvoir continuer l'attaque, il faut une nouvelle préparation d'artillerie et, pour cela, il faut savoir les points exacts occupés par nos troupes et les zones à battre.

Le général m'envoie prendre ces renseignements.

Le jour baisse, le temps se gâte et le pluie, qui s'est arrêtée de tomber, recommence.

Je prends mon harnais et me voilà parti.

Tout va bien jusqu'à l'arrivée dans nos anciennes lignes, malgré le bombardement des boyaux qui est très violent. Je rencontre des blessés, quelques uns affreusement touchés, des morts souillés de boue qu'on n'a pas eu le temps de relever.

Nos premières lignes sont très bouleversées; les Allemands ont répondu à notre bombardement et ont sérieusement endommagé nos installations. Les boyaux sont comblés, on passe à découvert, sous les balles incessantes qui circulent.

Ici, il me faut un guide, car le terrain est totalement inconnu pour moi. Le brave caporal téléphoniste Poirier veut bien me conduire. Nous traversons ce qui fut notre tranchée et, en avant, la parallèle de départ, de laquelle nos hommes se sont élancés à l'attaque. Tout y est bouleversé. Les cadavres y sont plus nombreux, affreusement mutilés par l'artillerie. Il nous faut maintenant avancer à travers champs, le dos voûté sous les balles. Nous courrons vers les tranchées allemandes que les nôtres occupent maintenant. Le terrain est parsemé de morts, tous la face en avant, la baïonnette à la main; ils sont tombés en allant à l'ennemi.

Nous atteignons, à travers les fils de fer boches démolis, la première tranchée allemande. Ici c'est le chaos le plus effrayant qu'on puisse imaginer: abris renversés, tranchées ébouloées, boyaux comblés, cadavres allemands à moitié enterrés, sur lesquels on marche sans vergogne, entre lesquels on se glisse, rasant le sol pour éviter les balles, des Français aussi, dans des poses tragiques. On glisse sur ce sol argileux et lourd; on se raccroche où on peut. Nous sommes percés d'eau et couverts de boue.

Le brave caporal m'amène auprès du colonel Royé. Il est, avec ses officiers adjoints, assis dans la boue, au fond d'une tranchée ébouloée par-dessus laquelle sifflent les balles. Il a étendu une toile de tente sur ses épaules. Il pousse un cri de joie en me voyant arriver. On m'oblige à m'aplatir, après quoi j'ai félicité le colonel sur l'élan admirable qui a entraîné son régiment. Nous causons de la situation. Les mains pleines de boue, car j'ai dû m'appuyer, je prends des notes, je marque les points atteints, je cherche à me pénétrer de la situation, horriblement difficile à définir en raison de l'impossibilité où on est de mettre le nez dehors et du bombardement des tranchées occupées.

Nanti de ces renseignements, je serre la main à tous ces braves qui vont passer la nuit au fond de leur trou et je me dispose à regagner le P.C. du général au plus vite, les renseignements que j'apporte étant de la plus grande urgence, car

ils ont pour but de régler une nouvelle préparation d'artillerie sur les obstacles qui arrêtent la marche du régiment.

Le jour baisse; le soleil est couché; on y voit à peine pour se diriger.

Je suis le caporal qui me conduit sans hésitation. Voici les boyaux allemands bouleversés, pleins de cadavres. Nous avançons difficilement parmi les hommes d'un bataillon de renfort arrivant. La fusillade est interrompue. Mais tout à coup, une odeur étrange nous prend à la gorge; les gros obus éclatent tout près de nous et, après leur éclatement, une odeur d'amandes amères nous étouffe; la tête tourne, les yeux pleurent. Vite, ma cagoule imprégnée d'huile de ricin. Mais voilà, je n'y vois plus rien! Et pourtant, il faut arriver et vite; je dois arriver pour apporter mes renseignements. J'enlève mon masque, j'étouffe à nouveau. Puis je suis enchevêtré dans une quantité d'hommes suffoqués et affolés par les gaz.

- Allons hors du boyau, dis-je à mon guide, et nous voici à travers champs sous une grêle de balles et au milieu des éclatements des obus asphyxiants et suffocants, la toile de la cagoule comprimée convulsivement sur la bouche, courant au milieu des trous d'obus, roulant au fond des entonnoirs, heurtant à des piquets à demi détruits, nous empêtrant dans les barbelés.

Nous courrons vers nos tranchées, mais le souffle nous manque: j'étouffe et tombe au fond d'un trou d'obus, à moitié évanoui. Mon fidèle guide revient, m'aide à me relever et, me traînant dans la boue, je continue ma course jusqu'à notre tranchée avancée.

Les effets des gaz qui s'accumulent dans les fonds s'y font encore sentir. Nous courrons, dépassons des civières où gisent des blessés, sautant par-dessus des cadavres. Les boyaux sont pleins d'hommes et, comme ils sont étroits, on est obligé de se croiser ventre à ventre, raclant les équipements à la boue du parados.

La cagoule serrée sur la bouche, les yeux affreusement douloureux et larmoyants, y voyant à peine, nous parvenons toutefois à une zone plus calme.

Ici, nous buttons contre un énorme obus couché au fond de la tranchée, non éclaté, mais que le moindre choc peut déclencher; là, nous rencontrons un malheureux étendu de tout son long sur le dos, la boîte crânienne défoncée. Il respire encore et gémit; nous n'avons pas le temps de le secourir et le signalons aux infirmiers. Il vient d'être touché, car ici-même, les obus tombent nombreux. Là, dans une niche de sentinelle, une forme est assise, semblant dormir. Je lui frappe l'épaule pour lui demander le chemin. Horreur! c'est un mort. Il est froid, il a la figure calme, pas de blessure apparente; peut-être a-t-il été asphyxié sur place. Plus loin, un boche étendu sur une civière n'est plus qu'une plaie. Il est immobile; le pas régulier des brancardiers le berce. Un malheureux, appuyé sur un bâton, traîne derrière lui sa jambe fracassée.

Ce spectacle de misère continue pendant qu'exténué je continue ma course vers le P.C. du général. En arrivant, j'ai encore la force de causer au téléphone avec le divisionnaire.

Un moment après, l'artillerie fait rage sur les points désignés, mais la pluie, la nuit, la préparation incomplète empêchent toute nouvelle attaque pour ce soir.

26 septembre

8h. Après la soirée mouvementée d'hier, je me suis jeté à 3h $\frac{1}{2}$ du matin sur un petit lit de camp et ai reposé un peu, d'un sommeil agité.

Le 107ème a conservé les gains importants qu'il a faits malgré des contre-attaques, peu sérieuses à la vérité. Mais quelle nuit ont passée ces malheureux dans la boue, sous la pluie, sans vivres chauds et manquant parfois de munitions. Le régiment a perdu beaucoup d'officiers.

L'attaque de la 45ème brigade à droite n'a pas réussi; elle a dû retourner dans ses tranchées.

L'attaque doit reprendre aujourd'hui; temps toujours brumeux et gris.

13h. Nous nous portons sur la première ligne à 13h 10. La fusillade et la canonnade allemandes sont extrêmement violentes. Les balles sifflent par-dessus les tranchées, les obus tombent au milieu des troupes. Les hommes, la main serrée sur la crosse de leur fusil, sont vibrants. Ils ont bonne mine. Nous nous reportons au poste de commandement. A ce moment, une légère animation se manifeste: „Les Allemands sortent de leurs tranchées“, crie-t-on. Un moment d'hésitation. En passant, je rassure tout le monde.

Maintenant, nous sommes à travers champs, car les tranchées que nous traversons sont ébouloées. Le général et le capitaine se perdent; seul, je parviens au poste. Un moment d'angoisse. Le bataillon de réserve est là. Que faire? Aucun compte-rendu du colonel. Les vagues sont-elles sorties?

Quelques-uns de nos hommes ont essayé de sortir; ils sont parvenus à la tranchée boche, mais ils ont été fauchés par des mitrailleuses. Les autres ne sont pas sortis. *L'artillerie a insuffisamment préparé.* Les Allemands, baïonnette au canon, attendaient dans leur tranchée.

Le général demande une nouvelle préparation d'artillerie.

Gaz dans les abris. Angoisse pendant toute la nuit.

Nous revenons au P.C. 107.

27 septembre

Partis à 4h du P.C. 107. Le général fixe l'heure H à 5 heures.

Pas de préparation d'artillerie. Le réglage se fait difficilement. L'attaque est remise.

Les transmissions par téléphone se font mal; elles sont souvent coupées. L'officier d'artillerie de première ligne a des difficultés pour opérer son réglage. Les téléphonistes, qui vont réparer leurs lignes sous la mitraille, sont admirables.

Les hommes vivent depuis trois jours dans la boue à quelques mètres des Allemands.

10h. J'apprends la mort de ce pauvre Raymond, un camarade du 21ème passé dans l'infanterie. Quel magnifique officier nous perdons.

14h. L'attaque reprendra ce soir. La canonnade recommence. Le bombardement est intense. Les Allemands répondent, mais pas très fort; toutefois, leurs 150 et 210 tombent sur nos boyaux remplis de troupes. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Dans les tranchées allemandes conquises, tout est détruit et bouleversé; nos crapouillots surtout ont fait du bon travail avec leurs torpilles de 50 kg. Malheureusement, dans notre nouvelle position, on n'a pas pu les mettre en batterie.

18h. L'attaque est partie. C'est maintenant l'angoisse de l'attente des résultats. Les communications sont coupées. Les téléphonistes partent sous l'orage des balles et d'obus afin de réparer.

La communication est rétablie, nous suivons avec angoisse le livre du téléphoniste. Pas encore de renseignements.

19h. L'attaque n'est pas partie. Le feu était par trop violent. Quelques fractions isolées se sont portées en avant, mais elles n'ont pas pu avancer, elles ont été fauchées. Nous sommes restés sur nos positions, mais pas plus.

Triste soirée. Il pleut. L'encombrement des boyaux est très grand. Sales, pas lavés depuis trois jours, couverts de boue, nous dînons toutefois assez gaiement. Nous couchons par terre. Il fait froid.

28 septembre

2h du matin. Nous apprenons avec un certain plaisir que nous allons être relevés. Le 107ème est remplacé par le 138ème qui a peu souffert, et le général commandant la 45ème brigade remplace le général Streicher.

A tous moments, on déterre des Boches qui avaient été ensevelis dans leurs abris. Ils font piètre figure et meurent de faim. Des chiens auraient crevé.

Dans le misérable abri où nous sommes entassés, officiers, téléphonistes, plantons, agents de liaison, il y a une puanteur affreuse. Les gaz que les Allemands nous envoient sans discontinuer s'accumulent dans ce trou. Impossible d'aérer, car il n'y a ni porte ni fenêtre. Cette accumulation d'haleines, les relents de toutes les saletés qui garnissent les coins de ce trou, la poussière et la fumée de la lampe constamment allumée, les gaz de benzol, tout cela forme une atmosphère irrespirable.

Je m'assieds sur une caisse et m'appuie sur la seule botte de paille présente, occupée par le général. Je ne tarde pas à m'endormir.

Malheureusement, mon repos n'est pas de longue durée. A 2h ½, un pli de la division arrive et quelle n'est pas ma stupeur, en l'ouvrant, d'apercevoir un ordre de relève.

Nous allons au repos! Certainement, c'est une chose estimable, après les épreuves que nous venons de traverser, mais ce n'est pas ce que j'avais souhaité. C'est ma première pensée.

Vite, tout le monde debout! Il y en a long à copier; les yeux mi-clos, gonflés de sommeil et de fatigue, nous travaillons ces ordres. Il n'y a pas un moment à perdre, car la relève doit se faire dans la nuit même.

Ces malheureux qui, depuis trois jours, combattent, prostrés dans la boue, vont enfin pouvoir dormir et se nettoyer un peu, et classer dans leur esprit surexcité tous ces souvenirs inoubliables.

Le jour arrive. J'ai dormi une heure.

Maintenant, il me faut préparer la relève, passer le matériel. Le capitaine est parti pour faire le cantonnement. Enfin, le général me donne un travail à faire: dans le fatras de papiers que nous avons reçus et envoyés, dans la multitude d'ordres, télégrammes, notes, il faut choisir et trier de manière qu'à 2h il puisse faire un compte-rendu très détaillé des opérations de la brigade.

Or il se passe un fait curieux et jamais encore observé: après deux heures de travail, je ne sais si c'est l'extrême fatigue, le manque de sommeil, la vie artificielle que nous menons ou l'atmosphère chargée en permanence de gaz qui en furent cause, mais il me fut impossible de continuer mon travail, mes idées ne pouvaient pas se coordonner, se rassembler, j'étais incapable de mémoire et de réflexion. Et mon travail a dû être bien mauvais, je l'ai abandonné même complètement à un endroit, après il m'a été impossible de combler ce vide.

Nous revenons d'abord dans l'ancien poste du colonel Royé, puis le quittons pour le retour en arrière. *Le repos convenable, l'air et la marche m'ont*

remis, j'ai repris possession de la case qui m'a manqué un instant. Le voyage se fait presque gaiement. Comme la nature humaine est égoïste, tout de même. Nous sommes heureux d'être en vie après une telle tourmente.

Nous croisons des blessés portés sur des civières, un Allemand en vert, qui n'est plus qu'une plaie; nous rencontrons des cadavres, les vieux habitués qui jalonnent notre route, de nouveaux aussi; on n'a pas le temps de les enterrer. Comme toutes ces horreurs vous durcissent le cœur! Quelle chose affreuse que la guerre. Nous sommes heureux de nous sentir, nous, encore vivants et intacts.

Maintenant que cette période de surexcitation est passée, moi qui, ce matin, ne ressentais aucune fatigue, je me sens affreusement las, brisé, mes jambes ne me portent plus. Comme j'ai besoin de repos et quel bon sommeil sera le mien.

Le général fait son rapport sur les événements de la journée. Il m'est impossible de les apprécier encore, je suis trop fatigué pour pouvoir les juger; plus tard, peut-être, ça me sera possible.

29 septembre

Duisans. L'état dans lequel j'étais hier soir en rentrant est impossible à décrire: la barbe et la crasse de six jours passés sans se laver, les yeux rouges de fatigue, les mains noires, les chaussures ne formant qu'un amas de boue. Tombant de sommeil et mourant de faim, je suis heureusement arrivé à Duisans, où un repas convenable et une bonne nuit m'ont remis.

Ce matin, en me réveillant à 10h d'un sommeil profond, je me suis trouvé heureux comme un poisson dans l'eau, ne pouvant croire à la douceur d'un lit, au plaisir de se déshabiller, puis au bonheur de se nettoyer et de se raser.

Nous apprenons une bonne nouvelle: en Champagne, trois divisions seraient parvenues à percer le front. *Allons, tout n'est pas fini, la fatigue hier soir me rendait assez pessimiste, mais avec le repos, tout se remet.*

Nous sommes logés chez des gens tout à fait désagréables. Véritablement, je ne sais pas comment des gens dont nous défendons les biens au prix de notre sang peuvent être aussi malotrus.

30 septembre

Le général et moi allons dîner chez nos amis d'Avesnes, très heureux de nous voir rentrer en bonne santé.

La journée se passe tristement. Les nouvelles de Champagne n'arrivent pas; ça n'a pas dû très bien marcher.

1^{er} octobre

Je suis allé faire une promenade à cheval. Quel bonheur, quel délassement.

2 octobre

Notre victoire en Champagne a été considérable, ce n'est pas la poussée irrésistible qui doit jeter les Allemands hors de France, mais c'est toutefois un beau succès et le butin est considérable, je m'en réjouis. Nous avons maintenant de nouvelles organisations à détruire. Y parviendra-t-on assez tôt pour que les Allemands n'aient pas le temps de se refaire?

6h du soir. J'ai visité ce soir une ambulance. C'était une ambulance divisionnaire chargée seulement de faire le triage des blessés, de procéder aux premiers pansements et de soigner les blessés intransportables. Il est dirigé par le docteur Baudet, que nous avons eu au régiment pendant quelques temps. Une tente avec un sol en bois couvert de paille, propre, mais glaciale. Deux salles d'école transformées, l'une en salle d'opération, l'autre en salle de traitement. De braves garçons blessés à la poitrine sont soignés. Je causai un moment avec l'un des médecins, un homme grisonnant, aux yeux bleus profonds et bons. Je lui disais combien j'admirais le courage de nos hommes, leur bravoure, leur endurance.

- Ils sont surtout admirables quand ils meurent, me dit-il, pas une plainte, pas une récrimination, pas une larme. Le vieux sang français n'est pas mort. Qui l'eut cru avant la guerre?

4 octobre

J'ai fait hier soir un triste pèlerinage. Je suis allé visiter la tombe de mon brave ami de Raymond. Il est enterré au cimetière d'Agnez-lès-Duisans, où les petites croix de bois poussent les unes à côté des autres, uniformes. Celle qui marque la place de mon ami n'est ni plus belle, ni plus ornée, les papiers sont placés dans une bouteille, son nom à l'encre sur une croix, et c'est tout.

Blessé au départ de la tranchée, il a continué à marcher vers la tranchée ennemie, pour ne pas arrêter l'élan de ses hommes, et c'est près d'elle qu'un éclat d'obus au ventre l'a étendu, raide mort. Son régiment est décimé, tous les officiers de son bataillon, sauf un, sont hors de combat.

Comme cette guerre est coûteuse! Les plus braves disparaissent tous les jours. La victoire sera aux derniers.

5 octobre

Nous avons repris ce matin les tranchées. Nous sommes installés au P.C. du régiment de gauche, à la cote 107.

Notre progression à coups de grenade dans les boyaux continue, lente, mais incessante. Peut-être pourrons-nous ainsi progresser jusqu'à la route de Lille.

4h du soir. Puisque vous êtes mes confidentes, et mes jalons pour plus tard, petites pages, pourquoi ne pas vous dire tout ce que je ressens en ce moment. Pourquoi vouloir paraître plus fort et plus insensible que je ne suis.

Après ces attaques, que tout en exécutant de grand cœur je soupçonnais d'être prématurées et avoir été imposées par les politiques, après ces attaques qui ont eu si peu d'effet, je me suis senti, comme tout le monde, désillusionné. On nous avait persuadés que nous ferions tant, et avec des efforts héroïques et sanglants nous avons réalisé si peu!...

Je traverse une mauvaise passe, un moment d'abattement, d'affaissement moral. Oh! il ne durera pas, je réagis de toutes mes forces, je surmonterai ce

moment pénible, mais je suis forcé de constater qu'en ce moment je trouve tout cela bien long. Comme ça traîne, comme le résultat est indécis encore et comme on sent qu'il le restera longtemps!

La pluie tombe sur cette affreuse plaine du Labyrinthe, cet espèce de marais inculte sillonné de boyaux, uniforme et vide. La nuit se fait, l'automne n'a aucune douceur, aucun charme. Et je me plains, moi! Je n'en ai pas le droit, quand je pense aux malheureux qui sont en première ligne.

6^e octobre

Journée calme sans pluie.

Tous les regards se portent sur l'Orient, où la Bulgarie est près d'entrer en ligne contre nous.

7^e octobre

Agitation dans le commandement, on veut avancer à tout prix. Une attaque de deux divisions (58^eme et 24^eme) se prépare, appuyée par nous. Les ordres arrivent, on copie pendant toute la nuit.

8^e octobre

Nos gains continuent dans le Labyrinthe, ça va doucement, mais peu à peu, nous gagnons du terrain. Ce n'est d'ailleurs pas sans pertes. On se bat à la grenade nuit et jour.

Les morts sont nombreux, ainsi que les blessés. Ils passent tous devant notre abri; la grenade est une arme redoutable, les blessures qu'elles occasionnent sont affreuses.

Je suis allé ce soir avec le général au poste du colonel Royé, à la cote 231, au fameux poste où nous avons passé des heures terribles pendant l'attaque. Nous avons été pris par un bombardement allemand, qui nous a obligés à nous coucher au fond d'un boyau pendant une demi-heure. Nous étions encadrés à ravir, ça tombait tout près. Dans ce cas, il n'y a qu'à s'arrêter et attendre que ça finisse.

Littérature militaire:

„Un officier d'E.M. de chaque DI au P.C. du CA“;

„Le jour J à l'heure Z.“

9^e octobre

Vive alerte cette nuit. Les Allemands nous ont très fortement bombardés pendant la soirée et toute la nuit. Nos tranchées ont été bouleversées. Nous avons subi des pertes sérieuses. Ils ont violemment attaqué à plusieurs reprises les barrières que nous tenons dans les boyaux. Nous sommes restés sur le pont toute la nuit, parfois très inquiets. Le 107^eme a bien résisté à cette attaque, *a contre-attaqué sur ses positions perdues un instant, ce qui fait que, ce matin, nous en étions au même point qu'hier.*

On rapporte ce matin un blessé qui était resté caché dans un trou d'obus depuis le 25 septembre. Il est resté évanoui pendant plusieurs jours, puis n'a pas

osé bouger de son trou, voyant les Allemands tirer sur les blessés. Il se croyait entre les deux lignes ennemies. Ce matin, apercevant les casques de nos hommes, il s'est traîné jusqu'à nos lignes. Il a vécu ainsi treize jours, s'alimentant avec les vivres de réserve, exprimant, pour étancher sa soif, l'eau de sa toile de tente. Ses blessures vont bien, on l'en tirera. Il s'appelle Waterlot.

10 octobre

Belle journée calme de dimanche. *En général, les journées de dimanche sont calmes, les Allemands les respectent presque constamment. Nous sommes moins exacts qu'eux sous ce rapport.*

Le talus du chemin creux contre lequel nous sommes logés est plein d'énormes rats noirs. *Ce sont des voisins gênants.*

11 octobre

Retour à Noyelle-Vion.

12 octobre

Les journaux sont ridicules. Ils répandent des nouvelles idiotes. Je lis ici sur le Matin „La garde qui se rend“. Ils font courir le bruit que les Allemands sont démoralisés, mal équipés, tous à cueillir; qu'ils y viennent donc voir et ils sauront dire après ce qu'ils en pensent. Certainement, le Boche cueilli dans la tranchée éboulée par un bombardement n'est pas brillant, mais de là à dire qu'ils sont démoralisés, perdus, sans force et sans énergie, ça n'est pas vrai. Le public doit dire: qu'attend-on alors pour les chasser, s'ils sont aussi démoralisés que le disent les journaux. Nos troupes sont en dessous de tout et nos chefs sont des bêtes, puisqu'ils ne peuvent pas chasser de chez nous le misérable troupeau boche. Ils ne sont pas démoralisés le moins du monde.

13 octobre

Hier soir, l'ordre nous est arrivé d'organiser défensivement les positions conquises jusqu'à ce que, l'attention de l'ennemi s'étant relâchée, nous puissions reprendre nos attaques avec succès.

Or ce soir même, une nouvelle note paraît, demandant à quelle date les divisions seront en mesure de reprendre l'attaque.

Ceci s'explique par la continuité des succès en Champagne, par ceux des Russes et par la résistance héroïque des Serbes qui tiennent en échec les Austro-Boches et les Bulgares. Allons, courage, tout n'est pas désespéré. Il faudrait bien sortir de là avant l'hiver.

14 octobre

Prise d'armes: remise de décorations (*croix de guerre*). *Les braves gens, ils les ont bien gagnées, et ce n'est pas sans respect que l'on salue autant de courage, d'abnégation et de modestie aussi, car dans cette lutte de boyaux,*

personne ne vous voit, ne vous remarque, on est seul, dans l'ombre à faire son devoir, souvent beaucoup plus encore que son devoir.

Les régiments se sont présentés superbement malgré les vides récents.

17 octobre

Cote 107. Retour aux tranchées par un matin brumeux et froid. Visite au colonel Royé qui prépare une petite action sur deux points des lignes allemandes que nous voulons occuper. Nous devons d'abord faire sauter à la mine deux nœuds de la tranchée adverse.

21 octobre

Notre petite action a eu lieu cette après-midi, mais elle n'a pas eu la réussite souhaitée. A trois heures, une mine part. Nous voyons nos fantassins sortir de la tranchée, vaciller, puis disparaître. Une deuxième mine éclate, nous ne voyons plus rien.

Nous apprenons qu'à droite, les hommes de la 10ème compagnie sont sortis avant l'explosion, qui les a surpris au moment où ils arrivaient dans la tranchée allemande. D'autres sont tombés sur une tranchée couverte et se sont couchés, ne pouvant ni avancer ni reculer. A gauche, la 2ème a pénétré dans l'entonnoir et partiellement dans la tranchée ennemie, mais elle en a été rejetée à coups de grenades. Nous ramenons toutefois un prisonnier du 162ème.

- Les grenades arrivaient par dix, me dit un sergent blessé, elles faisaient un ravage effrayant. J'ai vu des hommes coupés en deux, d'autres ont eu les pieds fauchés. Alors nous avons dû revenir dans nos tranchées comme nous avons pu."

Tout est là, avoir beaucoup de grenades et de grenadiers et assommer l'ennemi sous une grêle de pétards et de grenades.

22 octobre

Sur le pont toute la nuit pour les comptes-rendus au sujet de l'opération d'hier. Il y a eu un peu de nervosité de la part des exécutants de la 10ème compagnie partie avant l'explosion de leur mine; ce sont justement les grenadiers qui ont été renversés et enterrés par la mine; puis les cadres manquent, la compagnie très éprouvée par les attaques du 25 était formée de nouveaux hommes peu aguerris. Bref, l'opération a manqué pour toutes ces raisons.

10h ½ du soir. Par une nuit splendide, argentée et azurée par une lune splendide, claire, sans une brume, je suis allé faire un tour dehors, à l'air vif et frais, pas encore froid. Pas une fusée éclairante, pas besoin pour y voir du feu d'artifice de tous les soirs. La fusillade habituelle, quelques grenades de temps à autre troublant la paix de cette nuit délicieuse faite pour des amours champêtres et poétiques. Hélas, nous n'y pensons guère ici!

23 octobre

On m'a remis une lettre trouvée sur le cadavre de mon pauvre camarade de Farges, tué le 25 et dont on a retrouvé le cadavre cette nuit. Cette lettre m'était adressée et il n'avait pas pu me la remettre; il m'y dit qu'il me remercie des photos que je lui ai données et met ses clichés à ma disposition pendant le prochain repos. C'est le grand repos pour lui, tombé héroïquement devant la troisième ligne allemande. Il avait été arrêté par des fils de fer et une fusillade très vive. Avec deux hommes, il s'était réfugié dans un trou d'obus. Il pouvait là attendre la nuit et, à sa faveur, retourner dans ses lignes. Mais lui, pour surveiller ce qui se passait autour de lui, levait à tout instant la tête, salué chaque fois par une grêle de balles. Les hommes le priaient de rentrer chaque fois qu'il commettait cette imprudence, il ne les écoutait pas. Une balle l'a frappé à la tête. Je conserve la lettre qu'il m'envoyait en souvenir de son amitié.

Nous avons vu ce soir le général de division. On prépare à la mine quatre fourneaux sous la route de Lille. Nous espérons que le 138ème pourra ainsi arriver jusqu'au remblai et s'y établir et, de là, chasser les Allemands de la tranchée des entonnoirs à droite de la route. On doit faire partir 6 fourneaux. Mais quelle arme dangereuse que la mine, surtout employée en nombre, c'est l'arme à double tranchant. Sur la tranchée des entonnoirs, on a fait partir quantité de mines, on n'a pu progresser d'un pouce et on y a perdu un demi-bataillon. Espérons qu'il n'en sera pas de même ici.

10h ½. Nous avons eu ce soir à dîner le capitaine Auger que j'ai remplacé à l'E.M. de la 46ème. Sa compagnie du 107ème a été fort éprouvée aux attaques du 25, et vient de donner encore avant-hier, perdant une quarantaine d'hommes. Presque toute sa compagnie est renouvelée, ses grenadiers ne savent pas jeter une grenade, ses cadres sont absolument insuffisants, ses hommes manquent de tout sang-froid. Et avec cela, les effectifs s'usent tous les jours, les meilleurs sujets des compagnies disparaissent. Nous aurions tant besoin de nous refaire, de nous coordonner, de refaire le moral de nos hommes, d'en refaire une troupe en main. Ces petites actions successives ne signifient rien, ne nous amèneront à rien!

24 octobre.

Ce matin, dans nos abris, j'ai assisté à la messe dite par un de nos brancardiers prêtre. C'est toujours avec émotion qu'on s'agenouille devant la petite croix et le minuscule calice.

Je suis allé avec le général conférer avec le colonel du 138ème au sujet de la petite affaire qui doit être déclenchée ces jours-ci.

Nous sommes passés auprès de la fosse commune. Dieu que c'est triste. Au moment des attaques, les morts sont si nombreux qu'on ne peut plus les enterrer individuellement, *comme par le passé, chaque corps surmonté d'une croix et conduit par ses chefs et ses camarades dans le petit cimetière du secteur. On doit pratiquer une immense fosse, où l'on entasse nos pauvres disparus. Ces jours-ci, il en est ainsi depuis la fin des attaques; on trouve chaque nuit des cadavres qui depuis le 25 étaient inabordables. Un officier de l'administration est chargé de les identifier et de procéder à l'inhumation; comme cela ne peut se faire que la nuit, les cadavres transportés attendent toute une journée au bord de la fosse. C'est ainsi que de pauvres gens, à moitié momifiés déjà, gisaient ce soir au bord de la fosse. Quelle tristesse, quel serrement de cœur! L'aumônier qui nous accompagnait a béni en passant leur dépouille et, tout cuirassés que nous soyons*

contre les émotions, nous n'avons pu nous empêcher de frémir et de verser une larme.

25 octobre

Mauvais temps. Il pleut. La boue est insupportable.

Grande conférence avec le colonel du 138ème et les commandements de l'artillerie du génie. L'attaque est minutieusement préparée, mais quatre mines doivent partir à la fois, d'où chance d'erreur. Puis, trois hommes ont déserté cette nuit. Ne donneront-ils pas des renseignements importants à l'ennemi? *Et enfin, le temps, cette abominable pluie qui détrempe le terrain et vaut une belle ligne de fils de fer. Nous n'avons pas de chance.*

Ne vous étonnez pas que je ne note ici que des impressions personnelles et peu de traits relatifs à la guerre en général et à la politique. Je laisse cela à ceux qui, bien installés dans un confortable fauteuil, compulsent journaux et cartes. Je me trouve bien assez occupé et absorbé par ce qui m'entoure immédiatement sans me lancer dans des aperçus politiques, où je ne verrais rien de clair.

26 octobre

A deux heures précises, sept fourneaux de mines réunis en quatre explosions sautent avec un effet énorme: 2.100 kg d'explosifs. A peine les terres sont-elles retombées, que nous voyons nos admirables fantassins sortir de la tranchée et s'engager dans les entonnoirs, choisir leur place, s'installer et commencer de suite l'aménagement du terrain conquis.

L'artillerie ouvre immédiatement le tir de barrage en avant des points atteints, pour arrêter toute contre-attaque ennemie. Naturellement, le Boche ne se laisse pas faire: un tir violent de 77 et 105 est déclenché sur nos tranchées. Le poste du colonel, auprès duquel je me trouve, est secoué par des explosions énormes.

Cependant, de sérieux combats à la grenade se livrent dans les entonnoirs. A la jumelle, nous voyons les grenades à manche allemandes tourner en l'air et s'abattre sur les nôtres..

Un mouvement de reflux se produit, nous voyons les fantassins quitter en un point leur position et traverser les entonnoirs de l'est à l'ouest. Que va-t-il se passer?

Le feu d'artifice redouble. Jusqu'au soir, c'est une lutte très chaude à coups de grenades et de canon.

Les positions conquises sont conservées; nous tenons ferme. On a fait 27 prisonniers, appartenant à deux régiments différents. Nous avons 15 tués et 65 blessés.

27 octobre

L'ennemi a contre-attaqué quatre fois au cours de la nuit. Il a échoué.

Le 138ème tient le terrain conquis et l'organise. Le général Proye commandant la 45ème brigade étant malade et évacué, le général Streicher conserve le commandement du secteur, ce qui fait que nous restons au P.C. au lieu

d'aller au repos à l'arrière. *Enfin, c'est peu de choses, mais la permission du capitaine en est retardée et, partant, la mienne qui en est solidaire; car les permissions reprennent, et je compte bien aller bientôt embrasser les miens à nouveau.*

Les divisions du corps d'armée ont reçu l'ordre de fortifier leurs positions, sauf la nôtre, qui doit rectifier son front. Cela nous promet des distractions pour cet hiver.

29 octobre

Le temps dans ce pays étant généralement brumeux, nous essayons pour la première fois de faire une relève de jour. Il est vrai que la profondeur des boyaux permet d'amener des troupes jusqu'à 10m des Allemands sans que ceux-ci s'en doutent. C'est un essai qui, s'il réussit comme nous l'espérons, évitera la longue marche de nuit dans les boyaux qui fatigue énormément la troupe.

30 octobre

Décidément, notre séjour à la cote 107 se prolonge d'une façon inquiétante; pas de nouvelle de notre relève et les jours sont mouvementés et les nuits courtes.

Ce matin, d'abord réveil mouvementé. Un violent combat à la grenade me tire d'un beau rêve doré. Un tir d'artillerie me fait bondir dans ma culotte et un appel au téléphone ne me permet même pas de lacer mes souliers:

- Allô, la brigade, qu'est-ce qui se passe?

Je les rassure vite, l'action ne se passe pas sur le front de la brigade. Il n'en est pas moins vrai que l'action se poursuit violente, et que depuis 5h ½ je suis debout. J'en profite pour écrire une longue lettre à la maison.

Les Allemands ont fait sauter une mine sous notre barricade 5. Une section ennemie est sortie des tranchées pour occuper l'entonnoir, mais le feu de notre mitrailleuse l'a rejetée. Mais quatre mineurs qui poussaient une mine dans cette région ont été ensevelis avec les trois grenadiers qui gardaient la barricade.

4h. On a pu dégager un des hommes ensevelis; il n'était pas mort, il est sauvé miraculeusement. Le déblaiement continue, mais on n'entend aucun appel. Les malheureux ont dû être étouffés.

J'ai fait ce soir une promenade fort intéressante dans nos anciennes tranchées de première ligne. Depuis qu'on s'est porté en avant, on les a à peu près abandonnées, et le bombardement incessant qu'elles subissent les rend à peu près impraticables, il faut faire des exercices de gymnastique pour passer rapidement le terrain nivelé par endroits. Devant nos tranchées, des cadavres s'aperçoivent encore nombreux, on ne peut pas aller les ramasser, cette zone est battue continuellement par la fusillade. Ces morts sont anciens, on aperçoit leurs culottes rouges. Près de la tranchée, le squelette décharné d'un bras émerge. Et dire qu'il est impossible de donner à ces malheureux une sépulture décente.

J'entends encore la voix grave de l'aumônier du 78ème s'arrêtant l'autre jour avec nous devant la fosse commune, devant laquelle plusieurs cadavres anciens, défigurés et souillés de boue, rivés dans des attitudes macabres, attendaient leur tour d'identification:

- Les pauvres enfants! dit-il.

Nous avons le cœur bien serré.

J'ai eu la même impression ce soir devant le squelette de cette main paraissant tendue vers les amis et se desséchant pendant des mois.

Nous apprenons que le général Streicher est nommé officier de la Légion d'Honneur. Nous en sommes tous heureux.

31 octobre

Attaque allemande repoussée. Le 63ème a opéré ce matin un coup de main heureux. Après un violent combat à la grenade, une compagnie a sauté sur la lèvre d'un entonnoir de mine. Elle s'y organise. Les Allemands occupent l'autre lèvre. Comme il faut payer cher chaque pouce de terrain.

2 novembre

Il pleut depuis deux jours, une pluie continue, jetée par un ciel bas. La glaise dans laquelle nos boyaux sont creusés s'effrite, tombe par plaques, se délaye dans l'eau qui court au fond des boyaux, ce qui fait que l'on circule dans un bain de pied de boue. Les tranchées, sous le moindre ébranlement causé par les obus, s'écroulent, s'obstruent, les sacs à terre, pourris, se déchirent et dégringolent, les piquets de soutien se déchaussent, tout se nivelle, malgré le travail incessant de nos hommes.

Les Allemands ont contre-attaqué en Champagne, avec leur vigueur et leur acharnement habituels. Ils ont échoué. On craint ici aussi la contre-attaque ennemie!

Le 30 octobre, deux sapeurs avaient été ensevelis dans leur galerie. On avait cherché en vain à les secourir. Or, la nuit dernière, ils ont reparu. Se trouvant ensevelis, ils ont creusé une galerie jusqu'à l'entonnoir ouvert par l'ennemi et ont ainsi miraculeusement sauvé deux vies à la patrie...les plus précieuses, à leur avis.

3 novembre

Nous recevons note sur note pour nous inciter à poser hâtivement des défenses accessoires, des réseaux de fils de fer, à organiser des flanquements, des points d'appui, on craint une attaque allemande. Tout la fait prévoir d'après les renseignements. Eh bien! qu'ils y viennent donc, ça serait au contraire fort heureux.

Il n'est toujours pas question de nous relever. D'autre part, les régiments rentrent demain. Il est donc probable que nous allons passer ici trois jours successifs.

Toute la journée, nous avons entendu le canon au loin. Les Allemands doivent contre-attaquer. Auraient-ils l'idée d'attaquer par ici? Notre situation défensive est un peu précaire, mais tout de même, ils auront du fil à retordre. Puis la pluie contre laquelle nous nous élevons tant est une excellente défense accessoire elle-même.

9h 1/2. Deux alertes ce soir.

5 novembre

Nos deux régiments sont de retour dans le secteur.

L'ennemi a essayé de sortir de ses entonnoirs aux environs de la route de Lille, mais il y a été vite rejeté.

Le général de division est venu hier soir. Il nous a dit que les Allemands avaient amené de Russie sur notre front dix divisions, dont 7 sont massées en Artois. Ils voudraient faire un gros coup chez nous et, après, demander la paix. Ils ne voudraient à aucun prix faire une campagne d'hiver. Nous les attendons, mais les pluies de ces jours-ci ne sont pas faites pour aider leur offensive.

6 novembre

Ces jours derniers, au cours des pluies qui ont détrempé le secteur, des hommes se sont enlisés dans les boyaux, y ont passé la nuit et n'ont pu être secourus que le lendemain par des corvées passant dans ces mêmes boyaux.

7 novembre

Avec le capitaine, je suis allé visiter le parc d'Ecurie.

Quel désastre. Maisons en ruine, arbres rasés, terrain déformé. Il ne reste pas pierre sur pierre. Par contre, à l'extrémité du village, j'ai découvert une maison saccagée, mais qui ne porte qu'un seul trou d'obus sur la façade nord. Par ce trou d'obus on aperçoit la route de Béthune, le bois de Berthouval et les tours de Mont-St-Eloi; la vie serait superbe et reposante si on était loin des horreurs accumulées ici.

Les brancardiers se livrent actuellement à une bien triste et désespérante occupation. Ils relèvent les morts du mois de mai tombés aux attaques des lignes allemandes. Ce ne sont plus que des restes informes et ratatinés, noirâtres, affreux. Tout ce que l'on a aimé, tout ce qui a été beau, jeune, vigoureux, peut-il être réduit à une telle pourriture, peut-il ainsi répugner tout le monde!

9 novembre

Le général Streicher a causé de notre relève au général de division. Ce dernier lui a dit qu'en effet il nous demandait un gros effort, mais qu'il savait qu'il pouvait nous le demander, que le général de corps d'armée auquel il avait demandé notre relève lui a répondu évasivement. Mais qu'il nous tiendrait compte de cela, qu'il comptait sur notre dévouement qu'il connaissait bien, etc, etc. Bref, il nous a passé la main dans le dos jusqu'à la croupe et...nous restons ici. D'autre part, il est impossible de réclamer en temps de guerre, on peut bien subir cela, mais ce n'est tout de même pas drôle.

12 novembre

Toute l'activité de nos hommes est employée à remettre les boyaux en état.

Les hommes qui reviennent de première ligne sont des blocs de boue. Heureusement que pour les Allemands il en est de même.

Nous avons eu ce matin à déjeuner le très aimable docteur de Nivile, médecin principal de la division; notre table est réputée, et comme il aime les bonnes choses, il était tout heureux. Le général avait reçu un excellent pâté de foie qui a été apprécié à sa valeur.

14 novembre

Au petit jour, un bruit de grenades et une canonnade nous réveille. Le capitaine et moi, nous sautons dans nos culottes et nous précipitons à l'observatoire. Dans le jour commençant, nous voyons les obus éclater sur tout le secteur. Dès l'apparition des fusées rouges, notre artillerie a donné avec un beau tintamarre.

Nous apprenons que les Allemands ont attaqué sur toute notre ligne, depuis la route de Lille jusqu'au point 125 et qu'ils ont pris pied dans une grande partie du front d'attaque. Une contre-attaque immédiate, nous dit le 63ème, nous a rendu la possession de l'entonnoir 506 et du point 56.

Aucune nouvelle du régiment de gauche. Les blessés affluent vers le poste de secours, malheureux tas de boue ambulants, blessés de multiples éclats de grenades.

Vers 9 heures, les Allemands font un tir violent avec des obus lacrymogènes, dirigé contre les batteries voisines. Les vapeurs arrivent jusqu'à notre poste et font pleurer les yeux.

Un officier du 78ème, le lieutenant Lasserre, rentre blessé d'une grenade à la figure; il nous dit que les Allemands ont sauté à 5 heures de leur tranchée et se sont précipités sur nous, à grand renfort de grenades; une de nos mitrailleuses en a couché beaucoup dans les fils de fer, toutefois ils ont pu pénétrer dans notre tranchée du Moulin. Abruti par le coup, il est resté un moment sur place, puis il a dû croiser les Allemands pour rentrer chez nous. Un officier donnant des ordres et gesticulant est passé près de lui.

9h 30. Nous apprenons que le bataillon de droite a repris le chemin du Moulin; les Allemands sont repartis si vite qu'ils y ont laissé leurs blessés, et ils sont nombreux. *Notre artillerie, sur nos indications, tire sur les boyaux allemands descendant vers nos tranchées.*

Le capitaine de la Touche, de l'E.M. de la division arrive, nous filons ensemble sur le front pour avoir des renseignements.

On prépare une contre-attaque sur la partie de nos tranchées tenues encore par l'ennemi. Mais les pertes sont sérieuses: dans le 1er bataillon du 78ème, tous les sergents grenadiers sont tués ou blessés, ainsi que cinq officiers. Les boyaux sont impraticables à cause la boue et, jusqu'au soir, nos positions ne peuvent être reprises. Je reste au P.C. 231 toute la nuit, les obus y tombent fréquemment, nous ne le quittons qu'au soir et rentrons par une belle lune au P.C. 107, où nous passons la soirée à nous occuper des réapprovisionnements en munitions, grenades, torpilles, cartouches, fusées éclairantes. Il est 11h ½, je vais pouvoir peut-être me coucher, car je suis fatigué. La contre-attaque se fera demain, tout est préparé pour cela.

Nous apprenons que les Allemands ont laissé 200 cadavres sur le terrain.

15 novembre

Nuit assez calme, mais le téléphone a souvent marché.

16 novembre

Notre contre-attaque sur les positions prises par l'ennemi a échoué.

Le colonel Desvoye, qui vient prendre le commandement de la 45ème brigade, vient d'arriver.

17 novembre

Rien encore de réglé pour notre relève; le général Bonfait est venu, très préoccupé de l'avance des Boches qui, quoiqu'ils tiennent un tout petit coin de notre ligne, y sont assez gênants tout de même.

Nous faisons fortifier par notre génie les alentours de cette position, afin qu'une nouvelle attaque allemande ne nous fasse pas perdre encore quelques tranchées. Cette attaque leur a coûté cher tout de même, et ils ne recommenceront pas, je crois, de si tôt. Les journaux font de notre affaire un compte-rendu assez exagéré, il est curieux de voir combien les faits y sont grossis.

18 novembre

On vient de me raconter une histoire admirable d'un officier du 78ème qui vient d'être tué. Dernièrement, au cours d'une patrouille, son revolver est parti fortuitement. Une balle a traversé sa main. Afin qu'aucun soupçon de mutilation volontaire ne puisse se produire, il ne s'est pas fait évacuer et a continué à assurer son service en se soignant lui-même.

19 novembre

Une mission russe est venue ce matin visiter notre secteur. Ils font partie de l'E.M. du général Rousky. Ils nous ont dit que le front qui est occupé ici par une division est occupée là-bas par un bataillon.

Le capitaine voulait à toute force voir un Boche au créneau.

- J'en ai tué un en Russie, disait-il, je veux en tuer un aussi en France.

La nuit dernière, des rats ont rongé des cadavres que l'on avait laissés au petit cimetière qui est près de notre poste. Un pauvre chasseur du 21ème entre autres, tué à l'attaque boche, a eu la face rongée par ces ignobles animaux. Je suis certain qu'un blessé qui serait incapable de se défendre serait tué par les rats. Nous sommes envahis par ces rongeurs. Il y en a d'énormes, de monstrueux. On a essayé plusieurs moyens pour les détruire, on n'y a pas réussi. On va en essayer un autre encore. Aura-t-il meilleur succès?

20 novembre

Des chasseurs de garde aux tranchées ont rendu compte que les hommes du 63ème entretenaient des conversations avec les Allemands d'en face. Cela se comprend un peu. En effet, nous avons des sapes qui s'avancent vers les lignes ennemies jusqu'à quelques mètres des fils de fer. On est à portée de voix. Il y a eu un échange de tabac et de pain.

Il y aurait même eu beaucoup plus grave encore. Le 15, le lendemain de l'attaque ennemie, une quarantaine de Boches seraient sortis sans armes de leur tranchée en plein jour, se seraient approchés de nos lignes et auraient de là causé à nos hommes:

- A la prochaine attaque, disaient les Boches, levez les bras, nous les lèverons aussi, vous en avez assez de la guerre, nous aussi. Comme nous ne voudrions plus nous battre, on sera bien obligé de signer la paix.

L'avant-veille de la dernière attaque allemande, un Boche aurait crié, paraît-il de la tranchée:

- Méfiez-vous, les Français, à la première belle matinée on vous attaquera!

Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces allégations?

Il est à remarquer cette habitude qu'ont les Boches de vouloir causer. Ils recherchent toutes les occasions d'entrer en conversation avec nos hommes. En général, ça cache un piège, car derrière les hommes qui lèvent les mains, il y a des mitrailleuses qui fauchent. Ils espèrent prendre nos hommes à ces pièges grossiers. Il est regrettable que nous n'ayons pas, nous, la mentalité nécessaire pour profiter de ces petits incidents; si, au moment où les Boches sont sortis, une mitrailleuse les avait fauchés, il est probable qu'elle leur aurait fait abandonner l'idée de causer, mais avec notre caractère chevaleresque, nous ne savons en profiter.

Un jour, un officier du régiment du général Streicher a arboré un drapeau blanc, s'est fait conduire au général de division boche d'en face et lui a fait des excuses parce que ses hommes avaient coupé une oreille à un blessé allemand.

Une autre fois, les Allemands ayant essayé d'entrer en conversation avec des Français en sortant de leurs tranchées, un officier français est sorti de nos lignes au risque de se faire tuer et a crié aux Boches:

- Je vous préviens que si vous sortez encore de vos tranchées pour causer avec nous, je vous ferai tirer dessus.

Ce sont des actes de courtoisie chevaleresque, mais qui ne sont guère en rapport avec la guerre à mort que nous font les Allemands. Nous ne changerons jamais, les Français!

22 novembre

Nous voici en hiver. La journée a été brumeuse, un épais brouillard qui a duré tout le jour empêchait de voir à trente mètres. Ce soir, la nuit est froide, il gèle fort.

Nous avons visité une grande partie des premières lignes, en particulier le terrain lunaire qui avoisine la route de Lille et qui est excessivement curieux à voir; labyrinthe d'entonnoirs se touchant presque, aménagés en tranchées ou en abris; le sol est impalpable, réduit en poussière. On y vit sur un volcan, car le génie travaille constamment en sape dans tout ce terrain.

24 novembre

Calme complet ces jours-ci.

Nous voyons enfin poindre la relève. *Ce n'est pas dommage. Cette claustration, sans être pénible, est monotone et moralement fatigante. Ces jours derniers, le „cafard“ avait fait son apparition dans notre petit cercle au P.C. 107.*

Aucun renseignement sur l'issue de l'enquête au sujet des conversations; des hommes des 63ème et 78ème passeront certainement en conseil de guerre.

25 novembre

Le capitaine Brugère de l'E.M. de l'armée m'a téléphoné hier soir qu'il viendrait ce matin dans le secteur et m'a prié de le piloter.

Il est arrivé en effet, *porteur de journaux qu'il a distribués aux hommes*, et je l'ai conduit dans les anciennes lignes allemandes conquises par nous et lui ai fait voir leurs organisations réduites en miettes. *En passant, il a vu l'abri boche qu'occupe actuellement le commandant du 107ème, il s'est glissé à plat ventre par l'entrée très étroite, s'est cogné la tête, comme tout nouveau visiteur, contre le toit de l'escalier, s'est étonné, comme il convient, de la profondeur de la caverne et a mis les pieds, ainsi qu'il est de coutume, dans la gamelle où brûlent quelques bouts de charbon de bois et qui sert de calorifère au commandant.* Puis il a visité le théâtre de la dernière attaque allemande. Je l'ai amené jusqu'aux barricades; là, à six mètres des Boches, il faut parler bas, on ne peut pas regarder au créneau. *Puis il a vu une de nos torpilles tombant sur les lignes allemandes, il a reçu les éclats tombant en pluie de tous côtés et s'est aplati comme tout le monde contre les parois de la tranchée pour en recevoir le moins possible sur le dos; il a tout de même reçu un bout de fonte sur le bras, a constaté que ce n'était pas agréable, et je ne suis pas très sûr que l'on ne va pas le citer à l'ordre de l'armée pour ce bel exploit et les dangers courus - mon Dieu, une chose pareille n'arrive pas tous les jours dans les grands E.M.*

Je l'ai amené ensuite dans la région des entonnoirs, je l'ai fait trotter dans ce paysage lunaire, traverser les excavations, visiter les magasins et les organisations défensives que nous avons édifiées. Il a vu une mitrailleuse placée dans le remblai de la route, tout près des Allemands. Puis, chose plus curieuse encore, il a vu un Boche, un beau Boche coiffé d'un bonnet vert; un Boche en liberté est un produit excessivement rare, *surtout pour ces messieurs de l'arrière.* *Eh bien, cet excellent capitaine pourra dire ce soir en dînant avec les porte-plume, ses amis du quartier général: J'ai vu un Boche!* En effet, dans cette immense plaine dans laquelle stationnent des milliers d'hommes, on ne voit absolument personne sur le sol. On allait lui passer un fusil pour qu'il tire sur l'Allemand, mais celui-ci s'est caché *et il rentrera bredouille dans sa luxueuse limousine. On va l'admirer à St Pol, quel héros! et quelle belle promenade, bien complète et bien dangereuse.*

26 novembre

Il a neigé ce matin.

27 novembre

Belle nuit de gelée, claire et froide. J'ai fait ce matin une tournée dans le bataillon de droite du 138ème. J'y ai rencontré le colonel Dessigny et nous y avons giberné un moment. Nous avons causé du travail des territoriaux dans le grand collecteur des campagnes d'Afrique du colonel, de la peste que sont les papiers innombrables de la division et des rats non moins innombrables qui nous assaillent, des petites femmes de Préjelan dont le commandant avait les silhouettes gracieuses sur les parois de son gourbi, etc.

Les Allemands ont fait sauter une mine sous notre tranchée S'. Un abri est bouleversé et 4 sapeurs probablement enterrés ainsi que quelques fantassins. Notre première ligne est ainsi coupée. Le capitaine Pailles cherche à reprendre l'entonnoir à la grenade.

28 novembre

Contre-attaque pour reprendre le terrain perdu. A 3 heures, elle a lieu par les boyaux de trois côtés à la fois. Un télégramme du 107ème nous apprend qu'elle a repris une trentaine de mètres, mais que les Allemands occupent toujours l'entonnoir.

Le général de division est venu ce soir. Il est très inquiet. Huit attaques souterraines allemandes cheminent vers notre point F5. C'est une attaque souterraine formidable, 400 mineurs y travaillent. Nous voilà en plein dans la guerre de mines.

Détail piquant: 120 hommes du 21ème chasseurs avec un capitaine, 4 lieutenants et des cadres doivent venir coopérer, ainsi que le secteur de mitrailleuses à la défense du secteur. Or, très aimablement, le général de division leur a assigné comme zone d'action cette tranchée F5 dont je viens de parler. On leur fait le coup de l'invité.

30 novembre

Après 40 jours de tranchées, nous sommes enfin relevés par l'E.M. de la 45ème brigade. Nous nous rendons à Noyelle-Vion.

2 décembre

Nous arrivons, le général et moi, d'Hermaville. Le général est allé voir le général Descoings et j'ai causé pendant ce temps avec les officiers de son E.M. Heureusement installés dans un riche château, moelleusement allongés dans des fauteuils, ils „font du papier“. Ils sont très ennuyés en ce moment; ils ont découvert que les Allemands voulaient tenter contre nous une attaque par les gaz.

7 décembre

La pluie est constante; elle transforme le secteur en une mare de boue impraticable. La relève ne peut se faire que de nuit à travers champs. *Nous*

partons nous-mêmes le 10 au matin, ce qui nous aura procuré dix jours de plein repos.

9 décembre

La relève est atrocement pénible.

Toutes nos unités sont heureusement enlevées en auto.

J'ai vu hier Auzel qui m'a dit que tous les chasseurs qui rentrent des tranchées marchent avec des cannes, ils ont les pieds gonflés, ils ne peuvent plus se tenir debout. Ils ne sont pas habitués à la marche dans les conditions où ils la font ces jours-ci, ils en ont beaucoup souffert.

10 décembre

Nous voici de nouveau au P.C. 107. Nous sommes partis ce matin à 6h, afin de profiter de l'obscurité pour gagner notre poste. L'auto était en retard, bien entendu. Nous nous embarquons par la pluie fine d'hier. Le chauffeur est nouveau et ne connaît pas le chemin. Je le conduis sur la route sombre, brillante de pluie; dans le petit jour terne et triste, nous croisons des camions, autos, des isolés au pas lent, enveloppés dans leurs toiles de tente, des fourgons. Des sentinelles immobiles sous la pluie nous regardent passer sans même vérifier notre identité. Nous nous faisons conduire jusqu'auprès du poste. Grâce à la nuit, dans un trou d'obus, la voiture fait un saut énorme, manque de chavirer et fausse sa manivelle de mise en marche.

Au petit jour pâle et bleu, nous mettons pied à terre à 2 ou 300m du poste. Pied à terre est une expression consacrée, car pied à l'eau donnerait une idée plus juste du geste familier que nous exécutons. Nous voilà immédiatement dans le ... corps du sujet: la boue nous arrive déjà à la cheville.

Nous laissons l'auto embourbée jusqu'à l'essieu et la manivelle faussée pour gagner le P.C.. En pleins champs, une piste où l'on patauge vigoureusement nous conduit par-dessus boyaux et à travers défenses accessoires jusqu'à un escalier qui jadis peut-être porta ce nom, mais qui est maintenant une glissière gluante sur la pente de laquelle on se laisse dévaler. L'arrivée au bas de la pente est adoucie par une épaisse couche de boue grasse où l'on enfonce comme dans un édreton.

On retire péniblement les jambes engluées, les souliers ne restent heureusement pas collés au fond. Pour nous nettoyer, voici maintenant un petit gué de 2 à 3m de largeur et suffisamment profond pour que l'eau passe à travers les œillets des chaussures. Nous atteignons enfin le P.C.

Nous relevons la 45ème brigade à l'E.M. de laquelle est mon camarade Lombardès. Les consignes passées, les petites histoires du secteur racontées, cet excellent Lombarda nous présente la photographie de sa « marraine », en l'espèce une charmante artiste des Variétés, il paraît qu'elle lui a voué beaucoup d'affection.

11 décembre

Il se passe un fait extraordinaire: le sol se nivelle de plus en plus, les tranchées sont comblées ou transformées en ruisseaux. Français et Allemands sont dehors. C'est la „trêve tacite“. Nous étions habitués à voir cette immense plaine comme déserte, paraissant abandonnée, nous sommes surpris de la voir s'animer, se peupler. Les hommes circulent en plein air.

Comme nous, les Allemands, officiers en tête, se croisent les bras sur la tranchée. Les Allemands sont très jeunes. Ils demandent du pain à nos hommes qui leur envoient des boules de reste; en retour, ils reçoivent des boîtes de choucroute ou de conserves.

Mutuellement, les soldats se font signe qu'ils sont empêtrés dans la boue jusqu'à la ceinture et de ne pas tirer les uns sur les autres. En première ligne, il n'y a pas un coup de fusil.

14 décembre

La pluie a enfin cessé. Il gèle. On va pouvoir travailler et se désenliser.

Tournée au P.C. du 138ème. *Les Allemands ne nous ont pas canonnés. Nous sommes tout étonnés de parcourir ainsi notre terrain à découvert, nous le voyons bien, nous en étudions tous les avantages, tous les inconvénients.*

Il y a quelques cas de gelures de pieds; les hommes sont légèrement atteints, mais souffrent beaucoup.

15 décembre

Tournée de nuit dans le secteur avec le général. Nous nous égarons au milieu des éboulis de toutes sortes, boyaux pleins d'eau, défenses accessoires et fils de fer traînant partout. *Les tranchées se succèdent, les éboulis, les montagnes russes, des réseaux où l'on se prend les pieds. Dès que nous nous pataugeons plus, nous en concluons que nous sommes sur le mauvais chemin et nous revenons vite dans notre fange. Cependant le poste du colonel n'apparaît pas. D'ailleurs, comment le reconnaître, il ressemble à tout autre abri, rien d'apparent, il faut tomber juste dessus. Le général devient nerveux:*

- Où sommes-nous, qu'allons-nous devenir ici, il faudra attendre le jour...etc.

Sans faire part de mes réflexions au général, je continue bravement en affichant une bravoure que je suis loin d'avoir. Aussi quelle joie quand j'entends une voix devant nous. Ce sont deux braves mineurs relevés de la mine, qui nous conduisent au poste du colonel. Son gourbi, creusé dans une déclivité de la plaine, donne l'idée d'un appareil à douches. Il est tendu de toiles qui recueillent l'eau filtrant à travers la voûte, épaisse toutefois de 5 à 6m.

Nous rentrons au lever du soleil, après avoir effectué une liaison avec la brigade voisine.

16 décembre

Visite à Arras, de plus en plus détruite.

Le colonel Hoquetis du 21ème chasseurs est venu déjeuner avec nous. Il a mis un rayon de soleil dans notre intérieur un peu monotone. Quel charmant homme, quel bon et joyeux caractère, bien cavalier léger, bien français.

Ma permission approche à grands pas.

17 décembre

Un Boche s'est rendu cette nuit. Il dit que beaucoup d'hommes déserteraient si ce n'étaient leurs officiers. *Ils ont un plein dos de la guerre, n'ont pas grand chose à manger et travaillent beaucoup.*

9h. Un deuxième Boche, un Danois, s'est rendu ce matin. Hier quelques-uns d'entre eux ont envoyé une carte disant qu'ils voulaient se rendre, ne voulant plus faire la guerre avec nous.

18 décembre

Ce qui devait arriver est arrivé. Il s'est produit des conversations et des échanges de nourriture entre Français et Allemands. Une enquête est faite, le nom des fautifs signalé à la division. Le général Bonfait a pris une mesure énergique qui arrêtera ce dangereux commerce: conseil de guerre pour les délinquants, mais les commandants de compagnies y seront également traduits.

19 décembre

Départ en permission.

31 décembre

Rentré de permission depuis quelques jours, *j'ai retrouvé l'E.M. à la cote 92, notre ancien poste avant les attaques de septembre. Pour comble de bonheur, le placement en ligne de deux brigades, avec un seul régiment en ligne, nous enlève tout espoir de relève. Nous allons vivre en permanence dans ce cloaque et avec l'horizon désespérant que nous avons devant nous. Notre humeur n'est pas, j'en conviens, des meilleures, cette perspective n'a rien de réjouissant.*

Mauvais temps, pluies fréquentes, tempêtes du sud-ouest.

ANNEE 1916

1^{er} janvier

Triste fête, pas d'entrain, nous broyons du noir. Pour me distraire, je suis allé ce soir au poste du colonel Royé; il y régnait, au contraire, une franche gaieté. Le colonel avait réuni tout son E.M.; il fêtait ses galons définitifs de lieutenant-colonel. Il m'a reçu dans son „Château de la Sablière“.

Mon camarade Bois m'a parlé longuement de son exquise marraine, qui lui écrit de charmantes lettres et lui envoie des friandises, *mais lui rappelle qu'il est sur le front quand il veut l'embrasser plus bas.*

Je suis revenu crotté mais heureux d'avoir pris l'air.

4 janvier

Il est arrivé aujourd'hui à un „kamarad“ allemand une bonne histoire. Il avait fait signe qu'il voulait donner des cigarettes; les chasseurs devant lesquels il se présentait, lui ont fait signe de venir, il approche et, au moment où il tend la main offrant le paquet, un de nos hommes lui saisit le bras et l'attire dans notre tranchée. On nous l'a amené tout penaud. Il est du 12^{ème} Bavarois.

6 janvier

Nous faisons exploser une mine. Espérons qu'elle aura fait son effet.

7 janvier

Pour tromper mon ennui, visite en secteur du commandant Beaumont. *Les éboulements innombrables causés par les pluies commencent à être réparés; l'effort est considérable, toutes les organisations sont refaites, et les canaux de boue qui représentaient les tranchées, sont à nouveau facilement parcourus.*

Le soir, visite à Arras dévastée. *Je suis parti à 8 heures, sous le vague prétexte de m'acheter des chaussettes.* On y trouve encore des pâtisseries, des marchands de vêtements; ces braves gens paraissent attendre l'obus qui détruira leur intérieur. J'ai rencontré des camarades du 107^{ème} et, avec eux, je suis allé

chez un marchand de légumes qui nous a servi un Sauternes délicieux et des choux à la crème sortant du four. C'est incroyable.

9 janvier

Le beau temps paraît devoir revenir. Le vent tourne au nord, la journée a été belle. Les Allemands et nous en avons profité pour faire voler nos avions et canonner les positions. Nous avons reçu quelques 150 autour du P.C.; la Sablière a également reçu de gros obus, pas de mal. Au nord, la canonnade a été intense.

Nous sommes les chasseurs de FRANCE
Prompts aux combats comme aux amours
Dolman bleu, culotte garance
Soucieux de notre élégance
Corrects, même aux plus sombres jours.

Nous sommes les chasseurs de FRANCE
Il faut voir nos fiers pelotons
Tout le jour en reconnaissance.
Si, le soir, maigre est la pitance
Pour nous consoler, nous chantons.

Nous sommes les chasseurs de FRANCE
D'un souterrain humide et noir,
Sans souci de notre prestance
On a fait notre résidence;
Nous y ferons notre devoir.

Mais bientôt, gais chasseurs de FRANCE
Nous reprendrons notre chemin,
Le sabre au poing, haute la lance
Au galop dans la plaine immense
Nous les pousserons jusqu'au Rhin.

Compte sur tes chasseurs, ô FRANCE,
Sur les meilleurs de tes enfants;
Ils combattrons sans défaillance
Jusqu'à l'entière délivrance
Et ne vivront que triomphants.

(poésie composée en revenant d'Arras)

11 janvier

*Les jours sont longs! Je suis resté toute la journée enfermé dans l'abri.
Hier, les Allemands nous ont arrosés de grosses marmites, surtout sur la route de Lille.*

Le général prépare son départ en permission, il part ce soir.

12^{janvier}

Ce matin en allant à la Sablière, j'ai été poursuivi par des 150, *tombant environ chaque minute*, comme d'habitude. Lorsqu'on en entend tomber un à proximité, il faut vite marcher pour se mettre à l'abri, car on est à peu près certain qu'un deuxième arrivera tout de suite. Le tout est d'avoir le temps de se mettre hors de la zone de tir avant l'arrivée du second. Mais souvent, on n'a pas le temps. C'est ce qui est arrivé ce matin. J'ai entendu siffler l'obus et n'ai eu le temps que de me précipiter derrière un pare-éclats, me faisant tout petit contre la paroi de terre. L'obus est tombé de l'autre côté du pare-éclats. C'est toujours désagréable.

Le général est parti en permission. Le colonel Dessigny du 138ème commande la brigade en son absence. Il est resté au P.C., mais tous les jours je vais prendre langue avec lui et prendre ses ordres.

Secteur très calme. Nombreux vols d'avions. *Ce matin par beau temps nous avons eu une fête d'aviation. Combats à coups de mitrailleuses, poursuites, réglages d'artillerie, toute la gamme. Nous avons vu un aéro tout blanc qui allait à une allure formidable.*

Le temps toutefois est bien long et les jours bien monotones. Nous avons, le capitaine et moi des moments de cafard, alors nous racontons toute espèce de bêtises ou rouspétons contre ceux qui, bien inutilement, nous retiennent ici.

La situation militaire et politique ne s'éclaircit guère. Le mark subit bien une dégringolade formidable, mais nous n'avons à notre actif aucune action militaire décisive. Patientons. Le temps est pour nous, je m'attache d'ailleurs à ne pas sortir de ma petite sphère et à ne pas chercher à résoudre des problèmes insolubles, pas même à y penser.

14^{janvier}

Belle journée. Je suis allé passer la soirée en première ligne avec le capitaine du Jonchay et Gauthier, qui commandent l'escadron du 21ème chasseurs actuellement en secteur. Ils ont changé de tranchée hier soir. Ils occupent actuellement une position bien aménagée et à peu près sèche. Ils sont très satisfaits de leur changement.

Bombardements violents par 150.

15^{janvier}

Longue et intéressante promenade dans le secteur. J'ai parcouru tout le front du bataillon de gauche avec le commandant de Cussac, puis la ligne de soutien, enfin avec Dufau, le secteur des chasseurs.

En rentrant, nous avons assisté au bombardement en règle de la batterie du 23ème, notre voisine; les obus tombaient tout près, nous n'avons pas perdu de temps dans le boyau qui la longe.

18^{janvier}

Le colonel Dessigny est avec nous depuis hier. Il nous charme par ses causeries sur l'Algérie et le Maroc; c'est un vieil Africain. Il vient de passer 20 ans dans les bureaux arabes; il nous raconte la vie superbe qu'il menait là-bas, ses chasses, les fêtes, ses occupations intéressantes. *Quel mirage superbe. Comme je suis heureux de vivre quelques temps aussi dans cette Afrique que regrettent tous ceux qui l'ont quittée.*

21 janvier

Le général est rentré de permission, *le colonel Dessigny nous a quittés. Nous sommes allés cet après-midi à la Sablière. Cet excellent Bois m'a encore parlé de son flirt. Il est certainement très emballé. Et comment ne le serait-on pas, la vie que nous menons ici est tellement stupide. Ce que nos braves poilus, je veux parler de ceux qui sentent un peu, et il y en a, doivent souffrir de ce manque d'affection, de cette absence de la famille, femme, enfants. Que de douleurs, que d'angoisses, que de gens qui se demandent ce que deviendront les leurs s'ils venaient à disparaître.*

Ce matin quelques soldats sont passés en conseil de guerre: celui-ci s'est caché au moment d'aller aux tranchées, celui-là a injurié ses officiers, cet autre est rentré en retard de permission. *Nous avons besoin de beaucoup de doigté et de beaucoup d'énergie pour maintenir le moral de nos hommes, car ce n'est pas de l'intérieur que leur arriveront les réconforts et les encouragements; l'intérieur est au contraire bien déprimé, et puis, en ce moment, la solution paraît si éloignée et si incertaine.*

Bruits de repos à l'arrière. Mais rien d'officiel. Tuyau de cuisine.

Cette nuit une torpille a fait 13 victimes au 2ème bataillon du 107ème.

22 janvier

Coup heureux dans notre guerre de mines: une de nos galeries a débouché hier dans un bourrage allemand, tout préparé en dessous de notre tranchée. Nous avons immédiatement coupé le fil d'allumage électrique et nous sommes en train d'enlever la charge pour nous en servir ailleurs contre leurs propriétaires. Les Boches feront une drôle de tête quand ils s'apercevront de cette petite plaisanterie.

24 janvier

Quelle journée que celle d'hier!

A 6 heures ½, je suis réveillé par une lutte intense de grenades.

- Debout, dis-je au capitaine Lannes, ce n'est pas une hallucination, aujourd'hui.

Il s'était levé l'autre jour en sursaut, croyant à une attaque aux gaz. Nous sautons de la couchette. D'après le bruit, le combat doit être chaud. Nous nous précipitons. Lannes oublie de mettre ses souliers et court en chaussettes dans la boue du chemin.

J'appelle un officier de la Sablière. Un moment se passe avant que j'aie la communication, ils doivent téléphoner à la première ligne. Enfin, les voilà.

- Qu'y a-t-il?

- Oh, rien, une mine, croyons-nous, a sauté sous la compagnie du bataillon du centre. Notre communication avec le bataillon de gauche est coupée. Il y a une pluie de crapouillots boches sur les environs de la route de Lille.

Pendant ce temps, l'artillerie s'est mise de la partie et fait un tir de barrage des plus violents.

Vers 6h ½, le calme se rétablit. Le général s'est levé, nous lui remettons un pli personnel arrivé pendant la nuit; il l'ouvre, et quelle n'est pas sa stupéfaction et la nôtre d'y trouver sa mutation pour la 161ème brigade territoriale.

Naturellement, cela ne l'enchanté pas. Nous discutons de l'événement, lorsque vers 8h, nous arrive un pli du 107ème. Les Allemands ont fait sauter un certain nombre de fourneaux de mines sous notre tranchée de première ligne et une tranchée de doublement du bataillon de gauche. Ils ont pénétré dans la tranchée de première ligne et les boyaux de la tranchée de doublement. Nos pertes sont sérieuses. Ce renseignement arrive par coureur du bataillon de gauche.

Nous prévenons la division et allons avec le général au P.C. de la Sablière.

Nous y avons de nouveaux renseignements: nos pertes sont élevées, les six chefs de sections des deux compagnies de première ligne ont disparu. Des contre-attaques menées immédiatement nous ont rendu une partie du terrain perdu, certaines barricades ont été prises et reprises trois fois; mais les Allemands ont jeté dans les boyaux des défenses accessoires qui rendent la progression très pénible.

La division s'affole:

- Il faut reprendre, contre-attaque, crapouillots, grenades!

C'est ce que, d'ailleurs, nous avons l'intention de faire.

Le général m'envoie avec le colonel auprès du bataillon attaqué de façon à préparer une contre-attaque sérieuse pour l'après-midi.

Nous déjeunons, rapidement et, à midi, nous partons. Les boyaux sont effondrés sous le feu de l'artillerie, le tir de barrage est intense. Le voyage n'a rien d'agréable.

Nous croisons des blessés qui refluent. Les obus tombent à droite et à gauche, nous recouvrant de terre. La journée est belle, les aéros volent, mais les Boches y voient bien et règlent admirablement leurs tirs sur les boyaux. Nous arrivons toutefois vers 14h au P.C. du bataillon.

Les commandants de compagnies y sont réunis ainsi que le maréchal des logis des canons de tranchées; nous combinons avec eux une action sur les boyaux ennemis. Il s'agit de les démolir avec des crapouillots et de sauter dedans au moment convenu. Nous nous entendons avec le général du régiment voisin, qui a lui aussi un bout de tranchée à récupérer.

Vers 14h 40, le tout entre en action. C'est un duel d'artillerie effroyable: les crapouillots, les 75, l'artillerie lourde donnent à la fois. Les Allemands répondent en nous arrosant de gros projectiles; en attendant le moment de l'attaque, nous nous sommes terrés dans l'abri profond. Les 150 tombent dessus, la terre tremble, nous craignons que les poutres et supports se rompent et que les 10m de terre qui nous abritent croulent sur nos têtes.

Les bougies qui nous éclairent sont éteintes quatre fois à la chute des projectiles qui tombent immédiatement au-dessus de nous.

L'heure de l'attaque, fixée à 15h 30, arrive. C'est un tintamarre effroyable, maintenant le bruit des explosions de grenades se mêle à la canonnade. Un officier d'artillerie arrive; il est essoufflé, les yeux hors de tête, suant, plein de boue. Il vient de traverser un feu d'enfer pour arriver jusqu'ici, il s'affale sur le sol, n'en pouvant plus.

Les agents de liaison, merveilleux de courage, circulent, les téléphonistes réparent les lignes. Un agent de liaison, tout petit, va sortir:

- Eh, l'ami, il ne fait pas bon dehors!

- Oh, il n'y a pas de danger, je ne suis pas grand.

Pas de renseignements des compagnies.

Le feu de l'artillerie redouble jusqu'à 16h, puis peu à peu le calme revient, les rafales s'apaisent, l'artillerie ne tire plus que coup par coup.

Les capitaines font savoir qu'ils n'ont pas pu progresser, les barrages allemands étaient intacts malgré les tirs de l'artillerie.

Nous nous reportons à la Sablière, car les généraux du Corps d'Armée et de division sont là. Nous rentrons par les boyaux, cahin-caha, dans la nuit, battant les parois, tombant dans les trous d'obus, marchant autant avec les coudes et les genoux qu'avec les pieds.

A la Sablière, grand conseil de guerre. On va préparer une action contre les positions que les Allemands nous ont prises, car elles ont leur importance; en effet, en avant d'elles se trouve un chemin creux que nous avons rempli de défenses accessoires et qui était un solide obstacle à une attaque.

Les Allemands ont fait sauter 6 mines; il y en avait 8, mais notre génie était miraculeusement tombé sur deux qu'il avait débouffées. Nous avons perdu 150 hommes environ. C'est pour nous une mauvaise journée de dimanche.

18h. Depuis une heure, nous subissons un tir d'artillerie très violent. Les Allemands bombardent nos routes de ravitaillement pour empêcher, probablement, le réapprovisionnement de nos batteries qui ont beaucoup tiré aujourd'hui. Les environs de notre poste sont très fortement battus. Nous avons dû nous enfuir dans notre souterrain. Ils envoient aussi des obus lacrymogènes.

23h. Nos 75 tirent sans discontinuer depuis 6h.

Nous apprenons par la 45ème brigade que les Allemands ont fait ce soir sauter 7 mines sous leur première ligne, qu'ils ont occupée sur 300m. Les hommes, affolés par les explosions, ont fui. Les Allemands occupent une partie de nos positions. Les contre-attaques n'ont pas réussi. Notre artillerie tire sans discontinuer. Depuis le commencement de la guerre, je n'ai pas entendu un tir de 75 aussi long et aussi nourri. Nous avons d'ailleurs consigne de dépenser les munitions sans compter.

25 janvier

Durant toute la nuit, nos batteries ont donné, tantôt par rafales, tantôt coup par coup. Elles tirent sur les positions prises par les Allemands.

Vers 2h ½, vif combat à la grenade et fusillade sur le front de la 45ème brigade.

Je me suis levé vers 5h ½. Les fourgons de munitions sillonnent les routes; j'entends leur roulement continu sur la route vers les batteries.

Le 107ème rend compte que la nuit s'est passée sans incidents.

17h 30. Nous restons sur nos positions. Une attaque à la grenade sur 41 a échoué, alors qu'une attaque boche sur 136 échoue également. La soirée est calme.

26 janvier

Nous avons été réveillés encore ce matin par une canonnade formidable. Ma couchette tremblait. La fusillade et les grenades marchaient ferme, ainsi que le canon. Nous avons su qu'à gauche de la 45ème brigade, l'ennemi avait fait exploser des mines et avait attaqué. Décidément, le vent sert à l'attaque, chez les Boches. Est-ce le prélude d'une attaque en masse, veulent-ils acquérir des points qui les gênaient pour aller de l'avant, ou seulement faire mal, entretenir par ces attaques l'esprit offensif ou bien justifier la parole du Prince de Wurtemberg, qui commande l'armée qui nous fait face et qui dit, après les attaques de septembre:

- Je leur reprendrai en détail ce qu'ils m'ont pris en une seule fois.

Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, leurs mines nous ont fait du mal et leurs attaques, sans avoir une grande envergure, ont réussi. Heureusement, nous allons leur rendre la pareille; le travail des mines commence, et bientôt, c'est nous qui les ferons sauter.

14h. L'attaque d'avant-hier sur la 45ème brigade a été très violente. Une quantité de mines a sauté; il y a eu un moment de panique. Les Allemands ont même pénétré dans notre tranchée de doublement; ils en ont été rejetés. Deux fois, notre contre-attaque est arrivée à la tranchée occupée par l'ennemi; mais par suite de grenades, elle a dû revenir en arrière.

27 janvier

Le général Streicher nous a quittés ce matin. La proximité de son départ a été estompée par les événements de ces jours derniers, et ce départ, quoique attendu, nous a surpris. J'ai accompagné ce pauvre homme jusqu'à l'automobile qui l'attendait. Il m'a embrassé comme un père.

Son remplaçant, le général Laperrine produit le meilleur effet.

Une tuile, cependant, nous arrive. Le général Laperrine amène avec lui un officier, le capitaine Gauthier. Donc Lannes ou moi allons quitter la brigade. Pour ma part, cela me serait agréable, car, vraiment, la vie de réclusion que nous menons ici n'a rien de passionnant, surtout le général et Lannes partant. Lannes est très ennuyé, sa place au régiment est prise. Où va-t-on l'envoyer? Pour ma part, si je quitte la brigade, j'aurai toujours mon peloton au 21ème.

28 janvier

Encore une journée agitée. Nous avons été réveillés ce matin à 6h par un tir de barrage sérieux. En caleçon, je suis sorti pour me rendre compte de ce qui se passait. Ce tir avait lieu à notre droite sur le 17ème corps. Je ne me suis pas recouché, car le combat à la grenade et la canonnade gagnaient notre front. Cela a duré toute la matinée. A midi, une accalmie nous avait donné l'espoir d'un voyage facile à la Sablière.

Nous partons, le général Laperrine et moi, malgré un très violent bombardement qui se produit au nord. Mais à mesure que nous avançons, le tir d'artillerie progresse vers nous; il gagne vers le sud d'Arras et, lorsque nous arrivons à la barricade de Lille, nous apercevons sur les tranchées du 17ème corps et sur les nôtres un tir de barrage intense.

Le spectacle est impressionnant, mais nous n'avons pas trop le loisir de l'admirer, car les grosses marmites arrivent vers la barricade. En même temps,

une fusillade extrêmement violente se déclenche près de nous. Elle nous fait croire à une attaque.

Le poste téléphonique le plus proche est au Mouton; nous y allons rapidement et causons avec le colonel Dessigny, qui nous dit qu'il est très violemment bombardé, mais qu'il n'y a pas d'attaque. Le bombardement est surtout violent aux environs de son poste et sur le boyau Blanchard. Nous nous résignons à ne pas aller jusqu'à la Sablière et reprenons le chemin de notre poste, toujours poursuivis par les 105. Le tir d'artillerie est maintenant très violent; toute l'artillerie du 17ème corps donne.

En rentrant au poste, nous apprenons que le 17ème corps a été attaqué ce matin, puis bombardé durant toute la journée. Sur le soir, on voit des baïonnettes dans les tranchées, on croit à une attaque. Notre P.C. reçoit des obus destinés à la batterie voisine.

29 janvier

Nous avons appris hier de bien fâcheuses nouvelles: d'abord la mort du lieutenant Lecheventon, pionnier au 138ème. C'était un ouvrier mineur devenu officier au cours de la campagne; bien que d'origine modeste et d'une instruction peu développée, il était dans sa spécialité un vaillant officier, très aimé de ses hommes et estimé de tous.

Nous avons su ensuite que deux torpilles étaient tombées sur le secteur des chasseurs, l'une a tué deux brigadiers et blessé très grièvement Noiret. L'autre a tué deux hommes et blessé plusieurs autres.

Ce pauvre Noiret a trois éclats dans le dos; l'un d'eux, placé dans la région lombaire. S'il a pénétré profondément, la blessure est très grave. Je suis navré de voir indisponible pour quelques temps ce brave et joyeux camarade d'escadron.

14h. Matinée calme. Après-midi, visite en compagnie du général aux premières lignes du bataillon de gauche.

17h. Le compte-rendu du 138ème nous en annonce une de bonne! Une torpille française tombant dans la tranchée allemande a projeté une marmite pleine de vivres qui est retombée à proximité de nos tranchées. Drôle de façon d'affamer les Boches.

30 janvier

Dimanche. Journée de brouillard intense. Je suis allé ce soir au secteur des chasseurs et ai causé longuement avec Jacques de Lannurien et de Fauzière. Ils m'ont raconté combien, l'autre soir, les chasseurs avaient été admirables sous les obus et les torpilles, restant à leur place dans la tranchée bouleversée. Noiret, en tombant, a crié „Vive la France, je meurs content“.

En rentrant, j'ai rencontré la relève montante des chasseurs, Bernard en tête. Il m'a dit que Noiret est à Habarcq et qu'il va aussi bien que possible. Tant mieux.

31 janvier

Le capitaine Gauthier qui vient à la brigade est arrivé aujourd'hui. Comme Lannes doit le mettre au courant, ils vont rester au P.C. ensemble. Je vais moi-

même à Duisans. Quelques jours à l'arrière ne sont pas faits pour me déplaire. Je mangerai avec le 107ème.

1^{er} février

J'ai fait aujourd'hui deux tristes pèlerinages. Je suis allé ce matin à Habarcq à l'ambulance où se trouve Noiret. Je l'ai trouvé très abattu et pouvant à peine parler. On lui a retiré du dos quatre éclats de Minenwerfer; l'un d'eux a intéressé le poumon; il crache le sang; il en est fort alarmé, ça se comprend. Cependant, le médecin qui le soigne m'a dit qu'il n'y avait rien de fâcheux à craindre.

Cet après-midi, le général est venu voir le 107ème et, lui-même, le colonel Royé et moi, sommes allés remettre des croix de guerre à de pauvres diables bien mal en point. Nous avons ainsi parcouru l'ambulance de Haute-Avesne. On y traite les grands blessés dont l'état nécessite des opérations.

Ils sont dans des baraques très bien installées, de petites couchettes pliantes propres et bien alignées; des couvertures sortent de pauvres figures pâles aux grands yeux fiévreux, qui vous suivent avec anxiété, attendant un regard de commisération et d'estime. *Ces yeux disant la souffrance, la résignation, pour la plupart; d'autres, peu nombreux, ont l'air d'envier celui qui entre, qui se porte bien, ils ont l'air révolté, haineux. Les têtes bandées, que l'on vient de trépaner, voisinent avec les jambes nouvellement sectionnées ou les ventres bandés.*

Je vois encore l'air ravi du petit gars de la classe 15 à qui le général a remis la croix de guerre, petite tête émerveillée aux grands yeux noirs.

Dernièrement, le colonel Royé était venu à l'ambulance voir des blessés de son régiment et remettre une ou deux croix de guerre; comme le colonel passait sans s'arrêter devant un lit où gisait un tas de bandages anonymes, animés seulement par deux grands yeux, une pauvre voix s'écrie:

- Mon colonel, moi aussi, je suis du 107ème.

Il avait reconnu son chef et voulait, lui aussi, avoir sa poignée de main, son mot de réconfort, et le petit troupier était fier de dire à son colonel qu'il avait fait tout son devoir.

2^e février

Nouvelle visite à ce brave Noiret. il va un peu mieux; j'ai poussé jusqu'à Avesnes, où j'ai rendu visite à la famille Legentil. Toujours excessivement accueillante.

3^e février

Parti de bonne heure pour le P.C., je viens y passer la journée. Lannes va au Corps d'Armée pour tâcher d'avoir quelques éclaircissements sur sa situation et ce qu'on va faire de nous. Je ne demanderais qu'une chose, qu'on me renvoie au régiment.

Ce pays d'Artois a son charme, un charme spécial, mais poétique malgré tout. Ce n'est pas dire que je l'aime, non, je suis né dans le Midi et j'en aime la lumière, le ciel d'azur, les grands cyprès noirs et les lointains bleus, j'aime ses matins de triomphe, ses midis chauds et son heure violette du soir, exquise.

Cependant, toute chose, tout paysage particulièrement, possède son charme; il s'agit seulement de savoir le saisir et y découvrir ce qu'il y a à admirer.

C'est un pays de grandes ondulations, les villages sont nichés dans des arbres et les ruisseaux seuls sont ombragés de grands peupliers, mais dans la nudité apparente de la plaine il y a mille jolis détails. Ici, c'est une meule de paille curieusement posée, qui semble un peu éméchée, tant son bonnet de coton est sur le côté, ici un arbre solitaire paraît être triste, tellement ses branches pendent au-dessus du chemin aux ornières profondes; là, un moulin à vent vétuste et brun balance ses grands bras au sommet d'une ondulation; sur ce coteau, un pigeonnier curieux; à ce carrefour, quatre arbres forment l'escorte d'une grande croix dont les bras étendus protègent le voyageur, qui adresse au passage une muette prière au crucifié. Puis le tout - villages curieusement nichés dans de grands arbres d'où l'on voit émerger le clocher, ainsi qu'une sentinelle, frondaisons superbes au bord des ruisseaux, curieux bouleaux aux branchages délicats, saules trapus et hirsutes, grands peupliers où grimpe le lierre et où le gui s'agrippe en boules, moulins à vent, calvaires et horizons de collines - tout est enserré dans un perpétuel brouillard qui tamise la lumière, estompe les lointains.

Tout cela n'est pas beau, ne forme pas ce qu'il est convenu d'appeler un paysage grandiose, mais a son cachet particulier et son attrait.

5 février

Je suis allé déjeuner à Avesnes, chez nos bons amis Legentil. J'y ai rencontré le commandant Plégé, vieille connaissance du 17^{ème} dragons.

Visite à Noiret à Habarcq. Il va mieux sensiblement.

La journée a été magnifique. Je suis revenu vers 6 heures par un crépuscule splendide. Le ciel est constellé d'étoiles. Quelle belle soirée de paix, paisible et tiède, on sent le printemps, ça vous ragaillardit.

6 février

Le commandant Beaumont, qui a été décoré hier, m'avait invité pour ce matin. Entre autres attentions, il a eu celle de faire faire un gâteau monté, au sommet duquel se trouvait un cor de chasse surmonté du N^o 21. Triste soirée de pluie, je lis et écris dans ma chambre.

7 février

Le général est descendu ce matin des tranchées avec Lannes. Ils viennent s'établir à Duisans jusqu'à nouvel ordre. Le capitaine Gauthier est resté au P.C. pour y maintenir la permanence. Je l'y remplacerai demain matin. Me voilà passé ermite pour trois ou quatre jours. Heureusement que la solitude ne m'effraye pas, elle m'est parfois très agréable, au contraire.

8 février

Parti ce matin de Duisans pour relever le capitaine Gauthier à la permanence du P.C. J'ai rencontré sur le chemin d'Anzin à Ste Catherine le général de division, accompagné du capitaine Haetgens; ils rentraient d'une tournée en secteur. Le général m'a montré fièrement la boue dont il était couvert. La pluie d'hier et de la nuit a détrempe les chemins et les boyaux.

J'ai rencontré des abris d'artillerie dont les chevaux aux longs poils crottés grelottent sous le couvert d'un hangar; ils ont les pattes dans un cloaque fétide. A côté s'ouvrent les abris des hommes, dont on aperçoit la saleté révoltante; le désordre d'hommes revenus à l'état sauvage.

Nous traversons des villages en ruine, nous hâtons sur un piton en vue de l'ennemi, et je mets pied à terre à l'entrée du boyau de Lille qui va me conduire au P.C.

J'y relève le capitaine Gauthier et commence mon temps de claustration.

Je monte à la Sablière pour vérifier avec le commandant Campagne comment est assurée la liaison avec le 17ème corps.

En rentrant, je suis saisi par l'odeur pénétrante des gaz lacrymogènes, des hommes mettent leurs lunettes; je hâte le pas. Je sens d'abord des picotements dans les yeux, puis, par les yeux et le nez, les larmes se mettent à couler. On est obligé de se moucher fréquemment. L'odeur est légèrement alliécée; la respiration n'est que légèrement gênée, mais quand on marche vite, on est vite essoufflé.

A 13 heures, nous faisons sauter une mine. L'artillerie, y compris les 155 courts en batterie depuis peu, battent les abords de l'entonnoir.

La réaction allemande n'est pas d'abord très violente, mais vers 17h 15, une dégelée de 105 et de 150 passant par quatre tombent tout près d'ici sur la route de Béthune.

Mais voici venir encore cette maudite odeur de gaz lacrymogènes, très violente cette fois. Le vent la porte vers nous; elle envahit nos abris: j'ai les yeux en feu. Je mets mes lunettes, mais en vain: le gaz, dissous par les larmes, adhère au globe de l'œil et continue à agir.

Les Allemands continuent leur tir et les gaz deviennent de plus en plus denses. Je m'enferme dans l'abri et fais répandre sur le sol une solution d'hyposulfites, de soude et de glycérine. Mais rien n'y fait, mes yeux piquent de plus en plus; le gaz s'est amassé sous les paupières. *C'est ainsi qu'on avait prescrit dernièrement d'enduire l'œil de vaseline, car ce corps absorbe les gaz lacrymogènes, mais on s'est aperçu que la vaseline ne faisait qu'amasser contre l'œil les gaz qu'elle absorbait et n'avait d'autre effet que de faire durer le phénomène plus longtemps.*

Les Allemands nous ont ainsi envoyé une centaine d'obus à gaz.

En septembre, ils avaient arrosé ainsi les environs du point d'eau de Madagascar: pendant huit jours, l'eau a eu une forte odeur de gaz.

18h 10. Je souffre encore des yeux et pleure toujours. J'ai la tête lourde comme lorsqu'on a un rhume de cerveau; ma respiration n'est pas gênée. Il y a peu de gaz dans l'abri, il y en a encore dehors, l'aspersion paraît avoir été efficace. Mes paupières sont tuméfiées et le blanc des yeux très rouge.

20h 15. L'odeur a à peu près disparu, le picotement des yeux s'atténue peu à peu.

9 février

J'ai été réveillé à 4h ¼ par une canonnade lointaine assez forte. J'ai essayé de reprendre le sommeil, mais la persistance des coups de canon m'a fait me lever. J'ai mis mes sandales et, sortant le nez dehors, je me suis trouvé devant une belle couche de neige.

5h. L'artillerie continue à tirer du côté de Neuville-St-Vaast.

Ce matin, un ardent soleil rougit la neige; dans quel état vont être les boyaux au dégel?

Plus aucun picotement des yeux, ni aucune gêne. Par endroits, l'odeur toutefois persiste, mais faible.

17h 30. Nous avons appris que le 33ème C.A. va faire ce soir un retour offensif pour reprendre le terrain perdu hier. C'est donc qu'il a été attaqué. Je m'ex-plique ainsi la canonnade et les obus lacrymogènes reçus hier soir.

La canonnade a commencé au nord vers 15h, elle continue depuis.

Les Allemands nous arrosent copieusement de gaz, je crois qu'ils sont même plus denses qu'hier soir; le vent étant presque nul, ils séjournent sur le sol. Mais je me suis enfermé dans mon abri, j'ai fermé les portes et bouché toutes les ouvertures et ainsi, je souffre moins qu'hier.

Le général vient coucher ici ce soir; demain, il ira à la Sablière.

18h. Les Allemands font brûler sur leurs parapets des matières qui dégagent des gaz lacrymogènes, qui inondent ainsi nos hommes de première ligne. Notre artillerie tire sur leurs foyers. Décidément, les Allemands font, ces jours-ci, un bien large emploi de leurs gaz. Nous préparent-ils quelques mauvais coup? Je vais mettre une vedette aux gaz pendant toute la nuit.

10 février

6h ½. J'ai mal dormi cette nuit: une canonnade intense, l'appréhension des gaz, des plis, des coups de téléphone, puis picotements à la gorge m'ont éveillé plusieurs fois. Toutefois, la nuit s'est passée sans incidents. Nous allons avec le général sur les lignes.

14h ¾. Le général, le colonel Royé, le commandant Campagne et moi avons parcouru toute la première ligne du 3ème bataillon. Tout y est très bien. Les hommes déploient contre les éléments une bonne volonté et une énergie extrêmes. Malgré la pluie et le dégel, les boyaux sont en bon état.

Depuis ce matin, le canon tonne au nord. Le 33ème C.A. va faire à 15h le retour offensif qu'il n'a pu exécuter hier à cause du mauvais temps. *Mon séjour solitaire s'achève et, n'était la question de nourriture, il aurait même été agréable. J'ai lu la Revue des deux Mondes et plusieurs autres livres, écrit plusieurs lettres et fait plusieurs promenades.*

Nos batteries ont été tout à l'heure très fortement battues par des 105 et quelques obus à gaz.

14h 55. La canonnade augmente d'intensité. Dans 5 minutes, les hommes vont s'élancer à l'attaque, sous le feu des mitrailleuses. Je songe à l'état d'âme de chacun de ces braves gens; que de drames, que de luttes intérieures. Que de révoltes contre la mort qui, sans être certaine, est possible pour tous. Pour qui la dernière pensée; pour qui le dernier adieu? *Ce regard aussi sur le néant qui va peut-être s'ouvrir, vers cet inconnu troublant, pour ceux surtout qu'aucune croyance ne soutient ou ne protège; ce regard vers les souffrances proches d'une blessure affreuse ou d'une longue agonie, il y a de quoi rendre fou rien qu'à y penser. Heureusement que quand on agit on y pense moins.*

15h. L'attaque est partie. La canonnade redouble.

11 février

Descendu ce matin des tranchées avec la pluie et la grêle.

J'apprends que la 24ème division a subi hier un mauvais coup. Un secteur de son front a été battu à outrance par une artillerie lourde formidable. Elle a détruit presque tous les abris, enterré les hommes sous leurs ruines et tué beaucoup de monde, dont 20 à 25 officiers. Pas d'attaque d'infanterie, mais les troupes en ligne ont été très éprouvées.

Lannes quitte officiellement la brigade. Il est allé hier au régiment voir s'il pouvait obtenir une place. Il est navré de l'injustice qu'on lui a faite de lui enlever son escadron.

Pour parer à une action comme celle dirigée hier contre la 24ème division, nous allons faire occuper en permanence la magnifique position d'Ecurie-Roclincourt et y faire creuser des abris profonds.

Le général a été appelé tout à l'heure à la division; il part tout à l'heure avec le général Bonfait pour Haute-Avesnes, où le général de Castelnau doit se trouver. Il va y avoir probablement conseil de guerre au sujet des attaques allemandes de ces jours derniers. *Attention les grands chefs, quel est celui d'entre vous qui va être envoyé à Limoges?*

13 février

Messe dite dans la petite église de Duisans. A la sortie de la messe, le général de division est venu nous serrer la main et nous dire un mot agréable.

Je suis allé visiter l'ambulance de campagne qui se trouve dans le village. Elle est dotée par les soins de la Croix Rouge d'une installation fort complète fournissant l'électricité nécessaire à l'éclairage et au fonctionnement d'appareils de radioscopie, d'étuves de stérilisation, de désinfection. Le tout est enfermé dans une voiture qui se déplace au même titre que l'ambulance. C'est fort ingénieux et très commode et permet de donner des soins immédiats aux grands blessés intransportables. Les extractions, les pansements, les raccordements peuvent se faire instantanément, l'infection ne se met pas dans les plaies et beaucoup de gens sont ainsi sauvés.

Je suis allé à Habarcq voir Noiret. Je l'ai trouvé installé dans un fauteuil. C'est la première fois qu'il se lève. Il va bien mieux et pense pouvoir être évacué à la fin du mois.

15h. Le capitaine Gauthier vient de nous téléphoner que le 2ème groupe ayant fait contrebatterie sur le bois Fabas, il est en ce moment copieusement arrosé par les 150. Les Allemands ont devant nous beaucoup d'artillerie; à la moindre démonstration de nos pièces, ils contrebattent très violemment. *La prochaine et bien certaine grande attaque allemande se fera après un luxe de préparation d'artillerie inouï, lancement d'obus asphyxiants, émission de gaz etc. Je me suis prémuni d'un deuxième engin de protection. Prudence.*

14 février

J'ai causé ce matin avec Bois qui commande une compagnie du 107ème. Il était officier téléphoniste et n'a pris son commandement que depuis peu. Il est enthousiasmé de ses nouvelles fonctions.

- Les hommes, m'a-t-il dit, sont épatants de bonne volonté, de discipline et de bonne humeur. Le matin, quand on circule parmi eux dans les tranchées, ils me disent „Bonjour, mon lieutenant“ avec affection et respect; ce sont de bien braves gens qui marcheront très bien.

N'est-ce pas le plus bel éloge de l'officier lui-même, que l'éloge qu'il fait de sa troupe? Plus tard, après la guerre, on cherchera peut-être à saper l'influence de l'officier en le montrant couard et bien abrité pendant la guerre. Mais rien ne détruira l'impression qu'il laisse actuellement sur la troupe.

15 février

Monté hier soir au P.C. pour assurer la permanence. Mais celle-ci va être supprimée.

Nous sommes partis, le général et moi, ce matin vers 6h pour une visite au secteur. Il soufflait un vent de tempête et il pleuvait abondamment. La pluie a causé des éboulements qui forment cloaques et marécages dans les boyaux. On marche parfois dans 20cm d'eau.

19 février

Duisans. Vers 10h ½ du soir, nous avons été étonnés d'entendre éclater une bombe près d'ici. Sortis un moment après, les hommes nous ont dit que cette bombe avait été jetée par un avion boche qui, par une nuit très calme, évoluait au-dessus de Duisans. Il a aussi tiré avec une mitrailleuse sur le village. Nos canons contre-avions ont tiré sur lui, mais il est fort difficile d'atteindre un objectif aussi fuyatif et invisible.

21 février

J'ai lu ce matin dans le bulletin de renseignements de l'armée que les Allemands éclairent à l'électricité non seulement leurs cantonnements, mais aussi leurs P.C., leurs batteries et leurs abris d'officiers en première ligne. Vraiment, quelle puissance d'organisation ! Chasserons-nous jamais de France des gens qui s'y sont si bien installés !

Je suis allé à Beaumetz-lès-Loges, à 10km d'ici. Le village est occupé par les Anglais; leurs hommes sont aussi sales que les nôtres et n'ont pas l'allure bien militaire.

L'armée a appris hier par un prisonnier que les Allemands doivent faire concentration terrible de feux sur nos positions de Givenchy et les attaquer ensuite. Toute notre artillerie lourde est employée à contrebattre les batteries ennemies. Des quantités de „saucisses“ sont en observation. Nous entendons une canonnade furieuse. *Le déserteur n'aura pas menti. C'est étonnant comme les prisonniers sont bavards; on leur fait dire tout ce qu'on veut. Il doit en être d'ailleurs de même des nôtres.*

22 février

Le général et Gauthier sont partis hier soir pour les tranchées. Ce matin de bonne heure, grosse canonnade; les Allemands font, paraît-il, sauter des mines.

Je suis allé avec Elastique faire une promenade et ai déniché un bel obstacle sur un bon terrain. Je ne sais quel est le cavalier qui l'a construit. Naturellement, je l'ai sauté et y reviendrai. *Chacun autour de son cantonnement se procure les agréments qu'il peut. Si la guerre dure encore longtemps, chacun aura sa famille et ses occupations et ira aux tranchées comme autrefois au quartier.*

23 février

C'est bien la journée la plus froide de l'hiver.

Au réveil, nous avons trouvé une bonne couche de neige gelée. *La matinée a été glaciale. Puis, vers midi, les flocons blancs ont commencé à tomber et longtemps, dans un calme lourd et silencieux, ils ont voltigé, amassant leur couche immaculée sur les toits en pente des maisons d'Artois, grimant les têtes légères des peupliers et saupoudrant les caissons et les fourgons immobiles dans les champs au point de faire songer à la retraite de Russie. Vers trois heures, la chute de neige s'est arrêtée et un froid vent d'est est venu balayer le ciel et découvrir un soleil blafard, caché à moitié par une buée rose, comme s'il était ébloui par l'éclat de la terre. Je suis sorti et, dans cinquante centimètres de neige, j'ai fait une promenade de deux heures. Le spectacle était ravissant, et je me suis amusé comme un enfant à trotter dans les endroits où la neige s'est accumulée, à voir sautiller les moineaux sur les haies et courir les grands lièvres du Nord par les champs tout blancs. Je suis rentré heureux de ma promenade, mais songeant aux braves poilus qui grelottent au créneau. Quelle nuit ils vont passer. D'ailleurs, je n'aurai rien à leur envier, car je crois que le général veut partir demain à 4h pour aller faire une tournée dans le secteur.*

24 février

Partis à 4h ½ avec le général par un froid intense. Bien arrivés à Anzin, transis de froid. La marche sur le verglas couvrant les boyaux était assez pénible. La lune éclairant la neige, donnait à notre marche l'aspect d'une promenade dans un palais de glace. Longue conférence avec le colonel Royé; organisation défensive du secteur.

Après-midi, promenade à cheval.

25 février

Grand froid. Il a neigé à plusieurs reprises. Je suis monté à cheval et me suis amusé à galoper dans les tourbillons de neige, sur un champ d'une blancheur immaculée. Elastique et Basile étaient joyeux et gambadaient comme des fous sur ce tapis moelleux.

Les Allemands auraient au point 17, route de Lille, enlevé leurs fils de fer de défenses accessoires et les auraient mis en tas. Nos précautions en cas d'at-

taque sont prises; l'artillerie tire sur ce point. Les batteries ont avancé jusqu'à 1.500m des lignes et elles prennent en enfilade les boyaux des Boches.

Nous apprenons que l'offensive allemande sur Verdun a obtenu un succès très limité. Nous avons, il est vrai, perdu un peu de terrain, mais il paraît que les tirs de barrage ont tué beaucoup de monde à l'ennemi. C'est là la chose principale, la perte d'un peu de terrain n'a, par elle-même, rien d'inquiétant.

Il fait très froid ce soir. Il tombe de la neige durcie. Il ne doit pas faire bon dans les tranchées.

26 février

Le froid continue.

Les Allemands sont chiches de munitions sur notre secteur. Ils réservent leurs obus pour Verdun, où se livre actuellement une grande bataille. Les Allemands attaquent en masse nos lignes de tranchées; ils ont fait reculer notre front de 2 à 3km, mais ne sont pas parvenus à le percer. Ils ont tué du monde et fait, d'après leur communiqué, 10.000 prisonniers, mais des monceaux de cadavres marquent la marche de leurs vagues. Ils ont perdu beaucoup de soldats. L'offensive continue, mais je doute qu'ils atteignent Verdun.

27 février

Triste dimanche. Le dégel commence, mais la bise d'est est encore très froide.

L'avance des Allemands sur Verdun est considérable; ils ont progressé de 4 à 5km après avoir fait tomber sur nos tranchées un déluge de mitraille.

Nous nous demandons si la place va tenir ou si Verdun sera prise. J'espère toutefois que non. Leur effort a été très onéreux. Ici, calme relatif.

28 février

Le dégel continue. Journée calme. Nous apprenons que les Anglais vont devenir nos voisins de droite. Ils vont relever le 17ème corps, qui occupe le secteur d'Arras.

A Verdun, l'attaque sur la côte du Poivre paraît arrêtée, de même sur le fort de Douaumont, que nous aurions repris. Les Allemands ont fourni contre nos positions des attaques d'une violence extrême; leurs morts ne se comptent plus.

Ici, le secteur est particulièrement calme. Nous préparons un nouveau mode d'occupation. La première ligne, jugée beaucoup trop près des Allemands, va comporter uniquement des postes de guetteurs. La ligne de tir sera reportée à 150m de l'ennemi; la ligne de doublement à 150m de la première ligne. La tranchée de soutien, marquée par de gros ouvrages fermés, se trouvera à 600m. Les tranchées inoccupées seront comblées ou garnies de défenses accessoires. Le terrain entre les diverses lignes, garni de réseaux barbelés. Le général de Castelnau, en voyant un croquis de nos positions, s'est écrié:

- C'est du macaroni que vous avez là; je n'en veux pas.

C'est sur son ordre exprès que nous modifions notre organisation. Le bataillon Campagne va être employé tout entier et sans autre mission à l'organisation des centres de résistance de la ligne de soutien.

29 février

Visite du secteur avec le général. Marche très pénible dans la boue.

1^{er} mars

J'ai fait ce matin une intéressante promenade. Je suis allé à Mont-St-Eloi, de là à Villers-aux-Bois, d'où j'ai aperçu la colline célèbre de Notre-Dame de Lorette, Carency, Souchez, la sinistre vallée du même nom, tous ces lieux historiques désormais. Ce n'est plus qu'un désert; la colline est jaune et pelée, plus un arbre; la vallée ne renferme plus ni un arbuste, ni un buisson; quant aux villages, il n'en existe plus pierre sur pierre.

Les Anglais relèvent le 17^{ème} corps; ils pullulent déjà dans les environs. Serions-nous nous-mêmes sur le point d'être relevés?

2 mars

Les permissions sont suspendues pour la 10^{ème} armée. D'autre part, les avions signalent une grande activité sur les voies ferrées; des reconnaissances ont été accueillies par de violents tirs de barrage, qui indiquent que les Allemands veulent empêcher nos investigations sur leurs lignes.

L'attaque de Verdun serait-elle une feinte cachant une grosse action sur la mer?

Cependant, une action opérée avec les moyens que les Boches ont employés sur Verdun ne peut être uniquement une feinte, ou bien, dans ce cas, l'atta-que sur un autre point serait une chose „kolossale“.

Toutes nos réserves d'armée ont filé; la 10^{ème} armée est réduite à deux corps, le 9^{ème} et le 12^{ème}; ceux qui étaient derrière nous ont été embarqués: le 2^{ème} colonial, les 33^{ème} et 21^{ème} corps, et le 17^{ème} opère sa relève.

Nos positions défensives sont très puissantes, mais sous un bombardement formidable, pourront-elles résister? Je le crois, cependant.

Le général et Gauthier sont allés visiter le secteur.

Ecrit au P.C. 92 en janvier 1916

Ma couchette est peu confortable
Deux planches, quelques fils de fer,
Un peu de paille; elle est peu stable,
Boiteuse et n'a guère bon air,
Ma couchette

Elle est sise à cinq pieds sous terre
Dans un gourbi noir et profond;
Quand il pleut, l'eau d'une gouttière
Choit goutte à goutte du plafond
Sur ma couchette

Quand pour prendre une nuit heureuse
J'étends mes membres engourdis,
Ma couchette est bien peu moelleuse,
Les brins de paille sont raidis
De ma couchette

Mais lorsque le sommeil de guerre
Se fait plus lourd et plus pesant,
Ma couchette me devient chère;
Comme je dors profondément
Sur ma couchette

Parfois, au cours d'heures heureuses,
Paresseusement allongé,
Douce visions amoureuses
Viennent bercer mon spleen léger
Sur ma couchette

Mais plus souvent rêves de gloire,
Balles, obus et sang vermeil,
Charges, sacrifice, victoire,
Vous venez troubler mon sommeil
Sur ma couchette

Le temps n'est pas aux amourettes,
Plus tard nous nous rattraperons;
Ne lâchons pas nos baïonnettes
Et conservons nos éperons
Sur ma couchette

Je te quitterai, non sans peine,
Quand, le Boche enfin enfoncé,
Nous le poursuivrons par la plaine
Et, qu'alors, le premier fossé
Sera ma couchette

Aucun lit, après la victoire,
Le plus doux, le plus spacieux
N'effacera de ma mémoire
Le souvenir délicieux
De ma couchette.

Au cours du mois de février, la division, qui n'a que deux régiments en ligne, et bien que le mois ait été relativement calme, a perdu 58 morts et 148 blessés.

3 mars

Notre départ se confirme.

Nous serons relevés par un Corps d'Armée anglais. Les généraux anglais inspectent déjà nos positions. Le relève sera faite ces jours-ci et sera terminée le 10 ou 12 mars.

Visite du secteur avec le général: beaucoup de boue.

La batterie du 17ème corps, notre voisine, a été relevée par une batterie anglaise. Les Anglais ont voulu régler leur tir, ils ont attiré une riposte allemande qui a démolie deux canons, l'un anglais, l'autre français.

5 mars

Je viens de rendre visite à nos voisins les Anglais. *Tout Français a chez lui des traits de badaud, or je suis Français avant tout; il n'y a donc rien d'extraordinaire que j'aie vu un peu les trognes rouges de nos blonds voisins. Ils ont bon aspect, bonne tenue et, quoiqu'ils aient des visages affreux en général, ils font fort bonne impression; ils saluent bien et avec ponctualité.*

Les ordres de détail concernant notre départ continuent à arriver. Nous sommes relevés par une division écossaise.

Les Anglais occupent tout le front, de la Somme aux Belges.

Avant-hier soir, en attendant avec le général l'auto qui devait nous ramener de Ste Catherine, nous avons pu voir tout le remue-ménage de ce carrefour à l'heure de la soupe et de la relève. Cuisines, munitions, matériaux, relèves, caissons, canons, voitures, tout circule, se croise, se dépasse dans la nuit obscure, s'enchevêtre, se mêle. Les Allemands, heureusement, n'ont pas l'idée de bombarder ce carrefour à l'heure de la soupe. Il y ferait du mal.

6 mars

Les reconnaissances de secteur par les officiers anglais continuent. Le temps est froid, il neige par moments.

7 mars

Hier, j'ai accompagné dans le secteur des officiers des Highlanders qui viennent nous relever. L'un d'eux est major, grand, sec, vilain, causant à peine; l'autre, jeune, au visage agréable, causant un peu le français. Nous les avons eus pour le déjeuner.

Les écoutes de la 24ème D.I. ont entendu que les Allemands devaient attaquer cette nuit. Nous nous tenons sur nos gardes, mais sans nous troubler outre mesure. Les nombreux détails de la relève s'exécutent; elle est très délicate, surtout en raison du changement de nationalité.

9 mars

Les troupes britanniques arrivent.

Elles ont remplacé aujourd'hui dans leurs cantonnements les troupes de notre division qui étaient au repos. Le 107ème a été reporté en arrière. Demain, relève du 138ème dans les tranchées.

Le général Steward, qui commande la 154ème brigade qui nous remplace, est venu déjeuner avec nous. C'est un homme grand, blond, à la mâchoire menaçante; son officier d'E.M. est rouge comme un coq. Ils sont tous deux très aimables et ont été enchantés de notre accueil.

Nous sommes relevés par les Highlanders, ce sont des montagnards. Ils sont tous en jupe courte, descendant au-dessous du genou. Ils ne portent rien en dessous, pas même un caleçon. Quand un officier trouve un homme portant un caleçon sous sa jupe, il le lui confisque.

- C'est le moyen, me disait l'officier highlander, de conserver un recrutement de montagnards. Ces derniers sont habitués à porter en tout temps la jupe et rien en dessous; si on permettait le port du caleçon, n'importe qui s'engagerait dans ce corps d'élite et le recrutement deviendrait défectueux.

La jupe qu'ils portent est à carreaux noirs et verts; ils la recouvrent en campagne d'un étui kaki. Ils portent une veste courte arrondie par devant, et sur la tête, une petite calotte noire dans le genre de la nôtre, mais très basse et entourée d'une bordure écossaise blanche et rouge. Elles portent sur le côté gauche un insigne en métal différent pour chaque bataillon.

J'ai vu arriver ce soir un de leurs bataillons, très bien tenu, hommes bien alignés et équipés. Ils avaient les genoux tout rouges de froid. Ils se sont installés dans les cantonnements laissés libres par nos hommes. Les officiers sont déjà aux tranchées.

Il fait toujours très froid.

Les Allemands ont fait sauter une mine, qui n'a pas fait sauter la tranchée, mais les gaz émis par la mine ont pénétré dans un de nos gourbis. Huit hommes qui s'y trouvaient ont été asphyxiés, sauf un, qui a pu se traîner dehors.

10 mars

Il a neigé cette nuit, il fait très froid.

J'ai parcouru ce matin le campement des Ecossais, ils donnent froid au dos avec leurs jupes et leurs genoux sur cette neige.

Le général Steward a très bien reçu le général Laperrine; après déjeuner, au dessert, un joueur de pibroch est venu jouer en se promenant dans la salle. On lui a donné un verre de fine, qu'il a bu, puis il a fait tourner le verre et a porté le fond du verre à ses lèvres.

11 mars

Le général et moi sommes allés présider à la relève, dans les tranchées du 138ème par les highlanders.

Nous avons pris la route de Lille et avons côtoyé pour la dernière fois ces tristes maisons effondrées, avons contourné les énormes trous d'obus qui barrent en partie le chemin. Nous avons vu défiler à travers ces lamentables ruines les bataillons de relève, silencieux et noirs. C'étaient cette fois les Ecossais, marchant de leur pas lent et traînard, non pas nos poilus, bavards et en désordre.

Nous avons quelque appréhension au sujet de cette relève, les nouveaux occupants ne connaissant pas les détours des innombrables boyaux. Cependant, tout a très bien marché.

La plaine vide et anonyme que voient les Allemands ne leur décèle pas le changement qui vient de se produire. Nous sommes rentrés à minuit, transis de froid.

16h. Durant toute la soirée, c'est dans la grande rue de Duisans un va et vient continu, un défilé interminable de troupes, canons, caissons, convois, mitrailleuses: canons anglais allant à la relève, caissons français allant prendre leurs pièces ou vider les approvisionnements d'obus de secteur. Le tout défile dans un ordre parfait.

Nous faisons des comparaisons: les Anglais sont très bien tenus, uniformes corrects, équipements impeccables. Les nôtres sont très bien aussi, mais nos uniformes ne sont guère semblables, ils sont plus ou moins bleu clair et détonnent parfois. Nos chevaux sont beaux et bien tenus. En somme, les deux armées produisent une impression à peu près semblable. Un avantage toutefois aux Anglais, leurs hommes sont corporellement plus propres que les nôtres, tous rasés, le plus souvent complètement, alors que les nôtres paraissent sales et vieillis par l'im-mense barbe dont ils s'affublent et que nous avons grand peine à faire supprimer.

12^{mars}

Ce matin à 5 heures, le général et moi avons quitté Duisans: nous avons devancé sur la route le 107^{ème}, que nous avons ensuite vu défiler à Magnicourt. Puis après une étape de 35 kilomètres, nous sommes arrivés à Blangermont, qui est notre cantonnement définitif.

Magnifique installation dans un beau château.

13^{mars}

Il faut quitter déjà notre beau cantonnement. Nous embarquons demain matin en gare de Frévent. Un jour de vivres seulement; donc, voyage de courte durée. Beauvais ou Senlis seraient, paraît-il, notre destination.

Nous avons l'ennui d'apprendre que nous perdons le colonel Royé du 107^{ème}; il est nommé sous-chef d'E.M. du 37^{ème} corps de nouvelle formation. Il emporte tous nos regrets, car il était vraiment un colonel de tout premier ordre, il était adoré par tout le régiment.

Ce soir, je suis allé lui faire mes adieux. Il m'a donné une carte postale représentant le drapeau de son régiment avec le nom des différentes batailles auxquelles il a participé. Un mot que le colonel a bien voulu ajouter en a fait un précieux souvenir.

Agréable promenade aux abords de la Canche. Le temps a complètement changé, il fait une chaleur printanière.

14^{mars}

Partis ce matin à 6h ½ de Blangermont, nous nous sommes rendus à la gare de Frévent. Nous avons rencontré en route des tracteurs électriques énormes, remorquant des canons de marine anglais énormes sur leurs plates-formes, avec tout le matériel nécessaire pour la mise en batterie.

Le train est parti à 11h. pour Abbeville et Amiens. Nous sommes arrivés à Montdidier, où nous avons embarqué.

15 mars

Nous cantonnons à Cantigny, dans un petit village situé à 7km de Montdidier. Nous sommes logés dans un château dont le propriétaire est aveugle.

Nous avons été reçus par un prêtre, son gouvernant, qui a mis à notre disposition les pièces les plus agréables de l'habitation. J'écris ces lignes dans un petit bureau Louis XV, donnant sur le midi par une grande fenêtre à travers laquelle on a une superbe perspective.

Je ne sais si nous allons rester longtemps ici. Nous sommes tout près du front. *Va-t-on nous faire prendre immédiatement un secteur ou nous mettre au repos? C'est ce que nous saurons bientôt. En attendant, je m'installe.*

21 mars

Toujours au repos à Cantigny. Nous entendons le canon; il a donné pendant toute la journée d'hier. Nous sommes ici en réserve générale à la disposition du général Joffre seul, qui peut nous mettre à la disposition de telle ou telle armée ou nous faire embarquer pour le point où on aura besoin de nous.

Le commandant Plancke, le nouveau chef du 107ème, est arrivé hier. Le général l'a reçu devant le régiment, qui a admirablement défilé et s'est magnifiquement présenté. Malgré ses pertes, nous avons là un beau régiment.

Le temps est beau, le pays agréable.

24 mars

Journée de neige, l'hiver recommence.

Le général Foch a réuni ce soir tous les officiers généraux au Q.G. de la division. Que peut-il bien leur vouloir?

27 mars

Visite des tranchées de la division de réserve du 1er corps colonial, que nous devons renforcer en cas d'attaque.

Lignes arrières très bien installées. Les Allemands ne perceront pas encore sur Paris.

28 mars

Voyage à Amiens.

29^{mars}

Laurière est venu ce matin m'éveiller et m'annoncer que nous embarquions aujourd'hui. Voilà un départ que l'on a bien tenu secret.

Effectivement, nous embarquions à Montdidier à 7h. Je crois que nous allons définitivement dire adieu à ce Pays d'Artois, où nous avons passé de longs mois de guerre.

Où allons-nous? Verdun paraît indiqué.

Gauthier a eu hier une grosse désillusion. Sa permission signée par le général de division était dans sa poche, quand Latouche lui téléphone vers 18h de partir le plus tôt possible, car les permissions pourraient être supprimées. Il fait ses préparatifs, le général l'autorise à prendre le premier train en partance pour Paris; tout est prêt. Nous montons nous coucher, quand, dans l'escalier, on nous remet le télégramme fatal supprimant les permissions! Il en avait les larmes aux yeux. Servitude militaire. Petit sacrifice de plus à la PATRIE. Il partira plus tard.

Temps radieux. Le parc est superbe, notre petit bureau délicieux. Un dernier regard à ces pastels, à ce portrait de respectable marquise du vieux temps, aux cheveux poudrés, aux yeux fripons qui ont attiré si souvent mes regards. Trouverons-nous souvent une pareille installation?

Il est pénible de se demander chaque jour où on couchera le soir; c'est amusant aussi, nous apprenons à connaître des pays différents; nous occupons des châteaux, des gourbis aussi. Patience, il y a plus malheureux que nous.

EN ROUTE POUR VERDUN

1^{er} avril

Nous voici de retour sur les confins de la Lorraine.

A Montdidier, l'embarquement s'est bien effectué; le beau temps y présidait. Nous nous mettons en marche à 18h et entamons un bridge avec le commandant Campagne du 107^{ème} qui était notre camarade de route, mais bientôt, la nuit est venue, et il a fallu avoir recours à une modeste bougie, collée sur le rebord de la portière. Nous ferions la guerre pendant 500 ans, que les trains militaires ne seraient ni éclairés, ni chauffés. Nous nous en sommes aperçus au petit jour en nous éveillant transis de froid et les pieds gelés. La station halte repos de Nesle a heureusement fourni une bonne ration de café bien chaud, ce qui, ajouté aux rayons du soleil levant, nous a remis le cœur en place.

Nous passons à Sézanne et entrons dans le champ de bataille de la Marne. La bataille a été en effet livrée tout le long de la voie ferrée que nous suivons de Sommesous à Vitry-le-François. Voici les grandes plaines de Champagne méridionale, les bois de sapins parallèles, séparés par des pâturages caillouteux, montant au nord vers les marais de St Gond, que nous devinons dans la cuvette que la ligne côtoie. Puis, nous traversons de nombreux bois, des landes incultes. Partout des tombes en grande quantité, admirablement soignées et parées de petites inscriptions tricolores, blanches ou noires.

Voici Fère-Champenoise, dont la gare est brûlée. Voici Sommesous, où nous voyons quelques ruines.

Tous les hommes sont aux portières. Nous approchons de Vitry, où nous avons participé à la bataille de la Marne, et chacun regarde, évoque des souvenirs. Après le tunnel de Sommesous, nous apercevons enfin notre champ de bataille: voici les crêtes plantées de vignes et de pommiers qui étaient si garnies de cadavres allemands. Ici, le ruisseau que nous avons traversé et auprès duquel était un cadavre allemand que les voitures avaient écrasé; dans ce fond, la ferme pleine de blessés ennemis.

Nous passons le passage à niveau que nous avons traversé le premier jour de la poursuite, et je vois, de l'autre côté, la crête derrière laquelle nous avons découvert les restes de l'artillerie allemande, ses canons démolis, ses caissons éventrés, ses chevaux morts.

Voici le mont Moret derrière lequel étaient nos batteries, puis Courdemanges, Huiron, que tenaient le 107ème. Les ruines se sont relevées, les maisons sont reconstruites en partie.

Les officiers du 107ème discutent, rappellent leurs souvenirs. Des officiers du 3ème bataillon, qui ont assisté à la bataille, seul le commandant Campagne subsiste.

Nous côtoyons Sermaize, en partie reconstruit et arrivons à Revigny, où on doit nous donner une destination définitive.

Nous apercevons dans la gare le train qui a été brûlé par les bombes d'un Zeppelin, qui fut ensuite abattu fin février. Les débris jonchent encore le sol.

Nous débarquons à 10km au-delà de Bar-le-Duc, à Tronville, en plein Barrois. Il est 17h 30.

A peine débarqué, je pars à cheval pour faire la reconnaissance des cantonnements de la brigade. Pour me rendre à Salmagne, je suis un vallonement qui a tous les caractères de la Lorraine. Une vallée profonde, sillonnée par un ruisseau aux eaux vives, bordé de pitons aux sommets tronqués se succédant et ressemblant à une muraille crénelée. Le fond de la vallée est cultivé, de belles prairies, de beaux champs en labour, puis des pâturages. Le sommet des pitons est couronné de bois et de forêts de sapins. Il y a beaucoup de ressemblance entre cette région et les environs de Toul.

Cela change de l'Artois.

Je rentre à la nuit à Tronville et y trouve le capitaine Gauthier assez embarrassé pour assurer le cantonnement de toutes les troupes stationnées dans le village. Nous-mêmes sommes confortablement installés, ma chambre est somptueuse, je n'en ai pas eu de meilleure de toute la guerre. Nous sommes fort aimablement reçus par une population très sympathique.

2 avril

Promenade à Bar-le-Duc, ville peu intéressante. Retour pénible sur une route encombrée d'autos et de convois, par la poussière et le soleil.

Il fait un temps magnifique. Le bruit court que nous allons prendre les tranchées entre Douaumont et la Meuse, la 24ème D.I. à gauche de la Meuse. D'ailleurs le général est allé faire la reconnaissance du secteur que nous allons prendre. Nous serons fixés ce soir.

Notre départ est tout proche.

3 avril

Notre secteur est bien celui que nous pensions. Nous allons l'occuper le 5; toutefois, la brigade a la chance de n'être pas en première ligne au début.

Je pars demain matin en mission. Je suis chargé d'accompagner les fourgons de la brigade. Corvée peu agréable.

4 avril

Etape agréable pour les chevaux, mais excessivement pénible pour les voitures. Les convois hippomobiles n'empruntent pas la route directe de Bar à Verdun utilisée par les autos, mais les routes secondaires. Celles-ci coupent plusieurs ravins profonds, au fond desquels il faut descendre par des pentes très fortes, pour remonter par des raidillons très abrupts. Les voitures auront beaucoup de mal à arriver.

Bien installé à Louppy-le-Petit, qui est notre étape d'aujourd'hui, chez une belle blonde, au cœur léger, paraît-il.

Il est 9h du soir, les fourgons du 138ème ne sont pas encore ici. Ils sont obligés, pour gravir les raidillons, de mettre 8 ou même 10 chevaux à chaque caisson de mitrailleuses!

D'après le compte-rendu du sous-lieutenant qui commande le convoi, ils sont encore à 20km d'ici. Ils arriveront bien tard. Bien dîné dans l'auberge du pays: on me donne du sanglier, festin excessif.

5 avril

Pas dormi de la nuit, sous le coup de la préoccupation de mon convoi non arrivé. A 5h, j'entends un roulement de voitures. C'est le convoi qui arrive. Il a été arrêté pendant cinq heures par un incendie qui a éclaté dans un village qu'il devait traverser.

Tout de même, ils doivent aujourd'hui faire route sur Verdun. Je leur prescrirai de partir à midi seulement.

Moi-même, je pars à 6h de ce bon village, malheureusement en partie détruit par les obus, et vais préparer le cantonnement à Nixéville.

Arrivé à Nixéville à 11h par des chemins impossibles, rendus impraticables par tout le roulage qu'ils ont subi depuis un mois et demi.

Qui n'a pas vu tout le mouvement de voitures, autos, troupes, convois de toutes sortes qui circulent en ce moment sur les routes, qui n'a pas croisé les multitudes de canons, caissons, équipages de ponts, mitrailleuses, camions chargés de troupes, qui n'a pas vu les alentours d'une gare de ravitaillement, n'a pas une idée de l'un des spectacles les plus curieux de cette guerre.

Quand on songe à tout ce que nécessitent les armées modernes, empilées dans ce cul-de-sac de Verdun, quand on songe à la dose d'intelligence et d'activités nécessaires pour régler ces mouvements, on est effrayé.

Et chacun circule, croise des camarades, va à ses affaires, arrive à son gîte, sans heurt et sans retard. C'est merveilleux.

Je comptais que les convois arriveraient tard à Nixéville, quelle n'a pas été ma stupéfaction de les voir arriver vers 14h. Les deux voitures de la brigade arrivant bonnes premières, les trains sont arrivés vers 18 et 20h.

J'ai trouvé à me caser à Nixéville, petite localité de 150 habitants, dans laquelle s'entassent aujourd'hui 5 à 6.000 hommes.

6 avril

Me voici à Verdun.

Je suis parti ce matin de Nixéville, après m'être assuré de l'arrivée à bon port du convoi du 138ème, qui n'a atteint ce village qu'à 6h du matin.

J'ai abordé la ville par le quartier de la gare. Ce coin est bien détruit et présente l'aspect d'Arras. Le pont sur la Meuse est atteint, mais non inutilisable. La gare est fortement touchée; les trains n'arrivent pas.

Je me suis rendu à Belleville, faubourg de Verdun, où j'ai trouvé tout le personnel de la brigade. Nous occupons une maison respectée jusqu'ici par les obus, malgré que ses voisines aient été touchées pour la plupart. Nous sommes ici jusqu'à ce que nos abris, que l'on prépare dans une carrière toute proche, soient terminés.

Le canon donne très fort. Les Allemands envoient de nombreux obus sur la ville; ces obus passent au-dessus de nous et vont éclater vers la gare. Nos batteries sont placées sur les contreforts sis au nord par rapport à nous, derrière le fort de Belleville. Leurs coups de départ nous assourdissent; ils tirent continuellement.

Dans les rues, les hommes circulent, vont et viennent, vaquent à leurs occupations, les voitures passent, les autos aussi, sans se préoccuper qu'un obus peut tomber à côté d'un moment à l'autre. Ce soir, nous allons dormir dans une maison qui, peut-être, demain n'existera plus.

Cela ne nous empêchera pas de bien dormir.

7 avril

Hier soir, j'étais couché depuis une demi-heure, quand trois obus sont venus éclater tout près de notre demeure. Trois hommes du 63ème ont été tués. Rien de plus désagréable que ce bombardement quand on est couché.

Le général est grippé depuis un mois et il ne veut pas se soigner, aussi, son état empire chaque jour. Il a pourtant consenti à voir aujourd'hui le médecin de la division. Nous allons pouvoir le soigner.

17h. Nous venons de subir un sévère bombardement; toute la partie du village qui avoisine l'église a été arrosée par les 150 durant une heure. Plusieurs maisons ont été détruites; une grange où se trouvaient des chevaux du 21ème d'artillerie a été éventrée, dix chevaux ont été tués. Dans un bivouac à côté, sept chevaux ont été tués également. Nous avons vu leurs cadavres déchiquetés; des caissons ont été pulvérisés. Un seul artilleur a été blessé. Le bombardement a maintenant cessé.

Nous poussons hâtivement la construction de l'abri; il serait vraiment trop bête de se faire tuer ici par un obus.

9 avril

Magnifique matinée de dimanche.

De bonne heure, je m'achemine vers le secteur que je ne connais pas encore.

Un boyau me conduit à M.F.I, un abri bétonné du temps de paix, où se trouve le P.C. de la brigade en ligne.

En m'y rendant, j'admire le panorama tragique qui s'offre à mes yeux: la Meuse doublée du canal auprès desquels Bras et Vacherauville montrent les squelettes de leurs maisons; la côte du Poivre, avec le bois Franco-Boche que nous occupons et sa croupe jaune, au penchant de laquelle se cramponnent nos tranchées; Louvemont et le bois d'Hardaumont; le fort de Douaumont, dont on devine l'éminence; plus près de moi, vers la droite, la côte de Froideterre, dont le sommet est, en ce moment, labouré d'obus. Sur la gauche, c'est d'abord la crête du Talou qui nous domine, et tout au fond, le Mort-Homme, couronné d'un épais rideau de fumée; plus loin encore, les hauteurs de Samogneux et de Brabant.

Près du P.C. M.F.I^{Rem.}, se trouve un bois dans lequel de nombreuses batteries se cachent; ce bois a été à peu près rasé par les obus et n'offre qu'un abri bien précaire. Au moment où j'arrive, les 150 y tombent par salves de trois.

Je reviens par un boyau rocailleux et pas encore assez profond.

Cette après-midi, la canonnade lointaine est très vive; nos pièces tirent sans discontinuer, pendant que nous sommes canonnés dans Belleville.

Je viens de voir un spectacle assez drôle: un homme est sur la porte de la maison située en face de la nôtre; il part, alors qu'un autre homme, un artilleur, remplit un seau d'eau à la fontaine adossée au mur de la maison. Un obus tombe sur celle-ci avec un bruit formidable. L'homme de la porte prend sa course, alors que l'artilleur continue à remplir son seau, en pompant comme si de rien n'était et sans montrer plus d'émotion que si rien ne s'était passé.

La canonnade fait rage vers six heures. Il paraît que les Allemands attaquent la côte du Poivre que tient le 53ème d'infanterie. Ils ont fait une préparation d'artillerie très intense et ont anéanti nos fils de fer avec leurs Minenwerfer. Nous n'avons aucun renseignement sur cette attaque.

20h. L'attaque allemande s'est déclenchée sur tout le front. Elle a été arrêtée par nos tirs de barrage. En même temps, une division a attaqué par Chattancourt. Pas de renseignements.

10^{avril}

L'attaque allemande d'hier, après avoir, par un bombardement foudroyant, anéanti nos fils de fer et nos organisations, a pu pénétrer dans notre première ligne, située sur le flanc de la côte du Poivre, qui descend vers la Meuse; elle est même arrivée jusqu'à notre ligne de soutien. Deux compagnies du 78ème ont été écrasées, un chef de bataillon, le commandant Tatin a disparu. Une contre-attaque est préparée pour ce soir avec l'appui de l'artillerie. Elle sera exécutée par le bataillon de Cussac du 138ème et un autre bataillon du 78ème.

Va et vient continuel pendant toute la nuit, motivé par cette attaque; on nous réveille dix fois.

Je suis allé ce matin avec le général voir les positions. Le temps est beau, bien qu'un peu plus froid qu'hier.

^{Rem.} Le poste de commandement MFI est installé dans un magasin fortifié (MF) construit avant la guerre pour être utilisé comme dépôt de munitions. Il était édifié en ciment, mais sa toiture n'était pas à l'épreuve des 150. *Note de V.R.*

17h. Sans discontinuer, par trois, les énormes obus de 150 tombent sur le village. Quelle protection serait pour nous le toit de tuiles et le mince plancher du premier étage, si un de ces monstres tombait sur notre maison. Les premiers jours, j'étais un peu inquiet à cette pensée. Maintenant, je n'y pense plus du tout et ne me pose même pas la question. Fatalisme, forcé, d'ailleurs, *ma foi, si ça doit arriver, pourquoi lutter et se tourmenter. J'ai aussi un grand sentiment de sécurité, il me semble que notre maison ne peut être touchée, qu'elle ne le sera pas.*

Gauthier me disait tout à l'heure qu'il n'avait pas dormi cette nuit. Ma foi, est-ce fatigue plus grande ou fatalisme plus grand, le bombardement du village ne m'a pas réveillé. M'endormira-t-il une fois pour toujours?

Ce soir, visite au fort de Belleville, magnifique position, malheureusement exposée aux feux de l'ennemi. Les obus de 305 et de 210 y ont creusé des brèches énormes. Le point de vue est magnifique.

Nous avons eu un élogieux ordre du jour du général Pétain. Les troupes qui sont sur la rive gauche de la Meuse ont été l'objet de très violentes attaques au cours de la journée d'hier. Le général Pétain a dit que cette journée du 9 est glorieuse pour la IIème armée et il félicite toutes les troupes. Nous n'avons pas de détails sur ce qui s'est passé.

11 avril

Levés ce matin à 6h. Le temps est beau et froid. Dès l'aube, le canon tonne sans discontinuer. Nous entendons les départs des grosses pièces qui nous surplombent et les lourds éclatements des grosses marmites allemandes.

Notre 138ème est parti tout entier pour les tranchées hier soir. Nous avons vu ses compagnies défilant silencieusement au clair de lune, mais d'un pas alerte et résolu. Le 3ème bataillon est déjà dans le secteur depuis hier et il doit participer à l'attaque. Les deux autres bataillons garderont la ligne arrière. L'attaque est fixée pour 8h. Un bataillon du 78ème doit attaquer par la hauteur. Il s'agit de reprendre le bois Franco-Boche, dont nous occupons la lisière sud, et d'arriver à la lisière nord.

Je monte rapidement au coude la route de Bras, d'où on aperçoit à la jumelle le terrain d'attaque. Malheureusement, le brouillard est intense, puis la hauteur boisée du bois Franco-Boche est soumise à un bombardement tel qu'on ne peut rien distinguer. A peine si, de loin en loin, on devine la silhouette pitoyable d'un sapin à moitié brisé et calciné; les énormes marmites s'écrasent sur le sol, formant d'énormes panaches de fumée noire que le manque de vent ne dissipe pas.

Je songe aux camarades qui vont s'élancer.

8h. Quel battement de cœur. J'écarquille les yeux derrière la jumelle; décidément, je ne puis rien voir. L'avalanche d'obus continue. Dans le bas-fond, au bord de la rivière, le village de Bras reçoit aussi des obus.

Ne pouvant rien voir, je rentre.

11h. L'attaque n'a pas pleinement réussi. Le 78ème a pu gagner une cinquantaine de mètres et se cramponne au fond du ravin, mais le 138ème n'a pas pu déboucher, arrêté net par un tir d'artillerie extrêmement violent. L'ennemi déverse sur nos lignes des tonnes de projectiles, tout comme il l'a fait le jour où il a attaqué et pendant lequel on estime qu'il a envoyé 20.000 obus sur le front de deux bataillons, soit sur mille mètres.

Le bombardement a causé ce matin de très lourdes pertes. Manquant de renseignements, la division vient d'envoyer un officier qui est parti avec Gauthier pour tâcher d'avoir des tuyaux.

Nous avons donc remporté dimanche un grand succès sur la rive gauche. Une grosse attaque poussée par les Allemands avec de gros effectifs entre Avocourt et Cumières a été partout repoussée, malgré un bombardement effroyable.

Il pleut, ce soir; nos malheureux soldats sont dehors, dans des tranchées à peine creusées. Quand donc toutes ces misères seront-elles finies? Lorsque le soleil brille, éclairant les fleurs naissantes, quand les oiseaux chantent dans les arbres, même à moitié brisés, ou dans les rares buissons, on se sent gaillard et heureux de vivre et de combattre; mais quel désespoir quand le jour est gris et froid, quand la pluie vous pénètre et que la boue vous englue. On n'est pas le même homme.

12^{avril}

Belleville. Visite au secteur. Quelques 77 fusant nous ont donné la chasse. Nous avons vu les positions de batteries de l'A.D. 23, criblées d'obus, soit disant abritées dans les bois, dont les arbres ne sont plus que des manches à balai.

L'armée a, paraît-il, brûlé hier 100.000 projectiles.

Ce soir, nouveau bombardement de Belleville avec des 150 et des 210.

Durant toute la journée, la canonnade a fait rage sur Mort-Homme. C'est un feu roulant sans trêve et sans arrêt de grosses pièces; on est effrayé quand on songe aux milliers de tonnes de fer et d'explosifs qui se consomment chaque jour. Que doit-il se passer là-bas?

Nous avons l'impression que cette convulsion doit être suivie de résultats, car, depuis que le monde existe, on n'a vu chose pareille.

13^{avril}

La canonnade a repris ce matin, après avoir duré à peu près toute la nuit. Notre secteur a été très vivement bombardé. Dès 8h, les 210 commencent à tomber sur le village, à 150m de nous environ, à l'endroit même où, l'autre jour, ils ont incendié un camion-auto. Le premier obus est tombé sur une maison à peu près intacte; nous avons vu peu à peu l'épaisse fumée se dissiper et la maison a réapparu, encore debout, mais avec un grand trou noir sur son toit rouge.

Nous sommes en train de combiner la relève de la 45ème brigade par la nôtre; le 78ème, très éprouvé, a besoin d'être mis sur l'arrière. Le mouvement n'est pas facile à régler, en raison de l'enchevêtrement des unités.

Temps froid et pluvieux ce matin.

Les Allemands sont en train de tirer sur la route de Bras avec des 150 et des 210; or leurs obus trop longs tombent dans la Meuse, dont le bras canalisé atteint jusqu'à 30m. Les obus tombent dans l'eau et éclatent en projetant d'énormes colonnes d'eau et de fumée. On dirait un combat maritime. Après que l'énorme bouillonnement a cessé, on voit un grand dépôt noir de poudre surnager.

11h. Les obus allemands viennent de mettre le feu à notre dépôt du génie; nos fusées, signaux et éclairantes sont en train de sauter; c'est un superbe feu d'artifice; au milieu d'un énorme panache de fumée blanche, les pots éclairants sautent à qui mieux mieux, les fusées à étoiles et les rotatives, les vertes, les

rouges fusent en l'air. Des cartouches aussi sautent. C'est navrant! Il y avait 500 fusées environ, qui valaient cher. Puis, nous craignons que le feu se communique à tout le dépôt.

15h. Nous voici installés dans notre nouveau domicile; les abris que le génie a construits pour nous sont terminés. Ce soir, nous y coucherons.

Au fond d'une carrière de pierres à bâtir, haute d'une vingtaine de mètres, on a construit dans les anfractuosités du rocher de petites cagnas en pierres sèches couvertes de planches. La division a fait construire un palais de 7 à 8 pièces. Nous avons 4 pièces pour la brigade, tout à côté d'un petit chemin en corniche. Le général a sa chambre, Gauthier et moi avons chacun également notre chambre, les secrétaires occupent la quatrième. Nous avons des couchettes en treillage métallique.

De la table sur laquelle j'écris actuellement, j'aperçois le panorama de Verdun, pauvre cité déserte. Et pourtant, quel calme, quelle harmonie dans ce paysage: la ville est blottie dans les arbres, dont les bourgeons éclatent et verdissent; la cathédrale émerge, elle paraît intacte. De belles prairies vertes, traversées par la Meuse, forment un tapis moelleux à l'œil; des côtes abruptes, couronnées de forts, dominent la ville; leurs éperons nus semblent la protéger, en sentinelles attentives veillant sur la cité.

Le tout est éclairé par le soleil couchant, qui dore les arbres et rougit les grands nuages épais dans le ciel bleu.

14^{avril}

Quel froid nous avons eu cette nuit, dans nos maisons de pierres sèches! Nous avons fait boiser les pièces aujourd'hui et fait joindre les interstices à la chaux: nous aurons moins froid cette nuit.

Inaction complète; mauvais temps, giboulées, obus.

On n'a aucun goût à aller se promener, au risque, à chaque instant, de recevoir un obus sur la tête; on reste dedans, on ne sort que si on y est obligé, avec le casque sur la tête.

15^{avril}

Grande tournée dans le secteur. Nous avons, le général et moi, visité la ligne intermédiaire et l'organisation du bois Lecouturier. L'organisation défensive de ces deux points est encore à perfectionner. Il y a beaucoup d'eau dans les boyaux, car la pluie tombe en rafales durant toute la journée.

Le bombardement est un peu moins violent: nous recevons moins d'obus sur Belleville. Par contre, la canonnade est très violente vers Douaumont.

17^{avril}

Nous sommes furieux; une nouvelle circulaire vient de paraître au sujet de la vérification des correspondances. Une fois par semaine, deux officiers du Corps d'Armée doivent faire des prélèvements sur les correspondances et s'assurer que les lettres des officiers et de la troupe ne contiennent pas d'indications sur l'ordre de bataille - ceci est très bien - ni aucune allusion malveillante à l'égard des

généraux, des opérations, des députés et du gouvernement. Toutefois, la correspondance adressée aux députés ne sera jamais ouverte.

Ceci est le bouquet! Le général a reçu plusieurs fois des lettres censurées, et le bataillon auquel un électeur écrira ses récriminations recevra ses lettres impunément.

18h. Grand émoi; le général de division nous fait appeler: la 23ème D.I. est bousculée vers Douaumont, le 63ème est attaqué. Je donne l'ordre au bataillon Maury de contre-attaquer par le flanc dans le bois Nawé. Le bataillon Beaucorps du 107ème est porté en réserve, le bataillon Campagne est alerté. Toutefois, la 45ème brigade téléphone qu'il n'y a rien de grave chez eux et à leur droite. Allons, on aura exagéré le danger.

18h 45. Le colonel Dessigny téléphone que les Allemands descendent en colonnes épaisses entre la ferme de Thiaumont et le ravin à l'ouest de Douaumont. J'avoue qu'à cette nouvelle, j'ai un petit serrement de cœur, malgré que je me raidisse et m'efforce de rester calme.

On est mal éclairé sur ce qui se passe; peut-être y a-t-il confusion, on demande des renseignements. Il était obligatoire que l'attaque vienne de ce côté, où l'ennemi est sur la crête et de plain-pied par rapport à la côte de Froideterre.

Je vais aux tuyaux.

21h. L'affaire ne s'est pas passée chez nous, ni même sur le bataillon du 116ème qui est à notre droite, mais sur le bataillon suivant. Toutefois, nous avons subi une forte canonnade, surtout en Minenwerfer. L'un d'eux a touché 19 hommes à la fois.

La 22ème D.I. aurait perdu 3 à 400m de tranchées en profondeur.

Nuit noire et pluvieuse. Le 3ème bataillon du 107ème relève un bataillon du 53ème. Mauvaise nuit pour ces braves gens.

18 avril

Les colonnes épaisses d'Allemands ne sont pas encore arrivées à Verdun. Elles ont été arrêtées en route. Toutefois, il est incontestable que la 22ème D.I., notre voisine, a perdu quelques tranchées. Chez nous, rien. Nous avons fait quelques prisonniers. Je viens de les voir défiler: ce sont d'affreux Boches, laids comme les sept péchés capitaux, maigrelets, mal fichus; il y a même un Feldwebel, qui n'est pas mieux que les autres.

Journée lamentable de pluie.

Je suis très ennuyé, je n'ai plus de vivres à faire consommer à la popote, plus de beurre, de fromage, plus surtout de pommes de terre, et pas moyen d'en acheter; l'intendance nous fournit bien du riz et des pâtes, mais rarement des patates et c'est indispensable. Dans quelques jours je vais être bien ennuyé.

Entendu en passant devant le bureau de la division la grosse voix du général Bonfait:

- Mais c'est de la bouillie pour les chats!

C'est une de ses expressions favorites quand il examine un rapport qui n'a pas toute la clarté et la netteté désirable.

15h. La 22ème D.I. a contre-attaqué; elle a réussi à reprendre une partie du terrain perdu, mais au prix de grosses pertes.

D'autre part, les Allemands attaquent encore en descendant de Douaumont et menacent de prendre à revers les organisations de la division sur la côte du Poivre. Il y a en effet peu de tranchées orientées de manière à arrêter une attaque

venant de ce côté, c'est à dire du N.E. au S.O. La côte de Froideterre devrait être coupée perpendiculairement par une série de travaux. On ne les a pas exécutés; nous sommes très inquiets et nous demandons si notre position, qui est dirigée vers le nord, sera tenable si les Allemands progressent encore.

Visite à Verdun à la maison du général Streicher.

Nous sommes mal éclairés sur ce qui se passe; aucun renseignement précis ne nous parvient. La canonnade est très violente. La 22ème D.I. a demandé le secours de notre artillerie; nous poussons les travaux défensifs avec la plus grande hâte possible, toutefois, notre flanc droit est toujours en danger.

19^{avril}

J'ai dit ce soir adieu à notre petite maison de pierres sèches et au beau panorama qu'elle m'offrait; je suis parti pour les tranchées, devant le général d'une nuit, afin de prendre les consignes et le contact avec notre nouveau poste. Le général Laperrine va prendre le commandement du secteur, remplaçant le général commandant la 45ème brigade.

Arrivé sur le coteau de Belleville, j'ai jeté un dernier coup d'œil sur Verdun et sur la Meuse qui reflétait les nuages roses du couchant et les violets brumeux des forts.

Quelle n'a pas été ma joie de voir des hirondelles, les premières de l'année. Elles volaient nombreuses, gracieuses et rapides. En cercle au-dessus du village, elles tournoyaient, voletaient, sans oser descendre, comme étonnées de ne plus retrouver que les ruines des maisons qu'elles habitaient l'an dernier, de ne plus retrouver le nid dans lequel elles sont peut-être nées, de trouver, au lieu du calme familial d'autrefois, le bruit, l'agitation, la mort. Pauvres victimes de la guerre que le canon aura délogées de leur chez-soi.

20^{avril}

Nuit agitée au P.C. M.F.I Arrivée de notre personnel: télégrammes nombreux, coups de téléphone incessants.

Matinée calme, à peine quelques obus sur le secteur, mais par contre, durant l'après-midi, l'artillerie a donné à plein. La lourde a fait une concentration formidable sur un groupe de batteries allemandes: 1.700 obus ont été tirés par nos 150 et 210. Dans notre abri bétonné, les coups résonnaient comme dans un tambour; nous en avons plein la tête.

Notre bataillon Campagne du 107ème est mis à la disposition de la 22ème D.I., pour une contre-attaque à exécuter sur les tranchées perdues par elle. Quel beau et bon bataillon, quels hommes sous ce chef. Pourvu qu'ils n'aient pas trop de mal.

19h. Bonne nouvelle. La division téléphone que nous avons enlevé de haute lutte la hauteur du Mort-Homme. En effet, durant toute la soirée, il y a eu sur ces hauteurs, que nous apercevons, une canonnade infernale.

L'attaque à laquelle coopère le 107ème aura lieu demain matin à quatre heures, à la suite d'une préparation d'artillerie faite par toute l'artillerie de la division.

21 avril

Ce matin à 3h., une violente canonnade nous a réveillés. Elle a duré jusqu'à 5h. Puis, le général de division est venu et, comme nous nous étions couchés à minuit, la nuit a été courte.

L'attaque à notre droite a réussi; le bataillon Campagne a occupé trois tranchées et progressé à la grenade jusqu'à une carrière sise au milieu des bois et dont la possession est importante. Il a fait une trentaine de prisonniers et pris trois mitrailleuses.

9h 10. Les prisonniers viennent de passer. Ils appartiennent au 7ème bataillon de chasseurs de réserve. Deux sont blessés, plusieurs sont très jeunes. On leur avait dit qu'ils seraient à Verdun pour les Fêtes de Pâques. *Ils seront même plus loin encore.* Leurs camarades en sont bien loin encore.

Cette après-midi, promenade à Bras pour aller porter des ordres au colonel Dessigny. J'y suis allé à travers champs, en suivant la ligne des coureurs qui réunit notre poste à celui du colonel. C'est une drôle d'impression que l'on éprouve et à laquelle on n'est pas habitué que de se voir à découvert dans la plaine dominée par les observatoires et les positions allemandes et d'entendre passer au-dessus de sa tête des milliers de projectiles.

Je suis arrivé à Bras, au moment d'un fort bombardement qui venait de faire plusieurs victimes. Je me suis fait houspiller parce que je passais dans la rue. Ma foi, comment faire, il n'y a pas de boyaux et j'avais à aller chez le colonel. J'aurais bien préféré, moi aussi, ne pas être là, car le bombardement continuait très violent.

Je me suis senti plus à mon aise quand j'ai été installé chez le colonel; il habite la cave d'une grande maison qui, comme pour mieux l'abriter, s'est écroulée sur sa cave.

Je lui ai transmis les ordres du général de division au sujet d'un coup de main à tenter cette nuit contre les positions allemandes: on voudrait reprendre par petites fractions le bois Franco-Boche, qui a été perdu le 9 courant par le 78ème.

Nous nous sommes déjà agrippés à la pente remontante du bois et sommes sur la lisière; il faudrait prendre un peu d'air et atteindre la crête du mamelon, ce qui n'est pas une petite tâche. En effet, les Allemands ont déversé sur ce bois 250.000 obus et l'ont occupé ensuite; ce n'est pas pour le lâcher volontairement maintenant. De plus ils ont, de là, des vues sur la plaine et les bords de la Meuse. Le colonel se trouve devant une situation très difficile; la division le harcèle, il est exaspéré. Les hommes du 138ème sont exténués par, les uns 12, et les autres 15 jours de tranchée. Ainsi me suis-je vu mal accueilli par le colonel Dessigny et ai-je dû entendre toutes les récriminations contre les ordres qu'il reçoit. Quel rôle ingrat et délicat que celui du monsieur qui, comme moi, est pris entre l'arbre et l'écorce. Cela n'enlève rien à la sympathie que j'ai pour le colonel, ni à celle qu'il me porte. Il sait bien que je n'y suis pour rien et que je m'efforce toujours d'arrondir les angles.

Je suis rentré au poste par le boyau, car c'est l'heure de l'artillerie, et il n'est pas prudent de se trouver à travers champs à ce moment-là.

En rentrant, je suis tombé sur une nappe de gaz lacrymogènes que les Allemands lançaient avec des obus sur les batteries. Je suis arrivé au M.F.I tout essoufflé.

J'ai rendu compte au général, sans lui dissimuler l'état d'énervement du colonel. Il a appuyé les dires de ce dernier dans son rapport à la division.

Après mon arrivée, notre artillerie a déclenché un tir excessivement violent sur les positions allemandes, suivant, d'ailleurs, le programme réglé tous les jours; toutes les batteries tiraient en même temps. Quel vacarme! Il était si violent, qu'à un moment, nous avons cru à un tir de barrage et avons demandé des renseignements.

Egalement canonnade très violente sur le Mort-Homme et à notre droite.

22^{avril}

Journée calme. Bombardement des environs du P.C. M.F.I par des 150; les obus tombent tout près. Notre poste TSF est démoli.

A notre droite, les contre-attaques contre les positions prises par les Allemands continuent. Espérons qu'elles réussiront, car ces positions sont très importantes. Un petit échec sur ce point nous mettrait en mauvaise posture. On nous rend le bataillon Campagne.

23^{avril}

Triste jour de Pâques. Nous l'avons passé tout entier dans notre cloître.

Nous avons été réveillés ce matin par la canonnade qui devait précéder l'attaque dirigée par la division du 14^{ème} CA, qui a relevé, à notre droite, la 22^{ème} division. Nous avons su dans la matinée que cette contre-attaque n'a pas réussi. Les troupes, mal orientées dans la nuit, sur un terrain inconnu, n'étaient pas dirigées sur leurs objectifs. Elles ont erré toute la nuit et se sont tapées au milieu de nos travailleurs. Elles n'ont rien fait de bon.

Notre situation à droite est toujours inquiétante, notre flanc est très peu solide; la moindre poussée allemande mettrait en péril nos positions de la côte du Poivre et du bois Franco-Boche. Notre commandement donne bien des ordres de cloisonnement, mais il ne donne ni le temps, ni les moyens d'exécuter les travaux, qui sont cependant urgents. On épuise la troupe par des contre-attaques mal combinées, hâtivement préparées et exécutées sans entrain.

Nos patrouilles du bois Franco-Boche se sont accrochées au flanc du coteau, dans une situation dangereuse et peu confortable. Comme on proposait au général Descoing de n'y laisser que des guetteurs et de reporter en arrière la ligne principale, il a dit: „Le groupement Descoing ne recule jamais“, *avec un geste de théâtre. Ce sont des mots.*

Les malheureux qui sont cramponnés là reçoivent toute la journée des grenades et des „Minen“ et font des pertes d'autant plus inutiles, que si on voulait faire un gros coup, on serait obligé d'abandonner ces mêmes tranchées, si jalousement conservées en ce moment.

En ce moment, le point noir est sur notre droite; il faut y travailler, et rondement, sinon, il nous arrivera un malheur d'ici peu.

24^{avril}

Partis à 2h ½, avec le général, pour visiter le fond d'Eurias et le ravin de Douaumont.

Nous avons pris au clair de lune des boyaux pleins d'eau et de boue, jusqu'au moment où nous sommes arrivés au rendez-vous fixé avec le colonel du 107^{ème}. Là, nous avons marché à travers champs et, par croupes et vallons, nous

nous sommes dirigés vers le poste de commandement du premier bataillon. Comme nous ne connaissons pas bien le chemin, nous allons presque à l'aventure, avec le sentiment de ne pas savoir où on se trouve et la possibilité de tomber sur une tranchée allemande. Nous descendons par une pente très raide, occupé par un bois déchiqueté par les obus, dans une cuvette qui est le fond d'Eurias. Tout autour de nous, s'étendent des bois sombres et mystérieux par leur silence et leur aspect désolé; des croupes ravagées par les obus l'encerclent de tous côtés; dans le bas, une espèce de marécage barré par des fils de fer; au loin, la croupe chauve et jaune de Douaumont, d'où l'artillerie allemande prend d'enfilade toute la vallée. On a le sentiment de se trouver dans un coupe-gorge. C'est là que se produiront probablement les futurs combats, si les Allemands nous attaquent. Nous ne restons pas longtemps dans cet endroit sinistre, car les obus qui le battent se rapprochent de nous.

Nous revenons par le brouillard matinal, précurseur d'une belle journée.

En même temps, l'artillerie française déclenche un tir de barrage d'essai. Nous voyons les tranchées allemandes voler en éclats; puis tout s'apaise. Journée calme.

25 avril

Ce matin, un avion français a abattu un Aviatik, qui est tombé à 100 ou 150m de nos tranchées, entre les lignes françaises et allemandes. Les gens qui se trouvaient près du point de chute ont dû éprouver une belle émotion. A la jumelle, nous voyons très bien les débris de l'appareil.

Vers 10h le 107ème rend compte que les Allemands essaient de s'approcher de ces débris. Nous demandons alors à l'artillerie de tirer dessus et, un moment après, ils flambaient.

Ce soir, nos poilus vont tâcher de reconnaître ces débris; comme les Boches en feront autant, il va y avoir bataille autour de ces restes calcinés.

L'aviation est vraiment merveilleuse. La nuit dernière, c'est „l'Adjudant Vincenot“, un dirigeable, qui est sorti; ce soir, c'est un avion qui fait des signaux rouges; durant toute la nuit, on voit des signaux dans le ciel. Quels progrès en si peu de temps!

26 avril

On a enfin vu le danger que présente notre droite. Deux bataillons de notre brigade de réserve sont venus travailler pendant deux nuits aux tranchées prévues de ce côté, mais qui n'avaient pas été exécutées. Nous commencerons bientôt à être parés de ce côté.

Nous avons saisi aux écoutes des phrases mystérieuses et secrètes qui nous font croire que, demain, il y aura quelque chose devant nous. De plus, tous les officiers du régiment boche qui est devant nous doivent être réunis ce soir à 3h chez le colonel. Nous craignons une attaque quelconque pour demain et prenons nos dispositions.

Nous avons en ce moment des appareils d'une puissance extraordinaire, qui nous permettent de suivre très distinctement les conversations téléphoniques d'en face.

22h. Nous avons découvert l'explication probable d'un signal assez curieux employé par les Allemands et que nous avons déjà observé: nous avons entendu tout à l'heure le bruit d'un moteur; c'était probablement un avion français; le bruit s'est perdu au nord dans la nuit. Un moment après, nous avons vu s'élever des chenilles lumineuses formées par des chapelets de fusées groupées par dix. Ces fusées s'élevaient dans le ciel, puis s'éteignaient. En même temps, des projecteurs se sont mis en action. Nous pensons que ces chenilles avaient pour but de signaler la présence d'un avion ennemi.

27 avril

Il y a de l'électricité dans l'air.

Hier, les écoutes nous ont appris que les Allemands devaient nous attaquer aujourd'hui; aussi, chacun a-t-il les nerfs à fleur de peau. Hier soir, un violent barrage a été déclenché sur les lignes ennemies par nos voisins. Ce matin à 4h ½, c'est notre artillerie divisionnaire qui a ouvert un feu terrible; nous croyons à une attaque. Le général nous interpelle pour nous donner des ordres de contre-attaque, préparer des renforts, etc. Peu à peu, tout s'apaise. C'est une fausse alerte, due à la nervosité de chacun.

28 avril

Après une matinée calme, l'ennemi a commencé vers 15h un tir violent de gros obus sur nos tranchées. Nous ripostons fort, nos 155 s'abattent sur leurs lignes, en soulevant d'énormes nuages de fumée; tout l'horizon disparaît bientôt dans un brouillard opaque, qui ne nous permet plus de rien distinguer.

Tout à coup apparaissent des fusées blanches tirées par nos compagnies du bois Nawé. C'est le signal du tir de barrage qui, à raison de dix coups par pièce à la minute, s'abat sur les tranchées allemandes, dans lesquelles les hommes sont coude à coude. Une attaque était sûrement en préparation; notre tir l'a empêchée et a fait certainement subir de fortes pertes à l'ennemi.

Ce soir, un aviateur s'est tué sous nos yeux. Il évoluait sur nos têtes quand, tout à coup, nous l'avons vu piquer du nez et venir s'écraser sur le sol à 500m de nous. Le malheureux est mort sur le coup. Nous ne savons à quoi attribuer cet accident; il n'a pas été descendu par les Allemands, qui n'avaient aucun appareil dans les environs.

29 avril

6h. J'arrive des premières lignes. Je suis parti à 2h ½ et me suis rendu, en passant par le P.C. du colonel du 107ème, au poste du commandant Magord, qui commande le bataillon qui a été éprouvé hier.

En passant par le vallon de Bras-Thiaumont, j'ai constaté la violence du bombardement d'hier; les embryons de boyaux qui existaient ont été nivelés par les obus, et les pistes que l'on suit, coupées en maints endroits. Les alentours du P.C. sont entièrement labourés et on comprend, à la vue des effets du bombardement, la rupture des fils téléphoniques et la difficulté du passage des

coureurs. Ces vallons sont sinistres, et pourtant, j'ai entendu un oiseau qui chantait à pleine gorge. Le bataillon a subi des pertes sérieuses: 23 blessés, 20 tués.

Retour sur le billard, assez anxieux, parce qu'en pleine vue, par un beau soleil.

Ce soir, nous avons fait des exercices de signalisation avec un avion. Ça a très bien marché

19h. La lourde allemande canonne violemment les batteries de Froideterre; le vallon est rempli d'un nuage opaque de fumée et de poussière; les marmites s'écrasent sans discontinuer, ce qui n'empêche pas nos 75 de tirer vigoureusement.

Hier soir, au cours du tir de barrage, la 3ème batterie du 21ème d'artillerie a été prise à partie par des 210, qui tombaient au milieu des pièces. Malgré les pertes, la batterie a continué à tirer.

Vols innombrables d'avions, nombreux combats. Je n'ai pas vu encore dégringoler d'Allemand. Combien je désirerais en voir.

30 avril

Tout hier et toute la nuit, violente canonnade vers Douaumont; nous nous savons pas ce qui s'y passe.

Pertes subies par la division du 7 au 28 avril:

	tués	blessés	disparus	total
officiers	8	12	7	27
troupe	486	647	250	<u>1.383</u>
				1.410

1^{er} mai

Nos postes d'écoute spéciaux nous procurent des nouvelles extraordinaires.

Nous avons appris ce matin par eux que Kout-El-Amara était tombée. Nous apprenons aussi qu'un chef d'escadron d'artillerie a été trouvé mort dans un boyau. On demandait un cercueil pour l'enterrer.

Bombardement continu durant toute la journée, soit du fait des Allemands, soit du nôtre. Une attaque sur la côte du Poivre a été décidée. Elle a pour but de reprendre le bois Franco-Boche aux Allemands en l'attaquant par l'ouest. L'artillerie commence cette opération, qui sera exécutée vers le 10 par le bataillon Campagne et un bataillon du 108ème que nous prêtera la 48ème brigade. Voilà ce que c'est que d'être un pur-sang comme Campagne, on est tout le temps employé. Ce bataillon a déjà fait une attaque pour le compte de la 22ème division; maintenant, il va en faire une pour nous.

Cette opération ne réussira probablement pas, les Allemands sont formidablement retranchés sur la côte du Poivre, notre artillerie tire très difficilement sur leurs organisations, puis leur artillerie est si puissante qu'un succès est très aléatoire.

Toutefois, le général Descoing tient à cette attaque. Le général Pétain l'a prescrite; elle aurait pour but d'occuper un terrain sur lequel on pourrait masser des troupes d'attaque pour une grande opération sur Douaumont.

Sur notre droite, notre artillerie est également très active. Nos voisins doivent, eux-mêmes, faire une attaque, car leurs batteries n'ont pas arrêté de tirer de toute la soirée. Le tintamarre a été si violent que, ce soir, je suis absolument étourdi et incapable de coordonner mes idées.

J'ai fait ce soir un exercice de signalisation avec la saucisse de commandement du corps d'armée. Cet essai consiste à envoyer des signaux lumineux à la saucisse au moyen d'un petit projecteur portatif que nous possédons. Le but est de signaler plus tard, dans une offensive, alors que tous les moyens de communication sont coupés, notre présence en un point déterminé et les besoins que nous pourrions avoir. Nous nous sommes entendus très bien, soit avec la saucisse, soit avec l'avion. Cela nous rendra de grands services.

3 mai

P.C. de Belleville. Je suis rentré hier soir à Belleville, précédant le général et le capitaine. Cela repose un peu de se retrouver ici.

Hier après-midi, un avion allemand a été descendu. Un avion français a eu une aile brisée par un obus. Nous l'avons vu piquer et s'écraser sur le sol. Les larmes nous sont venues aux yeux. L'aviation fait en ce moment des pertes terribles. Je suis certain que nous perdons plus de 8 avions par jour. C'est la seule arme où la guerre soit intéressante.

4 mai

Nous apprenons que les nôtres ont remporté hier un beau succès au Mort-Homme, en reprenant la fameuse croupe et en s'y installant. La préparation d'artillerie fut magistrale, elle anéantit ou mit en fuite tous les Allemands occupant les tranchées à emporter. A un moment donné, des Allemands affolés, ne sachant où aller, se précipitèrent vers nos tranchées, déclarant qu'il n'y avait plus personne en face. Effectivement, le tir fut allongé et nos hommes occupèrent sans coup férir les tranchées ennemies.

Il fait très chaud sous nos toits de tôle et dans nos murs de pierres sèches. Notre cuisine en bois, exposée au soleil, est un véritable four. Le temps est orageux.

Le village est toujours bombardé, mais avec une intensité beaucoup moindre. On sent que les Allemands ont arrêté leur offensive. Par contre, nous montons des contre-attaques. La 28ème D.I. attaque demain et après-demain, nous, dans quelques jours sur la côte du Poivre, avec tout le 107ème. Réussirons-nous? J'en doute.

5 mai

L'impression dominante, en ce moment, c'est l'ennui; l'ennui le plus creux, l'ennui le plus profond qui puisse exister. Cette inaction absolue, le désœuvrement complet dans lequel je me trouve est démoralisant au dernier point. La guerre est tellement monotone, tellement peu intéressante, tellement peu riche en incidents, tellement terre à terre, les jours qui la marquent tellement semblables les uns aux autres, que l'on est écœuré. Actuellement ce n'est plus

qu'un immense ennui qui s'élève de ces tranchées, de ces boyaux, de ces vastes espaces sinistres de solitude, et pourtant si peuplés, de ces collines d'où toute la journée partent des coups de canon inutiles mais ennuyeux. Puis, pas de cheval, pas de promenade possible, la prison de 100m de côté, le bridge pour tout plaisir!

Nous venons d'assister à un spectacle des plus poignants qui puissent être. Le drame s'est passé dans le ciel, devant nos yeux.

Nous avons coutume de voir s'élancer dans le ciel, retenus par des câbles d'acier au tracteur qui leur permet de redescendre, les ballons d'observation, les saucisses. Il y en a beaucoup ici. Nous en avons compté jusqu'à 16.

Oisifs, vers cinq heures, nous faisons un bridge, quand nous entendons crier:

- Une saucisse qui se sauve!

Nous bondissons dehors. Un grain passager, arrivé subitement on ne sait d'où, faisait rage. Grands coups de vent, soulevant des nuages de poussière et courbant les arbres, grosse pluie mêlée de grêle, nuages enchevêtrés, cavalcadant dans des trouées bleues, et, au milieu de ce cyclone, nos malheureuses saucisses, pirouettant, secouant leurs nacelles comme des paniers à salade et tirant sur la longe à arracher les tracteurs du sol.

L'une d'elles a déjà cassé son amarre et, tournant et virevoltant, elle s'élance vers le ciel.

Et les aéronautes? A la jumelle nous les voyons; des papiers, des cartes volent au vent - ils détruisent leurs documents.

Tout à coup, un point noir tombe de la nacelle. Des bras qui battent, des jambes qui gigotent. Un deuxième point noir suit. Les malheureux! Mais tout à coup, la chute s'arrête; à 1.200m les points noirs semblent s'immobiliser; sous les bras et sous les jambes, les hommes sont attachés à des parachutes qui se sont déployés. Graduellement, balancés au-dessous de leurs parachutes, emportés par le vent et la rafale, les points se rapprochent du sol. Des autres saucisses, qui continuent à pirouetter dans le ciel, d'autres points noirs sautent, tombent verticalement sur le sol en une angoisse de 50m, puis sont suspendus entre ciel et terre et s'approchent graduellement du sol, quatre hommes sont en même temps suspendus à leurs parachutes.

Mais ce n'est pas tout. Il s'agit d'arriver sur le sol et la bourrasque continue. Comment vont-ils atterrir? Vont-ils être précipités sur un arbre ou une maison, traînés sur le sol ou poussés vers les lignes allemandes?

Les points noirs disparaissent derrière les collines. Nous ne voyons pas leur écrasement.

Trois ballons sont encore en vue, luttant contre l'orage. L'un d'eux oscille, tourne; son stabilisateur se déchire. La saucisse privée de cet auxiliaire stabilisateur se cabre et rue. Elle se sauve aussi et fuit dans le vent vers les lignes allemandes. Nous voyons les papiers s'enfuir, puis un grand drapeau tricolore se déployer. Les points noirs se précipitent dans le vide, les parachutes se déploient et la descente commence, au milieu de nos acclamations.

Nous avons vu ainsi partir six ballons.

Un homme arrive au P.C., les vêtements déchirés et couverts de boue, les mains en sang. C'est un des observateurs qui s'est lancé de 1.000m dans le vide. Brrrr! Il nous raconte ses impressions, heureux et étonné d'être encore là. Ses camarades, il les a vus qui, plus légers que lui, allaient vers les lignes allemandes. Il paraît que l'un d'eux n'a pu atteindre le sol qu'aux environs de la première ligne. Descendre ainsi et être tué par une balle en arrivant n'est pas de chance, après une telle prouesse.

Nous faisons boire et manger ce brave adjudant et le faisons ramener en auto à son ballon.

Il paraît que chez les Allemands il en a été de même; mais, comme le vent portait chez eux, ils ont reçu les lambeaux de nos ballons et vont chanter victoire.

Nous apprenons que tous les aéronautes ont atterri sans dommage, sauf un, qui s'est tué en arrivant au sol. Il a été traîné dans des fils de fer qui l'ont déchiré.

6^{mai}

Les Allemands ont, paraît-il, emporté hier à force d'artillerie la cote 304. La bataille de Verdun n'est donc pas encore terminée. Les nouvelles ne sont pas sûres ni précises, les uns disent qu'ils ont progressé sur 1.500m de 800m seulement et que la 2ème division du 9ème corps va contre-attaquer ce soir cette hernie; d'autres disent qu'ils ont pris seulement quelques éléments de tranchées. *Qui croire? Comme on est mal renseigné; il est vrai que cela n'a rien d'étonnant, quand on sait l'ignorance dans laquelle se trouvent les exécutants mêmes des opérations, ignorance forcée, faute de moyens de communication possibles.*

7^{mai}

Belleville. Quel n'a pas été notre étonnement ce matin en voyant six belles saucisses se balancer dans le ciel. Elles sont déjà remplacées. Il paraît que les Allemands se sont vantés de nous avoir pris 15 saucisses. Ils n'ont pas fait grand effort pour nous les prendre; l'ouragan les leur a apportées.

Un obus est tombé ce matin sur la maison qui est au pied de la carrière, par conséquent sous un angle très fort, et a brisé le poignet d'un malheureux qui se trouvait dans la maison.

Canonnade très violente vers le Mort-Homme.

Les Allemands ont encore progressé sur notre droite, à la 28ème division. Nous sommes maintenant très en flèche, avec notre première ligne dirigée face au nord et notre flanc droit très découvert. Nous recevons de Douaumont des projectiles dans le dos; notre première ligne et notre ligne de résistance vont être tournées si l'effort de l'ennemi sur le ravin de la Dame continue. Seule notre ligne intermédiaire pourrait encore tenir. Et notre divisionnaire veut toujours foncer en avant vers la côte du Poivre.

Avec cela, les troupes sont très fatiguées; les artilleurs tirent jour et nuit (2.500 à 3.500 obus par jour); ils ont beaucoup de pertes. L'infanterie n'en peut plus; les hommes ont perdu toute puissance offensive et sont juste capables de tenir les tranchées; le temps est mauvais, les bombardements incessants. Tout est fait pour rendre notre situation très précaire. Toutefois, la force morale et la puissance de la discipline nous donnent les moyens de rester ici et de tenir nos positions.

9^{mai}

- Tu parles si les saucisses ont eu la frousse, mon vieux! Si les artilleurs étaient comme les saucisses, ils ne s'approcheraient plus de la pièce après un coup de canon.

Entendu de ma fenêtre; c'est un artilleur qui parle à son camarade.

10^{mai}

Nous apprenons que toute la brigade, mise au repos, va être reportée à Souhesme. L'E.M. y sera aussi. Nous serons mieux qu'ici: on pourra monter à cheval et se promener un peu.

Depuis 18h les Allemands bombardent Belleville d'une façon horrible: ils ont d'abord tapé sur la batterie de la côte; maintenant, c'est le village lui-même. La route que suivent tous nos ravitaillements traverse le village; aussi entendons-nous les voitures défiler au grand trot de leurs attelages. Elles ne perdent pas de temps aux carrefours dangereux.

12^{mai}

Le canon a tiré pendant toute la nuit. A plusieurs reprises, nous avons entendu des tirs de barrage. Belleville a été bombardée toute la nuit. Promenade sur le canal en canot automobile jusqu'à Bras. Bon moyen de liaison. Retour à pied.

A partir de 15h nous subissons un bombardement le plus violent que nous ayons eu jusqu'ici, particulièrement sur la partie est du village et sur le canal. Du haut de la carrière, nous suivons en spectateurs ce spectacle inouï.

13^{mai}

Nous montons ce matin en secteur; le général Laperrine prend le commandement à 8h. Bonne arrivée au P.C. M.F.I. Secteur calme.

Notre 107ème, avec deux de ses bataillons participe à une action, de concert avec la division voisine. Le bataillon Campagne prend une tranchée et une mitrailleuse.

17^{mai}

Visite avec le commandant Cros-Croissy de l'emplacement du nouveau P.C. de la brigade, projeté en arrière de la ligne intermédiaire.

18^{mai}

Nous apprenons ce soir que nous devons rester en permanence dans le secteur et occuper le P.C. de l'Esplanade.

Charmante perspective, nous faisons une tête impossible à décrire.

19^{mai}

Grande promenade dans le secteur avec le capitaine Ducasse de l'E.M. du général Pétain.

Mort de notre chien Verdun.

20^{mai}

Partis à 3h, le général et moi, pour une reconnaissance dans le secteur; voici dans quel but: le groupement Lebrun doit, ces jours-ci, prononcer une attaque sur Douaumont afin de reprendre le fort. Nous devons coopérer à cette action en opérant sur notre front des coups de main contre les organisations allemandes. Nous sommes allés conférer avec les colonels et étudier la situation sur le terrain. Nous avons combiné une petite action sur le bois Franco-Boche; elle n'a pour but que de faire des prisonniers.

Rencontré deux mitrailleurs du 63ème, égarés, affolés, portant la soupe et rôdant depuis 11h du soir.

Tout à l'heure, notre sergent secrétaire Ginolin est venu nous trouver, très ému:

- On amène un homme qu'on a trouvé tout nu, sauf son casque, dans une haie!

Stupéfaction générale. En effet, un capitaine du 138ème écrit qu'on a trouvé cet homme et qu'on l'a arrêté parce qu'il se trouvait dans les boyaux et n'avait que son casque pour tout uniforme. En lisant rapidement, Ginolin avait cru qu'on l'avait trouvé dans le costume d'Adam. Il s'agit d'un artilleur lourd, qui n'a aucun uniforme particulier. On habille les gens comme on peut, celui-là avait une veste bleue de travail et un pantalon foncé. On l'a arrêté parce qu'il n'avait pas de pièce d'identité.

La batterie de mon camarade Dordet a tiré depuis le 7 avril 29.600 coups.

21^{mai}

Nous allons enfin sortir pour quelques jours de cette atmosphère diabolique et nous reposer à Souhesme-la-Grande.

A 5h, le colonel Dessigny est venu nous relever. Le général de division était là aussi; nous sommes rentrés ensemble à Belleville sur le canot automobile, à l'ombre des grands platanes du canal. Nous sommes très suffisamment installés. Un temps magnifique me permet de sauter immédiatement sur mon brave Elastique que je n'avais pas vu depuis 15 jours.

J'ai rencontré ce soir mon camarade de promotion Talance; il est officier de liaison au 32ème corps, qui occupe le Mort-Homme. Hier, après un bombardement épouvantable, les Allemands sont parvenus à s'emparer de la crête du Mort-Homme; le 32ème a eu de grosses pertes. D'autre part, dans la journée, nous avons arrosé la fameuse carrière d'Haudromont, la tranchée Balfourier et un groupe d'organisations voisines et avons pu nous emparer de ces points presque sans pertes. Il faut dire que ce sont des bombardements inouïs, auxquels on ne peut pas résister.

22^{mai}

Nous apprenons la prise de Douaumont. La nouvelle n'est pas bien officielle encore. On prend ce que l'on espère pour la réalité.

24^{mai}

Bonnes et mauvaises nouvelles à la fois. Le fort de Douaumont est pris presque en entier, mais sur la rive gauche, nous avons perdu le Mort-Homme et la cote 304.

Le canon gronde toujours. Nous voyons ce soir passer des prisonniers. Ils sont maigres à faire peur, très sales, vieux pour la plupart. Ils n'ont guère l'allure de guerriers. Ah, s'ils n'avaient pas l'avance dans la préparation et leur puissante organisation!

25^{mai}

Nous déchantons. L'offensive qui avait si bien réussi hier, a été non seulement enrayée, mais les points pris hier ont été perdus, ainsi que Cumières sur la rive gauche, sans compter le Mort-Homme et une partie de la cote 304. Les journaux parlent même d'un repli sur le bois Bourru. Ceci me paraît exagéré.

20h. Après dîner, le général a été appelé au Q.G. de la division à Belleville; une auto est venu le chercher. On lui a apporté un pli. Je n'ai pu lire que la première ligne: „La 56ème D.I., très violemment attaquée, a été rejetée sur la lisière du bois Nawé“. C'est excessivement grave, c'est le gros orage que nous avons sur notre droite qui menace de crever; c'est notre défense reportée sur la tranchée d'Ypres et sur CR 3, qui sont mal organisés, avec peu de fils de fer et des tranchées pas encore en profondeur. Si les Allemands enlèvent ces positions, rien plus ne les empêchera de tourner notre ligne et notre principale ligne de résistance.

C'est ce que nos chefs n'ont jamais voulu voir. Cependant la situation était nette et claire à tous les yeux.

On va sans doute contre-attaquer et rejeter l'ennemi de l'autre côté du ravin de la Dame. Si nous n'y parvenons pas, notre situation sera très périlleuse, car sans nul doute, l'ennemi va s'infiltrer dans le bois Nawé et nous empêchera d'y reprendre pied. Je vais me coucher en attendant les événements. A quoi bon s'affoler.

26^{mai}

Je viens de téléphoner à Gauthier qui m'a dit à mots couverts que la situation s'améliorait un peu et qu'il pensait rentrer ce soir. Allons, ça va s'arranger encore cette fois.

14h. La situation était très grave hier soir: les Allemands s'infiltraient par les deux extrémités du ravin de la Dame, menaçant ainsi de tourner nos organisations de Froideterre. Deux de nos bataillons ont été envoyés en renfort sur notre droite; toutes les disponibilités du groupement y ont été également envoyées. Un seul bataillon restait en réserve.

Heureusement que les Allemands n'ont pu prendre pied que dans une parcelle de la tranchée d'Ypres et ont été endigués à droite. L'appréhension a été

forte et l'affolement du corps d'armée sérieux. Une brigade de renfort nous a été immédiatement envoyée et est arrivée dès ce matin. Quelle rapidité de communications et quelle souplesse de manœuvre. Elle pourra entrer en ligne dès ce matin.

27 mai

Aucun renseignement ce matin; la canonnade ne s'est pas arrêtée de la nuit. La pluie qui tombe depuis deux jours continue. Le général va probablement rentrer aujourd'hui.

Une heureuse nouvelle: les permissions reprennent. Voilà qui va être chaudement fêté par la troupe. Cette fois, elles ne peuvent être suspendues que sur l'ordre du général commandant le groupement.

28 mai

Calme. Promenade à cheval.

La 56ème D.I. est relevée; c'est la 3ème division qui est relevée depuis que nous sommes ici. La situation sur la droite se tasse un peu, mais elle est encore précaire.

Promenade en avion, conduit par le sergent Meunier.

29 mai

Partis de bonne heure de Souhesme. Nous avons pris le canot qui, rapidement, nous a amenés à la hauteur du P.C. Le poste a été fortement bombardé depuis que nous l'avons quitté. Le béton blanc qui forme l'abri est tellement visible. Espérons que les Boches ne démoliront pas notre refuge.

31 mai

Pendant quelques jours, le commandant de Cussac du 138ème a vécu avec nous. C'est un très bon officier, bien que pas apprécié par le général de division. Il a un moral excellent. Il est parti ce soir avec son bataillon pour la ligne intermédiaire.

Hier soir, les Allemands se sont amusés à provoquer un tir de barrage en lançant des fusées rouges. Nos artilleurs, croyant à une attaque, ont tiré très violemment. Il vaut mieux déclencher le barrage à tort dix fois que de manquer de le faire au bon moment.

Des hirondelles construisent leur nid dans notre abri; je m'amuse à suivre leurs évolutions charmantes. Pauvres jolies bêtes, si pacifiques dans ces lieux de mort.

1 er juin

Durant toute la nuit, le canon a donné: tirs à détruire les grosses pièces allemandes, tirs de barrage des nôtres, obus spéciaux de part et d'autre.

Les Allemands s'acharnent sur nos lignes; ils ont attaqué sur la cote 304 et au Mort-Homme; ils ont attaqué au SO de Douaumont; nous n'avons eu que des éclaboussures, bombardements violents, large emploi de gaz lacrymogènes.

2 juin

La journée d'hier a été calme; nous avons fait des exercices de liaison avec les avions.

Ce matin, on nous a amené un officier allemand qu'une de nos patrouilles a pris dans le fond d'Heurias. C'est un grand diable blond à figure carrée. Une de nos mitrailleuses l'a blessé au bras et à une jambe; il défaillait presque en arrivant ici. Nous l'avons soigné, nous lui avons donné du café qu'il a accepté sans sucre et il s'est reposé un moment, puis nous l'avons fait apporter sur un brancard jusqu'au canal. On l'a amené en canot automobile.

On ne pouvait pas être plus correct avec lui.

Tout hier, toute la nuit, ce matin, maintenant, le bombardement n'a pas cessé sur Vaux. Des gros combats s'y livrent; les attaques allemandes s'y succèdent. Nous n'en connaissons pas les résultats. Rien de particulier chez nous.

Le capitaine Gauthier est parti en permission aujourd'hui. Je partirai quand il rentrera.

5 juin

Un officier du GQG a visité le secteur. *Les Boches ont tremblé!*

6 juin

Nous voici de retour à Souhesme. Mauvais temps, pluie, vent.

8 juin

Une grosse attaque allemande doit être en préparation. Nous entendons le canon et voyons beaucoup de fumée sur Douaumont, Vaux et plus au sud. Nous nous savons pas ce qui se passe.

L'offensive russe réussit d'une façon merveilleuse. Les Anglais attaquent aussi. C'est le moment qu'a choisi le Kaiser pour prescrire à ses troupes d'être le 15 juin à Verdun. Je doute qu'ils y soient, malgré l'avance sérieuse qu'ils ont réalisée sur Vaux (1.500m par endroits).

Nous avons derrière nous de nombreuses réserves. La 21ème D.I. est à Souhesme. Deux solutions se présentent devant l'imminence de l'attaque allemande: relever le 12ème CA très fatigué par des troupes fraîches ou laisser le 12ème CA sur place, attendre la préparation d'artillerie allemande qui l'anéantira et contre-attaquer avec des troupes fraîches.

C'est cette solution que l'on a adoptée. Nous sommes destinés à nous faire écraser sur place. Tout va bien.

11^{juin}

Dimanche de Pentecôte. De très violents combats se sont livrés sur Vaux et Thiaumont. Nous avons dû abandonner le fort et reculer assez fortement. L'immense victoire russe (54.000 prisonniers en 4 jours compense heureusement.)
Temps toujours froid et pluvieux.

13^{juin}

Temps épouvantable - froid, vent et pluie.

14^{juin}

Nous sommes de retour au secteur. Sur notre front, la situation ne s'est pas modifiée; sur notre droite, nos voisins ont perdu du terrain. La ligne passe par l'ouvrage de Thiaumont, les abris 320, le village de Fleury, le Bois Chapitre. Nos derrières sont directement menacés. Si nos camarades ne tiennent pas, nos batteries et notre poste de commandement seront pris à revers.

La 151^{ème} D.I. a été relevée par la 21^{ème} qui, dès hier, a eu de grosses pertes, à tel point qu'une de ses brigades a été relevée par une brigade qui était destinée à notre relève. Il n'est donc plus question de nous mettre au repos. Nos hommes ont bien besoin de se reposer. Nous avons vu ces jours derniers le bataillon Campagne relevé par le 138^{ème}; les hommes avaient bien mauvaise mine et étaient exténués.

15^{juin}

L'ennemi a encore progressé sur l'ouvrage de Thiaumont qui est sur notre droite. Notre situation devient de moins en moins sûre. Une contre-attaque montée pour ce soir est remise à demain.

16^{juin}

Les Allemands ont encore attaqué vers 23h. Ils ont été repoussés, mais nous avons passé une nuit agitée: fusillades, tirs de barrage, coups de téléphone etc.

Heureusement que ce matin, il nous arrive des bruits très fermes de relève prochaine.

17^{juin}

Ce matin, la division qui se trouve à notre droite a contre-attaqué la lisière du bois Nawé dont les Allemands avaient pu s'emparer avant-hier. Après un tir de

pilonnage inouï, le 105ème bataillon de chasseurs s'est porté en avant et a pu reprendre une partie des tranchées en lisière de bois. Tout était écrasé. La journée s'est passée dans le vacarme des tirs d'artillerie ininterrompus.

21h. Vers 19h 30, le tir de notre artillerie a repris très violent: pendant deux heures, les obus français et allemands sont tombés dru sur l'ouvrage de Thiaumont et le bois Nawé; nous ne savons pas ce qui se passe. Nous subissons de la part de l'ennemi la riposte au pilonnage que nous lui avons infligé ce matin.

18 juin

Nous voilà donc près d'être relevés. Trois divisions sont venues pour notre relève, mais l'une après l'autre, elles ont dû être absorbées par l'effroyable creuset qu'est le secteur à notre droite: bois Nawé, Thiaumont. Ces trois divisions, 151ème, 21ème, 129ème, ont dû être reportées sur l'arrière, elles avaient perdu la moitié de leurs effectifs.

Cette fois, c'est sérieux. Le IIe corps commandé par le général Mangin, tout dernièrement appelé au commandement de ce corps, relève le groupement Nollet. Le 107ème est déjà reporté dans la région de St Dizier.

Le général de brigade qui nous relève vient faire la reconnaissance ce matin.

Espérons qu'après quinze jours de repos, on ne nous remettra pas à Verdun. Ça n'est pas bien sûr.

9 juillet

Moulin-de-Bas, N.E. de Fismes.

Depuis mon retour de permission, nous avons cantonné à Coulonges, petit village niché dans la verdure et paré de roses superbes, puis à Paars, que nous quittons ce matin. La brigade relève une brigade du 16ème CA dans le secteur compris entre Soupir et la ferme de Metz sur le canal de l'Aisne.

Le général prend le commandement ce matin. Je le rejoindrai au Moulin-de-Bas, notre nouveau P.C.

4 août

La vie est tellement calme dans ce secteur que je n'ai rien noté ces jours-ci.

Toutefois, coup de main allemand sur le 63ème. Les Allemands ont été massacrés. Trois cadavres, dont celui d'un officier, ont été trouvés sur le terrain. Chose curieuse, leurs vêtements ne portaient aucune indication de régiment et ils n'avaient sur eux aucun papier pouvant servir à établir leurs identités.

Nous avons eu dans la matinée la visite du général Pétain; toujours impressionnantes, les visites des grands chefs.

Attaques sur la Somme et à Verdun, où on passe à l'attaque, les Allemands ayant dégarni sur ce secteur. Dès que l'artillerie ennemie reparaitra devant Verdun, nous transporterons nos moyens ailleurs. *Nous faisons maintenant une guerre d'usure, jusqu'au moment où les Allemands, suffisamment ébranlés par ces*

coups de bélier, seront prêts pour la défaite finale. Telle est la façon dont maintenant le GQG envisage la situation.

5 août

Nous avons procédé cette nuit à un coup de main destiné à nous assurer de l'ordre de bataille ennemi devant nous. Malheureusement, nos hommes sont tombés sur des fils de fer bas que nous n'avions pas vus et n'ont pu arriver au but. Pas de pertes heureusement.

Le général de division allant à Châlons suivre un cours supérieur d'expériences d'artillerie, le général Laperrine prend le commandement de la division; Le colonel Dessigny vient s'installer au Moulin-de-Bas et devient notre chef pendant 15 jours.

11 août

Coup de main manqué du 107ème. Le lieutenant Dubourg a été tué. Après une bonne préparation d'artillerie, les nôtres se sont portés en avant à 11h 35. Mais l'ennemi était en éveil et reçut à coups de grenades la section de Dubourg qui se portait sur la tranchée en sacs. Quelques hommes ont été tués et notre section a dû rentrer dans ses lignes.

20 août

Nous repoussons un coup de main sur Beaune, malgré les lance-flammes ennemis. Mais les Allemands font sauter une mine. Six hommes sont enterrés dans la tranchée. On cherche à les retirer, mais avec leurs mitrailleuses, les Boches empêchent tous travaux de sauvetage. Il s'ensuit que, si les malheureux ensevelis ne sont pas déjà morts, ils vont mourir étouffés. Quelle horrible guerre.

24ingt-quatre août

Depuis trois jours, je suis à Baslieux-lès-Fismes, à l'escadrille M.F. 22, où je fais un stage d'expériences de liaisons entre avions et infanterie. Cela me donne l'occasion de monter tous les jours en avion. Je passe agréablement mon temps au milieu de camarades fort aimables, dans le milieu très curieux des aviateurs. Je me fais donner tous renseignements possibles sur les appareils, sur leur conduite et les différents détails de l'aviation. Je suis ravi.

Les expériences que nous faisons sont très utiles et rendent de grands services à l'infanterie. Il s'agit pour les avions, dans cette guerre de taupes et d'immobilité, de déterminer au moyen de signaux faits par les fantassins l'emplacement des premières lignes et des P.C. après une attaque.

On arrive à ce résultat au moyen de panneaux de différentes formes posés sur le sol, de feux de Bengale et de signaux faits avec des projecteurs. Le principe est simple, mais l'application en est rendue difficile. Les résultats obtenus, quoique sérieux, ne parviennent pas à convaincre les officiers d'infanterie qui trouvent toujours qu'on leur demande de trop en faire. Cependant, peu à peu, et

vu surtout les services rendus, ce mode de liaison entrera dans les mœurs et tout le monde s'y mettra. C'est une idée nouvelle à mettre sur pied et à utiliser, et, comme toutes les nouvelles inventions, elle trouve des détracteurs, des sceptiques qui cherchent à la battre en brèche.

29 août

Le général de division est venu hier. Il a parlé d'une attaque qui aurait pour but de prendre aux Allemands la crête du Chemin des Dames, qui nous fait face. Cette position est très importante, car elle domine la plaine de Laon.

Il a parlé aussi d'un coup de main qui va être tenté par la 45ème brigade, avec de gros moyens. On pense dépenser pour soutenir cette action 10 à 12.000 obus. *Ce qui fait, ajoute le général, que si on arrivait à ramasser ainsi un seul Boche, cela mettrait le prix qu'il coûterait à 400.000 fr.*

Comme nous nous récriions *tous sur le prix fantastique d'une misérable peau de Boche*, il a dit que le général Pétain était d'accord, *il a dit que ça n'est pas exagéré* et que les Allemands, comme nous, s'enfonçant de plus en plus dans leurs trous et derrière leurs fils de fer, il fallait y mettre le prix.

Il faut que nous ayons des munitions à en revendre!

1^{er} septembre

On préconise actuellement une nouvelle méthode d'attaque qui a admirablement réussi dans les attaques de la Somme. On fait partir l'infanterie dans la zone presque des tirs d'artillerie; ainsi, elle a des pertes du fait de notre artillerie, mais l'attaque réussit toujours et sans pertes occasionnées par les Allemands.

En effet, les barrages n'ont pas le temps d'être déclenchés et l'infanterie ennemie ne sort pas de ses abris.

La partie la plus difficile est de convaincre les exécutants.

13 septembre

Lu dans un ordre d'opération allemand:

„On ne distribuera aux hommes au moment des combats que des aliments constipants: semoule, gruaux, cacao, riz, vin, thé etc.“

Et plus loin:

„De grandes pancartes indiqueront l'endroit où les soldats égarés pourront se sustenter. C'est ce qui les attire le mieux. Ils trouveront là des armes et des munitions de rechange et des officiers énergiques qui les ramèneront au combat.“

Bons indices du moral boche.

14 septembre

Nous allons être relevés et quitterons avec regret ce secteur. On y était bien et confortablement installés, mais comme on s'y est ennuyé.

20 septembre

Notre relève est terminée. Le temps continue à être mauvais. Il pleut et fait très froid.

21 septembre

Le général commandant l'infanterie de la 158ème D.I. prend le commandement à 8h.

Nous allons dire adieu pour toujours, sans doute à ce bon moulin et à ses sympathiques habitants, M. et Mme Couard. Nous y étions très bien et nous en regretterons les aises, ses chambres chaudes, ses écuries dans lesquelles se prélassaient Elastique et Basile, le jardin plein de fleurs, les bavardages avec les propriétaires, et les œufs frais, les fruits, les bons gâteaux de la maîtresse de maison, dont notre table avait toujours sa part.

Chacune des étapes agréables de notre longue campagne marquera dans notre souvenir. Dampierre-au-Temple, délicieuse après les misères du début, Roesbrugge, Liverdun, Avesnes, le Moulin-de-Bas, d'autant plus jolis souvenirs que les mauvais jours passés dans l'intervalle furent plus durs. Nous regrettons d'autant plus le moulin que nous ne savons pas ce qui nous attend pour ce début d'hiver, et que la guerre se prolonge, devient de plus en plus horrible et qu'on en voit de moins en moins la fin possible.

22 septembre

Paars. J'ai quitté ce matin le Moulin-de-Bas, par une magnifique matinée ensoleillée et fraîche, qui m'a fait regretter encore plus la belle vallée de l'Aisne.

J'ai traversé Dhuizel et vu pour la dernière fois sa vieille église romane.

Dans les bois, les premières feuilles jaunes apparaissent sur les acacias et les chênes. Notre été est fini.

Nous couchons à Paars dans le château du vicomte d'Augé, *belle habitation abîmée par les passages continuels de nos troupes.*

En faisant le cantonnement, il m'est arrivé une aventure assez plaisante. Je connaissais déjà le château, savais le propriétaire absent et étais au courant de l'habitude que l'on a d'entrer dans cette malheureuse demeure sans demander l'autorisation à personne.

J'entre donc et inspecte les pièces: ici le bureau du général, sa chambre, nous mangerons dans ce petit salon, etc... J'ouvre une dernière pièce et me trouve nez à nez avec un lieutenant d'infanterie boitant très fort, qui se présente: „Vicomte d'Augé“.

Je ne savais plus où me mettre, et de me confondre en excuses d'être entré chez lui comme dans un moulin, je ne le savais pas là.

Lui, très aimable, me dit qu'en effet, il n'est jamais là et qu'il va s'en aller le plus vite possible, que je puis continuer mon affaire comme j'ai l'habitude de le faire, c'est à dire en oubliant qu'il est là.

Il a été grièvement blessé à la bataille de la Marne et, depuis, il est infirme. Il fait emballer et emporter des tableaux et des meubles du salon.

Nous passons deux jours à Paars; le 138ème est également logé dans le village.

24 septembre

Nous quittons Paars. Les régiments sont partis de très bonne heure; ils ont une longue étape à faire pour se rendre au camp de Ville et Tardenois, où nous devons séjourner une quinzaine de jours. Toute une série d'exercices est prévue pour cette période.

Je pars en auto de façon à être rendu rapidement dans les cantonnements et en faire la répartition entre les troupes.

Le capitaine Gauthier rentre de permission avec ses idées noires. La guerre durera encore deux ans et nous aurons alors un statu quo, l'entente entre les Alliés est illusoire, chacun en fait à sa guise. Les Allemands sont plus forts que jamais, nos généraux n'y entendent rien, etc, etc.

Les régiments arrivent vers 15h et défilent superbement, malgré leurs 26km. Nous couchons à Lagerie.

25 septembre

Souvenir aux morts de l'an dernier. Honneur et paix à leur mémoire. Messe anniversaire ce matin.

26 septembre

Temps superbe. Visite à la Trappe d'Igny, beau monastère très bien situé au milieu des bois, au fond d'une vallée. J'ai vu les bons pères en robes de bure et chasubles blanches et les frères tout en blanc. Belle promenade dans les bois.

5-7 octobre

Manœuvres de division sur le camp. Critique du général Nollet.

12 octobre

Nous sommes ici encore pour une semaine environ.

La 24ème D.I. a été envoyée à Villers-Cotterêts pour y exécuter des travaux. Nos exercices continuent.

Le général de corps d'armée a vu hier un bataillon du 107ème, il en voit aujourd'hui un du 138ème. C'est un homme charmant, un chef aimé et respecté. Son autorité est incontestable.

Nous avons quelques beaux jours, pas trop ensoleillés, mais une demi-lumière suffit aux paysages d'automne. Les vallées encombrées d'arbres des environs forment une infinité de teintes qui s'harmonisent et se mêlent heureusement. Tous les verts, tous les jaunes, tous les roux, tous les bruns s'enchevêtrent, se superposent, se complètent, quelle palette pourra posséder une

gamme aussi heureuse. Quand on admire un coin de paysage, on croit y avoir découvert toutes les nuances que l'automne peut posséder, et l'on est tout étonné d'en trouver de nouvelles, d'inédites dans un autre coin, et l'on ne cesse d'admirer ce bosquet que pour en trouver un autre plus joli encore.

Je fais d'interminables promenades dans ce beau cadre; l'une d'elle m'a conduit l'autre jour devant un immense panorama de Reims et de la vallée de la Vesle, malheureusement un peu trop estompé par la brume. J'y ai senti toutefois toute l'émotion que l'on éprouve devant toute grande ville qui fut célèbre et qui est martyre; l'aspect des tours de la cathédrale a fait renaître en moi tous les souvenirs d'histoire française qui s'attachent à elles.

Aucun renseignement sur notre destination future. Des bruits circulent, bien entendu. Nous espérons bien aller dans la Somme. Nous préférierions bien être engagés de suite avant les grands froids. Comme nous nous choisissons pas, il n'y a qu'à attendre et à s'incliner devant la décision d'en haut.

19 octobre

L'ordre nous arrive de quitter le camp. Nous partirons demain.

Nous devons nous rendre en quatre étapes à Villers-Cotterêts, où nous rejoindrons le C.A. Nous cantonnerons demain à Jaulgonne, sur la Marne, puis à Château-Thierry, c'est de là que j'espère partir en permission.

Ici s'arrête le carnet de marche,
rédigé journallement et envoyé périodiquement à mon père,
qui prit la peine de le recopier.
Au cours de ma permission d'octobre, j'eus le bonheur de me fiancer.
Depuis, je n'écrivis plus ce journal,
écrivait tous les jours à ma fiancée,
puis à ma femme bien aimée.
Les autres mois de la campagne sont relatés d'après les lettres
que je lui ai envoyées.

1^{er} novembre

Retour de permission. Je retrouve la brigade à Crépy-en-Valois.

2 novembre

Embarquement. Je crois que nous n'allons pas bien loin; 80 kilomètres. Nous arrivons au petit jour, à Thézy.

3 novembre

Nous voici rendus, après un dur voyage. Il pleuvait au moment de notre départ; la cour de la gare était une mare de boue, où nous avons pataugé pendant deux heures, si bien que nous nous sommes installés dans notre wagon complètement mouillés. Cela ne nous a pas empêchés de nous endormir profondément.

Nous nous sommes réveillés à 6h en gare de Boves, non loin d'Amiens, où nous devons débarquer, les membres raides, les pieds gelés et les yeux enfoncés. Elastique a le poil broussailleux et l'œil triste.

Nous suivons, pour rejoindre notre cantonnement de Thézy, la grand-route de Montdidier, sillonnée de grosses autos de transports militaires conduites par des Annamites. Il en défile des quantités. Sur le bord de la route, des prisonniers boches surveillés par des Sénégalais; ils réparent la chaussée défoncée par le roulage effroyable qu'elle supporte.

14h. Nous voici installés à Thézy; j'ai une petite chambre confortable. Le soleil qui se montre nous ragaillardit un peu.

4 novembre

Nous avons eu de la peine à caser tous nos éléments dans la région, car il y a beaucoup de troupes et tous les cantonnements sont bondés. Nous avons des hommes dehors ou dans des écuries tellement infectes qu'ils préfèrent coucher à la belle étoile.

5 novembre

Le capitaine Gauthier et moi, allons visiter nos camarades du 21ème chasseurs, cantonné à Hailles. Nous y voyons le colonel Hocquetis et le capitaine Tendonnet, deux excellents amis.

6 novembre

10h. Oh, la belle journée.

Le vaguemestre frappe..., je n'ose me retourner..., s'il n'y avait encore rien! Si, toute une poignée de lettres. Enfin des lettres de ma fiancée. Le courrier nous cherche depuis trois jours.

7 novembre

Reconnaissance du secteur que la division doit occuper.

8 novembre

Le général Laperrine et Gauthier viennent de rentrer.

Le secteur que nous allons occuper est affreux, le bombardement y est continu. On y vit dans la boue jusqu'aux genoux et les abris n'y existent pour ainsi dire pas.

9 novembre

Bridge avec les camarades du 21^{ème} chasseurs, qui sont venus cantonner dans notre village.

10 novembre

Temps superbe. Promenade avec Elatique. Au loin, le canon gronde d'une façon effroyable. Vu arriver une escadrille de cinq Codrons.

Le général nous apprend notre départ pour le secteur demain matin.

23h. Tout ce soir, le canon tonne d'une façon particulièrement violente, surtout au nord, vers Péronne. Des avions invisibles dans le clair de lune sillonnent le ciel. Nos canons tirent. Les Allemands auraient-ils l'intention d'attaquer?

11 novembre

Samedi. Les portes de ma chambre vibrent comme les portières d'un express, tellement la canonnade est intense et, pourtant, nous sommes à 20km des lignes.

Le général et Gauthier partent en auto et vont coucher dans un gourbi abandonné des anciennes lignes; nous prenons le secteur de Biaches, celui où on a le plus progressé. Ils iront demain à la première heure relever la brigade correspondante. Je suis chargé de conduire les voitures à leur destination définitive. On nous a assigné, ce soir, comme gîte, le village de Lamothe-en-Santerre, déjà bourré de troupes.

18h. Le voyage à cheval n'a pas été trop long, 18 kilomètres, mais désagréable; routes défoncées, encombrées de convois et d'autos en marche sans nombre. C'est un défilé interminable qui dure jour et nuit.

Naturellement, les cavaliers sont exclus de la route et passent à travers champs, sur des pistes tellement impraticables que les chevaux enfoncent, au point qu'ils ne peuvent plus avancer.

Couché à Lamothe. La réception de ma logeuse est plutôt froide; elle me déclare qu'elle n'a plus de draps secs. Cependant en insistant, elle en trouve encore une paire; je parviens même à la décider à me faire manger.

12 novembre

Parti à 7h ½, sur la même route, toujours aussi encombrée. Plus on se rapproche du front, plus la masse d'hommes, d'animaux et de voitures est considérable.

Nous passons à Proyart, près d'énormes canons sur voie ferrée, près de fantastiques dépôts de munitions où s'accumulent des millions d'obus. Nous

côtoyons des multitudes de bivouacs, où de malheureux chevaux d'artillerie attendent, les pieds dans la boue et le dos sous la pluie, que l'heure de la corvée de munitions soit arrivée.

Nous arrivons à Cappy, où doit cantonner le train de la brigade. Le village est à peu près détruit. Je trouve quand même un hangar debout, sous lequel j'installe les chevaux. Les hommes vont occuper la cave de la maison attenante.

13 novembre

P.C. du ravin est de Flaucourt. Trois heures sonnaient... ou auraient sonné, si les Boches n'avaient pas pris la précaution de démolir l'horloge du village, quand je me suis réveillé, les côtes douloureuses et le nez pris par le froid.

Je réveille guide et ordonnance, et nous partons dans un brouillard épais pour rejoindre le P.C. de combat.

Nous traversons les anciennes premières lignes françaises et allemandes. Le terrain et les organisations sont tellement ravagés par les obus, qu'il semble qu'un tremblement de terre a bouleversé la croûte terrestre en cet endroit. Nous traversons les ruines d'Herbecourt. Les premiers obus tombent ci et là, avec un bruit étouffé par la brume.

Nous voici maintenant à hauteur de la piste qui nous conduit au P.C. Elle est marquée par des ornières profondes, coupée de trous d'obus. Nous manquons de verser dans l'un d'eux et sommes obligés de mettre pied à terre dans une boue profonde. Nous nous égarons et nous trouvons tout à coup devant quatre bouches de 75 qui, heureusement, ne tirent pas en ce moment. Les artilleurs nous mettent dans la bonne voie et nous entendons bientôt dans le brouillard les cris des camarades du poste qui nous attendent.

Me voici près de la suite d'abris creusés contre la ride est du ravin de Flaucourt. Ce ravin est encombré de batteries d'artillerie lourde, dont les tirs attirent sur ce point le tir des batteries allemandes.

Gauthier et moi occupons une toute petite sape creusée à 10m sous terre. Le général occupe un autre abri, qui sert également de salle à manger-bureau. Nous manquons totalement d'eau potable.

14 novembre

Parti en secteur pour accompagner les officiers du 21ème chasseurs qui viennent participer à la défense du secteur.

Je me suis rendu en un point d'où on a une vue magnifique sur Péronne, le Mont de St Quentin, la Maisonnette et une partie du cours de la Somme.

Sur nos positions, et sur celles de l'ennemi, les obus tombaient sans discontinuer. Les bois sont hachés, les maisons réduites en tas de pierres. C'est pire qu'à Verdun.

En rentrant, nous avons été poursuivis par les gros obus boches. Devant nous, un 155 court a été brisé par un obus et son tube projeté à 10m, ses roues émietées. Plus loin, un malheureux caporal a été réduit en bouillie et deux camarades blessés. Nous avons dû enjamber leurs corps pour passer dans le boyau.

Nous manquons d'eau et n'avons qu'un litre et demi pour faire la cuisine du détachement et boire. Nous ne voulons pas exposer des hommes pour aller en chercher.

16 novembre

Tournée ce matin par une lune claire et glaciale, dans le secteur, jusqu'à Maissonnette. Les malheureux troupiers du 107 étaient couchés dans la boue d'une tranchée nouvellement creusée, sans abris; une nuit passée ainsi est horrible.

Nous héritons ce soir d'une porte et d'un poêle. Ce n'est pas de refus.

17 novembre

Journée calme en ligne, mais, par contre, nous écopons. On construit des abris pour nos malheureux fantassins qui couchent dans la boue depuis 6 jours et n'ont mangé chaud qu'une fois. Les pertes dues aux bombardements subis sans abris sont considérables.

21h. Très vive canonnade. Toutes les batteries donnent. La nuit est noire et froide. Le capitaine Planque ne peut correspondre avec sa première ligne, le téléphone est coupé.

18 novembre

Nous nous sommes réveillés sous la neige. Temps bas et gris. Je pars à 8h pour les tranchées. En regardant par-dessus le parapet, le spectacle est sinistre. Je vais jusqu'au P.C. du bataillon; je fais le tour des trois lignes avec le commandant. La première ligne, où on parle bas, est à 10 à 20m des barricades allemandes. On y échange des grenades à main.

La deuxième tranchée abrite des crapouillots et les mitrailleuses.

La troisième est garnie de réserves. L'ensemble est arrosé par des grenades à fusil et des petits Minen qui éclatent traîtreusement quand on n'y songe pas.

Les boyaux de communication sont battus par l'artillerie; on y circule sans s'attarder.

Fin d'après-midi agitée, violents barrages d'artillerie.

19 novembre

Dimanche. Relevés par la 45ème brigade, sommes au repos à Frise.

Tuyau du jour: Les Italiens enverraient sept divisions à Salonique, avec le duc d'Aoste, les Anglais quatre de plus et nous trois de plus. Le duc d'Aoste prendrait le commandement des forces alliées; Sarrail serait rejeté au deuxième plan. On pousserait carrément par les Balkans puisqu'il est reconnu que la trouée par le front français est impossible.

19h. On nous annonce la prise de Monastir.

21 novembre

Laurière m'amène les deux chevaux. Quel plaisir de les voir, de les flatter de la main, de sauter sur Elastique.

28 novembre

Nous avons regagné ce matin notre poste aux tranchées. Un déserteur allemand nous a dit que nous avons devant nous le corps de la Garde Prussienne.

Quelle guerre bête, tout de même. Nous sommes à 1.200m de la première tranchée, l'ennemi est là en grand nombre, c'est la Garde Prussienne, et bien, cela ne nous empêche pas d'avoir un certain confort, table acceptable, couchettes, et nous dormons la nuit le plus calmement du monde.

1^{er} décembre

Grande tournée ce matin dans les tranchées. Vu le colonel Dessigny du 138^{ème}, bon gros homme, les chefs de bataillons, commandants Grand, Beaumont, au visage énergique, yeux vifs et perçants, caractère entier, un chic officier. Il était couvert de boue, comme les hommes de son bataillon, à leurs postes dans la tranchée. Puis le commandant de Cussac, admirable officier, lui aussi, toujours jovial et de bonne humeur; dans quelque situation que je l'aie vu, il avait toujours une bonne histoire à raconter. Il est adoré de ses hommes, dont il s'occupe avec largeur d'esprit et cordialité.

Notre général, l'excellent „père“ Laperrine, est un curieux caractère. Cependant la vie avec lui n'est pas toujours drôle; toutefois, ce n'est jamais contre les autres qu'il se met en colère, mais contre lui-même. Ce n'est pas agréable de voir toujours devant soi une face crispée. La moindre contrariété le met dans des états horribles et c'est nous qui souffrons de son humeur. Toutefois, je suis ravi de son caractère droit et franc, et je préfère cela à quelqu'un de mielleux et faux ou trop aimable.

Nous venons d'apprendre une bien triste nouvelle: un petit camarade, commandant une batterie de crapouillots, vient d'être tué. Un obus malheureux tombé dans un boyau. C'était un charmant jeune homme de 22 ans.

3 décembre

Visite au colonel Planque et au colonel de la brigade voisine, de Susbielle. Nous avons emprunté pour l'atteindre un ravin où il ne faisait pas bon passer. Il gèle, la boue est glacée. Le canon est très actif, nous nous tenons sur nos gardes.

4 décembre

Notre voiture de ravitaillement est arrivée à 8h seulement, en plein jour, au risque de se faire démolir. Quel n'a pas été notre chagrin d'apprendre que le tonneau d'eau s'est renversé en route par suite des cahots et que l'eau est tombée

sur le carbure qui sert à nous éclairer. Nous allons ainsi passer un jour sans eau et sans éclairage.

Visite au secteur du commandant Campagne. De chez lui, je vais chez le commandant de Beaucorps. Marmitage dans les boyaux. A mon retour, je constate que le P.C. de la brigade a été bombardé, odeur de cheddite .

14h. Les Boches continuent à nous taper dessus. Un obus vient de tomber sur l'entrée de notre abri qui est complètement démolie. Dégâts matériels seulement. Nous sommes à peu près enterrés, mais nous avons une deuxième sortie. L'obus a éclaté dans l'amoncellement de sacs à terre et a fait fougasse. Il fume encore en répandant une mauvaise odeur. On a fait des travaux tout autour de nous et apporté du matériel, ce qui nous vaut l'honneur des canons de Guillaume II.

16h 30. Le bombardement sur nous est très violent. Voilà une heure que nous recevons deux à trois obus par minute. Nos secrétaires ont été, eux aussi, enterrés; nous avons dû aller à leur secours. Notre pièce tremble à chaque explosion et la lampe a des oscillations fâcheuses. Naturellement, le téléphone est coupé, nous sommes coupés des colonels et de l'artillerie. S'il y avait une attaque, nous ne saurions rien, terrés comme nous le sommes sous le sol. Il est impossible de sortir.

21h. Le bombardement a cessé. Le vagemestre Grégoire, pour lequel nous craignons, arrive. Quelle joie: quatre lettres.

6 décembre

Très occupés par la préparation d'une attaque.

8 décembre

Le jour n'était pas levé encore quand je suis parti pour les premières lignes. On culbute sur des caillebotis déplacés, on s'entrave dans des fils téléphoniques qui traînent dans les boyaux, on s'embourbe dans des tas de terre humide.

J'ai dû suivre lentement les corvées qui, avant le jour, transportent en ligne tous les matériaux nécessaires. Les hommes qui la composent sont de pauvres silhouettes boueuses, aux pieds élargis par la boue qu'ils traînent à leurs souliers, amples capotes décolorées, dos voûtés sous les rondins, les caisses à cartouches ou les rouleaux de barbelés.

J'atteins le P.C. du bataillon, qui est une petite salle à laquelle on accède par un escalier s'ouvrant sur le bord de la tranchée par une ouverture d'un mètre de hauteur. On descend un dizaine de marches en écrasant les pieds des nombreux dormeurs qui encombrant l'escalier; on bouscule un cuisinier qui a installé son fourneau à alcool solidifié dans une niche, et on s'introduit dans l'alvéole finale. J'y trouve mon ami Bois couché, luxe inouï, sur une planche. Il a malgré sa misère son grand rire ouvert et franc. Ma visite me fait plaisir.

Grand conseil de guerre au sujet de l'attaque.

13h. Nous venons de fuir la chambre du général. Je lui avais fait remarquer qu'il s'était trompé dans un ordre qu'il avait fait ce matin et où il avait mis le 107ème au lieu du 138ème et réciproquement. Un coup de poing sur la table; la lampe s'éteint, la tasse du général se renverse sur sa culotte, le serveur s'arrête médusé, et les paroles les plus colériques se répandent dans le noir. Quel caractère violent que celui de ce brave général.

21h. La Roumanie est écrasée. Les Allemands prennent de nouveaux gages. Il pleut à verse. Nos pauvres poilus, dans la tranchée, vont être encore dans la crotte et la boue, et notre attaque va être retardée.

10 décembre

Dimanche. En sortant de la messe, car on dit la messe dans un abri voisin, un „pétard“ est tombé à proximité de nous. Le coup d’œil valait la peine: la grosse marmite tombant, les hommes voisins s’aplatissant ou s’enfuyant dans les trous, un canon bousculé.

A peine revenus, un obus est tombé sur l’abri où nos hommes font la cuisine. Tout a été démoli, deux hommes ont été enterrés, nous avons dû les dégager, heureusement vivants, contusionnés sans mal. Quant aux ustensiles de cuisine, il n’en reste rien. Pendant toute l’après-midi, le canon ne s’est pas arrêté.

Nous apprenons une bonne nouvelle: nous allons demain au repos à Frise.

21h. Nous venons de faire un triste dîner: les nouvelles que nous portent les journaux sont mauvaises: la Roumanie écrasée, la Grèce sera bientôt contre nous. Constantin et Sophie de Grèce se sont mis contre nous, et le roi d’Angleterre et l’empereur de Russie n’ont pas voulu qu’on touche à eux.

Nous en avons vu d’autres, nous nous en sortirons.

11 décembre

Au P.C. de Frise. Paysage désolé et boueux, qui fait songer aux camps de représailles.

12 décembre

L’attaque est remise en raison du mauvais temps. Le secteur devient défensif.

16 décembre

Le général de division a réveillé cette nuit le général Laperrine pour lui annoncer la victoire de Verdun. Encore aucun détail sur cette opération. Vraiment, l’artillerie française est extraordinaire. Après tous les chocs qu’elle a subis, toutes les pertes qu’elle a faites, elle trouve le moyen de réaliser des avances superbes en des points difficiles.

19 décembre

P.C. de Flaucourt. Nous reprenons notre P.C. de brigade.

20 décembre

Terrible bombardement. Obus à gaz sur nos voisins de droite. L'odeur arrive jusqu'à nous.

15h. Un avion boche vient d'être descendu par un des nôtres, tout près d'ici. Les aviateurs ont sauté de leur appareil en flammes.

22 décembre

Je compulse les photos d'avion afin de percer les intentions ennemies. Ces photos nous sont précieuses.

Le général est d'une humeur charmante et me taquine tout le temps au sujet de ma fiancée dont je reçois et à qui j'écris tous les jours des lettres interminables.

23 décembre

J'ai voulu respirer l'air frais et admirer le ciel, d'une pureté extrême, en mettant le nez hors de notre trou; mais j'ai dû vite m'enfermer à nouveau en bouchant hermétiquement toutes les issues: les Allemands envoyaient des obus au chlore qui m'ont pris la gorge et la poitrine.

Nous préparons notre départ; nous repartons demain pour l'arrière.

Nous avons plaisanté après déjeuner avec le général; il est charmant en ce moment. Il livre ses impressions, ce qu'il fait rarement. Nous avons parlé de son amie Sophie (la reine de Grèce, sœur de Guillaume II) et de Constantin, qu'il réserve aux plus terribles supplices, et quels supplices... les supplices coloniaux. Il ne peut rester en place, lit et relit les papiers, dicte des notes, s'occupe des plus infimes détails, fait monter et descendre dix fois par jour son fidèle Ginolin. Il n'a pas d'autre préoccupation, d'autre dérivatif que le métier peu intéressant que nous menons actuellement. Puis, après les immensités du Sahara, où les promenades sur des milliers de kilomètres étaient fréquentes, en être réduit à un front de 1.500m et à une tanière de deux mètres carrés, c'est dur.

24 décembre

Par des boyaux pleins de boue, nous regagnons l'arrière. Nous sommes arrivés transis à Fouillois, où l'hospitalité du brave colonel Dessigny nous a permis de faire un bon déjeuner.

25 décembre

NOËL. Messe du père de Brem, aumônier de la division.

29 décembre

Je suis allé ce matin chez les Anglais, nos voisins, pour nous entendre avec eux au sujet des cantonnements. Un colonel, très correct, m'a reçu.

30 décembre

Je pars pour Paris rejoindre pendant quelques jours ma fiancée. Quelle joie!

ANNEE 1917

2 janvier

Je rejoins la brigade à Fouillois.

4 janvier

P.C. de Flaucourt. Retour au P.C. de combat. Accident pénible. Le cuisinier des artilleurs nos voisins faisait la cuisine dans l'abri, quand un obus a pénétré à travers la terre et la charpente et lui a arraché le bras. Le malheureux s'est sauvé en hurlant et en tenant son bras qui ne tenait que par quelques filaments. Par miracle, l'obus n'a fait que traverser l'abri sans éclater. Les deux hommes qui étaient avec le cuisinier n'ont rien eu.

Nous apprenons une nouvelle à laquelle nous ne nous attendions pas et qui nous a troublés. Le général Laperrine quitte la brigade. Il est rappelé à Paris. Nous n'en savons pas plus; mais nous allons sûrement regretter ce brave et digne chef. La vie n'était pas toujours gaie avec lui, mais on sait qui on perd et on ignore sous les ordres de qui on va se trouver.

6 janvier

Le général vient de partir. Avec lui, les adieux sont vite faits. Il m'a dit:

- Bon mariage; bon ménage;

Puis, suivant sa formule favorite et d'une trivialité extrême:

- Je vais manger la tartine de ailleurs.

Nous ne savons pas ce qu'il va faire; il va avoir sans doute un commandement en Algérie ou au Maroc. Il y a six mois, je l'y aurais suivi, mais mes fiançailles m'en empêchent. Gauthier est très ennuyé. Il va sans doute lui demander d'aller avec lui.

11h 30. Le colonel Dessigny prend le commandement de la brigade.

18h. Départ en fraude pour Paris, où je vois ma fiancée (sous prétexte d'aller faire des achats à Amiens. Ils sont faits au retour).

8 janvier

Retour au P.C. sans anicroche. Nous apprenons que le général Laperrine prend le commandement du sud algérien-tunisien. Son secrétaire Ginolin l'accompagne. Gauthier part avec le général, c'est décidé.

Le successeur du général, le colonel Quillet, arrive demain.

9 janvier

Adieux pathétiques avec Gauthier. Quand nous reverrons-nous?

10 janvier

Journées de grand travail. Je suis seul pour faire marcher la brigade, le colonel Dessigny n'étant là que pour figurer.

11 janvier

Nous apprenons ce soir que nous quittons les tranchées pour aller au repos. Il neige et fait très froid.

12 janvier

14h 30. Le colonel Quillet nous est annoncé; nous envoyons des guides à sa rencontre.

14 janvier

Nous sommes à Cappy depuis ce matin, logés dans une cave humide et froide. La maison au-dessus est démolie.

Le colonel Quillet est arrivé; il est très aimable. Il est marié et père de trois grands fils et d'une jeune fille de 8 ans. Sa femme habite Rouen, où il était en garnison avant la guerre.

16 janvier

Le général Laperrine, en quittant la brigade, m'a donné des notes excellentes et dont ma modestie a souffert quand le colonel Quillet me les a communiquées.

On vient de nommer à la brigade le lieutenant Juge, de l'infanterie. Je vais assumer la charge de chef d'E.M.

18^{janvier}

Le colonel et moi sommes allés assister au départ des régiments de la brigade qui font route aujourd'hui. Ils sont superbes, mais ils vont avoir une marche bien pénible, car il neige et fait très froid.

Nous quittons nous-mêmes Cappy demain.

19^{janvier}

Lamothe-en-Santerre. Marche pénible sous la neige, verglas, vent glacé.

20^{janvier}

Nous sommes arrivés après une marche très pénible à cause du verglas, du vent glacé et de la neige dans l'immense château de Boves, aux pièces impossibles à chauffer. Pas de déjeuner, pas de feu.

21^{janvier}

Mon nouveau camarade, le lieutenant Juge, vient d'arriver.

24^{janvier}

Nous embarquons cette nuit à 3 heures.

25^{janvier}

16h 15. En gare de Château-Thierry. Bien mauvaise nuit; wagons ni éclairés, ni chauffés par 10° en dessous. Nous sommes dirigés sur Châlons.

26^{janvier}

Quelles journées et quelles nuits. Le froid a continué. Par moments nous avons -14°. Nos pauvres troupiers dans des wagons à bestiaux étaient à moitié morts de froid.

J'ai gagné le cantonnement à cheval vers 2h du matin ou plutôt en tenant nos chevaux par la bride, Laurière et moi, et en marchant pour nous réchauffer.

Arrivés à Bussy, tout le monde dort, chacun barricadé chez lui. Il faut faire du bruit pour obtenir une salle à tous les vents.

28 janvier

Reconnaissance du secteur que nous allons occuper: P.C. Wagram, près de Souain-en-Champagne. Nous tenons un secteur de repos face à St Souplet, Ste Marie à Py, Somme-Py.

30 janvier

Je pars en précurseur pour prendre les consignes. Je relève un officier de cavalerie: de Pioplant.

Nuit terrible, -12° sans fermeture.

31 janvier

P.C. Wagram. Cellule éclairée, mais ses murs sont constitués par des planches mal jointes, par où le froid pénètre comme si on était dehors. Le pauvre Juge souffre beaucoup de rhumatismes pris à la guerre. Résistera-t-il à une telle température?

1^{er} février

Secteur d'un calme parfait: pas de canon, pas de fusils. Tous les matins à 7h, visite du front avec le colonel qui est très actif et veut connaître tous les points de la ligne.

Notre mariage est fixé pour la fin du mois. Que le temps va me paraître long en attendant cet heureux jour!

9 février

En passant ce matin dans un boyau, nous voyons, le colonel et moi, une entrée d'abri d'où sortait une fumée noire et épaisse. Nous nous approchons d'un trou noir sur lequel nous voyons une enseigne „Hôtel du Pou qui Tête“. Le colonel appelle:

- Eh, là, le plus ancien, montez donc.

Au bout d'un moment, une tête charbonneuse et effarée surgit. C'est sans doute une victime des poux en question.

- C'est toi, le plus ancien, demande le colonel?

- C'est moi le plus ancien, répond le cuisinier, puisque je suis seul.

15 février

Coup de main aujourd'hui à 2h. Toutes nos batteries se sont mises tout d'un coup à tirer sur le point choisi, puis un détachement est sorti de la tranchée, a poussé chez les Boches et a ramené un officier et 17 hommes. Nous n'avons eu nous-mêmes aucun blessé. Dans la tranchée allemande, il y avait quelques morts, puis, comme les occupants d'un abri ne voulaient pas se rendre, on a fait sauter l'abri à la mélinite; ils ont été enterrés.

16 février

Nous venons de jouer un mauvais tour aux Boches, nous avons fait sur eux une émission de gaz asphyxiants de 1h ½.

17 février

Notre mariage est décidé pour le 29 février et je suis maintenant à me demander si je pourrai partir à la date fixée.

Le général de division part ce soir. Dès sa rentrée, le colonel Quillet partira lui-même, et il est convenu que je n'attendrai pas son retour pour m'en aller moi-même. Mais il faut compter avec le Boche et son commandement.

22 février

Nous sommes relevés ce soir et passons la consigne à la 45ème brigade. Mais tuile! J'apprends que mon camarade de Lombarès, qui est mon correspondant à la 45ème brigade, est à un cours, et qu'en son absence, il faudra que je reste auprès du colonel Desvoie jusqu'à son retour. Pourrai-je partir?

23 février

Le général de division est venu. J'ai fait le mort. Il n'a pas pensé à moi. J'espère toujours pouvoir partir.

24 février

Nouvelle tuile. Le courrier nous apporte un ordre dans lequel il est dit que l'E.M. de notre brigade et un de nos régiments changent de division et vont constituer une nouvelle division d'infanterie. Donc, départ, embarquement. Le colonel est parti, Juge n'est pas au courant, aussi j'attends d'un moment à l'autre l'ordre de rester.

Je fais le mort et ne bouge pas. Si demain je n'ai rien, je pars tout de même.

25 février

Dimanche, 14h. Je ne sais toujours rien au sujet de mon départ. Si on ne parle pas de moi, je file cette nuit.

Je suis parti, en effet, et notre mariage a eu lieu le 29 février^{Rem.} à minuit à St Jacques à Béziers. J'ai pu rester en permission jusqu'au 8 mars, et, après mille embarras pour retrouver ma formation, j'ai pu rejoindre le 9 mars à Mélizéy, dans les Vosges.

Ma chère femme m'accompagne jusqu'à Paris, où elle va séjourner quelque temps.

11 mars

10h, arrivée à Belfort, où un télégramme me prescrit de rejoindre l'unité à Mélizéy, au nord de Lure. J'y arrive à 17h et y retrouve mes camarades et le colonel.

Nous formons l'E.M. de l'infanterie divisionnaire (abréviation I.D.) de la 157ème division d'infanterie.

On transforme l'ancien dispositif des divisions, qui comprenaient deux brigades de chacune deux régiments d'infanterie et un régiment d'artillerie, en divisions à trois régiments d'infanterie réunis sous le commandement de l'I.D., une artillerie divisionnaire comprenant un régiment de 75 et un de 155, sous le commandement de l'artillerie divisionnaire (A.D.); en outre un escadron de cavalerie, une compagnie du génie et des services.

Nos trois nouveaux régiments sont: le 214ème, régiment de réserve du 14ème de Toulouse; le 252ème, régiment de réserve du 52ème de Montélimar; le 33ème, régiment de réserve du 133ème de Belley. Notre E.M. est augmenté du capitaine Coissac, qui devient chef d'E.M..

12 mars

Mélizéy. Bonne promenade à cheval avec le capitaine Coissac, qui est un charmant camarade. Nous sommes au pied des Vosges, dans un site touristique superbe.

Nous allons être dirigés vers le camp d'Arches, près d'Epinal afin d'amalgamer les éléments épars qui vont former notre nouvelle division. Adresse postale: secteur 179.

18 mars

Nouvelle sensationnelle: recul des Allemands: Bapaume, Royé, Lassigny. Abdication du tsar de Russie et démission de Briand. Zeppelin abattu.

La révolution russe nous paraît une bonne chose, la guerre va y être menée plus énergiquement et les ressources du pays y seront employées plus judicieusement.

^{Rem.} L'année 1917 n'était pas une année bissextile!

Il n'en est pas de même du recul allemand, sans perte d'hommes ni de matériel. Il va retarder de quelques mois notre action, car il faudra recommencer les préparatifs, refaire les routes et les voies ferrées et préparer une nouvelle organisation des secteurs.

Visite de l'E.M. de la division. Le général s'appelle Beudemoulin, un cavalier. Il paraît très bien.

20 mars

Déjeuner à la division. Connaissance des officiers de l'E.M. et du chef d'E.M., le commandant Forest.

Très mauvais temps depuis ce matin, pluie, neige et giboulées. Mauvais présage pour notre étape de demain, d'autant qu'il faut passer des montagnes.

21 mars

Levé à 4h ½, à cheval à 5h ½. Toute la campagne est couverte de neige.

Nous partons au grand trot pour devancer les colonnes d'infanterie, que nous verrons ensuite défiler sur la route. Je revois la vallée de l'Oignon, que nous remontons jusqu'au col du Thillot, pour redescendre ensuite sur Epinal par la vallée de la Moselle. Les nuages très bas masquent les montagnes couvertes de neige. Nous passons près du ballon de Servance et de la ville du même nom, extrêmement pittoresque avec ses hautes montagnes qui menacent de l'écraser et son torrent qui bouillonne dans les rochers.

Après Servance, nous montons, la couche de neige augmente encore. Le Ballon nous domine. Devant nous, deux éminences, l'une surmontée d'un fort, l'autre d'une statue de la Vierge, Notre-Dame-des-Neiges. C'est le point que nous choisissons pour voir passer les régiments et nous restons ainsi durant quatre heures, les pieds dans la neige, à voir défiler toutes nos colonnes.

Nous repartons ensuite et continuons l'escalade du col. La pente devient très raide, les attelages des voitures peinent énormément. Les nuages descendent et la neige commence à tomber à gros flocons, et c'est dans un tourbillon blanc que nous passons devant la statue de la Vierge bien nommée. Nous atteignons bientôt le col et redescendons rapidement dans la vallée du Thillot, où nous cantonnons. Mauvaise installation, les chevaux sont mal, aussi Laurentz déclare qu'il n'a jamais vu un c... de pays comme celui-là.

22 mars

Lever à 5h. Il neige toujours, 10cm de neige sur la route. Nous avons dû faire cramponner les chevaux à glace. Le passage des hommes et des voitures a rendu la route polie comme un miroir. Nous avons suivi le cours de la Moselle. Le pays doit être très beau, mais dans le tourbillon blanc, nous n'avons rien vu. Nous faisons la plus grande partie du chemin à pied. Arrivés de bonne heure à Rupt, où un bon poêle allumé dans la popote nous a ragailardis.

23 mars

Nous arrivons au camp d'Arches, où nous allons passer une quinzaine de jours. Le colonel me permet de faire un saut jusqu'à Paris et de ramener ma chère femme à Epinal. Impossible d'exprimer ma joie.

Je devais arriver à Paris le 24 à 6h du matin, mais en raison des retards inouïs dus à la préparation de l'offensive d'avril, je ne suis arrivé qu'à 9h du soir.

Retour d'Epinal par le froid. Je l'installe à l'Hôtel du Louvre.

Quelques jours après, je l'amène à Arches, à l'auberge de la Truite Renommée. Nous passons quelques jours heureux durant les manœuvres d'entraînement sur le Camp.

9 avril

Lundi de Pâques. Nouvelle et cruelle séparation.

Nous partons, direction l'Alsace, et ma chère femme s'en retourne à Paris. Nous sommes bien tristes et angoissés tous deux.

Nous cantonnons à Remiremont, où nous entrons musique en tête. Le colonel part en permission. Il neige toujours.

10 avril

Par un paysage de neige, nous suivons les admirables coudes de la Moselle; nous couchons à nouveau dans le petit village du Thillot.

J'apprends que le commandant Campagne est nommé au commandement d'un régiment; j'en suis ravi, ce sera un colonel épatant.

12 avril

Nous avons fait le projet de faire notre prochaine étape en passant par le Ballon d'Alsace, excursion ravissante, mais après reconnaissance, nous avons dû renoncer. Il y a 1m 50 de neige sur la route, qui n'est plus tracée. Nous avons dû faire un grand détour, 52km, et notre chemin a été très pénible, en raison des montées et descentes continues. Nous sommes à nouveau passés près de la Vierge des Neiges, avec la même tourmente que la première fois. Nous avons dévalé la vallée de l'Oignon et traversé Plancher-les-Mines et Plancher-Bas, et sommes arrivés à Giromagny à midi. Mes chevaux ne sont pas trop fatigués. Juge et Laurentz, notre nouveau capitaine, ont fait l'étape en auto.

14 avril

Montreux-Vieux. Nous passons par Belfort et voyons passer les régiments dans le faubourg de Valdois.

15 avril

Je n'avais jamais passé le poteau frontière noir, blanc, rouge à jamais renversé, aussi ai-je été fortement impressionné. Il est vrai que le poteau n'existe plus, il est reporté pour le moment au sommet des fils de fer barbelés, qui sont plus loin, là-bas, du côté d'Altkirch.

Nous passons donc le poteau douane et continuons vers le premier village, dans son trou triste et boueux, effacé dans un fond de vase, comme s'il était honteux d'être resté allemand si longtemps.

Nous arrivons à Dannemarie, qui est le poste de la brigade dans le secteur que nous allons occuper. Nous prenons les consignes de nos camarades relevés et visitons le village: curieuses maisons à charpentes apparentes, aux toits aux pans coupés, grande place où le coq gaulois flambant neuf triomphe sur sa colonne, fontaines, belle église neuve.

Dans les rues, beaucoup de soldats, de civils, la marmaille, très nombreuse, grouille en sabots.

Nous sommes installés dans ce village, qui reçoit parfois de gros obus, mais où la vie a l'air fort paisible. Nous n'avions jamais eu un P.C. aussi bien installé, à la mairie. Il est vrai que nous sommes là dans un secteur de repos.

Visite aux cantonnements des régiments et du C.I.D. (centre d'instruction divisionnaire). C'est un réservoir d'hommes à proximité du front, où les régiments puisent quand ils ont des trous à boucher.

Notre C.I.D. est commandé par le colonel Met, vieux légionnaire qui a perdu une jambe à Taza en 1914, ce qui ne l'empêche pas de monter à cheval avec un appareil particulier et de pester d'être tenu loin des tranchées.

16^{avril}

Nous apprenons par TSF la nouvelle du succès de la grande attaque déclenchée à l'ouest de Reims. 20.000 prisonniers. Après le succès des Anglais, c'est magnifique.

Si les Russes pouvaient marcher, mais leur révolution les a affaiblis.
Est-ce bientôt la fin?

17^{avril}

Nous discutons le communiqué. Nous ne le trouvons pas aussi bon que nous le désirerions. Il fait froid et mauvais.

21^{avril}

Nous avons depuis aujourd'hui à notre table le père Constant; c'est un lazariste, aumônier divisionnaire qui, pour être plus près des poilus, est venu cantonner à Dannemarie avec nous.

Je suis allé ce matin aux tranchées avec le colonel. C'est curieux de se lever d'un bon lit, dans une chambre confortable, de sortir dans le village où on voit les dames de l'endroit, en grande toilette, se diriger vers l'église, de monter en auto, et au bout de quelques minutes, de se trouver à 100m des Boches. Quand on est habitué aux secteurs d'action, cela paraît bizarre.

Des tranchées, on aperçoit le clocher de la cathédrale de Mulhouse.

24^{avril}

Pendant que j'étais à la division, Dannemarie a été bombardée par des avions allemands. Deux civils ont été tués, un blessé, mais un des avions a été abattu par un de nos Nieuport. Deux officiers ont été pris et envoyés immédiatement pour interrogatoire au P.C. de la division.

18h. Nouvel avion abattu. Le colonel m'a immédiatement envoyé à l'endroit où il est tombé pour recueillir les papiers et empêcher qu'on pille l'appareil, sous prétexte de „souvenirs“. Le corps de l'aviateur était sous l'avion, sa tête était écrasée et ses jambes broyées. Le petit Nieuport de l'escadrille 82 est venu se poser auprès de sa victime; il était piloté par le maréchal des logis Pillon. Félicitations.

L'aviateur abattu portait un „Fliegermeldung“. C'est un tube relié à un petit fanion aux couleurs allemandes, dans lequel était glissé un message ainsi conçu: „Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous donner des nouvelles des aviateurs X et Y abattus le 24 avril près de Montreux-Vieux. Camp d'aviation d'Huninge“.

C'est donc en venant accomplir une pieuse mission que cet aviateur a été abattu.

26^{avril}

On a enterré ce matin l'aviateur allemand abattu. Quelques femmes du pays sont allées à l'enterrement. Certains ont donc des affinités pour les Boches.

28^{avril}

Coups de mains réussis. Quelques prisonniers. Nous y avons laissé des nôtres en raison de la distance qui sépare les tranchées.

30^{avril}

Le capitaine Laurentz, malade, est évacué.
Exercice de signalisation avec un avion.

1^{er mai}

Cinq à six cigognes planent dans le ciel. Nous avons vu les premières hirondelles.

2^{mai}

Reçu ces derniers temps de longues lettres du général Laperrine et de Gauthier, en pleine action dans le sud algérien.

Ils n'oublient pas leur camarade de la 46ème brigade. J'ai causé d'eux avec le commandant d'Arbaumont du 10ème cuirassiers, qui est adjoint au colonel Jeanjean du 214ème et qui les connaît tous les deux.

5 mai

Nombreuses visites dans le secteur très calme. Parfois, toutefois, un obus rappelle qu'on est en guerre avec l'Allemagne. Nous avons vu un abri orné, comme le font beaucoup de leurs locataires, de dessins de la Vie Parisienne. Un obus était justement tombé dessus. Les pauvres petites femmes de la Vie Parisienne n'ont pas pesé lourd, et maintenant on voit dans les décombres leurs grands habits de fête d'Hérouard, les jambes en l'air de Préjelan et les sourires fadasses des femmes charnues de Fabiano.

Notre secteur s'étend des bois au nord de Largitzen à l'écluse d'Enschingen, près d'Eglingen. Il passe à Carspach et devant Altkirch et Aspach. Une bonne partie de ce secteur est sous bois.

8 mai

Reçu une longue lettre de Gauthier, venant du plein Sahara.
Les Boches sont venus nous chiper un homme cette nuit.

12 mai

Le capitaine qui remplace Laurentz à l'I.D. est arrivé. C'est un cavalier des dragons d'Epernay, Bartholoni. J'en suis très content.

13 mai

Visite de deux ministres. Toute la population est en fête, les jeunes filles ont arboré le costume local.

- Nous nous habillerions plus souvent, disent-elles, mais les Allemands tirent sur le village, on ne peut pas faire de fêtes.

Le temps est superbe, on voit admirablement les Vosges, le Ballon de Guebwiller et l'Hartmann. Plus loin, le Jura. Derrière les saucisses boches, la Forêt Noire.

Notre nouveau capitaine est savoyard. Il est marié avec une demoiselle Gastaldi, dont le père est auprès du prince de Monaco.

Le commandant d'Arbaumont vient de perdre son fils unique, tué au cours des dernières attaques sur l'Aisne.

24 mai

Reçu le dernier exemplaire de l'Echo du Boyau, édité par les poilus du 214ème.

J'ai assisté ce matin à un spectacle magnifique: un combat singulier entre un avion allemand et un Spad français. Le combat a duré cinq bonnes minutes. Les deux appareils se poursuivaient, se dépassaient, se croisaient dans tous les sens dans un crépitement de mitrailleuses et le vrombissement des moteurs.

Tout à coup, le Français est parti en descente rapide, perpendiculairement au sol et a piqué du nez pendant un millier de mètres. Quelle émotion!

Heureusement, nous l'avons vu se reprendre vers 1.200m et descendre normalement mais rapidement vers le sol. Il est passé tout près de moi; l'hélice était fixée et son moteur arrêté. Il a atterri près des premières lignes.

Nous avons su que le pilote était le lieutenant Hermann et qu'il avait la cuisse traversée par une balle. Il a été soigné de suite.

Malheureusement, j'ai assisté à un drame terrible. Un avion, que je crois français, tombant de 3 à 4.000m, une aile brisée.

L'air était sillonné d'avions. L'artillerie tirait sur eux, et les petits flocons blancs, français, et noirs, allemands, les accompagnaient. Quels progrès dans l'aviation depuis trois ans.

28 mai

J'ai dit à l'abbé Constant:

- Voulez-vous voir un cheval qui mange du feu?

Je l'ai amené à l'écurie d'Elastique et ai présenté à celui-ci une lampe électrique de poche allumée. Alors le brave cheval la lèche avec sa langue et cherche à la mordiller.

Comme j'aime mon brave cheval, d'autant plus qu'il est mon bon et fidèle compagnon de guerre.

2 juin

Les affaires vont bien mal. Les Russes sont en plein gâchis, et nous ne sommes pas capables de vider nous-mêmes les Allemands de chez nous. Il faut attendre les Américains, c'est encore deux ans de guerre en perspective.

11 juin

Je pars pour cinq jours en permission normale.

24 juin

J'ai retrouvé tout mon monde à Damery sur la Marne.

Nous allons prendre les tranchées à l'ouest de Reims et relever, dans un secteur qui vient d'être le théâtre de fortes attaques le 17 avril, des camarades fatigués.

25^{juin}

Reconnaissance du futur secteur avec le colonel Quillet.

En rentrant, nous sommes passés par Reims. La ville est presque vide. Presque toutes les maisons sont détruites ou tout au moins touchées. La cathédrale est bien abîmée. Voilà tout ce que nous aura rapporté notre offensive.

28^{juin}

Visite de mon ami Perrot, motocycliste à la 6ème division de cavalerie; cette visite de mon ancien camarade du 17ème dragons, il y a bientôt dix ans, m'a fait bien plaisir.

30^{juin}

L'esprit de la troupe n'est pas excellent en ce moment, après l'offensive manquée. Certains éléments ont eu des révoltes passagères, d'ailleurs vite réprimées. Les hommes ronchonnet, la guerre est si longue, et rien d'heureux pour l'instant à l'horizon.

2^{juillet}

Le colonel Jeanjean vient de perdre son fils durant les dernières attaques.

5^{juillet}

6h 15. Elastique, tout harnaché en guerre m'attend devant la porte. Il fait un temps superbe. Nous partons, l'aumônier Constant, Bartho et moi, suivis des ordonnances. Nous faisons des photos en route.

Nous sommes installés pour la journée dans une ferme sale.

7^{juillet}

Nous partons cet après-midi pour Chenay, près de Reims, de façon à arriver à la nuit en raison du bombardement.

Nous passons au château de M. de la Gairivière, cousin de Bartho. Vieux salon du XVIIIe siècle, où nous sommes admirablement reçus.

Autre visite à un autre cousin de Bartho, mais celui-ci, le capitaine Lacaze, du 14ème dragons, enterré au cimetière militaire près d'ici.

Arrivés sur les collines qui entourent Reims, nous avons un très beau panorama de la ville, couronnée de fumées d'obus, et de la plaine.

Nuit orageux. Il a tonné. La canon a répondu au tonnerre.

9^{juillet}

Visite au secteur. Nous sommes dans une sape de St Thierry, où l'eau nous tombe sur la tête goutte à goutte.

De ce village, il ne reste que des pans de murs; il y tombe une ration journalière d'obus.

Nous relevons le colonel Anthoine que j'ai connu au corps d'armée de Limoges.

10h. Il pleut beaucoup et nous avons toutes nos relèves en route. Pauvres hommes qui vont être trempés jusqu'aux os et commenceront ainsi leur séjour aux tranchées.

10 juillet

Notre secteur comprend une ligne qui suit le canal depuis l'est de Courcy jusqu'à la verrerie de Loivre, couvre ce village au nord, à mi-chemin de Berméricourt, et s'étend à un kilomètre à l'ouest de ce village. Nous sommes face au fort de Brimont qui domine nos positions qui s'étendent dans la plaine le long de la route 44, allant de Reims à Laon. De notre poste à St Thierry, nous découvrons tout le secteur.

11 juillet

Nuit pénible dans notre trou ignoble. Je me suis réveillé à 4h, transi, gelé, mouillé, raidi, ayant mal à la tête et à la gorge. L'odeur de moisissure et de pourriture empêche de respirer. Levé à 5h pour remplacer Bartho auprès du téléphone.

Nous allons nous installer ce soir dans une cave bétonnée, où nous serons mieux. Nous n'irons dans le souterrain qu'en cas de bombardement.

12 juillet

Nous avons reçu aujourd'hui plus de 500 obus de gros calibre.

13 juillet

Nuit en musique, 20 obus sur le P.C.

14 juillet

J'accompagne le matin en secteur le général de corps d'armée. A midi précis, toutes les batteries boches se mettent à tirer simultanément. Leurs obus tombent un peu partout, sur les premières lignes et sur les arrières. Cela a duré cinq minutes. Ils ont voulu nous faire un de leurs bons tours.

Nous n'avons rien dit, mais une heure après, la même dégelée est tombée sur leurs cantonnements.

15 juillet

Notre hangar s'est définitivement écroulé.

Nous apprenons le départ du 333ème du colonel Vidon. Il est remplacé par le colonel Madamet qui était capitaine au 21ème chasseurs avant la guerre. Je suis ravi de cette bonne aubaine qui me rapprochera d'un camarade de la cavalerie et du régiment.

Calme du dimanche. J'en profite pour visiter l'église, qui possède un joli péristyle, en partie détruit.

16 juillet

Coup de main dans le secteur de gauche. Notre pauvre camarade de Tristan est blessé à la poitrine.

18 juillet

Visite au secteur. Nous avons traversé Loivre. Plus de rues, plus une maison debout: un enchevêtrement de décombres sur des trous d'obus. Nous avons traversé le canal, à sec, au fond duquel des péniches, enfoncées dans la vase, pourrissent.

Par bonds, nous arrivons à quatre pattes, car les tranchées ne sont pas encore creusées, jusqu'aux premières lignes de Bermericourt.

21 juillet

Voyage à Reims, où je fais la connaissance de Lily Luiggi, infirmière à l'hôpital, amie de la famille. Ses salles successives ont été détruites. Dans la cour de l'établissement, nous voyons un obus non éclaté tombé ce matin.

Il y a encore 5.000 civils dans la ville. Les clients de Lily sont arrivés pour lui demander ses soins; une femme avec un gosse, une vieille, le bras en écharpe, des vieux.

La cathédrale est méconnaissable depuis un an; ce n'est plus qu'une ruine: la voûte est trouée par endroits, les contreforts abîmés, les colonnes démolies.

22 juillet

Les Boches tirent sur l'entrée du village; il est déjà tombé 200 obus.

J'ai passé ma journée dans les ruines de l'église. On y accède par quelques marches qui conduisent à un délicieux préau, formant péristyle. Ce préau comporte au milieu une voûte ronde et, à droite et à gauche, une rangée de petites voûtes supportées par des colonnes alternativement simples et doubles, ornées de chapiteaux délicieux. Il se termine par une arcade portée par deux superbes colonnes dont le plein cintre encadre une vue sur la campagne et le ciel.

23 juillet

Visite au secteur. Passé au cimetière de Loivre, où les Allemands avaient installé deux pièces de 77. Ils ont relié les caveaux entre eux et y ont installé des abris après avoir fracturé les cercueils. Les obus sont tombés sur tout cela. C'est affreux.

22h. Enorme vague de gaz sur Reims, téléphone-t-on. En fin de compte, il s'agissait d'une erreur, mais j'ai eu une forte anxiété pour Lily.

2 août

L'attaque dans la Somme a commencé, aussi les Allemands ont retiré de devant nous la plus grande partie de leur artillerie. Sur notre front, nous sommes maintenant tranquilles.

11 août

Je suis allé ce matin à Reims avec Juge faire des provisions. Aux halles, on vend encore tout ce qu'on peut désirer, il y a des étalages, des marchandes; l'une d'elles s'est mis quatre brisques sur le bras. Un quincaillier vend du vinaigre, un libraire, des piles électriques et de l'eau de Cologne. Nous sommes entrés dans une pâtisserie installée dans une parfumerie. Nous avons avalé des gâteaux à la crème arrosés d'un demi Pommery „pas abject du tout“.

Bombardement intense. Nous passons la fin de la journée dans la cave.

15 août

Nous faisons installer un nouveau P.C. à Pouillon. Une maison à peu près respectée, mais où ne subsiste aucun meuble. Nos pionniers en confectionnent avec des planches.

19 août

Coup de main allemand. Nous sommes allés voir. Un poilu qui avait été amené par les Boches a pu s'échapper et revenir dans nos lignes.

26 août

Je postule pour être désigné à assister à un cours sur les gaz à Paris, mais quelle compétition!

31 août

Nous nous installons au P.C. de Pouillon. C'est une vraie maison, nous y sommes très bien, mais pas du tout protégés contre un bombardement.

Coup de main heureux, on ramène trois Boches.

2 septembre

On vient d'apporter une casquette allemande. Je la mets délicatement à la place du képi de Juge qui doit aller demain matin à Reims. Il sera furieux de trouver ce couvre-chef à la place du sien.

5 septembre

Je pars pour Paris où je retrouve ma chère femme et suis un cours organisé pour la protection contre les gaz, à Paris et à Fontainebleau.

Retour à Pouillon.

23 septembre

Après la messe, je suis monté à cheval, ce que je n'avais pas pu faire depuis trois mois. Je suis allé au P.C. Rome, voir le colonel Madamet qui a été ravi de revoir Elastique. J'ai vu aussi l'abbé Constant. J'ai raccompagné les chevaux à Chenay en passant par le fort St Thierry.

26 septembre

Les journaux annoncent la mort de Guinemer. Nous en sommes très affectés. Il incarnait le courage français.

1^{er} octobre

Cette nuit, bombardement par obus à gaz. Quelques hommes sont morts.

6^{octobre}

Partis ce matin, le colonel Bruno et moi, en secteur. Un obus est tombé à 20m de nous, enterrant deux malheureux dans un abri. On a pu les sortir sans mal.

10^{octobre}

On nous téléphone qu'on a pris deux Boches, puis ces deux Boches se sont transformés en deux Russes. En effet, on nous a amené deux pauvres diables sales et dépenaillés. C'étaient des prisonniers russes qui travaillaient en arrière des lignes allemandes et se sont échappés, voilà trois mois. Depuis, ils se cachent dans les bois, mangeant des grains de blé et des pommes de terre arrachées dans les champs.

12^{octobre}

Je pars en permission de détente.

26^{octobre}

Retour de permission. Je trouve à l'E.M. un capitaine de cavalerie, qui s'appelle de Bouille, prénom Amour. Il est venu aider Bartho, qui est seul. C'est un charmant garçon.

27^{octobre}

Triste nouvelle: il faut que je lâche un de mes deux chevaux, je n'ai plus droit qu'à un seul. Je conserve Elastique et vais passer Basile à Bartho, qui le préfère au sein. Je fais installer Laurière et les chevaux dans la grange qui est près de la maison. Je pourrai ainsi monter quand je voudrai et profiter du terrain d'obstacles que j'ai fait installer dans le parc.

29^{octobre}

A la tombée de la nuit, coup de main que nous préparions depuis quelque temps. Petite victoire, nous ramenons 17 Boches. L'abbé Constant revient de l'affaire, plein de sang et de boue. Il participe volontairement à tous les coups de main. Il nous raconte qu'il a été obligé d'aller jusqu'à la tranchée allemande.

30^{octobre}

Mon ordonnance Laurière m'apporte ce soir deux petites douilles d'obus travaillées qui sont charmantes. Je les garde en souvenir.

31^{octobre}

On nous annonce que l'abbé Constant est mourant. On l'a relevé cette nuit, étouffant dans un boyau. Le soir du coup de main, alors qu'il était près du commandant Faure, un obus qui „ne sentait pas bon“ est tombé près d'eux. Ils n'y ont pas pris garde. Hier soir seulement les effets s'en sont fait ressentir.

Juge, en allant à Reims est allé le voir à l'ambulance. Il est très rouge et a le cœur très faible. Il lui a dit:

- Ça m'est égal de mourir comme cela.

Le commandant Faure et les gens qui étaient aux environs souffrent également.

1^{er novembre}

Le colonel Hutin remplace le colonel Jeanjean mis à la retraite.

13 novembre

Nervosité dans le secteur. En Russie; Kerensky reparaît. C'est un peu mieux, mais pas brillant encore. Encore de longs mois de batailles.

18 novembre

Nous allons au repos à l'arrière après relève.

22 novembre

Nous allons cantonner à Cumières, petit village sur les bords de la Marne, non loin d'Epernay.

Ma chère femme arrive à Epernay. Elle est enceinte et fatiguée. Il n'y a pas de feu et je ne puis rester près d'elle. Devant cette situation, je m'arrange pour lui trouver une chambre à Cumières, chez Mme Leclerc. Elle traverse le pont de la Marne, gardé par les gendarmes qui empêchent le passage aux civils, dans un fourgon de ravitaillement, recouverte d'un manteau de troupe. Elle passe dans mon cantonnement les jours de repos.

Bien entendu, le petit „Boy“ est de la fête.

12 décembre

Nous rejoignons le P.C. Albert et retrouvons notre secteur, sans grand changement, et le maudit poêle qui nous intoxique comme avant notre relève.

14 décembre

Bartholoni est remplacé par le capitaine Martigny, grand, beau garçon, St Cyrien a servi dans les tirailleurs et a été grièvement blessé à Verdun: un éclat d'obus dans le péricarde.

17 décembre

Nous nous levons avec la neige. L'ordonnance de Martigny arrive; c'est un arabe, Ben Daoud.

23 décembre

Coup de main, cette nuit, sur nos lignes. Les Allemands y ont laissé deux de leurs hommes, un grièvement blessé, l'autre indemne: un séminariste (il a été pris par un séminariste français).

Ces Russes! Voilà maintenant que les Boches sont à Pétrograd pour rétablir l'ordre.

24 décembre

Après déjeuner, je suis monté à cheval et me suis dirigé vers ma chère vallée. Quelle désolation, les Allemands l'ont bombardée: branches cassées, terre bouleversée, ma belle neige recouverte de graviers.

25 décembre

Noël, messe ce matin. Il a neigé abondamment, tout est blanc. Consigne sévères pour qu'on ne fasse pas de traces sur la neige, afin que l'ennemi ne voie pas que la maison est habitée. Qu'arriverait-il si un seul obus tombait sur notre palais? Nous vivons avec cette épée de Damoclès sur la tête.

28 décembre

Je relis „La force“ de Paul Adam. Je revis les randonnées de cavalerie qu'il y décrit, qui me rappellent les chevauchées du début de la guerre, l'émotion d'être en tête de régiment, avec quelques chasseurs, la découverte, la joie de voir l'ennemi. Et je relis aussi les douceurs de revoir, entre les combats, les êtres aimés. C'est la même vie que celle que nous menons actuellement.

ANNEE 1918

1^{er} janvier

Les Allemands ont fêté le Premier de l'An. Hier soir à onze heures, qui sont leur minuit, ils ont fait un feu d'artifice de fusées de toutes couleurs et ils ont jeté des grenades en poussant des hourras.

En un point, ils ont crié:

- Bonne année, camarades français.

Nos poilus leur ont répondu à coups de mitrailleuses et de grenades. Par tous les moyens, les Boches cherchent à fraterniser avec nos hommes. Nous tenons la main à ce que ça ne se produise pas.

5 janvier

Réunion au P.C. de la division à Gueux, deux officiers de renseignements de la D.I., où nous avons entendu une conférence d'un officier du G.Q.G.

10 janvier

Le colonel rend visite au cardinal Luçon, qui n'a pas quitté son poste dans les ruines de son évêché.

12 janvier

Bartholoni passe au 112ème d'infanterie, sur sa demande.

18 janvier

Martigny rentre de permission passée à Paris. Il a le cafard:

- Il y avait à Panam de si bons boyaux, de si bons gourbis, puis le „théâtre du front“ était épatant, les corvées de soupe vous servaient le rata d’une façon parfaite et on y rencontrait des petites gosses de la classe 18 qui étaient un peu là!

19 janvier

Première promenade à cheval de l’année. Martigny va prendre Basile que Bartho n’a pas amené.

3 février

Il est arrivé il y a quelques jours à l’E.M. de la division le jeune sous-lieutenant Reille, fils du député du Tarn et descendant du Baron Reille, général de l’Empire. Il est détaché du 1er chasseurs.

7 février

Visite au secteur. Nous sommes allés jusqu’à 20m des Boches, où nous avons vu un petit poste typique. Ils étaient une dizaine de poilus au bord du canal; des jeunes, des vieux. Ils avaient leur guitoune. Ils mangeaient la soupe. Deux d’entre eux étaient en affût du Boche avec leurs fusils, leurs grenades à côté d’eux et tout entourés de fils de fer barbelés et de chevaux de frise. Ils ressemblaient à des lions en cage. De l’autre côté du canal, même cage, contenant aussi deux bêtes fauves.

9 février

Je pars en permission.

24 février

Retour au P.C. Pouillon. J’ai trouvé ici tout en révolution: changement des P.C. de combat, travaux de défense accélérés, papiers en masse.

26 février

Visite du secteur par deux officiers anglais. Allons-nous être relevés par eux? Les Allemands ont brûlé à nouveau notre saucisse.

Notre artillerie fait sauter un énorme dépôt de munitions allemand.

Visite du général Franchet d’Esperay.

27 février

Un Boche s'est rendu ce matin. Il déclare qu'on a mis devant nous une division venant de Russie. Il dit qu'ils crèvent de faim.

1^{er} mars

Bombardement des environs du P.C. avec des obus à l'hypérite, nouveau gaz très mauvais qui brûle la peau, les yeux et enflamme les muqueuses du nez et de la bouche. Ce gaz est persistant durant quinze jours.

8 mars

Visite au secteur. Nous avons vu tout à coup un gros avion boche sortir du brouillard et tirer à la mitrailleuse sur les tranchées. On distinguait ses balles traceuses au panache blanc et entendions siffler ces balles tout autour de nous. Nos mitrailleurs l'ont pris en chasse, mais sans succès.

10 mars

Aucun événement. Le secteur est redevenu calme. A l'arrière, où je suis allé en promenant mon cheval, on prépare une ligne de résistance. Des Italiens creusent des tranchées et placent des fils de fer barbelés. Partout des réseaux, des positions de batteries.

Quatre territoriaux sont morts, lors du dernier bombardement à gaz, dans des souffrances atroces, en rendant leurs muqueuses brûlées. Quelle infernale drogue ont-ils encore trouvée là.

13 mars

Raid boche sur Paris. Que de victimes!

16 mars

Nous sommes allés voir le nouveau P.C. que l'on construit et où nous nous rendrions en cas de bagarre. Il est profond et bien aménagé dans le sable au pied et en arrière du fort de St Thierry. On l'appelle le P.C. Augustin, prénom du colonel Quillet. La D.I. lui a donné ce nom pour balancer ce brave colonel.

Rafale de 105 près de nous.

18 mars

Nous étions profondément endormis quand un bruit terrible nous réveille. Coup de main boche. Je saute dans ma culotte et vais vite à l'observatoire. Pendant une heure, brouhaha indescriptible. Peu après, tout s'est calmé, et nous avons su ce qui s'était passé.

Les Allemands ont attaqué sur les trois régiments. Au 333ème, ils ont pénétré dans nos lignes, mais ont été rejetés de main de maître, laissant des morts sur le terrain.

Au 214ème, ils ont été plaqués sur le canal, sans pouvoir même le franchir.

Au 252ème, cela a été plus dur, mais ils ont été chassés de belle façon. Bref, les Boches ont ramassé encore une fois la gamelle.

Par représailles, nous préparons sur leurs lignes pour 18h 30 un bombardement à explosifs et à gaz.

19 mars

14h 30. J'écris sous le masque. Nous sommes environnés de pâlite. Vers 14h les obus ont commencé à tomber, mêlés d'explosifs et de gaz, comme nous nous en sommes aperçus en mettant le nez dehors. Nous sommes descendus au bureau tous les quatre et étions jolis garçons sous le masque.

Cela a duré deux heures. C'est assez pénible; la vapeur d'eau de la respiration coule sur le caoutchouc, les élastiques compriment le front et la tête de cochon pèse sur le nez. Vers six heures, l'odeur avait à peu près disparu.

21 mars

Réveillés à 2h ½. Je vais à l'observatoire et je vois que les Allemands tirent sur les batteries avec des obus à gaz. L'odeur vient jusqu'ici. Nous avons dû mettre le casque. Cela a duré deux heures.

En me levant j'ai eu une émotion. Je me sentais oppressé et la poitrine me faisait mal, en même temps je crachais tout rouge, ainsi deux ou trois fois. Ce n'est rien, heureusement.

22 mars

Par précaution, nous couchons à la cave. Les Allemands ont attaqué ce matin. Bombardement intense pendant la matinée; on croyait tout écrasé, mais il restait encore du monde pour les recevoir.

7h du soir. Le bombardement reprend. Minen sur la première ligne.

23 mars

Après le bombardement d'hier, qui, par endroits, a nivelé les tranchées et démoli les fils de fer, les Allemands ont attaqué par deux fois, vers 9h du soir et vers 4h. Chaque fois, ils ont trouvé à qui répondre.

Nous parcourons le secteur, partout des trous d'obus, partout odeur d'ail et de moutarde. Après cela, journée calme. Nombreux avions dans le ciel.

24 mars

Nous apprenons la retraite des Anglais. Incertitude.

25 mars
Nous nous attendons à être attaqués et prenons en conséquence nos précautions. Rien toutefois chez nous.

27 mars
P.C. Augustin. Nous prenons possession de notre nouveau poste. La nuit a été mauvaise, nous étions quinze dans notre étroite sape à 16m sous terre. Nous ne pouvions pas respirer.

Visite au secteur. Nous voyons tous les colonels. Tout est calme.

28 mars
Nous apprenons que les Allemands ont pris Montdidier. Ce n'est pas réconfortant.

29 mars
Coup de main allemand qui ne réussit qu'à nous donner de leurs morts, ce qui nous permet de les identifier.

Visite de notre secteur du général Franchet d'Esperay, commandant le groupe d'armées. On s'émeut nécessairement des démonstrations des Allemands, jointes à l'offensive en Artois. Que sont ces démonstrations?

Visite d'un énorme colonel américain qui vient visiter le secteur. Je l'ai amené à l'observatoire, d'où je lui ai fait voir un train allemand filant au loin et deux Boches travaillant à je ne sais pas quoi. Il était ravi.

Les Allemands sont actuellement dans les endroits où nous étions il y a un an: Warfusée, Lamothe-en-Santerre, Montdidier, Rozières. Ils vont encore saccager ce beau pays. Où pourra-t-on maintenant les contenir? Nous devisons tristement devant le P.C. Augustin. Il y a des moments où on croit que le cœur va se briser.

30 mars
Nuit agitée. J'ai bien été réveillé dix fois. Il y a eu des coups de main en divers endroits. Les Allemands nous ont enlevé un homme.

Nous avons près de nous une grosse pièce qui tire. Pour masquer son point de départ, on fait tirer en même temps quatre pièces de 155.

Nous apprenons la mort de ces pauvres femmes tuées dans cette église parisienne qui a reçu un obus.

31 mars
Jour de Pâques. Nuit et matinée calmes; j'ai pourtant été réveillé souvent.

1^{er} avril

Nous venons d'assister à un drame de l'air.

Le temps était beau, mais nuageux. Deux avions boches ont profité de cette circonstance pour s'approcher d'une de nos saucisses. Immédiatement, on a descendu le ballon et les deux aviateurs qui le montaient ont sauté en parachute de 12 à 1500m. Malheureusement, l'un des parachutes ne s'est pas ouvert et l'officier s'est écrasé sur le sol.

On a descendu un des deux avions, l'autre s'est retiré péniblement chez lui.

3 avril

Le 333ème exécute un coup de main très réussi. Je l'ai suivi de l'observatoire. Un dépôt de munitions a sauté. Sans perte pour nous, nous avons ramené des Boches.

4 avril

Il faut désenchanter. L'affaire a été très dure, nous avons perdu quelques hommes.

Un obus est tombé devant notre porte et l'a brisée.

6 avril

Au loin, vers le nord, le canon gronde d'une façon épouvantable. Il doit s'y livrer des combats terribles; sans tranchées, sans abris, ce doit être bien pénible. Pourvu que les obus ne démolissent pas Amiens, comme ils ont démolie Reims.

Le général Beaudemoulin accompagne dans le secteur le nouveau commandant du corps d'armée, le général de Mondésir. Apercevant sur ma table mon carnet de croquis, il s'est mis à le parcourir et l'a trouvé amusant.

7 avril

Je me suis levé cette nuit à 2h ½ pour voir une opération contre les Boches. On les a empoisonnés avec des gaz au moyen de bombes qu'on lance toutes en même temps au même endroit. On arrose ensuite avec des obus de 75, pour attraper ceux qui se sauvent.

On a continué à tirer longtemps sur les boyaux par lesquels on doit ramener les blessés et les routes où passent les autos sanitaires. Un jeu d'enfant.

Le communiqué est meilleur, les Allemands paraissent arrêtés.

8 avril

Nous préparons un coup de main. Un officier américain qui fait un stage chez nous veut à toute force y participer. On ne veut pas, dans le cas où il lui arriverait du mal. Tout ce qu'on lui permet, c'est d'aller en première ligne pour bien voir les détails de l'opération. Il est tout dépité. Il me disait:

- Moi venu tout apprendre, moi ferai le coup de main avec les soldats français, ...comprenez!

9 avril

Le coup de main du 333ème a eu lieu ce soir. Nous avons ramené cinq Boches, cela sans casse. Les prisonniers ont dit que les gaz de l'autre jour avaient causé des pertes.

11 avril

Nouvelle opération cette nuit. Elle nous procure deux Boches, seulement, comme l'un d'eux faisait de la rouspétance, on lui a collé un coup de revolver.

Toutes les divisions nous demandent quel est notre secret pour réussir si bien tous les coups de main.

12 avril

Je rentre de cheval. J'ai vu un spectacle lamentable: toute une partie de la ville de Reims brûle. Les Boches s'acharnent sur les ruines et continuent à envoyer des obus pour empêcher d'éteindre l'incendie.

14 avril

Branle-bas. Les postes de commandement sont reportés en arrière. Nous allons à Chenay, à la place de la division, qui, elle, va encore plus loin en arrière. Cela en cas d'attaque de l'ennemi.

15 avril

Très bonne installation à Chenay: grande maison avec un petit parc, avec une vue splendide. Je couche dans une belle chambre avec un vrai lit. Il y a longtemps que ça ne m'était pas arrivé. C'est trop beau; j'ai idée que cela ne durera pas longtemps.

22 avril

Coup de main ce matin, mais les Boches avaient évacué leurs lignes, nous n'avons rien trouvé.

27 avril

Ce matin, nous sommes partis, le colonel et moi, pour les tranchées, en auto. Comme il y avait du brouillard, nous avons pris la route qui ne passe pas loin des positions boches. Seulement, nous pensions que le brouillard était plus épais. Quand nous avons été engagés sur la route, nous nous sommes aperçus que nous étions très bien vus. Il nous tardait d'arriver. Cependant, nous n'avons pas reçu un seul coup de fusil.

Après-midi, j'ai donné un peu de galop à Elastique, dans le cas où je pourrais aller à un concours hippique organisé par le 1er chasseurs. J'ai peur qu'il manque de souffle, et moi aussi. Il y a si longtemps que nous n'avons pas fait de parcours.

28^{avril}

Fort joli concours hippique, mais pour les cavaliers et sous-officiers seulement. Je n'ai pas pu me dégager.

J'ai vu là tous les amis: Canguillem, Marty, Wetzel, Reille, un tas d'autres. J'ai vu le colonel de Bonneville, qui était avec nous au moment de l'alerte du P.C. Augustin.

22h 55. Nous revenons du P.C. Albert, où nous avons assisté à l'exécution d'un coup de main du 214ème. Très réussi, comme d'habitude: cinq prisonniers.

29^{avril}

Visite des officiers du corps d'armée. Tout le monde est étonné de la façon dont nos coups de main réussissent, presque sans pertes. Ils sont, il faut le dire, très bien préparés.

Deux Allemands viennent de désertier. Ils sont de Cologne.

1^{er} mai

Martini est parti en permission. Je dirige l'état-major. J'ai naturellement beaucoup de travail, le sien et le mien. Le 333ème nous envoie un sous-lieutenant, Fontana, qui accompagnera le colonel dans le secteur.

2^{mai}

Cette nuit, les Allemands ont fait sur notre secteur une attaque par les gaz. Nous sommes allés immédiatement nous rendre compte de la chose sur place. Ils ont envoyé ce qu'on appelle des „projektors“; ce sont des lance-bombes qui servent à les envoyer. Ils projettent ainsi 300, 500, 1.000 bombes au même endroit et dans un très court laps de temps. Ces bombes explosent ainsi, formant une vague qui tue au passage ceux qui respirent leur contenu.

Nous nous sommes donc dirigés vers Courcy où a lieu l'attaque.

En chemin nous avons rencontré des brancardiers qui ramenaient des malheureux qui râlaient.

Nous sommes bientôt arrivés au point du boyau atteint par les bombes. Ça sentait mauvais encore. Il y avait par terre des éclats de bombes teintés par le liquide qu'elles contenaient. C'est à l'entrée du village que les bombes sont tombées en plus grand nombre. Nous avons vu le capitaine de la compagnie

éprouvée. Il a lui-même respiré les gaz, mais n'était pas malade encore. Il se peut qu'il le devienne plus tard, car ces gaz font effet plusieurs heures après les avoir absorbés.

Pendant que nous causions, on est venu lui dire qu'il vienne de suite, un de ses hommes était près de mourir et voulait le voir. Il est donc allé voir l'agonisant.

Pauvres gens surpris en plein sommeil et qui souffrent atrocement. Ces gaz brûlent les poumons, les douleurs sont terribles.

18h. L'officier à qui nous avons causé ce matin, le capitaine Robida, est évacué. Il est gazé lui aussi. On pense que ce ne sera pas grave. C'est le fils du peintre bien connu.

3 mai

Le colonel et moi sommes allés diriger la préparation d'un coup de main. Nous avons vu là de vrais poilus, tous volontaires. L'officier qui les commande nous a dit qu'on lui avait envoyé un homme puni de prison, afin de lui permettre de se réhabiliter. Il fallait donc qu'il renvoie un homme, mais il n'a pas pu le faire, aucun d'entre eux ne consentant à manquer le coup de main. Il s'est donc résigné à garder un homme de plus!

4 mai

Cette nuit, les Boches ont tenté un coup de main, mais une fois de plus, n'ont pas réussi.

Nous avons à dîner le brave curé de Merfy, notre village. Il a mangé pour huit jours.

Il nous a raconté que l'officier qui loge chez lui lui fait apporter la ration de la roulante. Il mange là-dessus avec sa bonne, en écrasant des pommes de terre dans le bouillon.

Il a des pertes sérieuses dans son clapier, du fait du bombardement: un lapin a été tué et un autre amputé. Le brave homme reste à son poste au milieu de la tourmente.

5 mai

En sortant, cette après-midi de dimanche, j'ai rencontré sur la place tous les habitants du village. Il y a en effet aujourd'hui exercice de masque à gaz pour les civils. Comme il y avait les deux jeunes filles de la maison où sont logés mes chevaux, j'ai demandé à Laurière si c'était lui qui leur avait appris à mettre le masque. En rougissant, il m'a répondu que oui.

En rentrant au chalet, j'ai rencontré un vieux et une vieille, braves paysans, qui allaient tous deux à l'exercice. Cette scène des civils allant à cet exercice est caractéristique de l'époque où nous vivons.

Nous apprenons la mort de Robida qui a été gazé l'autre jour. Cet officier avait mis son masque, mais il l'avait sans doute mal ajusté. Il a été obligé de changer de masque et a absorbé ainsi quelques bouffées de gaz. Le lendemain, il sortait vers 7h pour s'occuper de ses hommes; il n'avait rien senti encore.

Quelques heures après, il s'est senti pris de la poitrine; on l'a emporté. Il est mort aujourd'hui.

6^{mai}

Le coup de main que nous avons exécuté hier a raté. Nous n'avons pas ramené d'Allemand.

11^{mai}

Grande tournée dans le secteur; nous sommes allés jusqu'à Bertricourt au-delà de Loivre.

13^{mai}

Une division britannique vient relever une des nôtres. J'ai rencontré de nombreux éléments anglais dans la région.

Le général Beaudemoulin quitte la division; il nous a fait ses adieux, il avait les larmes aux yeux. Il est remplacé par le général de Galembert.

Coup de main réussi au pied de Brimont par le 214ème; nous ramenons des Boches.

14^{mai}

Le colonel Quillet met son grand képi neuf et part en permission. Le colonel Hutin le remplace.

Avec ce dernier, nous sommes allés voir les hommes qui ont fait le coup de main. De beaux poilus de 20 ans l'un dans l'autre, sauf de vieilles barbes de-ci, de-là. On ne savait lesquels féliciter, tellement tous se sont distingués. Les brancardiers, ce sont des vieux, sont partis en tête, brandissant des brancards. Ils sont tombés sur un abri où il y avait des Allemands; un a paru, on l'a abattu à coups de pistolet. Les autres se sont mis à plat ventre et ont fait immédiatement „kamarad“.

Un officier était allé, hier soir, trouver le colonel et lui avait demandé d'aller regarder le coup de main; puis, quand il a été en première ligne, il est parti avec le détachement qui allait le plus loin et a participé au coup de main malgré l'ordre du colonel. Celui-ci voulait le punir et le récompenser ensuite.

Il y a là un homme qui, à 19 ans, a déjà deux ans de service. On lui fait des moustaches au cirage tous les matins, pour qu'il ait l'air de quelqu'un. Le père Hutin lui a demandé s'il était encore au biberon... Il lui a montré son bidon.

Le petit sous-lieutenant qui les a conduits voulait repartir pour aller chiper le capitaine boche. Il s'est disputé avec un autre officier pour savoir qui conduirait le détachement.

Il est réconfortant de voir de braves gens comme ceux-là, et j'aurais voulu que bien des désespérés de l'arrière soient ce soir avec nous à Merfy.

15^{mai}

Visite au camp anglais. Nous avons vu nos braves alliés, très polis, très corrects. Nous parcourions les écuries, quand un officier est descendu de cheval. Il nous a serré la main avec beaucoup d'effusion. Seulement, il ne savait pas beaucoup de français, et moi, pas du tout d'anglais. La conversation a été courte. Il voulait nous amener prendre la collation de cinq heures. Nous n'avons pas pu, ayant beaucoup à faire. Il était navré.

Dans le village, les Anglais fraternisent beaucoup avec nos hommes.

17^{mai}

Nouvelle attaque par les gaz durant la nuit. Nous avons de nombreux morts et intoxiqués. Pauvres gens, c'est bien triste d'être ainsi pris en pleine nuit, sans défense, sans gloire, et d'être étouffés au fond d'un trou.

L'attaque a eu lieu vers les Cavaliers-de-Courcy. J'ai déterminé le colonel Hutin à aller sur les lieux de l'attaque. Nous avons donc fait quatre heures de marche en prenant le boyau intermédiaire, qui traverse toute la plaine, et sommes arrivés à Courcy, et de là au canal, en dessous du fort de Brimont. A ce point, on est à 10m des Boches. Je n'ai pas pu en voir un seul. De l'autre côté du canal, se trouve un pan de mur. C'est tout ce qui reste de la gare de Courcy.

Un avion français passait au-dessus de Brimont, faisant des réglages d'artillerie. Tout à coup, trois avions boches que nous n'avions pas vus foncent sur lui, et nous le voyons entouré de fumée blanche des balles traçantes. Notre avion descend en se défendant, nous le suivons anxieusement à la jumelle. Il continue à descendre; bientôt, nos mitrailleuses de terre entrent en action. Les trois Boches repartent. Notre avion est sauvé; quel soupir de soulagement!

Nous avons continué sur les Cavaliers-de-Courcy. Plus nous avançons, plus nous sentions les gaz qui traînaient encore au fond des boyaux. Nous avons rencontré de pauvres hommes dormant avec leurs masques sur la figure.

Nous sommes arrivés à la compagnie Giraud, où nous avons trouvé le commandant Laure, son chef de bataillon. Il était désolé. C'est la compagnie Giraud qui a souffert. Nous avons vu un pauvre mort que l'on emportait sur une civière. On avait caché son visage avec un sac de terre. Le colonel, en passant, l'a soulevé. Nous avons vu le visage tout noir de ce brave soldat. Nous avons 43 morts et de nombreux intoxiqués.

18^{mai}

Le colonel rentre, nous lui racontons la malheureuse affaire des gaz de l'autre nuit.

Nous allons être relevés par une autre division. Nous pensons être envoyés au repos pendant quelques jours, puis être envoyés à la bataille dans le nord.

Je suis proposé pour capitaine avec les notes suivantes:

„Le lieutenant Rouanet a toujours eu des notes excellentes depuis le début de sa carrière. Au début de la campagne, il s'est distingué par sa bravoure à la tête d'un peloton. Il est parfait dans un état-major d'infanterie divisionnaire. Il est lieutenant à titre définitif depuis 3 ans ½. Il mérite d'obtenir le 3ème galon à titre définitif dans le plus bref délai.“

19^{mai}

Dimanche. Le canon a donné pendant toute la nuit. Nous avons riposté fortement. J'ai été souvent réveillé.

Nos pertes par les gaz sont malheureusement très lourdes. On enterre aujourd'hui ces pauvres gens.

Dans l'après-midi, nous sommes allés reconnaître notre prochain cantonnement, que nous devons occuper après la relève. Nous serons logés chez des personnes de qualité: la veuve du compositeur Saint-Saens. C'est une bonne vieille dame à moustaches blanches. Elle est divorcée de son mari.

J'ai une immonde mansarde, mais ça m'est égal.

22h 30. Nous revenons du P.C. du 214^{ème} à Pouillon, d'où nous avons assisté à un coup de main. Tout a bien marché; on a ramené une demi-douzaine de Boches.

L'officier d'E.M. précurseur de l'I.D. qui nous relève passe la journée avec nous.

20^{mai}

Hier, on a pris un officier allemand avec son ordonnance. Ils faisaient une drôle de tête. L'ordonnance a raconté tout ce qu'on a voulu.

Préparatifs de départ. Tohu-bohu habituel dans ce cas. Je passe mes papiers à mon remplaçant de la division mixte marocaine.

Changement d'itinéraire: après la relève, nous allons à Fismes.

21^{mai}

Réveil à 4h ½, à 5h ½, je monte à cheval et dis adieu à ce sympathique pays. Le soleil n'était pas encore levé. L'étape s'est bien faite; toutefois, Elastique a pris une pointe dans le pied.

Arrivés à Fismes, où tout devait être prêt pour nous recevoir, nous apprenons que rien n'a été fait et que le cantonnement est occupé. Avec un officier de la D.I., nous nous démenons, nous téléphonons dans tous les sens, demandons le major de cantonnement. Au milieu du mouvement général, j'ai pu tomber sur un billet de logement qui ne faisait rien, je l'emporte et je vais reconnaître l'immonde maison où nous sommes. Cela vaut mieux que d'être dehors.

Je terminais, quand le colonel est arrivé. Il n'était pas content de la division qui a produit ce cornard. Enfin, tout s'est arrangé. Nous avons pu déjeuner. Je me demande comment ces pauvres cuisiniers peuvent s'en tirer.

22^{mai}

Nous voilà aujourd'hui parfaitement installés à Braine.

Je suis parti à cheval à 6h ½; j'avais tout juste 12km à faire, une promenade sur une route ombragée.

Nous sommes tout près du Moulin-de-Bas, où nous avons eu un long séjour en 1916. L'église de Braine est remarquable, très belle.

23^{mai}

Pendant toute la nuit, défilé d'artillerie. Les pièces ont roulé sur les pavés. Ce matin, le défilé continue.

Je suis allé avec ce bon Elastique faire une visite à nos amis de Moulin-de-Bas.

- Comment, Monsieur Rouanet!

J'ai vu la jeune madame Keise, qui était il y a un an Mlle Andrée, les yeux cernés, les traits légèrement tirés... heureux événement en perspective. Bonne famille que les Colard.

Viel-Arcy se repeuple, les Allemands sont quelques kilomètres plus loin, ayant été rejetés sur le Chemin des Dames. Les habitants sont revenus. Les Colard ne sont jamais partis. Nous avons parlé du général Laperrine, de Gauthier.

Nous avons ce soir à dîner mon ami de Bouille et le fils du colonel Quillet. Nous avons „chiné“ cet excellent de Bouille; il nous a joué une très jolie valse: Passing of Salomé. Il est reparti sur une petite voiturette très amusante.

24^{mai}

Visite du château fort qui domine la ville.

Promenade avec Martini, qui est très content de Basile, que j'ai été obligé de lui céder, ne devant plus avoir qu'un cheval.

25^{mai}

Visite des ruines gothiques de Mont-Notre-Dame. Au temps des guerres de religion, l'église a été brûlée avec les habitants qui s'étaient réfugiés dedans.

Nous sommes allés voir le vieux colonel Met, vieux légionnaire à jambe de bois, ce qui ne l'empêche pas de monter à cheval. Il est furieux contre les Anglais:

- Voyez-les, ils passent en autos, en motos, à bicyclettes; on n'en voit pas un seul à pied.

J'attends d'un moment à l'autre l'annonce de la naissance de notre petit. Mon sac à main est prêt pour mon départ à Béziers, dès l'arrivée de la nouvelle, car j'ai droit à une permission à ce sujet.

Ce soir, le 214ème donne une grande revue.

26^{mai}

Dimanche. Journée calme au repos à Braine. Messe.

La séance d'hier soir était assez réussie, sauf certaines chansons assez lestes.

Pas de nouvelle de la naissance de notre petit. Toujours au repos.

20h. Nous sommes alertés! D'après un prisonnier fait dans la nuit, les Allemands doivent attaquer ce matin devant nous. Nous sommes alertés, prêts à nous porter sur des lignes de soutien, que les troupes ne connaissent d'ailleurs pas.

Nous bouclons nos cantines et faisons tout préparer; nous attendons les événements.

Je monte Elastique, qui est tout sellé et qui m'attend. Qu'arrivera-t-il? Les Boches doivent attaquer à trois heures, après deux heures de préparation d'artillerie.

Nous donnons ordre de mouvement aux trois régiments, qui doivent se porter sur l'Aisne, en deuxième position: le 252ème à droite, le 214ème à gauche, le 333ème au centre. Le P.C. de l'infanterie divisionnaire est à la ferme des Moines.

Le colonel Quillet et Martigny gagent dès ce soir la ferme des Moines. Ayant réglé tous les mouvements et attendant afin de savoir si cette attaque aura vraiment lieu ou si c'est seulement une fausse alerte, comme cela est déjà arrivé, à 23h, je vais m'étendre sur un lit pour me reposer durant quelques heures.

Les régiments doivent avoir avant trois heures un bataillon sur les bords de l'Aisne, sur la deuxième position, les autres à Brenelle, Dhuizel, Vauxtin, Longueval et Vauxcéré, sur la pente du plateau qui sépare la vallée de la Vesle, où se trouve Braine, de la vallée de l'Aisne. C'est là la deuxième position de soutien.

La première position est tenue par une autre division qui est cramponnée au Chemin des Dames, au-delà de l'Aisne.

27 mai

A une heure, je suis réveillé par un violent bombardement qui ébranle tout le village. Les obus de 130 tombent dru sur les maisons. Au loin, un grondement sourd est ininterrompu.

L'attaque annoncée est bien pour aujourd'hui.

Je me dresse sur mon lit. Inutile de chercher encore à dormir. Un instant après, Villiers, qui remplace Laurière, entre me chercher. Je descends immédiatement tout équipé dans la rue. Je dois regagner la ferme des Moines à cheval. Elastique m'attend tout sellé. Nous montons à cheval et partons tranquillement à travers les rues, dans l'obscurité. Les obus tombent de tous côtés; les 130 arrivent avec une vitesse extrême. L'un d'eux tombe et éclate près de nous, renversant une maison. Elastique nous bronche pas. Nous continuons par une nuit de lune voilée par des nuages. Encore un gros pétard sur une maison.

A la sortie du village, je prends le trot et arrive sur la grand-route au milieu des troupes montant en ligne avec leurs voitures, leurs mitrailleuses. Je commence à sentir une odeur de gaz remplissant la vallée. Je continue. L'atmosphère devenant de plus en plus mauvaise, je mets mon masque à gaz, ainsi que Villiers. Le pauvre Elastique qui, lui, n'a pas de masque, tousse fortement, le brave cheval! Pourtant, il faut que j'arrive; nous continuons.

Je double des colonnes d'hommes éternuant, toussant; ils n'ont pas mis de masque pour pouvoir marcher. Ils suffoquent.

Je continue et traverse le plateau qui s'étend entre Vauxtin et Dhuizel. Les obus continuent à tomber près de la route. Les Allemands veulent empêcher les renforts de parvenir sur les lignes.

Nous pressons le mouvement, malgré les gaz qui continuent à nous gêner beaucoup. Pauvre Elastique! Marche, bon cheval!

J'arrive enfin à la ferme de la Cour des Moines, où je trouve le colonel et Martigny. Notre travail commence; il faut installer le P.C., établir les liaisons avec les colonels. On se démène dans une atmosphère de gaz qui gêne beaucoup.

La ferme se trouve près de Dhuizel, sur la hauteur qui domine la vallée de l'Aisne. Un brouillard épais nous entoure. Nous entendons en ligne une violente canonnade. Nous ne savons pas ce qui se passe. Tout à l'heure, une grosse lune roussâtre se couchait dans une brume violette.

Nous sommes à 5 ou 6 kilomètres des premières lignes. Nos régiments se sont établis sur les pentes qui dominent l'Aisne, sur des positions prises durant la nuit, dans des secteurs qu'ils ne connaissent pas.

4h 40. Ordre de la division:

„Afin de libérer la 22ème D.I. du souci de tenir les ponts sur l'Aisne et la bretelle Brayé - Bourg-et-Comin et de rendre complètement disponibles ses trois bataillons de réserve, il est mis à la disposition du général commandant le IIe corps deux bataillons du 214ème et un bataillon du 333ème. Ces bataillons sont destinés à tenir la bretelle Brayé - Bourg-et-Comin (deux bataillons) et le pont de Pargnan (un bataillon). L'artillerie de la 157ème D.I. restera sur la rive sud de l'Aisne en position pour battre le terrain jusqu'à la crête du Chemin des Dames à la demande du général commandant la 22ème D.I. La 157ème D.I. restera chargée de la défense des ponts de l'Aisne et remplacera sur leurs emplacements les bataillons mis à la disposition du IIe C/A. Elle assurera la liaison avec les Anglais à droite vers Taizy.“

En conséquence, le 214ème poussera un bataillon sur la bretelle Brayé - Bourg-et-Comin et un bataillon à St Mard. Le 333ème poussera un bataillon de Dhuizel sur la tête de pont de Pargnan et fera avancer un bataillon de Vauxtin sur Dhuizel; le bataillon de Viel-Arcy restera en place.

Cet ordre, donné par la division pour exécution immédiate, nous prive de trois bataillons au profit de la 22ème D.I. Il part de notre P.C. à 5h 15.

De plus: 5h 45. Ordre au 252ème: le 333ème pousse un bataillon sur la rive nord de l'Aisne pour tenir la tête de pont de Pargnan; le 214ème envoie deux bataillons destinés à tenir la bretelle Brayé - Bourg-et-Comin. Viel-Arcy est toujours tenu par le 333ème. La mission du 252ème reste la même.

Trois fuyards des régiments en ligne nous sont amenés. Ils nous disent que les Boches ont attaqué et pris les premières lignes; ils ont fui. C'est tout ce qu'ils peuvent dire. Le brouillard est intense; on ne peut pas voir au loin.

8h 30. La canonnade s'apaise. Nous ne savons pas ce qui se passe.

9h 15. Un bataillon du 252ème et une compagnie du génie sont dirigés sur Bourg-et-Comin pour construire une tête de pont sur l'Aisne en se reliant à droite avec le 333ème, qui tient la tête de pont de Pargnan, et à gauche avec le bataillon du 214ème tenant la bretelle Brayé - Bourg-et-Comin. Tenir ferme, coûte que coûte, les passages du canal et de l'Aisne entre Cys-la-Commune et Paissy.

Le colonel commandant l'I.D. prend le commandement de toute l'infanterie engagée aussi bien au nord qu'au sud de l'Aisne. Lui envoyer des renseignements fréquents.

10h. Nous n'avons aucun renseignement sur la situation. Quelques obus sur les routes. Il y a des fuyards. Nous ne savons pas ce que deviennent nos bataillons qui font mouvement.

Nous envoyons aux chefs de bataillons commandant les têtes de ponts l'ordre de constituer des barrages de police aux ponts pour arrêter les isolés se repliant sans ordre.

10h 5. Le général donne l'ordre de défendre coûte que coûte les passages du canal et de l'Aisne et d'en assurer la défense par des concentrations de mitrailleuses. Les bataillons de tête doivent se considérer comme étant en première ligne.

10h 45. Nous apprenons la prise par les Allemands du pont d'Euilly-Pargnan et du pont de Viel-Arcy.

Même heure. Ordre au colonel Bruno du 252ème: Les Boches ont pris le pont d'Euilly, l'artillerie concentre ses feux sur ce point. Reprendre le pont à tout prix et immédiatement. Y employer le bataillon Dangreaux et, au besoin, le bataillon Engles.

11h. Aux trois régiments: Il faut à tout prix tenir les ponts sur le canal et l'Aisne. Si le Boche a réussi à s'emparer du pont, il faut monter une attaque immédiate et le reprendre en demandant l'appui de l'artillerie.

11h 10. Nous montons une concentration de feux sur le pont d'Euilly.

11h 20. Au colonel Madamet: Le pont de Pont-Arcy serait aux mains des Allemands. Le reprendre avec l'appui de l'artillerie du groupe d'appui. Il est absolument indispensable de reprendre les ponts du canal. Donnez des ordres fermes pour reprendre les ponts perdus.

11h 30. L'artillerie de campagne tire.

11h 50. Nous rendons compte à la division: „D'après les renseignements que j'ai, le 214ème et le 333ème tiennent sur leurs positions. Seul le 252ème s'est replié au sud du canal. Le bataillon Laure serait en liaison avec le bataillon Dangreaux. Je réitère au colonel Bruno de faire une contre-attaque avec le bataillon Engles pour rejeter les Boches au-delà du canal.

Il est nécessaire que l'artillerie prenne sous ses feux les différents points de passage entre Pont-Arcy et Euilly. Je suis sans nouvelle du bataillon Faure qui avait été envoyé au-delà du canal.“

En même temps, Quillet m'envoie en auto porter au colonel Bruno, à Longueval, l'ordre de contre-attaquer.

Je pars dans la Ford et, au milieu des obus qui tombent dru sur la route, je me rends à Longueval, marmite également, et y trouve l'E.M. du 252ème, auquel je transmets les ordres.

La situation est confuse, on ne sait pas trop ce qui se passe en avant. En rentrant, je reçois des coups de fusil et de mitrailleuse. C'est à penser que les Allemands ne sont pas loin. Je rejoins tout de même la Cour des Moines.

Une attaque est montée pour 14h.

Le colonel Bruno signale qu'il ne peut se couvrir qu'imparfaitement à droite et que les Boches s'infiltreront sur son flanc droit vers Longueval. Il est urgent d'obtenir une protection efficace sur notre flanc droit, au moyen des troupes disponibles.

Nous le signalons à la D.I.

Ordre à l'artillerie divisionnaire et au colonel Bruno: „A l'heure H = 14h, le commandant Bruno commandant le 252ème prononcera une attaque pour reprendre Villers-en-Prayères et le pont d'Euilly. L'artillerie fera préparer cette attaque en prenant sous son feu les deux ponts sur le canal et le village de Villers“.

L'attaque ne peut avoir lieu.

14h 20. Renseignements: l'ennemi s'infiltrer du côté du 252e. Le colonel Madamet signale un léger recul boche vers Viel-Arcy.

15h. Les Boches traversent le canal sur une passerelle à 150m à l'est du pont de Chavonne.

15h 35. Au colonel Bruno: „L'ordre est toujours de tenir sur le canal, en vous couvrant à droite. Il faut tenir là coûte que coûte et prendre les dispositions qui vous permettent de remplir votre mission dans ce but.

Le 333ème et le 214ème se trouvent à notre gauche. Je n'ai pas de réserve à vous donner. Constituez-en vous-même et exigez qu'on fasse l'effort nécessaire. J'ai un dépôt de munitions à mon P.C. Je vous prie de vous relier téléphoniquement avec moi. Je suis relié avec les autres colonels. Le génie a dû construire une ligne“.

15h 45. Au colonel Bruno: „Tenez ferme, on m'annonce des renforts“.

A la jumelle, nous essayons de suivre le combat, mais on ne voit rien.

Tout à coup, nous apercevons sur la croupe qui domine Viel-Arcy, à 2.000m de nous, des troupes marchant par bonds vers l'ouest. Nous regardons attentivement, car on voit à peine ces gens, et nous pensons que ce sont des Français. Les artilleurs prétendent que ce sont des Allemands. Les avis sont partagés. On n'ose pas tirer. Ce sont en réalité des Allemands qui sont presque à notre hauteur. L'artillerie les prend sous son feu.

L'ennemi gagne de tous côtés. Longueval est débordé.

Vers 16h 30, la ferme des Moines est prise sous un violent bombardement d'artillerie lourde. Tout saute autour de nous, et c'est un miracle que nous ne soyons pas tous tués. Les murs s'écroulent. Nous nous réfugions dans la cave, mais l'abri est précaire et nous devons bientôt déménager notre P.C. et nous replier en arrière.

Entre deux rafales, je bondis hors de la cave et rejoins le reste de l'E.M. et le colonel qui est déjà parti. Les rafales de mitrailleuses crépitent de tous côtés. Les balles tombent autour de nous.

Nous pensons aux habitants de Moulin-de-Bas, qui sont en dessous de nous et qui doivent s'être sauvés au dernier moment. Nous voyons passer deux pauvres femmes de Dhuizel qui ont été blessées par les obus, elles sont portées par des brancardiers du régiment.

Les civils fuient éperdus, emportant leurs hardes.

A 17h 45, le colonel Quillet transmet l'ordre de retraite en combattant pied à pied. Le 214ème doit se retirer sur Braine, le 333ème sur Courcelles, le 252ème sur Paars. On défendra les ponts de la Vesle. Les troupes sont réduites à 3 à 400 hommes par régiment et n'ont plus de munitions.

Nous nous trouvons sur la route de Vauxtin à Courcelles. Nous avons conservé la voiture Ford et y faisons installer une mitrailleuse. Nous restons sur le plateau, tâchant d'aiguiller les hommes et de les grouper. Les balles et les obus pleuvent.

Les cavaliers allemands commencent à paraître sur le plateau, mais notre feu les fait disparaître. Nous descendons sur la grand-route, et trouvons là des colonnes interminables de convois d'artillerie, des voitures de toutes sortes, se portant vers le pont de Limey pour y passer la Vesle. Il n'y a pas toutefois d'affolement.

Le colonel avise un chef de bataillon de territoriale et lui prescrit de s'établir avec son bataillon au nord de la route, à hauteur du pont, et de tenir dans cette situation pour permettre aux convois qui défilent de passer le pont et de n'être pas pris par l'ennemi.

Le chef de bataillon fait mine de se porter sur ces positions, mais quand nous revenons une heure après, il n'y a plus personne.

Les avions ennemis survolent nos colonnes et lancent des bombes, en particulier sur le pont de la Vesle. Ils tirent également à la mitrailleuse sur les troupes et les convois.

Nous rencontrons le général de Galembert. Ses ordres sont: tenir sur les hauteurs au nord de la Vesle; mais c'est impossible. Le colonel et nous, nous rassemblons tous les éléments qui se replient, fractions décimées, isolées, compagnies fantômes, pour défendre le pont de Courcelles. Malheureusement, personne n'a plus de cartouches.

Vers 19h, les Allemands arrivent et commencent une vigoureuse préparation d'artillerie sur le pont de Courcelles.

Nous traversons alors le pont et le passage à niveau sous des rafales d'obus. La route est longée de cadavres de chevaux et de voitures renversées.

Cependant, nous atteignons Limey, toujours sous les obus. Les troupes sont disposées le long de la Vesle, mais sous la violence du bombardement et la pression d'une infanterie allemande très nombreuse, elles se replient sur Limey.

Nous rendons compte à la D.I.: „Colonel Madamet à Limey et abords avec 200 hommes; il n'a pas pu tenir jusqu'à la nuit à Courcelles.

En arrière de Limey, l'escadron divisionnaire (40 carabines) et la compagnie du génie. Le 252ème se reforme à Mont-Notre-Dame (300 hommes).

214ème pas de nouvelles.

Plus de munitions d'infanterie, très peu pour l'artillerie.

Il y a lieu de donner des ordres au C.I.D. s'il est encore à Chéry-Chartreuse“.

Vers 8h du soir, les Allemands atteignent les lisières de Limey, défendues par quelques hommes du 333e. Nous voilà en première ligne, à la merci du moindre coup de main.

Pendant toute la nuit, nous tenons ainsi dans le village.

28 mai

En retraite.

Vers 3h, nous nous portons à Cerseuil, où je dors pendant une heure sur une table.

A 4h nous apprenons que les Allemands sont entrés à Limey. Le colonel Quillet donne au capitaine de la Touche, commandant l'escadron divisionnaire l'ordre d'aller se rendre compte de l'occupation de Limey et de le reprendre s'il est aux mains des Allemands.

L'escadron se forme; un peloton en pointe, précédé de deux cavaliers éclaireurs qui vont recevoir les premiers coups de fusil.

Les deux cavaliers ont le mousqueton en travers de la selle. Ils vont au-devant des balles, leur attention tendue. Eh bien, en passant devant le colonel commandant l'I.D., ces deux cavaliers présentent le mousqueton en mettant la crosse sur la cuisse, comme à la parade, et disparaissent au trot, vers Limey, et les Allemands.

Le peloton d'avant-garde est passé, dans un ordre parfait, puis le gros de l'escadron, les hommes, calmes et droits sur leurs selles. C'est admirable.

Cinq minutes après, ils tomberont sous les balles.

Nous apprenons que le fils du colonel a été blessé; un cavalier l'a vu, à pied, un revolver à la main. Il avait reçu une balle dans la cuisse. Nous n'en savons pas plus.

L'escadron n'a pu rien faire; il s'est replié.

L'ennemi approche de Cerseuil. Nous mettons notre personnel avec les chasseurs de l'escadron pour tenir les lisières du village. Les balles sifflent de toute part. Nous sommes obligés de nous replier vers Lesges, par la route.

Le 214ème occupe les abords de la ferme le Siège; le 333ème occupe Lesges en liaison avec un régiment territorial.

Les 42ème et 13ème divisions doivent contre-attaquer pendant la matinée. Nous restons de longues heures au carrefour des routes Cerseuil-Lesges, avec l'escadron divisionnaire et une centaine d'hommes du 333e.

Ce qui reste du 214ème est à notre hauteur à gauche. Le 144ème territorial est également déployé. L'ennemi, après avoir été mordant au début de la matinée, est actuellement arrêté; nous pouvons faire distribuer quelques cartouches prélevées sur les territoriaux. Les hommes sont très fatigués.

9h 20. Nous apercevons les Boches qui occupent la crête devant nous. Pas de canon. Les avions volent très bas et nous mitraillent.

A 11h 45, nous sommes dépassés par des troupes fraîches, qui prennent la bataille à leur compte. Nous recevons l'ordre de nous replier sur Arcy-Ste-Restitue. Nous donnons dans ce sens des ordres aux trois régiments.

Le colonel Bruno et son E.M. ont disparu. Ils sont sans doute prisonniers.

Le colonel Quillet n'a pas de nouvelles de son fils; il est inquiet.

13h 30. Nous sommes à Arcy-Ste-Restitue, où nous allons pouvoir peut-être dormir. Les Boches ne sont pas loin.

Près de la ligne que nous occupions ce matin se trouve une belle position avec fils de fer. Peut-être pourra-t-on y arrêter l'avance ennemie.

Les pauvres civils fuient vers l'ouest, c'est navrant!

Nous passons la nuit à Arcy. Obus sur le village.

Les colonels ont avec eux 2 à 300 hommes.

29 mai

A 8h 30, l'I.D. reçoit l'ordre de se porter à Armentières. La division doit se rassembler dans les environs de cette localité.

Nous croisons une grande quantité de troupes montant à la rescousse, des gros canons, de l'artillerie, des convois, toute espèce de régiments. Tout cela arrive à grand train.

Nous apprenons que Dubreuil est tué, Sahuc grièvement blessé et disparu, Giraud disparu.

J'écris à Ninette sur un coin de cheminée, le colonel écrit également chez lui, accroupi sur une table. Martigny entre et s'écrie:

- Ah, ces lettres! C'est fantastique que vous écriviez dans des circonstances pareilles.

Nous retraits, le soir, sur Epaux-Bézu. Nous passons une bonne nuit réparatrice dans le château de ce village.

Le commandant garde nos débris, au cas que l'on en ait encore besoin.

30 mai

Nous nous portons sur Montreuil-aux-Lions.

Nous ne savons rien de la situation générale, sauf quelques tuyaux plus ou moins mauvais auxquels nous ne croyons pas.

Mon souvenir se porte à Béziers. la naissance de notre petit a-t-elle eu lieu? Je ne sais toujours rien et m'inquiète beaucoup.

Nous avons déjeuné dans une maison où il n'y avait plus qu'un brave vieux qui y est resté pour la garder.

Notre voiture tombe en panne. Nous avons dû nous faire remorquer. Les routes sont encombrées de toutes espèces de voitures qui montent au front ou en descendent. C'est un méli-mélo indescriptible.

19h 35. Je suis allé faire une prière dans l'église du village, pour Ninette, notre petit et pour remercier Dieu de m'avoir protégé.

31 mai

Je reçois une lettre de Béziers du 26. Ce jour-là, rien encore, mais depuis, que s'est-il passé?

Nous sommes partis ce matin à 3h. Nous sommes tombés sur des convois automobiles amenant des troupes, dans un nuage de poussière et d'essence très désagréable. Les yeux en piquent encore.

Les émigrés fuient toujours, c'est un spectacle navrant. Des femmes poussent devant elles des voitures d'enfants, contenant parfois de mignons bébés aux yeux étonnés; des vieilles poussant des brouettes pleines d'objets; les enfants portent chacun leur part de ce qu'on a pu emporter du linge de famille. On est obligé de se retenir pour ne pas éclater en sanglots.

Une femme est venue demander au colonel s'il lui conseillait de partir ou de rester; elle attend un bébé d'un moment à l'autre. Que de misères et de larmes.

Dans les villages, ceux qui ne sont pas partis sont sur le pas des portes, regardant ce qui se passe, interrogeant du regard, essayant de deviner, espoir ou désespoir, dans les yeux des soldats. Ils se demandent s'ils vont ou non partir. C'est dur de quitter son chez-soi, d'autant que, quand ces malheureux sont partis, la troupe prend dans les maisons ce dont elle croit avoir besoin. C'est honteux, c'est désolant, et pourtant, il faut avouer qu'il en est ainsi. Il est vrai que si le Boche arrive, il prendra tout.

Ce matin, une sœur de charité est venue me trouver toute en pleurs pour me demander si je pouvais lui prêter une voiture pour apporter à la gare les malades paralytiques. Elle vient d'évacuer un hospice, mais les camions n'ont pas pu apporter les malades jusqu'ici. Or, il y a un train à la gare.

Pauvre sœur, j'étais navré de ne pas pouvoir lui rendre ce service; nous n'avons que la petite Ford et Quillet en est très jaloux.

La sœur repart la mort dans l'âme, quand Quillet descend, et je lui demande l'auto. Il dit d'abord non; j'insiste, il n'y a que cinq minutes de trajet. Enfin il consent. Je me rends triomphant auprès de la bonne sœur; je prends dans mes bras les trois pauvres vieux paralytiques et nous les transportons à la gare. Quelle joie dans les yeux de ces pauvres malades. Les braves sœurs m'auraient embrassé si elles avaient osé.

Nos hommes sont complètement éreintés, ces combats, ces marches, le manque de sommeil et de nourriture les ont réduits en loques humaines. Ils marchent comme des automates, l'air abruti. Depuis hier, ils ont fait 50 kilomètres.

Ce soir, nous espérions avoir du pain, mais il n'est pas arrivé. On vit comme on peut.

1^{er} juin

J'ai dormi comme une bûche, aussi, ce matin, je suis bien mieux. Nos hommes sont morts de sommeil; quand une unité s'arrête, les hommes tombent sur la route et s'endorment immédiatement. Hier soir, nous avons toutefois eu les distributions.

Le colonel Quillet a reçu ce matin à 4h la visite d'un général qui est venu lui dire qu'il remplacerait le général Galembert. Ce pauvre général aura donc été limogé rapidement.

Le colonel Bruno et le commandant Daguilanes, son adjoint, ont été tués tous deux par des mitrailleuses. Le capitaine de Bouille a également été tué. Que de camarades disparus. L'ordonnance de Bouille m'a remis ce soir une pellicule photographique nous représentant tous deux à cheval; il l'a retrouvée sur son corps. Je la garderai en souvenir.

Je ne sais rien encore de la naissance. Que se passe-t-il?

Nous séjournons à Sablonnières.

18h. J'apprends ce soir la naissance de notre petite Marie-Magdeleine. Je sais que tout s'est bien passé. Je suis très content. Je fais partir un télégramme; je pense qu'il arrivera.

On critique la façon dont la division s'est comportée. On limoge le général de Galembert. Après tous les sacrifices que nous avons subis, ce n'est pas juste.

L'ordre de détacher trois bataillons en pleine bataille au nord de l'Aisne, la prise de position en pleine nuit sur un terrain inconnu, le brouillard qui empêchait toute visibilité en l'absence de tout renseignement sur l'avant, et surtout la masse d'Allemands qui ont déferlé sur nous sont cause de ce désastre.

2^e juin

Les permissions sont, bien entendu, supprimées. Je ne pourrai donc aller de longtemps voir ma petite Marie-Madeleine. Quelle déception.

Nous gardons les ponts sur la Marne, dans le cas où les Allemands arriveraient jusque là. Les petits villages sont vides d'habitants, les soldats y circulent, élevant des barricades, minant les ponts. Nous sommes passés à Pavant, où j'ai vu la fabrique de boutons de M. Lucas. Elle est fermée depuis quelques jours. Nous sommes rentrés par la Ferté-sous-Jouarre à Hautevilliers.

Nous reformons nos unités, mais celles-ci sont dispersées et ce n'est pas commode à réaliser. Nous recomplétons surtout nos canons, car nous avons perdu une grande partie des nôtres.

3^e juin

Pas bougé aujourd'hui. Nuit calme. On n'entend le canon que très faiblement. Le front paraît se stabiliser.

Tout le monde est indigné qu'on ait limogé le général de Galembert, il ne le méritait pas. Quand on colle une division, en pleine nuit, sur 12 kilomètres de front et qu'elle est attaquée par des masses boches, il est impossible de tenir, d'autant plus que nous avons été débordés par notre droite.

4 juin

Nous pensons être reportés en arrière, mais nous ne le savons pas encore positivement. Nous restons en attendant à Hautevilliers. Tournée en auto pour visiter la garde des ponts de la Marne. Tout est calme. Temps splendide.

Nous avons pu récupérer notre pauvre 214ème. Ce régiment se bat depuis une semaine entière sans discontinuer. Ces braves gens sont harassés de fatigue, pas lavés, pouilleux. Ce qui a été le plus dur pour eux, c'est un jour où, après les combats, on les ramenait en arrière, exténués; un général les rencontre, alors qu'ils faisaient une grand-halte près d'un bois, et les ramène au feu, à 10 km de là. Ils y sont revenus sans grincer; ils se sont battus comme des lions.

J'ai vu Noiro, un grand cuirassier de ma promotion, son unité vient relever quelqu'une des nôtres.

Le 214ème avait près de lui des Américains qui se sont très bien battus, creusant des tranchées, se camouflant de feuillage, se glissant dans les blés. On voit que la guerre leur fait plaisir.

Nous recevons l'ordre de partir ce soir. Nos unités sont relevées. Nos chevaux sont partis par la route; nous suivrons en auto vers 20h.

5 juin

Hier soir, l'ordre de partir n'est pas arrivé, aussi sommes-nous restés à Hautevilliers. Nous nous sommes couchés à minuit et à 5h nous étions debout.

Partis de bonne heure en voiture dans un paysage ravissant, aux bords de la Marne. Nous sommes arrivés dans un magnifique château Louis XIII où nous aurions dû coucher hier soir. Notre personnel y était déjà. C'est une vaste bâtisse en fer à cheval, entourée de fossés avec ponts sur les douves, grands salons anciens, vaste salle à manger avec meubles du temps, panneaux et gravures anciennes remarquables.

Ce château est celui de Réveillon, appartenant à Mme Madeleine, le peintre très connu. Nous sommes allés faire une visite à la maîtresse du lieu, vieille dame cassée, et à sa fille, âgée de 45 ans environ.

Nous avons préparé les ordres pour le mouvement d'aujourd'hui et sommes allés les porter aux différents corps. Nous avons fait 40 kilomètres dans un paysage ravissant.

Nous sommes rentrés pour déjeuner, puis je suis parti à cheval pour „faire“ le logement à Villenauxe, où nous devons séjourner définitivement.

Je suis très bien installé dans un grand chef-lieu de canton; je loge chez l'horloger. Nous sommes près de Provins.

6 juin

Le colonel Hutin, commandant du 214ème, rentre de permission. Quelle désolation pour lui de retrouver son régiment dans l'état où il est après les combats! Il l'avait laissé si beau en partant chez lui.

Nous apprenons qu'on va dissoudre la division. Tout le monde est énervé et un peu démoralisé. Nous ne savons pas ce qu'on va faire de nous.

Notre village possède une église splendide, je viens de l'admirer un gros moment. On la croirait toute en or; en effet, les mousses et les lichens recouvrent presque complètement les vieilles pierres et le soleil couchant, éclairant de ses derniers rayons ce bel édifice, le dore complètement. Les corneilles tournoient en croissant autour du clocher.

Je reçois une lettre du général Laperrine. Il se sépare de Gauthier; ce dernier prend un escadron de spahis.

7 juin

Toujours rien de précis pour notre E.M. Demain, le 252ème nous quitte pour être dissous. Les hommes sont envoyés en renfort dans d'autres régiments.

Le 214ème est aussi dissous. Quel cafard, et par une si belle journée. Le colonel Hutin pleure.

Je suis sorti avec Elastique qui est superbe.

8 juin

Je reçois une foule de lettres égarées pendant la bataille. J'en ai du 24 et 30 mai, du 5 juin.

Quel affreux moment à passer; dire adieu aux braves amis qui nous quittent. Nous avons tous le cœur serré. Adieu Hutin, d'Arbaumont, Canguillem, c'est navrant.

Le colonel m'a donné une citation pour ma conduite au cours des derniers combats. J'en suis d'autant plus content que cette citation me donne deux jours de plus de permission.

Je pense à ma chère fille que je n'ai pas vue encore. Comme il me tarde de la voir.

9 juin

Nous sommes allés passer les débris du 252ème à une autre division. Quels adieux! Chacun avait les larmes aux yeux. Nos pauvres coquelicots! (Le coquelicot est l'emblème du 252ème.) Les hommes en avaient mis partout, au bout de leurs fusils, sur la poitrine, sur les harnachements. Ils ont défilé tout à fait épatants.

Nous avons assisté à une messe en mémoire des morts de la D.I. L'abbé Gérard a fait un discours qui a fait verser des larmes sur nos pauvres disparus.

Nous embarquons pour aller rejoindre deux régiments de Noirs américains qui vont remplacer nos deux régiments dissous. Quel amalgame!

Chacun a bien vieilli dans ces épreuves. Le colonel Madamet a les cheveux tout blancs. Son régiment, toutefois, reste avec nous. J'ai vu le petit sous-lieutenant Reille, de l'escadron de chasseurs, fils du député du Tarn, un charmant jeune homme de vingt ans.

10 juin

Nous parcourons 150km en auto dans la journée pour nous rendre à Rarécourt; Juge et moi, dans une bonne limousine, Quillet a préféré s'y rendre avec la Ford.

En route, nous avons rencontré des Français, bien entendu, des Anglais, des Américains blancs et noirs, des Portugais, des Italiens en quantité, des Annamites, des Kabyles, des Sénégalais et même des Chinois! J'en oublie certainement.

Nous sommes passés par Vitry, souvenir de 1914.

Les hommes de la division suivaient dans d'interminables files de camions. Je revois la forêt d'Argonne, vue il y a quatre ans, au début de la guerre.

En arrivant, on nous a collé un ordre de relève dans le plus pur italien, auquel nous n'avons rien compris. Nous allons relever une division italienne dans un secteur calme.

Après cette énorme étape, notre repas du soir est prêt. Nous avons des cuisiniers épatants.

Nous avons assisté ce soir à l'enterrement d'un commandant italien; le cheval du commandant suivait le cortège, drapé de noir. Il y avait des généraux français et italiens. Grand décorum.

Nos Noirs américains arrivent. Ce sont de beaux gaillards, tous jeunes; ils paraissent bien.

Quinze jours que ma petite fille est née.

11 juin

Nous sommes allés visiter le secteur que nous devons occuper. Nous avons trouvé au P.C. de bons Italiens extrêmement aimables. Nous nous sommes compris à peu près. Nous avons traversé ces bois autour d'Avocourt que j'ai parcourus au début de la guerre à la tête de mes chasseurs.

La paperasserie a repris ses droits après la bataille. Nous sommes débordés. Nous demandons aux officiers italiens s'ils en ont autant que nous. Réponse:

- Je vous crois.

Dans toutes les armées c'est la même chose.

Le colonel de l'un des régiments américains qui nous est affecté est arrivé. Il commande le 371ème R.I.U.S.A. Il est grand, de physionomie agréable, âgé d'une quarantaine d'années. Il ne parle pas du tout le français; on est obligé de traduire.

Les chevaux, qui font route par voie de terre, ne sont pas encore arrivés.

Le secteur est très calme, on n'entend presque jamais le canon.

14 juin

Je suis très grippé, à peu près aphone et un peu fiévreux. Je suis allé tout de même en auto au P.C. de la ferme Berthramé. Il est établi sous de grands arbres, à flanc de coteau. Nous n'y craignons pas trop les gaz qui descendent.

Les Italiens sont partis, nous laissant seulement un capitaine qui nous passe les consignes.

Nous avons l'électricité dans les abris. Elle s'éteint à 22h.

Malgré ma grippe et la pluie, je suis allé à l'observatoire, non loin du P.C.

16^{juin}

Dimanche. Messe dehors, sous les arbres. C'est impressionnant. Il n'y avait comme chants que ceux de la multitude d'oiseaux qui habitent nos arbres et, j'oubliais, la voix d'un gros canon allemand qui, à peu près chaque minute, envoyait un obus qui passait au-dessus de nos têtes pour aller éclater 4 km en arrière.

J'ai préparé mes dossiers.

Il fait froid, on se croirait en automne. J'ai une chambre très agréable, garnie de papier goudronné, ce qui atténue l'humidité.

Notre secteur est actuellement très calme, mais il a été à maintes reprises le théâtre de violents combats. En effet, il comprend depuis la rive gauche de l'Aisne, à l'ouest de laquelle se trouve la forêt d'Argonne, la crête de Vauquois, qui a été si disputée, plus à l'est, les bois de Cheppy, et à notre droite Avocourt et les bois d'Avocourt et de Malencourt. J'ai couché à Avocourt en 1914, le 12 août, alors que nous montions en ligne vers le nord.

18^{juin}

Cette nuit vers 3h, alerte. Le canon tapait dur. Comme c'est moi qui ai le téléphone, j'ai demandé ce qui se passait. Un simple coup de main allemand, me dit la première ligne. Une demi-heure après, le secteur avait repris son calme.

Nous apprenons que les Boches ont attaqué avec 80 hommes, mais ils ont laissé trois officiers et sept hommes entre nos mains. Les Allemands se sont aperçus de la relève et ont voulu voir ceux qu'ils avaient actuellement devant eux, mais ils sont tombés sur un bec.

Visite au secteur à 6h. Arrivés à la lisière d'un bois, nous apercevons des fils de fer barbelés tout embrouillés et une tranchée. Nous traversons tranchée et fils de fer pour atteindre la plaine et voir le terrain. Nous ouvrons donc la carte pour nous orienter.

Nous étions là depuis dix minutes quand, tout à coup, nous entendons le sifflement caractéristique d'un obus et l'explosion tout près de nous. Les Boches nous avaient vus et nous envoyaient une rafale, puis une deuxième.

Nous avons regagné promptement le bois, mais il fallait repasser le réseau. Je passe, mais le colonel reste accroché au barbelé par le fond de sa culotte, il tire et déchire un bon coin du drap bleu. Nous le retirons de là et partons ensuite pour nous écarter de la zone bombardée. Je voyais devant moi le colonel, arborant un caleçon blanc que l'on apercevait dans le triangle arraché:

- Heureusement que ça ne vous a pas déchiré le caleçon.

Il ne s'est pas fâché.

19^{juin}

Je suis très content, les permissions sont rétablies. J'ai espoir de voir bientôt notre petite fille.

Le téléphone a beaucoup marché. Vers 4h, on nous a téléphoné qu'on a fait des prisonniers. En effet, un moment après, on nous confirme qu'on a chipé

sept Boches, dont un officier et un sous-officier. Ils avaient pénétré dans nos tranchées de première ligne pour nous prendre quelques hommes; seulement ils se sont perdus à travers les tranchées, les fils de fer et sont tombés contre nos abris, dont ils ont tué la sentinelle, mais les nôtres sont arrivés et ont tapé dans le tas. Les Allemands se sont rendus. Deux ont été tués. Vers 7h, on les a amenés, l'officier d'abord, une tête carrée bien caractéristique. Les hommes sont arrivés ensuite. Ils étaient très jeunes, d'une classe récente.

Vient d'arriver à notre E.M. un officier interprète d'anglais, le lieutenant Spéry.

21 juin

Nos régiments américains arrivent. Nous causons avec les officiers, mais ce n'est pas commode de s'entendre avec eux.

Nous sommes passés par des chemins affreux, je pensais qu'on allait y laisser la Ford, mais elle est passée quand même.

23 juin

Je pars en permission. Je couche à Vraincourt. Quel bonheur de voir enfin ma petite fille et sa maman.

1^{er} juillet

Retour de Toulouse à Paris, où je couche.

4 juillet

P.C. Berthramé. Alerte. On expédie tous les bagages sur l'arrière; on craint une attaque.

5 juillet

Gros travail d'E.M. Il faut tout faire traduire, c'est très long.

6 juillet

Service de nuit; j'ai couché tout habillé dans le bureau. Coups de téléphone, planton, courrier, rien n'a manqué.

8 juillet

Nous sommes toujours en état d'alerte et attendons d'un moment à l'autre d'être attaqués. Aussi ne dormons-nous que d'un œil, prêts à nous réveiller au premier coup de canon. Ce premier coup de canon n'est pas arrivé encore.

Je suis allé voir les officiers téléphonistes américains. Ils sont surmenés. On leur explique tout en même temps. La guerre est bien compliquée pour eux qui tombent tout d'un coup dans le bain. Toutefois, ils admettent bien qu'on leur donne des indications, ce que n'ont jamais supporté les Anglais.

10 juillet

Nous faisons une émission de gaz sur les Boches. Toute la nuit le canon a tonné.

Avec le colonel, nous travaillons sur les photos des lignes adverses.

12 juillet

Je conduis un général dans le secteur, mais connaissant mal les tranchées et les boyaux, je ne l'ai pas conduit où il voulait. S'en sera-t-il aperçu?

Le calme revient. On ne craint plus l'attaque. Le secteur est calme, mais il en est toujours ainsi avant les offensives.

Nous sommes allés voir le colonel Miles du 37ème R.I.U.S. Bonne tête de Yankee. Ses hommes font des progrès tous les jours.

14 juillet

Nous avons passé la nuit en alerte au P.C. Tout a été calme, toutefois, nous obliquons à droite et prenons un autre P.C.

En l'honneur du 14 juillet, le colonel Quillet a été invité à déjeuner à la division avec les deux colonels américains et le colonel Madamet. Le deuxième colonel américain, qui commande le 371ème s'appelle Tiups.

Partis à 19h, nous sommes allés coucher à Bethelainville, village aux trois quarts démoli où, toutefois, nous avons pu nous caser à peu près. J'ai une couchette avec une paille garnie de vieille paille qui sent mauvais. Quillet couche dans la sacristie.

15 juillet

Quand je me suis réveillé, j'ai entendu une canonnade terrible vers l'ouest. Il paraît que les Allemands ont attaqué sur un grand front. On dit que tout va bien et qu'ils n'ont pas pu pénétrer très loin dans nos lignes. On résiste sur les premières positions.

Visite du nouveau secteur, plus rapproché de la Meuse et de Verdun. Nous sommes allés à la fameuse cote 304, que je ne connaissais pas. Ce coin n'a rien perdu de son horreur. Plus un arbre, plus une haie. Le terrain est bouleversé par des millions d'obus qui y sont tombés. Ça sent encore le cadavre à plein nez. On s'est terriblement battu pour défendre et reprendre ce point stratégique.

16 juillet

Il a été nécessaire de descendre à la cave cette nuit. De minute en minute les obus tombaient plus près de nous. Nous sommes ainsi restés debout jusqu'à 3h ½ du matin.

Tout à l'heure, l'officier de renseignements du 371 RIUS est venu. Je lui ai expliqué la façon dont je procédais pour étudier mon secteur et faire un dossier de renseignements sur l'ennemi. Il a trouvé cela très bien et va travailler dans ce sens. Cet officier est très intelligent, c'est un employé de banque de New York, nommé Walsh.

Le fils du colonel Quillet est rentré, guéri de sa blessure.

18 juillet

De service cette nuit. J'ai eu de la peine à m'endormir, on ne voulait pas me laisser tranquille; plis, ordres, téléphone m'ont tenu éveillé. Puis un orage terrible est survenu: tonnerre, vent, pluie.

L'attaque boche en Champagne n'a pas, paraît-il, fait de progrès; la canonnade y continue.

On nous annonce une grande contre-attaque, qui nous aurait permis de reprendre du terrain, vers Oulchy-le-Château. Nous serions arrivés au sud de Soissons, à 2km de la ville. Ce serait le général Mangin qui aurait attaqué. Nous sommes dans la joie. Sales Boches, parviendrons-nous à les avoir?

Promenade à cheval dans les bois.

21h. On confirme notre victoire. Nous trouvons cela tellement étonnant, après cette série de revers, que nous ne voulons pas y croire.

19 juillet

Le communiqué arrive. Nous déchantons. Nous avons moins avancé qu'on n'avait dit; les Boches ont dû contre-attaquer.

Les Allemands ont brûlé ce matin une de nos saucisses. Ce soir, il y en a une autre à la même place.

20 juillet

Nous venons de lire le communiqué allemand. Il est loin d'être triomphant. Ils disent qu'ils ont retiré leurs troupes du sud de la Marne.

Visite au secteur d'Avocourt. Nous trouvons un commandant américain très sympathique, grand commerçant à New York; il aime beaucoup la France.

Nous continuons sur le plateau que j'ai parcouru à cheval en 1914, alors que nous nous portions sur la frontière.

Quel changement! Ces beaux champs, ces vergers, ces villages ont disparu. Il n'y a plus que des terrains bouleversés par les obus, des tranchées, des fils de fer. On dirait qu'une immense charrue est passée par là. Je galopais en tête du peloton. Les paysans nous admiraient. Voici l'endroit où un soldat de la coloniale m'a mis en joue, alors que je n'avais pas entendu son „Halte là!“

Le village est méconnaissable. Nous continuons vers le bois d'Avocourt en pleine vue des Boches. Quillet, qui critique les autres, est plus imprudent qu'eux.

J'ai photographié un beau Nègre qui s'étirait au soleil. Comme il a vu mon mouvement, il a dit d'un ton presque suppliant: „No good!“ d'une façon tellement comique que nous avons bien ri.

En première ligne, nous avons trouvé un capitaine au nom bien français „Lescene“. Le major s'appelle Greenougt. Le colonel Miles n'était pas à son P.C. Nous y avons trouvé le lieutenant-colonel Brombilla, d'origine espagnole, petit, taille pincée, œil noir. Ils sont tous d'une amabilité courtoise et très sympathiques. Ils comprennent très bien toutes les questions tactiques. Ils formeront une armée parfaite, avec le temps et la pratique.

21 juillet

Dimanche. L'abbé Lassale, de Toulouse, a dit la messe ce matin dans l'église de Bethelainville; elle a eu lieu dans un bas-côté qui a été un peu épargné; on l'a rafistolé avec des planches et des toiles de camouflage. L'autel était à peu près intact.

Nous arborons sur la voiture un fanion bleu et blanc (le bleu était la couleur de l'I.D., le rouge étant celle de la division) avec dans le coin un petit drapeau américain.

J'apprends que Ninette et Mady partent pour la Salvetat.

Nos succès continuent sur Château-Thierry.

Nous avons des nouvelles de certains de nos amis du 252ème. Giraud est blessé et prisonnier, le commandant Daguilanes est prisonnier en Bavière, ainsi que le commandant Hubert du 333e. Aucune nouvelle de Sahuc, on croit qu'il est mort. Dubreuil a été touché devant la maison de Braine que nous occupions.

Un des colonels américains a été changé. Le nouveau s'appelle Putes.

23 juillet

Nous avons visité aujourd'hui le S.R.O.T. et le S.R.S., autrement dit service de renseignement par observation terrestre et service de renseignement par le son. Ils ont pour mission de rassembler tous les renseignements que l'on peut avoir sur l'ennemi et de les mettre à la connaissance des troupes.

Le S.R.S. dispose d'instruments très compliqués et est basé sur des calculs mathématiques très compliqués.

24 juillet

Nous allons assister aux tirs du nouveau canon d'accompagnement „Stockes“. Quelle accumulation de matériel à l'arrière.

26 juillet

Je suis sorti à 6h ½ avec mon brave Elastique. Je l'ai amené dans une prairie où j'ai travaillé mon bon cheval. Il a beaucoup perdu depuis le temps passé, mais il reprend maintenant sa souplesse et son obéissance. Je lui ai fait sauter des haies naturelles qu'il a passées avec son cœur et son entrain habituels.

28 juillet

J'apprends que notre ancien chauffeur, Herlich, qui était passé dans l'aviation, vient d'avoir sa dixième victoire.

29 juillet

Visite au secteur d'Avocourt.

Nous trouvons le village ruiné au point que les rues ressemblent à des champs labourés. Nous allons aux avant-postes qui sont aux lisières du village.

En revenant, nous sommes passés auprès d'un cimetière militaire où il y a malheureusement beaucoup de croix de bois. L'herbe envahit les tombes, le bois des croix est de travers, quelques-unes sont renversées par les obus qui n'épargnent pas ce coin. Les Italiens ont occupé ce secteur et ont érigé près du cimetière deux petits monuments sur le marbre desquels ils ont mis des inscriptions.

Les Américains occupent ce secteur. Nous avons vu le colonel Miles et avons causé aux Noirs par l'intermédiaire de notre interprète. Ils nous ont raconté leurs impressions. Aucun n'est marié.

30 juillet

Agréable déjeuner chez le colonel Madamet du 333ème, toujours charmant.

31 juillet

Hier, Juge a accompagné le colonel à la cote 304. Ils ont aperçu des tibias, des crânes, des souliers d'où des os dépassaient. Il y règne toujours une odeur infecte. Ils ont vu des abris au fond desquels les cadavres sont restés. Sur l'un d'eux, il y avait les noms des officiers et des soldats ainsi ensevelis avec une plaque commémorative: „Saluez et priez“. Quel coin affreux.

Les promotions de capitaine sont parues. Je ne suis pas nommé; d'ailleurs je m'y attendais, ce n'est pas une désillusion.

1^{er} août

Cette nuit, le bombardement m'a réveillé. Je suis sorti devant la porte de mon métro et ai constaté que l'artillerie de notre secteur tirait. Je suis allé au bureau, où Martigny téléphonait déjà.

C'était une affaire sur un secteur voisin. Je me suis recouché.

Un avion français est tombé ce soir. Les deux aviateurs sont carbonisés. J'ai vu leur chute. Pauvres camarades!

Arrivée d'un interprète d'anglais, le jeune Hilleret, cousin du colonel Quillet; il est professeur au lycée de Toulouse.

3 août

Excellent communiqué: Soissons est reprise, progression importante. Les Boches parlent d'une attaque avec un nombre de tanks énorme et de repli sur leurs nouvelles positions. Quand Ludendorf parle ainsi, c'est que ça ne va pas bien.

Il pleut tout le temps, il fait presque froid.

6 août

Vers le soir, nous sommes partis, le colonel et moi, et avons pris au passage le colonel Miles. Il pleuvait à verse. Nous sommes allés ainsi à l'observatoire d'où nous pouvions suivre le coup de main que devaient exécuter les Américains. Nous étions trempés, dessus par la pluie et dessous par la sueur. Tout le scénario habituel des coups de main a eu lieu. Nous avons tout expliqué au colonel Miles; mais malheureusement, le coup de main n'a pas réussi. Nous revenons navrés.

7 août

Visite au secteur. Nous sommes passés par Esne. Notre caporal secrétaire a trois maisons dans ce village. Il y est allé l'autre jour. Il n'a pas pu retrouver l'emplacement de deux d'entre elles. La troisième n'est plus qu'un tas de cailloux.

Dans ce secteur, on aperçoit le profil de la crête de Vauquois. Au début, elle était arrondie. Actuellement, un grand creux sépare le côté allemand du côté français, les mines qui y ont explosé ayant creusé d'énormes excavations. Quant au village de Vauquois, il n'en reste même plus la trace.

9 août

Je fais des réserves de sucre, pour l'apporter à la famille lors des permissions. Les photos de Mady que je reçois font le tour de la table.

11 août

Nous suivons sur la carte les progrès de notre avance. Nous sommes très heureux. Pourvu que nous maintenions nos lignes.

Parcouru à cheval une colline sur laquelle des travailleurs d'un régiment de Noirs américains creusaient une tranchée. Il nous semblait assister à la récolte des cannes à sucre en Virginie, au milieu des esclaves.

13 août

Visite à cheval à Avocourt. Quelle désolation.

14 août

Longue promenade en première ligne. Nous sommes passés, Martigny et moi, par Esne. Ce n'est pas la même destruction qu'à Avocourt. Cette dernière localité est complètement abandonnée, il n'y a plus aucune circulation, ce qui fait que des tas de pierres amoncelées recouvrent les rues, les places; elles sont recouvertes d'herbes.

Esne est encore un endroit fréquenté, habité par la troupe, mais un peu moins détruit; on y voit des carcasses de maisons, les poutres pointent vers le ciel, les charpentes écroulées forment des enchevêtrements inextricables, mais les caves sont encore habitées. Esne donne l'impression d'avoir subi un affreux cataclysme, alors qu'à Avocourt, on voit un anéantissement complet.

Le clocher d'Esne est une ruine remarquable.

Nous avons traversé le champ de bataille où on s'est tellement battu: vieilles munitions traînant sur le sol, cartouches brûlées, vêtements lacérés, tôles trouées, fils de fer tordus. Du bois d'Avocourt, il ne reste plus rien que quelques troncs d'arbres brisés dans les trous d'obus.

Nous apprenons que le colonel Bruno est blessé et prisonnier. Nous en sommes heureux, nous le croyions mort.

15^{août}

Messe et communion.

Réunion à la division des officiers de renseignements. J'y ai rencontré tous les camarades, dont de Gaulejac, qui est à la division dans le même service que moi à l'I.D. Déjeuné à la gauche du général, la droite étant occupée par une infirmière.

16^{août}

Longue promenade à cheval par le fort de Choiseul jusqu'à Bras, au bord de la Meuse. La dernière fois que j'y suis allé voir le colonel Dassigny, en 1915, ça tapait fort, le colonel était dans une cave et ne la menait pas large. Nous avons continué tout le long de la côte du Poivre, ce point où nous n'étions pas fiers du tout. Nous avons tenté d'arriver à Louvemont, mais nous n'avons pas pu, étant en vue des Boches, malgré leur recul en ce point. Nous avons fait 36 kilomètres en quatre heures.

Je pense partir en permission sous peu, mais quel voyage! Partant le vendredi d'ici, je ne serai à St Pons que dimanche et à la Salvetat quand je pourrai. Deux nuits dans le train.

17^{août}

Nous avons aujourd'hui à déjeuner un capitaine américain, Heywood. Il dirige à Boston une petite... affaire de chaussures: il sort journellement 3.000 paires de souliers.

19^{août}

Je participe à un coup de main monté contre les lignes boches. Nous attendons sur un carton bitumé que le bombardement ait fait son effet. Malheureusement, le coup de main a raté, pas de prisonniers.

20 août

Plus que trois jours avant de partir en permission.

Le coup de main d'hier s'est bien passé. Avec Aussoulier, l'artilleur, nous sommes allés en première ligne, mais le commandant Laure nous a donné l'ordre de rester dans la sape et de noter ce qu'il y aurait à noter; moi qui pensais voir le spectacle, je suis navré. L'artillerie a commencé son tir; je n'ai pas pu m'empêcher de remonter pour voir le spectacle, puis j'ai repris le téléphone. Un moment après, le Boche a commencé à arroser avec des obus et des balles de mitrailleuses la tranchée où nous nous trouvions. L'arrivée des 150 faisait trembler la terre. Nous hommes n'ont pas pu déboucher.

Ce soir, nous avons assisté à un spectacle poignant.

Nous avons près de nous une saucisse. Nous la voyons tout à coup descendre en vitesse et nous entendons des coups de canons et des mitrailleuses taper de tous côtés. En même temps, un avion boche volant bas pique sur la saucisse. On voit les balles traceuses. Il fait demi-tour et, en tournant, pique vers le sol et disparaît derrière la colline; en même temps, une grande fumée s'élève: c'était la saucisse qui brûlait.

Nous remontons vite à cheval et allons sur le terrain du drame et voyons la carcasse de la saucisse continuant à flamber et, à côté, un appareil allemand écrasé en miettes. L'aviateur a le ventre ouvert, les jambes brisées. La tête n'a rien. C'est une figure blonde d'Allemand.

On le met en bière, car il est tombé à côté du cimetière où on enterre nos morts. Justement les cercueils de deux hommes tués hier attendent la cérémonie d'inhumation: deux cercueils recouverts de drapeaux tricolores, le général, des officiers, des hommes; à côté le cadavre de l'Allemand, les débris de l'appareil et les restes de la saucisse qui continuent à brûler. Spectacle impressionnant.

L'observateur de la saucisse est descendu sans mal grâce à son parachute.

Il y a dans le cimetière un coin réservé aux Allemands; les tombes sont proprement arrangées avec des croix portant le nom, mais sans fleurs ni couronnes.

Il y a aussi un cimetière pour les Américains. Les cocardes de ces derniers sont très jolies et portent: „Soldat X... mort pour la France“. Il me semble qu'il aurait mieux valu mettre: „mort pour la patrie“ ou „pour l'humanité“.

21 août

Visite de deux officiers du nouveau corps d'armée auquel nous sommes affectés. L'un d'eux est de Montal, de Béziers. Il appartient au 9ème chasseurs. Nous avons causé chevaux et concours hippiques.

Promenade au cours de laquelle Basile, monté par Martigny, glisse et se couronne aux deux genoux. Je suis navré.

Ce soir, par une belle lune, un avion boche vole dans le ciel et tire à la mitrailleuse sur nos routes. On ne le voyait pas, mais on apercevait la flamme de départ de chaque balle.

22 août

De Montal déjeune avec nous et prend tous les renseignements concernant le secteur.

Ce soir, nous sommes allés au cinéma. Nous avons maintenant une séance par semaine. Très joli programme.

23 août

Départ en permission. Je passe quelques jours de repos à la Salvetat avec ma chère femme et notre petite Minou chérie.

8 septembre

Je regagne Bethelainville. Retour par St Pons, Castres, Paris, Bar-le-Duc, où je prends un tortillard qui, en 4h ½, fait 35 kilomètres.

Au P.C., grande animation. Nous nous déplaçons demain. Martigny part en permission. Je suis grand chef; mais quel travail. Temps affreux, pluie.

9 septembre

Nous transportons le P.C. à Jouy, en arrière de Bethelainville. Nous y sommes arrivés en une demi-heure de cheval. Rien n'y était préparé, mais une heure après, le P.C. fonctionnait déjà. Nous sommes logés dans des maisons et avons des chambres et non des métros. Nous occupons le presbytère, mais le curé n'est pas gênant, il n'est pas là.

Je travaille ferme pour me mettre au courant; en quelques jours, tout change. Secteur calme, pas de coups de canon.

10 septembre

Capture d'un officier allemand par une de nos patrouilles. D'après ce qu'on devine, les Boches sont bien bas; ils tiennent toujours, mais il y a beaucoup d'indices de fatigue, des révoltes de troupes contre les chefs, dissolution d'unités en raison de la pénurie d'effectifs.

Très mauvais temps, pluie et presque froid.

11 septembre

Nous nous disposons à être relevés pour passer une période dans un camp d'instruction.

Le canon donne assez fort en Champagne. Je ne sais ce qui s'y passe.

12 septembre

On nous a prévenus hier que l'armée américaine allait prononcer une attaque. Notre artillerie doit y coopérer.

Ce matin nous avons des nouvelles: la crête des Épargés serait prise et on aurait progressé de 4 km en Woëvre. Avec le mauvais temps, les attaques ne doivent pas être commodes à effectuer, les hommes sont dans la boue, les avions ne peuvent pas sortir.

Nous changeons encore de poste.

J'ai été réveillé cette nuit par l'annonce de l'arrivée de deux Français prisonniers évadés d'Allemagne et qui ont passé nos lignes. Il y a sept jours qu'ils étaient dans les bois, marchant la nuit. Ils ont pauvre mine, mais ont l'impression que les Boches sont fichus. Ils se demandent comment ils peuvent tenir.

Nous apprenons le succès de St Mihiel: 16.000 prisonniers. Les Américains sont des as, pour leur première affaire, c'est une réussite.

15 septembre

Nous avons rejoint notre nouveau poste de Rarécourt; nous n'y sommes pas pour longtemps, car nous sommes relevés et allons au repos.

Les troupes sont enlevées ce soir par camion et je reste moi-même pour passer les consignes aux nouveaux occupants. Nous sommes remplacés par des Américains. Les officiers sont d'une amabilité et d'une courtoisie parfaites. J'ai vu l'officier français qui est avec eux, il est enthousiasmé.

Demain, départ à 8h. Nous passons par Ste Menehould, allons déjeuner à Vitry-le-François et rejoignons le cantonnement de Vanault-les-Dames.

Nous recevons quelques obus. L'un d'eux est tombé sur l'église qui est de l'autre côté de la rue par rapport à notre maison; il était temps qu'il s'arrête.

16 septembre

Partis à 8h, après adieux au charmant Garlette, officier américain qui nous relève.

Nous avons traversé l'Argonne par les Islettes à travers des bois ravissants, passé par Ste Menehould et déjeuné à Vitry.

En arrivant, nous avons appris que nous devons aller cantonner au village de Possesse. J'y suis bien et Elastique a une bonne écurie. C'est le principal.

17 septembre

Le bruit court que Metz serait investie.

18 septembre

Tentative de paix austro-allemande et réponse du président Wilson. Il faut qu'ils disent oui ou non. Il faut qu'ils soient punis suivant leurs crimes.

21 septembre

Bruits de départ. Les Noirs américains ne soignent pas leurs chevaux. Je suis navré de les voir en aussi piteux état.

22 septembre

Dommartin-sur-Yèvre. Nous changeons de cantonnement et allons à Domèvre.

23 septembre

Nouvelle étape sur Gizaucourt. J'écris dans une chambre-salle à manger de paysan, assis sur une chaise, mon porte-cartes sur les genoux. Le général Goibet et le colonel Quillet écrivent dans la même pièce leur lettre quotidienne.

Hier soir, nous avons attendu très tard dans la soirée les ordres de mouvement. Les troupes étaient dehors, sous la pluie, nous nous faisons beaucoup de mauvais sang pour elles. Les Noirs ne s'en faisaient pas pour cela; au bout d'un moment nous avons entendu un chœur à plusieurs voix qu'ils entonnaient dans leur langue.

Ils ont fait route durant la nuit.

Arrivés à Gizaucourt, nous y avons trouvé le village occupé; impossible de trouver un coin. Le général a dû se contenter de l'unique salle où nous sommes. Nos hommes et nos chevaux sont dehors.

La grippe espagnole vient de nous enlever un de nos bons téléphonistes.

25 septembre

Debout à 5h. Je travaille sans discontinuer. La division va être engagée dans une attaque et il faut préparer tous les ordres, les rédiger, les faire traduire pour les Américains et les transmettre. Martigny n'est toujours pas là.

Nous sommes partis en auto de bonne heure et sommes installés à Somme-Bionne. Il fait froid. Nous sommes installés dans la salle d'école où nous travaillons d'arrache-pied.

Ce soir, je suis paré à peu près pour tout. Nous n'avons pas le temps de lire un courrier, qu'un autre arrive. Nous préparons nos sacs et affaires pour monter en secteur.

26 septembre

L'ordre d'attaque est arrivé cette nuit. J'ai dû me lever, le porter au colonel et transmettre aux régiments notre ordre particulier.

Au loin, la canonnade fait rage. Temps brouillardoux, pluvieux et froid.

8h. L'infanterie est prête à se porter en avant. On nous donne de bonnes nouvelles de l'attaque qui a commencé sur Massiges, Ripont et le front de Champagne jusqu'à l'Argonne.

Si l'on bourre ainsi le Boche de tous les côtés à la fois, il va être bien déconcerté.

Nous dînons avec du singe et du biff recuit. Des officiers américains sont avec nous. Nous restons tout harnachés, prêts à partir. Aucun ordre n'arrive encore.

Nous montons sur la colline qui domine Somme-Bionne; mais on ne voit rien de la bataille. Les nouvelles continuent à être bonnes; les Allemands sont bousculés.

Nous nous transportons dans la soirée au P.C. de Minaucourt, qui est comble.

En nous débattant, nous avons pu obtenir deux petites pièces où nous nous sommes tassés. Nous y avons travaillé jusque vers dix heures. Puis nous nous sommes couchés comme nous avons pu, les uns par terre, les autres sur des treillages métalliques, le colonel sur une couchette, moi-même allongé sur une table.

Vers onze heures, nous avons vu arriver Martigny, frais et rose, avec un beau képi neuf de chez Léon. On le blague parce qu'il n'a pas su nous trouver plus tôt en rentrant de permission. Il a erré de gare en gare jusqu'ici.

Nos régiments noirs mènent l'attaque. Nous les avons orientés sur le terrain car ils ne savent pas trop manœuvrer. Ils ont chassé les Allemands de leurs lignes.

Nous nous portons en avant, au P.C. de Ripont.

Nos Noirs ont progressé fortement dans la journée d'hier; ils ont pris les hauteurs au nord de Fontaine-en-Dormois.

Nous nous sommes arrêtés au P.C. de Ripont, village dont il ne reste même pas les pierres ni les charpentes, celles-ci ayant servi à confectionner des abris. Un panneau marque seul l'emplacement de la localité.

Nous sommes dans un ancien abri boche d'une saleté révoltante. Il y a de tout dans ces trous, jusqu'à des blessés et des cadavres allemands. Nous nous sommes installés pour une nuit peu agréable. J'ai eu pour ma part deux planches sur lesquelles j'ai placé une toile de tente, et je me suis étendu sur ce lit primitif. J'ai toutefois dormi, en dehors des moments où les plantons et le téléphone m'ont réveillé.

Ce matin, j'ai les „côtes en long“.

Hier soir nous avons eu à effectuer une marche très pénible à la suite des troupes, d'autant que nous portons toutes nos affaires sur le dos et sommes à pied. Nous avons traversé des champs d'entonnoirs, des réseaux barbelés, des tranchées, des boyaux sans nombre. Nous avons traversé des endroits où on s'est beaucoup battu: la butte de Mesnil, Ripont.

Maintenant nous sommes à 6km chez les Boches et continuons à progresser. Nous avons fait beaucoup de prisonniers; la plupart sont démoralisés.

Devant nous, nous avons la formidable cote 193, dite des Observatoires, truffée de mitrailleuses et d'artillerie, et qui domine les environs.

29 septembre

Nos braves Noirs américains ont continué leur progression et ont atteint la cote des Observatoires. Le combat a été très dur, les mitrailleuses boches tenant jusqu'au dernier moment et les jeunes troupes américaines n'étant pas assez manœuvrières pour tourner convenablement les points de résistance.

Nous nous sommes portés en avant pour occuper le P.C. ferme Bussy, au sud d'Ardeuil.

Au départ du P.C. Ripont, nous avons bien failli y passer. Nous serions morts ou blessés sans la protection de Dieu.

Les Allemands arrosent fortement nos arrières pour empêcher l'arrivée des renforts et des approvisionnements. Au carrefour de Ripont, marchant sur la route vers le nord, le colonel, Martigny et moi entendons un éclatement d'obus tout proche. Nous regardons, il venait de tomber et d'éclater à 8 à 10m de nous. Nous sommes tous trois sains et saufs, c'est miracle; je ne sais pas comment nous n'avons pas été touchés, étant debout et sans protection. Nous l'avons échappé belle.

Nous avons traversé tout le terrain conquis. Les cadavres français et surtout allemands et américains sont nombreux. Autour des mitrailleuses boches, dont les servants ont été tués à la baïonnette, sont des monceaux de douilles de balles, tout autour, beaucoup de Noirs.

Les Américains ont parfaitement progressé, mais ensuite, les officiers ayant été tués ou blessés, les hommes se sont dispersés ou se sont cachés dans les abris. Nous avons dû déployer le 333ème, que nous avons conservé en réserve, afin de tenir le coup en cas de contre-attaque.

Maintenant, nous sommes dans une ancienne position de batterie allemande, près de ferme Bussy. Elle a été complètement démolie par notre artillerie.

Nous sommes très fatigués, mais si heureux de pousser le Boche, de le battre, de taper dessus.

Le temps est mauvais, il pleut. Nous sommes dans l'eau et la boue.

30 septembre

Nous avons couché cette nuit sur des planches, le colonel sur un peu de paille de bois laissée par les Allemands. Il fait froid, nous n'avons pas de feu; nous ne pouvons pas nous laver, nous sommes dégoûtants. Nous avons toutefois déjeuné. Nous sommes moins marmités qu'hier.

Nos nouvelles attaques ont réussi et nous avons encore repoussé les Boches. Nous avons fait des prisonniers et pris des canons. Bref, tout va pour le mieux.

Nous souffrons de la soif; nous nous méfions des puits parce que nous craignons que les Boches les aient empoisonnés. Toutefois, nous avons trouvé une pompe allemande et nous avons puisé un peu d'eau couleur d'orgeat.

Ce pauvre Reille a été tué, ainsi que pas mal de camarades. Reille était en auto; un obus éclate près de l'auto qui continue sa route. Lorsqu'elle s'est arrêtée, on l'a trouvé mort ainsi qu'un officier américain qui se trouvait avec lui.

Le bombardement est supportable, ce n'est plus le pilonnage de Verdun, mais on le subit pour ainsi dire sans abris. Nous avons des pertes sérieuses.

1^{er} octobre

Encore une nuit passée sur des planches; toutefois, elle a été calme et malgré que je sois de service, j'ai pu dormir.

Nous passons une journée sans incidents à grelotter de froid.

2^e octobre

Mauvaise nuit; nous avons travaillé jusqu'à une heure du matin, puis je me suis couché, mais j'ai eu très froid. Ce matin, il y a de la gelée blanche.

Les pauvres hommes qui sont dehors sans abris doivent beaucoup souffrir. Tout le pays où nous sommes a été complètement ravagé; tout est démoli.

Le moral est excellent, le Boche est battu.

3^e octobre

Rien de particulier. Nous sommes arrêtés dans notre avance. Le colonel et moi avons passé l'après-midi à l'observatoire, d'où on a une vue splendide qui s'étend jusqu'à Vouziers. On voit d'ici le quartier de cavalerie où j'ai passé une si mauvaise nuit en août 1914. Déjà plus de quatre ans de cela!

Nous avons suivi des yeux une attaque que prononçaient nos voisins de gauche. C'était un spectacle splendide. Il y a devant nous le pauvre village de Chalange, qui ne présente plus que des ruines. Nous avons suivi le marmitage de Montois par notre artillerie. L'église est visible; elle est à peu près transformée en dentelles. C'est navrant.

Il y avait ce matin au-dessus de nos têtes plus de cinquante avions. Je n'en avais jamais vu autant à la fois.

4^e octobre

Immobilité. Le Boche tient maintenant devant nous. Nous ne continuons pas à attaquer pour éviter des pertes.

17h. Canonnade terrible sur notre gauche. On veut décoller les Boches du plateau de Champagne Pouilleuse, mais ça ne marche pas tout seul; ils se défendent bien, ils ont surtout une quantité de mitrailleuses qui fauchent les nôtres quand ils progressent à découvert. Sacrés chiens! Ils sont vissés sur notre terre!

En visitant un abri boche, nous avons trouvé des bandes et de l'ouate fabriquées... en papier. Ils n'ont plus de coton ni de fil.

5^e octobre

Contre-attaque allemande ce matin sur nos lignes, mais elle a complètement échoué devant le 333^e, qui a relevé les deux régiments américains et qui continue la progression. Les Allemands ont laissé un assez grand nombre de prisonniers entre nos mains.

J'ai de mauvaises nouvelles de la maison. Ninette et notre petite Minou sont très grippées. Cette mauvaise maladie fait actuellement beaucoup de ravages. Je suis angoissé. Pourvu qu'elles se remettent rapidement.

6 octobre

Dimanche. Journée monotone et grise, qui n'est pas pour m'enlever la tristesse que m'ont causé les mauvaises nouvelles reçues hier. Notre belle-sœur Alice est atteinte de la grippe espagnole. Malgré tout, j'ai bon espoir.

Nous avons eu la messe de l'abbé Joussard, sous un petit hangar.

7 octobre

Nous sommes relevés de notre secteur par d'autres troupes. Les nôtres sont très fatiguées et nous avons fait beaucoup de pertes. Nous avons avancé de plus de 10km et conquis des positions très fortifiées, dont la crête des Observatoires.

Nous sommes partis de nuit, sous la canonnade boche, ne regrettant pas trop notre petit coin de combat, mais heureux de repasser ce plateau de la cote 193, où nous sommes arrivés, pas fiers, au milieu des marmites. Les morts qui l'ont conquis sont encore là, dans les trous d'obus; on n'a pas pu encore les enterrer; on les voit, accrochés aux réseaux barbelés ou à demi visibles dans des tranchées éboulées.

En égoïste, on pousse un soupir de soulagement quand on est vivant après une grande attaque.

Nous sommes encore actuellement dans des tranchées, mais loin du front.

Nous avons fait un retour intéressant au milieu du grouillement des quelques kilomètres qui se trouvent à l'arrière immédiat des lignes. Des villages qui se trouvaient du côté allemand de la première ligne, il ne reste plus rien. Des pancartes indiquent l'emplacement qu'ils occupaient: Ripont, Fontaine-en-Dormois, Cerny-en-Dormois. Il ne reste plus ni une pierre, ni une tuile, ni une grille, tout a été enlevé pour servir à la construction des abris. La trace de ces villages est complètement effacée.

Sur les routes qui étaient autrefois en première ligne, il règne une animation considérable pour restaurer les voies de communication. Dans des chaos de routes affreuses des autos de toutes sortes circulent, des canons, des caissons, des camions, des fourgons de vivres, de munitions, des cavaliers, des piétons se succèdent sans interruption.

Notre chauffeur, qui est maladroit, s'est fourré contre un camion, nous avons failli verser. Le colonel était furieux.

J'ai retrouvé Elastique et Basile qui viennent de passer dix jours en plein air.

Nous avons lu avec intérêt les sensationnelles propositions de paix imposées à l'Allemagne. C'est le moment de cogner plus fort.

Dans l'après-midi, je suis allé à Gizaucourt pour préparer le cantonnement. La délicieuse étape à cheval, me voici sur Elastique, suivi de mon brave Laurière sur Basile, avec mon équipement de guerre, fourré jusqu'aux yeux dans mon manteau. Il faisait du vent et il pleuvait. Je suis arrivé tout mouillé à Gizaucourt.

J'ai eu de la peine à installer tout notre monde, car le village est déjà occupé. j'ai déjeuné avec les officiers de service auto, qui connaissent Etienne de Crozals.

9 octobre

J'ai eu une bonne jouissance ce matin, j'ai pu me laver les pieds et me débarbouiller complètement.

Nous sommes allés visiter les cantonnements des troupes.

Le soir, Laurière et moi sommes montés à cheval. Nous avons fait une bonne promenade au galop; sautant des haies en contrebas, Basile n'a pas vu l'une d'elles, ce qui a failli entraîner la chute de Laurière.

Nous sommes allés jusqu'à Valmy, où nous avons atteint la colline sur laquelle est élevée la statue de Kellerman. C'est de là qu'il a dirigé la bataille fameuse. On est empoigné par la vue de ce terrain où s'est déjà joué le sort de la France. Je suis resté un moment en méditation devant ce paysage.

10 octobre

Promenade à cheval jusqu'à Ste Menehould, retour par une soirée d'automne délicieuse.

J'apprends avec plaisir qu'Alice est hors de danger actuellement. Les miennes sont guéries.

Les nouvelles sont excellentes, les Boches reculent sur tout le front.

11 octobre

Nous embarquons ce matin en gare de Valmy, pour une destination inconnue. J'accompagne le personnel qui fait route par le train, le colonel est parti en auto.

Parti ce matin à 6h ½ à cheval; je me suis rendu à la gare, où l'embarquement s'est très bien passé. Long voyage.

12 octobre

16h. Nous sommes enfin arrivés à Plainfaing dans les Vosges, après un voyage qui, malgré sa longueur, n'a pas été pénible.

Je suis passé à Epinal; que de souvenirs, plus d'un an déjà. Passés à Arches et avons continué dans les montagnes ravissantes avec leur robe d'automne.

Au matin, il faisait très froid. Nous avons débarqué à Fraize et j'ai fait à cheval la route qui nous séparait de Plainfaing.

Nous sommes installés dans un beau château, entourés de grandes cimes couvertes de sapins.

13 octobre

Dimanche. Nous nous installons et prenons les consignes. J'ai beaucoup de travail.

Visite au secteur pour régler les relèves.

14 octobre

Visite au secteur du col du Bonhomme qui est une des belles excursions du pays. Nous avons pris la bonne route en lacets qui circule au milieu des sapins et au bord de pentes abruptes. Quel beau spectacle. Nous avons atteint ainsi 1.145m d'altitude, très haut, en pleins nuages. Il y a de très beaux rochers de granit, couverts de mousse. L'air est d'une pureté merveilleuse. Nous redescendons pour visiter le lac Blanc, enchâssé au flanc d'une colline abrupte. Nous sommes restés un grand moment à l'admirer.

Retour par des pentes raides, couvertes de grands sapins droits comme des i.

Quelle différence avec le secteur que nous venons de quitter. Ici, on ne s'est pas vraiment battu durant la guerre. Secteur de repos. Nous tenons la crête des Vosges.

15 octobre

Ces pauvres Américains! Ils ont oublié à la gare, en débarquant, nous téléphone-t-on, sept voitures, la caisse du régiment et... une clarinette.

Pendant toute la journée, nous répétons:

- Et surtout, n'oubliez pas la clarinette!

Les bonnes nouvelles arrivent en masse. Notre joie est sans borne. La gaieté reprend. La relève se poursuit. Nous sommes admirablement installés.

17 octobre

Visite au secteur de Ste Marie-aux-Mines. Le paysage est une pure merveille, surtout en cette saison. Nous avons trouvé le colonel Tupes avec un petit chapeau anglais qui ne le quitte pas.

18 octobre

Avec un grand soleil dans nos fenêtres, de bonnes nouvelles sont venues ce matin nous réveiller: prise d'Ostende et de Lille, nouveau recul des Boches. On parle de l'abdication du Kaiser, mais ceci n'est pas encore exact.

Après déjeuner, je suis monté à cheval, très jolie promenade. J'ai suivi un chemin à flanc de montagne, serpentant entre les arbres et très raide. J'ai quitté la vallée et je suis ainsi monté toujours plus haut, les maisons en contrebas devenant toujours plus petites. Je suis arrivé ainsi dans un bois de sapins immenses. On éprouve un certain vertige à en regarder la cime. Retour par une vallée charmante.

20^{octobre}

La grippe sévit rudement. Des quantités de personnes meurent. C'est désolant.

L'E.M. est très bien installé au château.

23^{octobre}

Je sors à cheval et m'amuse à jeter sur le papier quelques paysages vosgiens.

J'apprends qu'on vient de placer à Béziers l'éclairage électrique.

27^{octobre}

Repos complet. Longues et charmantes promenades à cheval dans les vallées et sur les sommets des Vosges. L'automne est magnifique; il fait déjà froid.

29^{octobre}

Martigny fréquente beaucoup le magasin de Mlle Odile, libraire, tant et si bien que les boîtes de papier à lettres, les journaux, les lampes électriques s'accumulent sur sa table. Hier, il est revenu avec un petit marin portant une trompette, qu'il dédie à notre petite Marie-Madeleine.

On cause de la situation actuelle, de la demande de paix de l'Autriche, du désarroi des Boches, du départ d'Hindenburg et de Ludendorf. On croit généralement que la fin approche, mais on n'ose pas s'arrêter définitivement à cette idée.

30^{octobre}

Nous avons vu ce matin un officier qui vient de s'évader d'Allemagne. Il avait été pris pendant l'affaire de l'Aisne et était resté quelques mois prisonnier en Bohême. Un beau matin, il est parvenu à s'évader et a filé en chemin de fer, avec un camarade, sans aucune difficulté. A un moment donné, tout de même, des gendarmes leur ont demandé leurs papiers. Ils sont arrêtés, on les met dans une espèce de prison de fortune; mais pendant que les gendarmes étaient allés téléphoner pour annoncer leur capture, ils ont enfoncé la porte et se sont sauvés à nouveau.

Ils se sont alors séparés. Celui qui arrive s'appelle Julien. Il est monté dans le train et est arrivé en Hollande où il a été reçu à bras ouverts.

Longue promenade dans la forêt de Rudlin; je me suis perdu et ai dû passer à travers pays sur des pentes très abruptes.

31 octobre

De Toulouse j'apprends que la grippe espagnole continue à faire beaucoup de ravages. On interdit aux parents d'accompagner les convois funèbres en raison de la contagion possible. Les cercueils sont apportés directement au cimetière, où se rendent de leur côté directement les familles et le prêtre. Trouvera-t-on enfin un remède à cette maladie?

Les événements se précipitent. Nous n'osons penser qu'ils puissent encore donner une solution, tellement cela nous paraît un beau rêve et rien qu'un beau rêve.

Je doute que les Allemands acceptent les conditions d'armistice qu'on leur impose, il faudra encore des efforts pour les réduire. Ils ne sont pas encore à bout.

1^{er} novembre

Nous rentrons de la messe. Le colonel a consenti à garder la boîte; grand événement. Messe splendide; nous avons dû rester debout au fond, tant il y avait de monde.

En rentrant, nous avons eu une bonne nouvelle: la Turquie capitule à son tour.

Décidément, chaque jour nous apporte un événement nouveau. Que va faire l'Allemagne isolée, elle est en bien mauvaise posture.

2 novembre

Visite au secteur du col du Bonhomme. Nous avons laissé l'auto dans les sapins et sommes montés tout en haut de la montagne, sur le plus haut sommet. Nous avons ensuite suivi l'ancienne frontière. On a une vue merveilleuse sur l'ensemble des montagnes, toutes d'un bleu profond, de plus en plus dégradé suivant l'éloignement.

Au col, il y a une curieuse chapelle faite en rondins et un monument très simple à la mémoire d'un général qui a été tué en ce lieu.

Nous allions nous mettre à table quand on nous a apporté un télégramme annonçant la victoire italienne. Nous apprenons aussi que Clémenceau convoque à Corfou les commandants des escadres autrichiennes.

Nous attendons tous les jours la bonne nouvelle. On discute à perte de vue sur le découpage de l'Europe.

Le 333ème vient d'être cité à l'ordre de l'armée pour les derniers combats. Le colonel Madamet doit être bien content.

3 novembre

La musique d'un des régiments Noirs joue devant notre porte, curieux effets de faces noires auprès des instruments nickelés.

Encore d'excellentes nouvelles. L'Allemagne est seule maintenant. Que va-t-il se passer maintenant? L'époque est presque aussi angoissante qu'au moment de la déclaration de guerre. On est presque aussi nerveux.

L'Autriche a signé l'armistice.

4 novembre

Trois Allemands viennent de se rendre. Il y avait parmi eux deux Alsaciens originaires des environs des lignes. Ils étaient bien contents. Ils nous ont appris qu'on nous attend avec impatience en Alsace et que nous y serons bien accueillis. On parle beaucoup de l'abdication du Kaiser, mais ce n'est pas encore chose faite.

Dans les rues de Berlin, il y aurait eu des manifestations, on aurait demandé la république, ce sont là les racontars des déserteurs alsaciens, il ne faut pas y attacher une trop grande importance, mais cela est symptomatique. On sent que l'armée allemande n'est pas aussi bien tenue qu'avant. Parmi les déserteurs, il y avait un artilleur, qui revient de la bataille, et qui disait que dans sa batterie on économisait les munitions, qu'il n'y en avait plus guère.

Si nous nous portions en avant, un de ces jours, et que nous nous trouvions sur le Rhin! Ce serait trop beau. Nous nous réjouissons pas trop à l'avance.

Dans le bureau du colonel paraît un major américain. Quillet le „confesse“. La police l'a ramené dernièrement, il s'était cuité à Paris, où il a fait scandale. On l'a conduit devant un général américain; comme il avait autrefois chassé avec le frère de celui-ci, il pensait qu'on le recevrait en gentleman. Mais pas du tout, le général lui a dit qu'il avait fait une chose indigne de lui et qu'il passerait en conseil de guerre.

5 novembre

Nous suivons sur la carte les progrès de notre avance. Un de nos chefs de bataillon a demandé à se rendre à Lille, afin de voir sa famille qu'il n'a plus revue depuis le début des hostilités. On lui a recommandé d'apporter de quoi manger, parce qu'il n'y a plus rien à Lille, plus aucuns vivres.

6 novembre

Nous nous sommes rendus ce matin à la division, en accompagnant le colonel Quillet qui part en permission. Il est allé prendre congé du général et s'est ensuite embarqué à Lunéville.

Fontana nous raconte qu'en partant le colonel nous a vus, Martigny et moi, remontant le perron de la maison en chahutant. Alors il a dit:

- Sont-ils heureux... c'est la détente... qu'ils sont gamins.

Tous les camarades se pressent autour de la carte qui est étendue sur le piano à queue, d'ailleurs superbe, qui nous sert de débarras; nous marquons le front à coups de crayon bleu.

7 novembre

Nous sommes suffoqués par les événements. C'est inouï, nous ne pouvons pas y croire et nous faire à l'idée que les Boches vont capituler. Nous apprenons que les délégués allemands sont partis pour nos lignes.

Ce matin, nous étions contents du communiqué, mais nous ne connaissons pas le départ des délégués; nous n'avons appris cette nouvelle qu'à 11h.

Nous ne pouvons pas nous faire à l'idée que ce sera bientôt fini. Quels remerciements nous devons à la Providence, si elle nous protège jusque là.

Je ne me réjouis pas outre mesure, c'est tellement inouï. Nous allons peut-être passer un de ces jours de l'autre côté des Vosges.

Martigny est déclenché. Il parcourt la pièce comme un fou. Nous sommes tous à moitié ivres de joie.

8 novembre

Hier soir, j'étais couché et venais d'éteindre ma lampe pigeon, quand Martigny a fait du bruit dans le couloir. Je l'ai appelé pour savoir ce que c'était. Il venait d'apprendre par un radio pris par notre TSF que les délégués boches devaient se présenter à nos lignes à 22h. Cette nouvelle a continué à m'émouvoir, ce qui fait que je n'ai pas dormi de la nuit. Quelle désolation de voir les Allemands, qui nous ont fait tant de mal depuis quatre ans, être humiliés à ce point. Ce n'est pas chrétien, mais c'est bon tout de même.

Pendant le déjeuner, nous avons reçu le compte-rendu qu'a fait le délégué Herzberger au commandement allemand. Nous avons poussé des cris de joie.

J'ai parié une bouteille de champagne que les Allemands ne signeraient pas. Attendons les événements.

9 novembre

Les événements se précipitent. Les Boches vont signer. C'est inimaginable qu'ils puissent signer des conditions si dures. Nous ne pouvons y croire, surtout en pensant à la façon dont ils se battaient devant nous voilà à peine quelques jours. Ils ont 72 heures pour réfléchir. Comme ces heures vont être longues à passer.

20h. Nous apprenons l'abdication du Kaiser. C'est nécessairement la fin; cependant notre joie est atténuée par l'annonce des désordres qui se produisent en Allemagne. Nous craignons que les choses aillent trop vite et que nous nous trouvions en face de révolutionnaires avec lesquels on ne puisse pas traiter.

Je crois que je vais perdre ma bouteille de champagne.

Les événements, en ce moment, vont à une vitesse extraordinaire. Depuis trois jours, que de chemin parcouru.

Grande et belle promenade dans la montagne. Braves chevaux; quelle adresse et quel courage.

10 novembre

Dimanche. Nuit agitée. Levé de grand matin. Je saute sur le communiqué. Tout le territoire français va être bientôt libéré.

On est gai, on est content. Le brave curé, à la messe, a recommandé de fêter raisonnablement la paix, si elle se fait.

Nous attendons dans l'angoisse les résultats de la conférence. Nous nous demandons de quoi demain sera fait. Quels jours angoissants.

11 novembre

Depuis la déclaration de la guerre, nous n'avons pas ressenti pareille émotion! Quelle journée inoubliable. Depuis ce matin, c'est une joie délirante.

Je suis allé me coucher hier soir après une soirée agitée. Nous parlions énormément et étions très énervés.

Vers cinq heures du matin, j'entends du bruit; j'appelle et j'apprends que la division fait savoir que l'armistice est signé. Je me suis levé et suis descendu aux nouvelles. On indiquait brièvement les conditions de l'armistice, qui étaient passées par TSF. Nous étions dans une joie délirante et nous nous félicitons mutuellement quand nous nous rencontrions.

Seulement, il fallait payer les dettes des paris. Fontana et moi sommes partis en auto pour St Dié pour les achats. Tout le long de la route, on ne rencontrait que des mines joyeuses, des sourires de fête. Quelle joie dans tous les cœurs.

En arrivant à St Dié, nous avons trouvé beaucoup de monde dans les rues, des drapeaux français, américains, anglais, belges flottaient à toutes les fenêtres. Les gens s'interpellaient sans se connaître et riaient, chantaient; c'était du délire!

Nous sommes entrés dans une boutique pour demander des dictionnaires allemands et des livres de conversation. La marchande qui tenait le magasin nous dit:

- Je suis Alsacienne, moi, et je puis vous affirmer que de l'autre côté des Vosges on parle français et que vous n'avez pas besoin de dictionnaires. Ils ne sont pas tous Boches par là.

Nos achats faits, nous sommes repartis pour Laveline, P.C. du colonel Tupes, pour prendre un Allemand qui a été fait prisonnier cette nuit.

Nous y étions à 11h moins dix, par conséquent 10 minutes avant la fin des hostilités. Une petite cérémonie était préparée.

A 11h, au milieu de l'émotion générale, le drapeau américain sort d'une maison, apporté par un grand Nègre. A côté du drapeau national, se trouvait le drapeau particulier de l'Etat, un grand drapeau bleu brodé de soie. Deux Noirs en armes encadraient les emblèmes.

La musique se range devant la maison du colonel. Toute la population est là, l'E.M. du régiment, les officiers présents dans le village, des soldats français et américains, les civils de la localité. Il y a bientôt une cohue autour de la musique, à tout moment augmentée par ceux qui accourent en l'entendant jouer.

Les cloches du village, muettes depuis plus de quatre ans, se mettent en branle et sonnent à toute volée. La musique entonne la Marseillaise, puis l'hymne américain et l'hymne anglais. Tout le monde salue.

Le maire du village arrive affolé, demandant si on a un télégramme officiel de l'armistice. On a toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'on a la confirmation officielle de l'armistice, malgré qu'il n'ait pas reçu lui-même de télégramme de l'autorité civile.

A ce moment, les drapeaux se déplacent, je ne sais pourquoi, la musique suit les drapeaux et la cohue suit la musique. Américains, Français, civils, hommes, femmes, petits gosses, tout cela se presse derrière la musique, gesticulant, chantant. Cette spontanéité et cet entrain sont magnifiques et extrêmement impressionnants. Je n'ai jamais assisté à un spectacle pareil.

De la mairie sort un drapeau français tout usé, porté par un poilu et qui vient s'intercaler entre les deux Américains. Grande procession autour du village.

Les drapeaux sont revenus, tous trois, flottant en l'air, puis la musique, puis la multitude suivant et, dans l'air, les cloches sonnait à toute volée.

Juste à ce moment, et derrière cette foule, arrivait le Boche blessé cette nuit, porté sur une civière, ballotté au milieu de tout ce monde et des cris de joie. Pauvre type. Quelles idées devaient être les siennes à ce moment.

Nous sommes revenus à Plainfaing où le déjeuner a été très gai, comme il convenait.

Nous avons vidé la bouteille de champagne offerte de grand cœur en l'honneur du pari heureusement perdu, et après déjeuner, nous avons fait quelques photos avec Petitjean pour commémorer ce jour inoubliable. L'avons-nous attendue, cette journée, l'avons-nous désirée!

Tout le monde reste en place pour le moment. Nous ne savons pas ce que nous allons faire. Vivement qu'on passe de l'autre côté des montagnes.

Je remercie Dieu de m'avoir protégé jusqu'à la fin.

En l'honneur de l'armistice, nous avons une journée magnifique, un peu brouillardeuse, mais tout de même avec du soleil. Le paysage est ravissant.

Notre victoire est complète et le Boche bien écrasé.

Il me semble voir d'ici le mouvement et l'enthousiasme à Paris. Ce doit être extraordinaire. Depuis quatre ans que la joie est retenue; elle doit exploser aujourd'hui.

Les Boches ont un mois pour se retirer derrière le Rhin, puis il faudra monter longtemps la garde chez eux pour les faire payer.

Les cloches de Plainfaing sonnent à toute volée.

Martigny rentre des lignes. Il a rencontré une quinzaine d'Allemands que l'on a ramassés. Ils se rendent; ils sont débraillés et ont la mine basse. Ce n'est plus „Nach Paris“.

Toutes les autos militaires sont pavoisées.

Ce matin, une femme disait en parlant de l'armistice:

- Ben sûr que c'est vrai, la preuve, c'est qu'ils ont graissé les cloches.

Nous recevons un télégramme bizarre. Les Allemands signalent que les Américains continuent les hostilités vers Stenay. Ils ne veulent rien savoir pour s'arrêter, maintenant qu'ils sont déclenchés; sacrés Américains!

Foch passe un radio, disant qu'il donne l'ordre de cesser les hostilités dans ce coin.

17h 30. Revenu de l'église, faire une prière de remerciement.

Dans les rues, les gens passent bras dessus, bras dessous, les gosses font partir des pétards ou brûler des feux de Bengale. On entend des coups de fusil et des éclatements de grenades. Chacun manifeste sa joie à sa façon.

12 novembre

Matinée calme. Le secteur est liquidé; nous n'avons plus qu'à nous occuper de questions particulières. Il nous tarde maintenant de passer de l'autre côté des Vosges.

Ce matin Laurière est venu me trouver:

- Mon lieutenant, si ça vous est égal, je vais vous présenter la note de ce que vous me devez ces jours-ci. Hier, j'ai dépensé tout ce que j'avais.

Lui aussi a fêté l'armistice. Je lui ai réglé les 12fr. qu'ils avait avancés. D'habitude, il ne voulait que rarement de l'argent.

Hier soir, nous avons dîné joyeusement, mais sans excès. Petitjean avait apporté deux bouteilles. Nous sommes bien contents, mais les pauvres gens dont les leurs ne sont pas rentrés doivent trouver que la vie est bien mauvaise et bien triste. Ceux qui sont tombés ont la gloire de leur sacrifice, mais ceux qui restent en ont toute la douleur.

Promenade à cheval cette après-midi.

13 novembre

Nous sommes montés aux lignes par un temps splendide, jusqu'au P.C. d'une compagnie, en plein bois, vers Valtin, aux sources de la Meurthe; les rochers dominant le torrent, de grands sapins descendent jusqu'au fond de la vallée, il y a juste la place de la route.

14 novembre

Hier des parlementaires boches se sont présentés devant nos lignes et ont remis des plis que nous avons envoyés à la division. Ce sont sans doute des renseignements au sujet des points minés, qu'ils devaient remettre dans les 48 heures.

Spéry arrive de Paris. il nous raconte l'enthousiasme extraordinaire qui a déferlé sur la capitale; tout le monde s'embrassait, la foule traînait des canons boches sur la place de la Concorde. Clémenceau, paraît-il, laissait faire. C'était une folie générale.

Les Allemands éprouvent une famine horrible, les Alsaciens viennent devant les fils de fer mendier qu'on leur donne du pain.

15 novembre

Col de Ste Marie-aux-Mines. Une auberge près de la frontière. Cette nuit, vers 1h, j'ai entendu du bruit dans la couloir, je me suis levé et j'ai appris que nous partions pour Schlettstadt, appelés par les Boches qui ne peuvent pas maintenir l'ordre. Nous avons passé le reste de la nuit à préparer nos affaires et sommes partis ce matin.

Nous sommes arrivés ainsi au petit village de Gemaingoutte, au pied du col de Ste Marie et qui était à peu près en première ligne durant les hostilités, ravis de passer enfin en Alsace. Nous sommes allés jusqu'à l'extrême avant-garde, où nous avons vu des gosses qui venaient de l'autre côté, portant des cocardes et des drapeaux tricolores. Nous leur avons demandé où ils avaient acheté ces drapeaux, l'un a répondu:

- C'est ma sœur qui l'a cousu; on en a tous, de l'autre côté.

Au col, des soldats allemands remettaient la route en état, deux de leurs officiers les regardaient faire. Les Allemands doivent se retirer cette après-midi. Aussi attendons-nous dans le village où nous sommes venus nous abriter. Nos troupes sont dehors et gèlent sur place. Il fait brumeux et froid.

Des prisonniers de toutes les armées, libérés par les Boches, passent; Belges, Anglais, Russes, Français, ils sont hâves, maigres à faire peur et déguenillés. Comme ils ont dû souffrir.

13h 15. Je crois que notre entrée en Alsace ne sera pas pour aujourd'hui. Le jour va bientôt baisser. Les populations nous attendent en libérateurs. Nous les débarrassons des Boches et leur apportons du pain.

17h. Enervement dû à l'attente. 200 prisonniers anglais viennent de passer dans un état pitoyable. Des parlementaires allemands arrivent: un officier d'E.M., un commandant et deux hommes avec la cocarde rouge des révolutionnaires sur la poitrine. Ils ont apporté des papiers et voulaient causer de diverses questions. Il n'y a rien à faire, nous ne causons pas! Quel camouflet pour ces Allemands pleins de morgue, de venir demander des ordres pour livrer leurs canons et leur matériel. Tous les Allemands qui ont adhéré à la révolution portent des cocardes rouges.

Journée agitée. On aurait pu nous laisser où nous étions, puisque l'heure de passer en Alsace n'était pas venue. Nous nous installons tant bien que mal à Gemaingoutte.

16 novembre

Il fait très froid et nous grelotons dans une mauvaise pièce dans laquelle un gros poêle ne veut pas marcher. La fenêtre est absente et remplacée tant bien que mal par des sacs à terre.

Nous sommes dans une situation ennuyeuse; nous ne savons pas ce qu'on va faire de nous.

Le colonel avec Martigny et Fontana sont partis pour Ste Marie-aux-Mines. Je garde le P.C.

Grosse désillusion, on vient de téléphoner de la division que nous ne passerions pas de l'autre côté. Le coup est dur. Quelle joie cela aurait été.

14h 30. Ils arrivent de Ste Marie. Ils ont les larmes aux yeux. Toutes les maisons étaient pavoisées, garnies de drapeaux faits de bric et de broc, des guirlandes partout, les petites Alsaciennes en costume, les gens en habits de fête.

A leur arrivée, ça a été un triomphe:

- Vive la France! Vivent les Français!

L'auto du colonel était envahie, on jetait des fleurs. Tous ces gens criaient, gesticulaient.

On s'est rendu à la mairie où le maire, un vieux d'avant 1870, les a reçus avec une écharpe tricolore qu'il avait cachée depuis cette époque. Il a dit que le cœur des Alsaciens était le même depuis 47 ans et qu'ils attendaient toujours.

On a amené les autorités dans une grande salle où un banquet était préparé. On les a presque portés en triomphe.

Il a fallu ensuite faire demi-tour. Voir la terre promise sans pouvoir y entrer! L'effet produit sur la troupe est déplorable, je suis moi-même navré et dégoûté.

Servitude militaire: je gardais le P.C. pendant cette mémorable entrée.

Les Alsaciens nous voient arriver avec une joie bien pure et bien vraie. Dans les grandes villes, l'entrée de nos troupes a été quelque chose d'extraordinaire.

J'ai pour ma part un bouquet de fleurs artificielles bleues, blanches et rouges, car, sauf la gerbe de chrysanthèmes offerte au colonel, il n'y a pas de fleurs. Les habitants ont confectionné des bouquets avec du papier.

Je garderai ces modestes fleurs précieusement.

Chacun s'arrache les cheveux en raison de l'ordre qui a fait faire demi-tour à la division. On fait passer devant nous des divisions uniquement françaises et plus glorieuses que la nôtre. Je le comprends un peu, mais nous aurions été si heureux de pénétrer en Alsace après toutes les épreuves que nous avons eues.

17 novembre

Dimanche. Nous y sommes allés! Nous en venons! Nous avons eu nous aussi notre belle journée.

Le colonel et le général ont tellement insisté auprès du corps d'armée qu'on nous a permis d'aller avec le 333ème jusqu'à Ste Marie-aux-Mines et de revenir ensuite.

Aussi, ce matin, nous sommes partis de bonne heure pour faire notre entrée dans ce gros bourg que nous apercevions depuis nos tranchées.

Je suis parti, assis à l'arrière de la moto de notre agent de liaison et suis allé prévenir les autorités. Nous sommes arrivés dans la ville qui s'éveillait à peine. Je me suis présenté chez le maire, que j'ai trouvé à quatre pattes dans son salon. Il était en train de sortir de sous un meuble, bien enveloppé dans des draperies, deux tableaux représentant l'un Thiers et l'autre Gambetta, avec autographes de ces deux personnalités. Il avait tenu ces cadres cachés depuis 1870.

Nous avons tout convenu pour le défilé du régiment.

Je suis revenu à la rencontre de la colonne. Partout, sur la route, on voyait des gens couverts de cocardes, de rubans tricolores. Toutes les maisons étaient pavoisées du haut en bas, couvertes de guirlandes tricolores. Les passants nous acclamaient:

- Vive la France! Vivent les soldats français!

Nous sommes montés sur le perron de la mairie pour voir défiler le régiment qui arrivait à ce moment. Les hommes tendaient le jarret. Ils ont défilé admirablement aux acclamations de la foule.

Le colonel et moi étions avec le maire et le conseil municipal, le curé, des petites Alsaciennes en costume national.

Après le défilé, on est allé à l'église pour la grand-messe avec diacre et sous-diacre, prône magnifique du doyen, chorale remarquable.

Après la messe, lunch à la mairie, offert par le conseil municipal; nous avons bu du vin du Rhin délicieux. Nous avons mangé le pain noir des Boches avec du jambon et du beurre. Le maire a fait un petit discours très bien réussi, le pauvre vieux! Le colonel lui a fort bien répondu, d'une voix claironnante et forte.

Dans le fond de la salle, il y avait un groupe de vétérans de 1870, de braves vieux qui avaient arboré leurs médailles commémoratives et qui pleuraient comme des enfants. Quelle émotion pour eux.

Quand le colonel a terminé son discours, l'un d'eux a entonné la Marseillaise et tous ont repris en chœur avec une ardeur admirable. C'était un spectacle à bouleverser le cœur.

Tous ces braves gens parlent français, même les plus petits, malgré la défense des Allemands qui leur donnaient des procès verbaux quand ils étaient pris à parler français.

Un garde champêtre allemand était par là, faisant la police et empêchant les enfants de monter sur les escaliers. Il leur faisait cette réflexion en allemand, alors les petites filles se sont retournées et lui ont dit:

- D'abord, nous nous comprenons pas l'allemand!

A tout moment, des scènes de ce genre se produisaient; il est impossible de les décrire. Il est impossible d'exprimer tout ce que j'ai ressenti.

J'ai acheté une petite poupée alsacienne pour notre Minou. Elle est particulièrement intéressante en raison du jour et du lieu où je l'ai achetée.

Nous sommes revenus ce soir sur le territoire français. Il commençait à neiger. Il fait très froid. Nous sommes mal installés à Courcieux.

18 novembre

La bonne vieille chez qui je loge avait glissé hier soir une brique chaude dans mon lit. Elle a été la bienvenue.

Au bureau nous n'avons pas de poêle. On gèle.

Nous sommes allés en auto voir le colonel Tupes et son régiment pour raconter les ovations d'hier et la joie de tous les Alsaciens. Les Américains sont navrés et furieux de ne pas avoir été conviés à l'entrée en Alsace. Ils ont raison.

Nous pensons à nos heures d'hier et en particulier aux vétérans rangés au fond de la salle de la mairie. Le soir, quand le régiment est reparti, ils sont allés trouver le colonel et lui ont demandé de faire jouer la Marseillaise. Ils étaient ravis, ces bons vieux.

Les petites Alsaciennes en costume faisaient la haie sur le perron de la mairie; c'était charmant.

Les drapeaux donnent beaucoup de peine à confectionner, surtout les américains.

Sur une fenêtre d'une maison, on avait mis une statue de Napoléon, toute entourée de verdure, sur une autre, un plumet de dragon, bleu, blanc, rouge. Il y avait plusieurs arcs de triomphe portant des inscriptions: „A nos libérateurs. Vivent les Alliés. Vive la France“; ceux qui ne connaissent que l'allemand criaient „Vive! Vive!“

Les Allemands leur ont tout pris: les courroies des usines, les matières premières, leur coton, jusqu'aux vêtements et aux casseroles de cuivre.

Il est resté à Ste Marie quelques gendarmes allemands que la foule veut étriper.

19 novembre

Je pars à 11h pour faire le cantonnement à Bruyère. Je fais cramponner les chevaux, car il gèle et fait très froid.

20 novembre

Hier soir, route superbe; la neige et la glace n'ont pas entravé ma marche. Les pieds des chevaux étaient cramponnés. Cantonnement difficile dans une ville bondée de troupes. J'ai pu toutefois me débrouiller pour caser tout mon monde.

Grande joie: les permissions vont être rétablies et vont être portées à vingt jours.

La coopérative divisionnaire ayant fait des bénéfices, on partage les fonds disponibles entre les familles des soldats nécessiteux. Villier, l'ordonnance de Juge, a touché 212fr.

23 novembre

Nous sommes définitivement installés à Bruyère. Nous faisons autour de la ville des promenades, soit à cheval, soit en auto, dans un pays très pittoresque.

On voit passer des prisonniers que les Boches relâchent. C'est un lamentable troupeau que l'on loge et soigne comme on peut. Il y a des militaires de toutes les nationalités: des Français, des Russes, des Belges, des Anglais, des Roumains, des Italiens, des Serbes. Ils sont habillés de défroques de toutes sortes, pantalons rouges ou civils, coiffures de toutes les façons. Comme chaussures, ils ont presque tous des semelles de bois attachées par des bandes de papier, parfois de cuir.

Comme ils ont dû souffrir.

Durant l'après-midi, je suis allé faire une aquarelle représentant un lac avec un fond d'arbres.

24 novembre

La terrible musique nègre joue tous les soirs. Nos pauvres oreilles sont transpercées.

25 novembre

Nous revenons de Colmar. Nous avons fait 150 kilomètres. Par mauvais temps, nous sommes arrivés à Ste Marie-aux-Mines à 10h; nous avons continué par Ribauvillers, première ville à caractère vraiment alsacien, blottie dans son vallon, avec ses maisons débordant sur la rue, aux chevrons apparents. Puis sans transition, la plaine d'Alsace, avec ses vignes très nombreuses, juchées sur les collines, face au sud-est. Puis des champs.

Nous sommes arrivés à Colmar à 12h 15 en passant devant les casernes allemandes, qui sont des monuments magnifiques d'aspect, nullement comparables à nos pauvres quartiers français. Nous sommes arrivés sur la grande place Markt-platz, au milieu de laquelle se trouve une statue du général Rapp.

Déjeuner boche 1918: consommé passable, hors d'œuvres à l'huile de lampe infecte, choucroute, pain „kaka“, tout noir et lourd en très petites quantités; par contre excellente bière.

Nous avons pris du café, mais à l'addition il a été compté 5fr. 50 pour les trois cafés. Il est vrai que c'est ici la chose la plus rare. En somme déjeuner assez curieux, dans un excellent hôtel tel que les avaient les Allemands à la fin de la guerre, en raison des restrictions qu'ils ont eues de l'autre côté des fils de fer. Naturellement nappes et serviettes en papier.

Dans la ville, beaucoup de maisons construites dans le style alsacien; belle cathédrale aux vitraux superbes.

Retour par le col de la Schlucht et Gérardmer.

30 novembre

Nous n'avons rien à faire, on s'ennuie ferme. Heureusement, ma permission approche.

Le colonel Quillet n'est pas cité à l'ordre de l'armée, comme il s'attendait à l'être à la suite des derniers combats où l'I.D. s'est bien comportée.

5 décembre

Je pars en permission. Grande joie de revoir tous les miens.

31 décembre

Je reprends le train pour Paris, bien triste, malgré que ce départ ne soit pas comme les antérieurs; on ne savait pas alors si on reviendrait.

Hier, pour la première fois, Mady a dit „Pa..pa“, comme pour me donner cette joie avant mon départ.

Je trouve à Paris une lettre de Juge me disant de rejoindre Strasbourg. Quelle joie d'aller dans cette ville. De là, je dois aller à Molsheim.

ANNEE 1919

2 janvier

Débarqué à 14h dans l'immense gare de Strasbourg. J'ai pu retrouver mes camarades, qui sont encore ici. Une mauvaise nouvelle m'attendait: Martigny est au lit avec de la fièvre.

Notre E.M. va prendre le commandement de la place de Mutzig. Le colonel me prend avec lui, alors que j'étais affecté à l'E.M. de la place de Strasbourg.

Nous allons visiter notre nouveau poste.

3 janvier

Nous partons définitivement pour Mutzig, le colonel est nommé gouverneur de la place fortifiée qui s'y trouve. Encore une nouvelle fonction; me voilà maintenant „écrevisse de rempart“. Décidément, j'aurai tout fait durant cette guerre.

Avant de partir, nous sommes allés voir Martigny dans sa chambre; quelle n'a pas été notre stupeur, alors que nous l'avions laissé très bien hier soir, nous l'avons trouvé très mal; il a craché du sang pendant la nuit et il a beaucoup de fièvre. Le docteur le fait évacuer sur l'hôpital.

Après déjeuner, nous sommes partis pour Mutzig. Il fait très froid.

Je suis logé magnifiquement au „château Suderlin“.

5 janvier

Nous sommes allés à la messe dans la grande église de Mutzig, c'est un très bel édifice, mais on y a gelé et le prône a été dit en allemand, ce qui nous a fait tiquer. Peu à peu, nous remettons en ordre tout cela.

Après la messe, nous sommes allés saluer le maire, brave homme d'Alsacien.

Mauvaises nouvelles de Martigny.

6 janvier

Notre commandement s'étend sur deux villages, Mutzig et Molsheim, et sur la montagne sur laquelle a été construite la „Feste Wilhelm II“, vaste forteresse destinée à barrer l'accès sur Strasbourg par la vallée de la Bruche.

Nous avons appelé cela la principauté de Monaco.

Nous découvrons les immenses fortifications et l'énorme matériel qu'elles contiennent. Il faut prendre possession et ordonner à tout cela.

Le 333ème nous revient, nous en sommes ravis. Il est affecté à la garnison de la place forte.

On nous annonce ce soir que Martigny est très mal et on nous demande de prévenir sa famille. Pauvre ami; pourvu qu'il s'en sorte!

7 janvier

Nous trouvons en Alsace de bonnes familles françaises. A Mutzig se trouve une usine dirigée par M. Root, qui autrefois, avant la guerre de 70, fabriquait les fusils Chassepot. Le patron n'a pas voulu travailler pour les Allemands pendant la guerre. Elle est transformée actuellement en fabrique d'outillage de menuisiers.

Il y a des gens qui n'ont jamais parlé allemand pendant l'occupation.

Nous étions hier à Wisches, avec l'abbé Constant. Nous voyons arriver une voiture garnie de drapeaux tricolores qui s'arrête devant l'église du village.

Les gens descendent, tout joyeux, disant qu'ils venaient faire baptiser le premier enfant français né dans le pays.

L'abbé Constant a demandé à le baptiser lui-même. Ce qui a été fait.

J'ai de mauvaises nouvelles de mon oncle François qui se meurt au Vié et de Martigny qui est très mal à Strasbourg. Quelle tristesse.

10 janvier

18h 15. Nous apprenons la mort de ce pauvre Martigny. Quel malheur. Nous sommes consternés. Il avait 35 ans. La grippe espagnole a fait une victime de plus.

J'apprends aussi la mort de mon oncle. Je ressens profondément cette mort que nous attendions d'un jour à l'autre. Aussi longtemps que je remonte dans ma vie, je le vois toujours auprès de nous, toujours gai, affectueux. C'est pour moi un gros chagrin.

Je ne vais pas pouvoir aller aux obsèques. Je le regrette bien vivement.

11 janvier

Nous sommes allés à Strasbourg pour préparer les obsèques de Martigny. Mme Quillet a rejoint son mari et est avec nous à Mutzig.

12 janvier

Triste journée. Nous avons conduit au cimetière notre pauvre ami.

Cérémonie bien simple. Aucun membre de la famille n'a pu venir.

Un piquet d'honneur de 50 hommes en armes et quelques officiers, trois infirmières, dont Mlle Marot. Derrière le corbillard marchaient l'aumônier, puis Ben Daoud, portant les décorations que Martigny avait si bien gagnées, puis le colonel et moi menions le deuil. Messe chez les bonnes sœurs d'à côté.

Il a fallu traverser la ville pour aller au cimetière.

Le colonel a prononcé un petit discours d'adieux.

Qui aurait cru qu'il faudrait aller si vite au cimetière en arrivant... à Strasbourg.

13 janvier

Visite du fort, casemates rotatives, abris bétonnés à trois étages, machinerie extraordinaire, pompes électriques, réservoirs divers, gros canons sous tourelles à éclipses, dépôts de munitions très importants.

15 janvier

Excursion à la montagne Ste Odile avec Mme Quillet et le colonel.

10 février

Il fait très froid: - 15° pendant la nuit. La Bruche, malgré son cours impétueux est prise. Les étangs aussi. Je monte tout de même à cheval sur le verglas. J'apprends à patiner sur les étangs.

18 février

Il fait très froid. Les séances de patinage se poursuivent.

Nous perdons le 333ème, remplacé par un régiment de Cherbourg. Ce soir, les officiers du 333ème donnent un bal à l'hôtel Felsbourg, tenu par M. Ouzele, bon Alsacien.

19 février

Ce matin, on nous a confirmé la mort du colonel Bruno, du 252ème. On a retrouvé son corps percé de balles de mitrailleuse; à côté de lui était le cadavre du lieutenant Petit.

De Bouille est enterré à Longueval, où il est tombé.

Pauvres amis!

Je suis ainsi resté à Mutzig, jusqu'en juin 1919.

Désirant vivre avec ma petite famille, et pensant me rendre utile dans la maison Jullian, je demandai un congé de trois ans sans solde.

Il me fut accordé et, milieu juin, je quittai Mutzig, l'E.M., le colonel Quillet et tous mes autres camarades. Les hommes étaient progressivement démobilisés.

Je rentrai à Béziers.

Je passai ensuite en disponibilité, position qui me permettait de ne pas quitter définitivement l'état militaire, tout en poursuivant diverses occupations civiles.

Postface au Journal de Marche 14-18
de Bonpapi

C'est après le décès de Papa, lorsqu'il a fallu faire cet horrible travail, que représente l'anéantissement d'un foyer, que je suis tombée par hasard sur un carton. Tout devant aller très vite, je l'ai entrouvert, puis, voyant que c'était ancien, je l'ai refermé, et il est parti avec un tas d'albums de photos.

Chez moi, j'ai regardé les vieilles photos, mais n'étant pas particulièrement portée sur les thèmes militaires, un peu dissuadée aussi par l'ampleur du texte, je ne faisais que feuilleter ces pages jaunies intitulées *JOURNAL DE MARCHE*.

Le hasard a voulu que mon regard tombe sur le nom de *Martini*. Ce n'est peut-être pas un nom très rare, mais c'est le nom de mon grand-père maternel! Je me suis vite aperçue qu'il ne s'agissait pas de lui, mais j'étais déjà accrochée. Et quand, en feuilletant plus assidûment, j'ai lu le nom de la ville de *Toul* et même - si on lisait cela dans un roman, on ne le croirait pas - le nom de *Chaudeney*, ce minuscule village de Lorraine, près de Toul, où mon grand-père Martini a vécu après sa retraite, la lecture du texte intégral s'est imposée d'elle-même.

Je l'ai dévoré.

Je découvrais mon grand-père. Car, du fait de mon départ, très jeune, pour l'étranger, je n'ai pas „connu“ Bonpapi en tant qu'adulte. Ensuite, ce deuxième grand-père Martini était Lorrain, c'est à dire que cette même guerre, il l'a faite de l'autre côté: il était un „Boche“. Enfin, comme c'est justement en Allemagne que je suis allée vivre, je me sentais triplement concernée.

Personnellement, ce qui m'aurait fait beaucoup de peine aurait été que les deux hommes se soient retrouvés, à un moment ou à un autre de la guerre, en face l'un de l'autre. Mais cela n'a pas été le cas: au début de cette guerre, les Allemands, craignant que les Alsaciens et les Lorrains n'en profitent pour passer du côté français, les envoyèrent sur le front russe, c'est à dire le plus loin possible du front français. Ils avaient d'ailleurs raison de craindre cette réaction, car bon nombre d'Alsaciens et de Lorrains continuaient à se sentir plutôt Français qu'Allemands. Nombreux sont ceux qui, dès la déclaration de la guerre, sont passés clandestinement en France, et ils l'auraient été encore plus si les Allemands n'avaient pas exercé des représailles terribles sur les familles.

Mon grand-père Martini fut donc envoyé en Russie.

Lorsqu'au printemps 18 on l'envoya sur le front français, ce fut dans la région de Vimy, Pas-de-Calais, alors que Bonpapi se trouvait dans la Marne et la Meuse; et, quand Bonpapi victorieux se réjouissait de franchir les Vosges pour entrer à Strasbourg, Bonpapa Martini venait d'être envoyé en stage pour passer lieutenant de l'infanterie allemande avant la fin de la guerre.

Donc, ils ne se sont rencontrés que lorsque leurs enfants ont décidé de se marier.

C'était en 1945, à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, qui, cette fois, les avait trouvés du même côté.

Deux anciens combattants qui se rencontrent ont l'habitude d'échanger des souvenirs de guerre. Est-ce que ceux-ci l'ont fait? Tout ce que je sais, c'est que le capitaine français Martini ne le faisait pas volontiers. Car, après la méfiance des Allemands, il avait eu à subir celle des Français qui, ne comprenant ni leur langue traitaient comme tels ceux que l'occupant avaient enrôlés de force dans l'armée allemande. Témoins directs de la tragédie de l'Alsace Lorraine, s'ils ont échangé des souvenirs, cela n'a pu être que passionnant. Bonpapa Martini, issu d'une famille traditionnellement francophile, a toutefois dû sourire de l'anecdote de Bonpapi qui, à St Dié, voulait acheter „des dictionnaires et des livres de conversations“ avant d'entrer en Alsace.

Pourquoi ai-je entrepris de recopier ce Journal?

D'abord tout simplement parce que Bonpapi tenait beaucoup à ce précieux témoignage. Nous savons qu'il le relisait avec Bonnemamie, au jour le jour, cinquante ans après. J'imagine qu'il serait heureux de voir que nous lui accordons nous aussi de l'importance. J'ai essayé de donner à son texte la forme qu'il lui aurait donnée s'il en avait eu les moyens techniques, tout en sachant bien qu'il aurait fait beaucoup mieux. L'artiste qu'il était et qu'il n'a pas cessé d'être, même sous les obus, y aurait sans doute inséré des croquis, des photos, des lettres. Alors, j'ai opté pour cette idée. Comme Papa disposait des notes manuscrites du début de la campagne à octobre 1916, j'ai pu en intégrer quelques pages que Bonpapi n'avait pas recopiées.

Et puis, l'antimilitariste en moi a été très surprise de découvrir ce que masquait l'uniforme de ce lieutenant Rouanet, militaire de carrière, et qui m'a amenée à réviser mes jugements sur des valeurs telles que patriotisme, religion, honneur, courage, et quelques autres.

Enfin, grâce à ce Journal, j'ai - bien tard, mais cela aurait pu ne jamais arriver - découvert dans toute son ampleur la personnalité exceptionnelle de notre grand-père. De toujours, il m'avait inspiré du respect, sans que je me demande bien pourquoi. J'admirais le père, le mari, l'artiste, je connaissais sa bonté, sa gaieté, sa générosité, sa droiture.

Ici, j'ai découvert sa largeur d'esprit, qui permettait à ce militaire de carrière, éduqué dans la hiérarchie, de conserver malgré tout son jugement critique et sa conscience individuelle; son humanisme, qui le laissait reconnaître sous l'uniforme ennemi l'Homme, l'„acte pieux“; sa modestie devant le Destin et sa confiance en celui-ci.

Son courage est tellement exempt de fanfaronnade, son patriotisme de haine, sa religiosité d'opportunisme, tout est tellement authentique chez lui, c'est cela qui impose le respect.

Vous, qui l'avez mieux „connu“ que moi, pensez peut-être que je ne vous apprends rien, mais je tenais à rendre cet hommage à Bonpapi.

Martine Rouanet
Fait à Limburgerhof (Allemagne) et Esparron-de-Verdon
2001 - 2002

Rem. Les parties de texte en italique proviennent de la version manuscrite du Journal.

Rem. Le mot manque dans le texte.

Rem. Le poste de commandement MFI est installé dans un magasin fortifié (MF) construit avant la guerre pour être utilisé comme dépôt de munitions. Il était édifié en ciment, mais sa toiture n'était pas à l'épreuve des 150. Note de V.R.

Rem. L'année 1917 n'était pas une année bissextile!